

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES

800192

EPISTRES

DE

SENEQUE

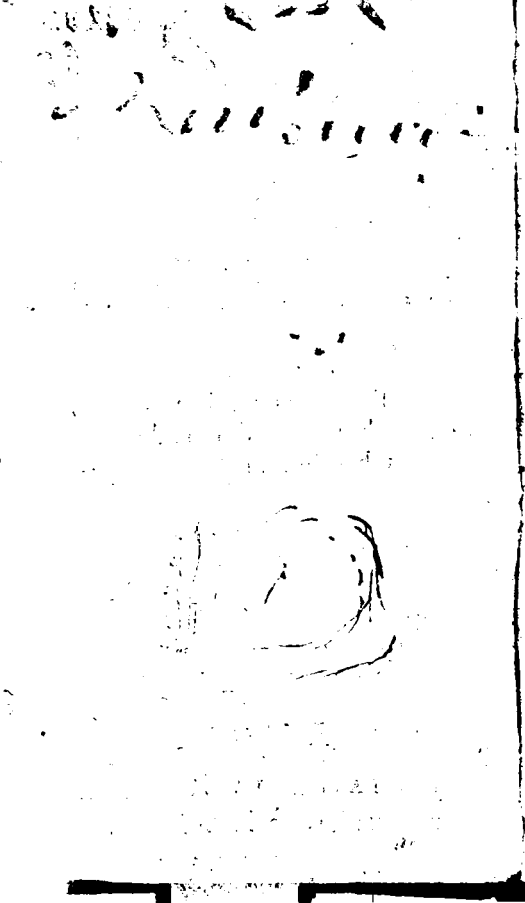
TRADUITES

Par M^{re} FRANÇOIS DE MALHERBE,
Gentil-homme ordinaire de la
Chambre du Roy.



LYON,

Chez CLAUDE LA RIVIERE,
rue Merciere, à la Science.





473

A

MONSEIGNEVR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL,
DVC DE
RICHELIEV.



ONSEIGNEVR,

J'ay souvent ouy dire à feu Monsieur de Malherbe, qu'il ne desiroit qu'autant de vie qu'il en falloit pour celebrer vos immortelles actions, & que tout ce qu'il en auoit escrit, n'estoit que l'ombre de ce qu'il en auoit

conceu , pour le donner quelque
iour à la posterité. Mais la Mort
qui pruenient d'ordinaire les
grands hommes en leurs plus gran-
des pensées, le surprit dans He-
cy, & luy enuia le contentement
d'accomplir vn si loüable dessein.
Si elle l'eust espargné iusqu'à
present, ses derniers Vers font
assez iuger que le succez n'en
pouuoit estre que tres-heureux.
Car ce feu diuin dont son esprit
estoit enflammé, n'auoit receu
aucune diminution de sa Vieilles-
se. Il l'auoit conserué tout pur &
tout entier dans ce dernier âge:
avec vne extreme passion pour
vostre seruice, & pour la gloire de
vostre Nom. Ce qu'il me t. smoi-
gna particulièrement vn peu
auant que mourir, par la priere
qu'il me fit de mettre au iour

ÉPISTRE.

*sous l'appuy de V. Eminence ces
Epistres de Seneque, qu'il a tra-
duittes en nostre Langue. Je vous
les presente d'or, MONSEIGNEUR,
& pour ma descharge, & pour
l'honneur de ces deux Hommes
illustres. Car ie suis bien assure
qu'elles seront sous vostre prote-
ction comme dans l'Azyle le plus
saint & le plus inuiolable qu'ayēt
auionrd'huy les bonnes Lettres.
Que si les Morts estoient, comme
vous, capables de passion & de
sentiment; MALHERBE & SE-
NEQVE auroient sans doute bien
du sujet de se resjouyr; l'un de
voir sa derniere volonte accomplie,
& l'autre d'auoir en France
pour Protecteur un grand HEROS,
qui ne se fait pas moins aymer
par ses Vertus, que le Prince dont
il estoit Conseiller, se fit hay.*

E P I S T R E.

par ses vices. Aussi se promet-il,
 MONSEIGNEUR, de recevoir de
 V. E. un accueil autant fauora-
 ble, que le traitement qu'il re-
 cent d'un si mauvais Maistre
 fut inhumain. Ce cruel luy ac-
 coursit la vie du corps; & l'ous
 estendrez par vostre *Auitoritè*
 celle de son n^r, & de sa memoire.
 Cordouë en Espagne fut autrefois
 son Berceau, & Rome, le Theatre
 de ses Vertus; Comme aujour-
 d'huy en France M. de Malherbe
 est l'organe de sa gloire, & le plus
 excellent interprete de ses pen-
 sées. Cela estant, MONSEIGNEUR,
 ie croy que vous ne dédaignerez
 pas de proteger apres sa mort, les
 escrits d'un homme que vous
 auez honore de vostre estime du-
 rant sa vie. Outre sa priere, la
 lueur qu'il a faite à mon fils de

EPISTRE.

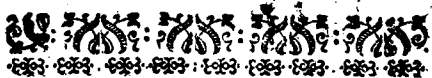
luy donner son Nom , & les obligations que ceux de ma maison & moy en mon particulier, auons à V. E. m'inuitent à luy faire ce present. Je vous supplie tres-humblement de le recevoir , avec le mesme visage que si l'Autheur mesme vous le faisoit , & de le prendre pour vne partie de la reconnaissance qu'est obligé de vous rendre ,

MONSEIGNEVR,

De V. E.

Le tres-humble, & tres-obeyssant seruiteur.

I. B. DE BOYER.



AV LECTEUR.

V Ous sçavez, LECTEUR, combien est recommandable de soy Monsieur de MALHERBE, & quelles preuues il a renduës de son esprit en tous ses rares Ourages. Mais en celuy-cy particulièrement, il paroist bien qu'il n'excelloit pas moins à traduire qu'à inuenter. Car il y déduit si nettement les pensées de son Auteur, que par les delicatesces de nostre Langue, il encherit sur les graces de la Latine. Vous demeurez d'accord avec moy, si vous lisez ces Epistres, que j'appellerois vn Chef-d'œuvre, s'il en auoit acheué la version. Mais la mort qui l'a preneü, nous a priuez des dernieres Lettres, que j'ay creü ne pouuoir traduire, à moins que d'attirer sur moy l'indignation de toutes les Muses. Aussi est-il vray qu'vn seul MALHERBE a pü

AV LECTEUR.

l'acheuer cōme vn seul Appellex pūt
autresfois donner le dernier trait de
pinceau à cette belle Venus, qu'il
voulut à dessein laisser imparfaite. Ce
qui n'empesche pas toutesfois que
chaque Lettre en particulier ne soit
vne merueille de l'Art, tant on y voit
éclatter d'agrément & de beauté,
comme en tous les autres escrits que
nous auons de cēt excellent homme.

Ayant eu l'honneur d'estre connu de
~~luy~~ j'ay bien voulu rendre à sa me-
moire ce petit deuoir, que d'apporter
quelque soing à mettre au iour cette
Traduction. Bien que ie la vous offre,
LECTEUR, ce n'est pourtant pas à moy
que vous la deuez, mais à Monsieur
BOYER, Conseiller du Roy au Par-
lement d'Aix, & Neveu de cēt Illu-
stre Autheur, aux vertus & à l'estime
duquel il a succédé legitiment. De
vous dire au reste ce que vaut ce Li-
ure, cela seroit superflu, puis que
tout le monde sçait bien ce qu'a valu
Monsieur de MALHERBE. Je vous
parleroïs de luy plus hautement

AV LECTEUR.

plus au long, si ie ne croyois trop basses toutes les loüanges que ie luy pourrois donner. Tellement qu'il me suffit de vous dire, que ces loüanges sont d'autant plus iustes, qu'elles s'adressent à l'homme du monde qui les a mieux meritées; & d'autant plus illustres aussi, qu'elles luy sont données par vn des plus rares & des plus celebres esprits de nostre siecle.

J. BAYDOIN.



LES
EPISTRES
DE SENEQUE,
De la Traduction de Messire
F. DE MALHERBE.

EPISTRE I.
ARGUMENT.

1. *Le temps est la seule chose que l'homme possède ; & celle qu'il méprise le plus.*
2. *Le seul remede qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout aage.*

 O I C Y Lucilius, mon-amy, comme il vous faut faire : Desengagez-vous, & rendez-vous à vous-mêmes, & de formais le temps que par ey-de

2 LES ÉPISTRES

uant on vous a fait perdre par force , ou qui vous est eschappé d'autre façon , ramassez-le , & le conservez curieusement à l'aduenir. Croyez que ce que ie vous escriis est veritable. Du temps que nous auons, vne partie nous est ostee , l'autre desrobée, & l'autre s'écoule sans s'en apperceuoir. Mais on ne le figneroit perdre plus honteusement , que n'en faisant point de conte. Vne grande partie de la vie se perd à mal faire, vne tres-grande à ne rien faire, & toute à faire des choses à quoy nous ne pensons pas. Car où me trouuerez-vous vn seul homme qui mette prix au temps , qui taxe la valeur d'un iour , & qui reconnoisse que de moment en moment il s'approche du tombeau ; Nous nous trompons ordinairement en vne chose ; c'est que voulant considerer la mort ; nous regardons deuant nous , & la plus grande part en est desia passée. Tout ce que nous auons consumé de nostre âge est entre les mains de la mort. Faites donc ie vous prie comme vous m'escriuez : ne laissez pas eschapper vne heure seulement ; & de cette façon employant le iour où vous estes , au moins aurez-vous gagné ce point que vous n'aurez pas tant affaire du lendemain. Nous perdons la vie cependant que nous la differons ; & tout ce dequoy nous iouyssons au monde n'est à nous que par emprunt. Le temps est la chose seule dequoy nous nous

peuons dire propriétaires : & tout le bien que la nature a voulu que nous possédions ; encore est-il si glissant & si fugitif , qu'il est en la puissance du premier venu de se nous oster. Toutefois nous sommes tellement aveuglez, que le plus petit bien faict que nous receuons, & duquel il est aisé de nous acquitter, nous nous en estimions infiniment redevables: & si nous auons reçu du temps, nous ne faisons pas compte de rien deuoir, combien que ce soit là seule faueur de laquelle homme du monde le plus officieux ne scauroit iamais se reuencher.

I I. Peut-estre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouerne, moy qui donne ces aduertissemens, le vous en parleray franchement, ie fais tout ainsi que fait vn homme qui ayme le luxe, & qui toutesfois ne laisse pas de prédre garde à ses affaires: Je tiens le bureau de ma despense, & ne puis pas dire que ie ne perds rien, mais au moins puis-je dire cōbien ie perds, pourquoy ie perds, & de quelle façon. Je scauray bien rendre compte de ma pauvreté. Ainsi m'auient-il comme à ceux qui sont tombez en nécessité par accident, & non par leur defect: Toute le monde les plaint, mais personne ne leur ayde: Et quoy donc? Je ne scaurois estimer pauvre celuy qui se contente du peu qui luy reste. Toutefois ie vous conseille de garder ce qui est.

4 LES EPISTRES

vous , & de commencer de bonne heure à vous rendre bon mesnager : Car ainsi que nos peres ont estimé tres-sagement. Il est bien tard d'espargner le vin , quand il est à la lie : pource que non seulement ce qui reste est peu de chose ; mais encore est-ce le pire du vaisseau.

EPISTRE II.

ARGUMENT.

1. *La lecture de diners livres nuit plus qu'elle ne profite.*
2. *Celuy n'est pas pauvre qui a peu, mais bien celuy qui desire davantage de ce qu'il a.*

I. **C**E que vous m'escrivez , & ce que Ciournellement on me raconte de vous , m'en fait esperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir , & ne rompez pas vostre repos en changeant à toute heure de place : cette agitation ne peut estre que d'un esprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous fait iuger que nous auons l'ame tranquille, c'est quand elle demeure ferme , & s'arreste avec soy : Toutefois prenez-vous garde que cette lecture que vous faites de

beaucoup d'Auteurs & de toute sorte de
 liures, n'ait quelque chose de changeant
 & de mal affermé. Il se faut particuliere-
 ment attacher à certains esprits; & se nour-
 rir avec eux, si vous en voulez tirer quel-
 que chose qui vous demeure ferme en l'en-
 tendement. Estre par tout c'est n'estre en
 nulle part. Ceux qui passent leur vie à voya-
 ger font beaucoup d'hostes & point d'a-
 mis. Il en prend de misme à ceux qui
 ne prennent conuersation particuliere
 avecque pas vn esprit, mais passent en
 poste par dessus toutes choses. La vian-
 de qu'on rejette aussi-tost qu'on l'a prise ne
 peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le
 loisir de se joindre à la substance du corps.
 Il n'est chose au monde si contraire à la
 santé, que de changer trop souuent de re-
 medes: & n'est pas possible qu'une playe
 se cicatrise, quand d'une heure à l'autre
 on y fait essay de diuers medicaments. La-
 mais vne plante souuent remuée ne se peut
 bien enraciner: & n'est rien de si vtile qui
 puisse faire bien, ne faisant que passer. La
 pluralité des liures diuise l'esprit: pource
 ne pouuant lire autant de liures que vous
 en pouuez auoir, c'est assez d'en auoir au-
 tant que vous en pouuez lire. Mais vous
 me direz que tantost vous prenez plaisir
 d'en voir vn, tantost vous en voulez lire
 vn autre: C'est le faict d'un estomach dé-
 gousté, d'entamer plusieurs sortes de vian-

6 LES EPISTRES

des desquelles la diuersité fait plus de corruption, qu'elle n'apporte de nourriture. Lisez donc tousiours les plus approuuez : & si par fois il vous vient en fantaisie de vous diuertir à la lecture des autres, voue le pouuez faire, mais que vous reueniez tousiours aux premiers. Ne laissez passer iour que vous ne vous soyiez fortifié de quelque deffense nouvelle contre la pauureté, la mort, & les autres pestes de la vie : Et quand vous aurez jetté les yeux sur plusieurs choses de cette variété, tirez-en vne, & la mettez en reserve le mesme iour.

II. Quant à moy, i'en fais ainsi. Je ly beaucoup pour auoir le moyen d'apprendre quelque chose Voicy le profit que i'ay fait auourd'huy dans Epicure : car il m'auient quelquefois de passer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour espier leurs actions. C'est, dit-il, vne chose honorable que la pauureté contente. Mais ce n'est pas pauureté s'il y a du contentement : Et quiconque se peut accorder avec la pauureté, ne peut estre que riche. Ce n'est pas estre pauvre que d'auoir peu, mais bien de desirer davantage que ce qu'on a. Car que nous importe combien nous auons de thresors aux coffres, de bled aux greniers, de troupeaux aux champs, d'argent en vsure, si nous auons tousiours la main sur le bien.

de nostre voisin, & ne considerons pas ce que nous auons acquis : mais ce qui nous reste d'acquérir : Voulez vous sçauoir quelle est la mesure des richesses ? La premiere est d'auoir ce qui nous est necessaire : & la seconde , d'auoir ce qui nous suffit.

EPISTRE III.

ARGUMENT.

1. *Il faut penser long-temps à faire un amy ; mais apres l'auoir fait il ne luy faut tenir rien de caché.*
2. *On n'est pas moins blasmable de ne se fier à personne , que de se fier à tout le monde.*
3. *Le Sage doit chercher le repos dans un honneste travail.*

VOUS auez mis les lettres que vous m'écritez entre les mains d'un que vous me mandez estre vostre amy ; puis tout aussitost vous m'aduertissez que ie ne lay communique pas entierement tout ce qui vous touche ; & me dites que vous mesme n'auz pas de costume de le faire si bien qu'en une mesme heure vous l'aduotiez & desaduotiez pour amy. Mais à mon aduis , vous

8 LES EPISTRES

l'avez appellé vostre amy d'un nom general; comme nous baillons le tiltre de Monsieur à ceux que nous rencontrons par la rue quand il ne nous souvient pas assez-tost comme ils s'appellent. Or oublions cela: mais ie vous apprens que si vous estimez quelqu'un vostre amy, de qui vous ne vous fiez autant que de vous-mesmes, vous vous abusez entierement, & ne sçavez pas ce que peut une parfaite amitié.

1. Deliberez de toutes choses avec vostre amy: mais deliberez de luy-mesme premierement: apres l'amitié contractée il faut de la confidence: deuant que de la contracter il faut du iugement; Et ceux sont les choses au rebours, qui contre l'aduis que donne Theophraste, attendent à iuger d'une personne apres qu'ils se sont embarquez à l'aymer, & comme ils l'ont reconnuë, c'est assez qu'ils en retirent leur amitié. Quand il sera question de faire un amy, pensez-y long-temps auparauant: quand vous y serez resolu, ne luy tenez rien de caché: parlez aussi confidemment avec luy qu'avec vous-mesme. Il est vray que ie vous conseille de viure d'une façon que vous ne fassiez rien de quoy vous craigniez de vous fier, mesmes à vostre ennemy. Mais pource qu'il se passe des choses que l'accoustumance a mises au rang de celles qu'on appelle secrettes, faites part à vostre amy de tous vos ennuys, & generalement de tout ce que vous

ancez dans le cœur. Vous le rendrez fidele, s'il voit que vous l'ayez en cette opinion: car il aduient souuent que faisant paroistre que nous auons peur d'estre trompez, nous aduertissons les autres de nous tromper, & donnons vn honneste pretexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoi donc retiendray- ie en la presence de mon amy, ce que i'auray volonté de dire? Et pourquoi ne me reputeray- ie en sa compagnie aussi seul que s'il n'y auoit que moy?

II. Il y-en a qui content indifferemment à toutes personnes ce qui ne se doit dire qu'à leurs amis; & deschargent incontinent ce qui les demange en l'oreille du premier venu: d'autres au contraire vont retenus à l'endroit de ceux mesmes qu'ils ayment le plus, & s'appellent tout ce qu'ils ont de secret au plus interieur de leur ame, avec tant de soupçon qu'à peine se peuvent- ils asseuer de leur propre conscience. L'vn & l'autre ne valent rien: car il ne se faut ny fier, ny deffier de tout le monde: il est vray que de ces deux vices d'en tiendrois vn pour estre le plus honneste, & l'autre pour estre le plus asseuré.

III. Avecque mesme raison pouons- nous reprendre & ceux qui sont en vne perpetuelle inquietude, & ceux qui ne se reposent iamais: car ie ne trouue pas que ce soit industrie d'aimer la rumeur & le tumulte,

mais plustost le débâtement d'une ame perplexe & travaillée: comme aussi ie n'estime pas repos, de ne pouvoir supporter le moindre mouuement du monde, mais bien vne dissolution & languissement. Pource vous retiendrés ce que i'ay trouué dans Pomponius: Il est des hommes qui se sont tellement retirés aux cachettes de la solitude, qu'ils estiment tout ce qui est au iour estre en trouble & confusion, ce sont deux points qu'il faut mesler ensemble, travailler en se reposant, & se reposer en travaillant: Demandez -en aduis à la Nature, elle vous respondra, qu'elle a fait le iour & la nuit.

EPISTRE IV.

ARGUMENT.

1. *Du contentement de l'Ame, apres qu'elle a quitté les vices.*
2. *Du peu de sujet que nous auons de craindre la mort.*
3. *La pauvreté, qui se mesure à la regle de la nature, est la plus grande richesse de l'homme.*

I. **C**ONTinuez comme vous avez commencé, & vous haltés le plus qu'il

vous sera possible, afin de goûter plus long-temps le contentement qu'on donne l'ame, quand elle est reformée & réglée : Desia la peine qu'on prend à la reformation & au reglement est vne partie de ceste iouissance : mais le plaisir qu'apporte la contemplation d'une ame, quand elle est desia pure, luisante, & sans aucune tache, est chose bien plus agreable. Il vous fouient combien vous fustes aise quand on vous osta le Pretexte, & qu'on vous bailla la robe d'homme : Vous le serés sans comparaison, beaucoup d'avantage, quand apres que vous aures quitté cette ame de ieune garçon, la Philosophie vous aura fait prendre place au nombre des hommes : car l'âge de cette enfance se passe bien ; mais, ce qui est le plus importun, les conditions d'enfance nous demeurent : & ce que i'y trouve de pis, c'est que nous avons tout ensemble l'autorité des vieillards, & les vices des garçons : non pas des garçons seulement, mais des enfans. Ceux-là craignent les choses de peu d'importance, ceux-cy apprehendent mesmes celles qui ne sont du tout point, & nous avons peur des vnes & des autres.

II. Apprenez seulement, & vous trouverez qu'il est de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur & d'estonnement : le mal qui vient le dernier ne peut jamais

estre. La mort vient à vous : s'il estoit possible qu'elle demeurast avecque vous, seroit occasion de la craindre ; mais il faut par force ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle passe de long. Vous me dirés qu'il est mal aisé de conduire l'ame à ceste resolution de ne faire point de cas de la mort ; mais ne voyés vous pas combien sont petits les suiets qui souuent ont faict que plusieurs n'en ont tenu conte. Vn amoureux s'est pendu deuant la porte de sa maistresse, vn esclaue importuné des mauuais traitemens de son maistre s'est precipité du haut de la maison en bas, vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vne dague dans le sein que de se laisser ramener. Et doutés vous que la vertu nait autant de puissance comme la peur ? Il n'est pas possible que celuy passe la vie en assurance, qui prend trop de peine à plonger, il met le conte de beaucoup d'années entre les felicités qui luy semblent plus desirables. C'est ce qu'il faut que vous ayés au deuant des yeux, afin que quand il sera question de desloger, vous ne le fassiez à regret, & ne l'embrassiez point comme font ceux, qui en allant à vau-l'eau, trainés par la violence d'un torrent, empoignent des espines, & s'accrochent à la premiere chose qui se presente. La plus grande partie des hommes, flotte entre la crainte de la mort & les tourmens de la vie pource qu'ils ont ny la volenté de viure, ny la science de

de mourir. Apprenés à viure à vostre aise, en laissant à part les ennuyx que vous peut apporter la sollicitude de la vie. Vn bien pour grand qu'il soit ne peut resioüir celuy qui le possède, s'il ne fait compte de le pouuoir perdre, & ne tient son ame preparée à cét inconuenient. Or il n'est chose de qui la perte nous estonne si peu, que de celle, laquelle estant perduë, ne se peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce qui peut arriuer, mesme aux plus grands, & vous fortifier à l'eneontre. La teste de Pompeius receut iugement d'un pupille & d'un châtre. Celle de Crassus esprouua l'insolente cruauté d'un Parthe. Caius Cesar remit celle de Lepidus à la discretion du Tribun Decimus, & luy-mesme enfin bailla la sienne à Chereas. Iamais la fortune ne met vn homme si haut, qu'elle ne le menasse de souffrir en soy-mesme, ce qu'elle luy permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonnasse, la mer est irritée en vn moment, & bien souuent d'une heure à l'autre les batteaux se perdent à l'endroit mesme, auquel ils s'estoient sauez auparavant. Souuenés-vous que vous poués auoir la gorge coupée aussi bien d'un voleur que d'un ennemy. Quand bien vous aurés vostre vie assurée contre ceux qui ont le plus de puissance, vous n'aurés rien faict, puis que le moindre valet que vous aurés la puissance de vous l'oster quand il luy

plaira. Je veux dire que quiconque méprise sa vie, est maître de celle d'autrui. Représentés vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par vne violence descouuerte, ou par surprise, vous trouuerés que la colere des Roys n'en a pas fait dauantage mourir, que le dépit & l'indignation des propres seruiteurs. Que vous importe donc si celui de qui vous auez peur est fort ou foible, puis que le plus foible du monde est assez fort pour faire ce que vous craignés? Mais si d'auenture vous tombez entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort? Je veux qu'il le fasse, vous fera-t'il mener en autre part qu'au lieu mesme où vous allez? pourquoy estes-vous si abusé de commencer à cét heure d'auoir sentiment d'vne chose que vous endurez il y a desia long-temps? Je vous dis que depuis l'heure que vous estes né, on vous mene continuellement à la mort. Ce sont les considerations qu'il nous faut auoir, si nous voulons attendre en repos cette heure dernière, de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de trauail & d'inquietude.

III. Mais il est temps de clorre ma lettre. Je m'en vay vous faire part de ce que j'ay treuvé de bon aujourd'huy; cette fleur n'est non plus de mon jardin, que les précédentes. La pauvreté qui se mesure à la regle de nature est la plus grande richesse que l'homme

sçache posséder. Voulés-vous sçauoir quelle est cette regle , & quelles bornes elle nous a prescrites , de n'auoir point de faim , point de soif , ny point de froid. Pour chasser la faim, & la soif, il n'est point question de courir les portes des Grands , & se rendre sujet à leurs froides mines , qui ne sont qu'autant d'affronts couuerts d'une apparence extérieure d'humanité. On n'a que faite de trauerser la mer , ay de se consumer à la suite d'une armée. Nature ne desire rien qui ne se trouue par tout, & avecque peu d'incommodité. C'est aux choses superflues qu'on a de la peine , & qu'il faut suer pour les acquerir , qui nous font vser nos habits, vieillir sous les tentes, & courir aux riuages estrangers. Ce qui suffit se recouure sans beaucoup de difficulté.

EPISTRE V.

ARGVMENT.

1. *Il faut estre Philosophe en effect , & non pas en apparence.*
2. *Vne trop grande austerité de vie est ridicule & blasmable.*

3. *L'esprit & la crainte donnent la gosse
à nostre ame.*

I. J'Approuue infiniment vostre dessein, & suis bien aise de ce que sans vous soucier d'aucune autre chose, vous employés tout vostre labeur à vous reformer, & vous rendre meilleur de iour en iour. Je ne vous conseille pas seulement de continuer, mais aussi ie vous en prie. Toutefois gardés-vous de ressembler à quelques-uns, qui n'ayant pas tant de soin de bien faire comme ils affectent, prennent plaisir à vivre ou à s'habiller avec quelque particularité qui les fasse regarder. Fuyez ces façons de faire de ceux qui se laissent enlaiser les cheveux sans les couper, negligent leur barbe, inrent une haine capitale aux richesses, couchent contre terre; & toute telle maniere d'ostices, qui n'ont autre but que l'ambition, combien qu'ils la suivons par une voye differente de l'ordinaire. Le nom de la Philosophie n'est que trop assailli d'enuieux & que sera-ce si nous com-
de la frequentation
Je veux bien que
interieurement;
apparence exte-
pas ny su-
tre habille-
s d'or, ny
ostre vais-

selles d'argent : mais aussi n'estimons pas que se soit une grande marque de frugalité de n'en avoir du tout point. Vivons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple : autrement nous éloignerons de nostre compagnie ceux de qui nous desirons l'instruction, & ferons que de peur d'estre sujets à nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en pas une. La première chose que nous promet la Philosophie c'est le sens commun, l'humanité naturelle, & la conversion, de laquelle nous nous bannissons, si nous faisons des professions différentes.

I. I. Prenons garde que les choses mesmes par lesquelles nous cherchons à nous faire admirer, ne soient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Nostre intention est de vivre selon nature. C'est chose contraire à la nature de se tourmenter le corps, de mépriser les commodités qui sont de peu de coustange, de prendre plaisir aux ordures, & se nourrir de viandes sales, grossières & desdaigneuses. C'est autant de folie de fuyr les choses qui sont en usage, & qui se recourent avec peu de peine ; comme c'est de luxe de rechercher les delicacies. La Philosophie veut bien qu'on soit sobre & content de peu ; mais non pas qu'à force de l'estre par trop, on reduise le corps à n'en pouvoir plus. Il faut qu'en la sobriété tout y soit honneste ; & qu'il n'y ait rien de mecha-

nique. Je n'ayme que cette sorte de vie. Trouvons vn temperament à la nostre entre les bonnes mœurs, & les mœurs vulgaires. Qu'il n'y ait personne qui ne connoisse nostre maniere de viure? Que tout le monde l'admire. Mais quoy? ne ferons-nous rien que ce que les autres font? N'y aura-t'il point quelque difference de nous à eux? Si aura certes, il y en aura beaucoup. Quelqu'un veut-il trouver à redire en nous? Faisons-luy connoistre que nous sommes fort dissemblables du commun des hommes. Que celuy qui entre dans nostre maison tiende plus de conte de nous que la richesse de nos meubles. C'est vne grande moderation à l'homme d'estre aussi content d'une vaisselle de terre que d'une d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en celuy qui se sçait servir de la vaisselle d'argent, comme de celle de terre. C'est avoir le cœur bien lasche que de ne pouvoir s'accommoder avec les richesses. Mais voicy le profit que j'ay fait aujourd'huy, auquel ie veun que vous preniez part. J'ay trouué dans nostre Hecaton, que le but de nos desirs fortifie entierement les remedes qui nous sont necessaires contre la peur. Soyez exempt de souhait, & vous le serez de crainte. Ne doutez point que deux choses si contraires ne puissent bien subsister entre-elles. Ce que ie vous dis est vray, mon amy Lucilius, & quoy qu'elles ne semblent pas estre d'accord, elles le sont neantmoins, & s'attachent l'une

à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat qui luy sert de garde, sont liez à vne mesme chaîne, ainsi ces deux choses, quoy que differentes, marchent ensemble, & la peur suit l'esperance.

III. Je ne m'en estonne pas neantmoins, puis que toutes deux mettent à la gêne vn esprit irresolu, & font doublerment languir celuy qui est en attente. La principale crainte de l'un & de l'autre, procede sans doute de ce que nous ne portons point nos pensées aux choses presentes, mais les enuoyons bien loing au deuant de celles qui sont à venir. Voilà comme la preuoyance, qui fait la plus haute felicité de la vie, est changée en malheur. Les bestes sauuages fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & sont en seureté après en estre échappées. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fasche, l'aduenir nous met en peine, & les biens que nous auons nous acheminent à de grands maux : car nostre membre nous ramene la Crainte, qui est vne fascheuse maladie : & la Prouidence l'a fait venir auant le temps. Or il n'est point d'homme qui soit reduit à ce point de misere, par le seul objet des choses presentes.

EPISTRE VI.

ARGUMENT.

1. *Plus on se connoist éloigné du Vice,
& plus on est proche de la perfectiõ*
2. *La Science est inutile, si elle ne
passe des uns aux autres.*
3. *On apprend plus par la conuersation
des Doctes, que par la lecture de
leurs livres.*

I. **I**E commence à connoistre, mon Amy Lucilius, que non seulement ie deuiens meilleur, mais qu'il se fait vne nouvelle transformation, de moy mesme. Ie n'ose toutes-fois ny esperer ny promettre, qu'en ma façon de viure ordinaire, il n'y ait encore ie ne sçay quoy qui a besoin de changement. Est-il incompatible aussi, qu'en moy ne se rencontrent beaucoup de choses, qu'il faut necessairement, ou corriger, ou raualler, ou porter plus haut; Cela suffit desia, ce me semble, pour apprendre à mon esprit qu'il s'est changé en mieux par la connoissance qu'il a de ses vices: que iusques icy il auoit ignorez. Il est des malades avec lesquels on se resioiit, quand ils ont senty leur mal. Ie serois doncques bien-aïse de vous

pendoit faire part, d'un changement si prompt que le mien. Car je commencerois dès-lors à mieux espérer de nostre amitié: l'entends de cette vraie amitié, que ny l'Espoir ny la Crainte, ny le soing que nous avons de nos interets ne nous peuvent faire rompre; De cette amitié, dis-je, avec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils ont du plaisir à mourir. Il ne me seroit pas mal-aisé de vous en nommer plusieurs, qui n'ont pas manqué d'amis, mais bien d'amitié: Ce qui ne peut advenir quand il se rencontre qu'une mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conjunction des choses honnestes. D'où vient donc que cela peut arriver ainsi entre Amis? C'est de ce qu'ils sçavent que toutes choses, voire même leurs plus grandes adversitez, leur sont ordinairement communes.

I I. Vous ne sçauriez croire combien ie profite de jour en jour. Monstrés-moy doncques, me direz-vous, quels sont les moyens que vous suivez pour cela, & faites m'en part, ie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Je le veux; & il ne tiendra pas à moy que ie ne verse tout ce que ie sçay dans le profond de vostre ame. Car ie n'ay point de plus grand plaisir que d'apprendre afin d'instruire les autres. Aussi ne pensay-je pas qu'aucune chose, pour si utile & si excellente qu'elle fut, me pût jamais plaire, si ie

ne la sçauois que pour moy-mesme. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde, à condition que ie la posséderois moy seul, & ne l'enseignerois à personne, ie n'en voudrois point. La jouissance du bien ne peut-estre agreable, si l'on n'y associe quelque vn. Je vous enuoyeray donc les mesmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes; & pour vous garentir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus vtile, ie vous marqueray les endroits que i'estime, & que i'admire le plus.

III. Sçachez neantmoins que vous ne profiterez jamais tant de la lecture des liures que de la viue voix, & de la conuersation des honnestes gens. Il faut que vous mesme veniez sur les lieux, premierement: pource que les hommes se fient plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles? & qu'avec cela, le chemin est long par les preceptes, mais court & facile par les exemples. Cleanthes n'eust jamais bien ressemblé à Zenon, s'il se fust contenté de l'oïr. Il a vescu avec luy: il a veu comme il viuoit: il a remarqué ses secrets: il a estudié toutes ses actions, & a considéré si les siennes propres y estoient conformes. Platon, Aristote, & tous ces autres Philosophes qui ont introduit tant de Sectes differentes, ont plus appris des mœurs de Socrate que de ses parolles. Ce n'a pas esté l'Eschole, mais la compagnie d'Epicure, qui a fait grands personnages Metrodore, Hermachus,

& Polyenus. Je ne vous appelle pas seulement pour faire vostre profit, mais afin que vous-mesmes puissiez estre profitable, & vous & moy nous soulagerons beaucoup l'un l'autre. Cependant pource que ie vous dois selon ma coustume, la rente de ma journée, ie veux vous faire part d'une chose qui m'a aujourd'uy grandement plu dans Hecaton. Vous demandez dit-il, ce que j'ay appris; A m'aymer moy-mesme. Certes le gain qu'il a fait n'est pas petit: il peut bien dire qu'il ne sera jamais seul, & vous pouvez bien vous assurer aussi, Que celuy qui est amy de soy-mesme le sera incontinent de tous.

EPISTRE VII.

ARGUMENT.

1. *Fuir la multitude.*
2. *La compagnie nous gaste. Il blasme les spectacles des Gladiateurs.*
3. *Les vices s'infinient par le nombre des exemples.*
4. *Il ne faut point chercher l'approbation du peuple.*

1. **V**ous me demandez ce qu'il me semble que vous devez principalement

culier : La multitude : vous n'y serez pas encore bien seurement. Pour moy ie confesse ma foiblesse. Quand ie vays en compagnie, ie n'en reuiens jamais comme i'y suis allé : mon equipage n'est plus en l'ordre où ie l'auois mis : il ne r'entre chés' moy que quelque chose de ce que i'auois fait sortir. Il arrive aux esprits qui se remettent de quelque vicille indisposition comme aux corps qu'une longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuvent prendre si peu d'air qu'ils ne s'en treuvent mal.

II. La conuersation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas un qui ne nous loüe de quelque vice, ou ne nous l'imprime, ou ne nous en laisse quelque sa- che, sans que nous nous en appercuions. Tant plus les compagnies sont grandes, & plus nous sommes en danger. Mais il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux theatres : car alors les vices coulent par la porte qu'on a ouuerte à la volapré. Que pensez-vous que ie dis ? i'en reuiens plus auare, plus ambitieux & plus dissolu : & qui plus est, ie me trouue avec moins de douceur, & d'humanité, pour auoir esté parmy les hommes. D'auanture ie me suis aujourd'huy trouué en spectacle du midy, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouffonneur ; & en somme quelque passe-temps qui m'ôtast le goüst des cruautés qui se font aux spectacles des Gladiateurs.

Au contraire tout ce que j'auois iamaïs veu de combats n'estoit que misericorde. On ne s'amuse plus à des bayes ; ce sont homicides & non autres choses. Ceux qui combattent n'ont rien que la chemise ; tout y est à descouuert : aussi ne donnent-ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouvent plus de plaisir qu'aux ordinaires, ny qu'aux demandez : & certainement ils ont raison : car le fer entre par tout. Il ne se parle ny de casque ny bouclier ; aussi dequoy seruent-ils, ny toute cette dextérité qu'on apprend à l'escrime, sinon de dilayer la mort de quelque moment ? Au matin on fait combattre les hommes avecque des Lions & des Ours : Mais à midy on leur met leurs spectateurs en teste. Aussi-tost qu'il y en a vn qui a tué son homme, on le met aux mains avec vn autre qui le tué : & iamaïs on ne laisse le victorieux en repos iusques à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne soit mort : tout passe par le fer & par le feu : c'est ce qui se fait tandis que le theatre n'est point empesché. Si quelqu'un a fait vne volerie, on le pend. S'il a tué, on luy fait souffrir ce qu'il a fait. Maisroy, pauvre misérable, qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanitez ? Tué, brûlé, frappe. Pourquoi est-il si couard à s'enfermer ? que n'est-il plus hardy à tuer ? que ne meurt-il plus volontiers ? Ils receuent

des coups s'ils refusent d'aller aux playes ; & faut que tous nuds ils cherchent l'espée l'un de l'autre , & taschent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire tousiours quelque chose on esgorge des hommes: Et cependant vous ne vous prenez pas garde que vous baillez vn exemple qui peut tourner à vostre preiudice. Vous auez dequoy remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'estre cruel à vn qui ne le peut apprendre.

III. Vne ame tendre , & qui n'est pas bien imprimée du caractère de la vertu n'est pas bien parmy la multitude : On se laisse facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrates mesmes, Caton & Lelius couroient fortune que la frequentation de si grand nombre de personnes dissimilables à leur humeur , ne leur mist l'ame en desordre , tant il est mal-aisé que ceux mesmes qui se tiennent en meilleure asserte ne succombent à l'effort des vices, qui viennent en si grande troupe les assaillir. Vn seul exemple d'auarice ou de luxe est capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement avec vn homme delicat, sa conuersation peu à peu nous enerve & nous amollit. Vn voisin riche irrite nos cupiditez : il n'est point de blancheur si nette qui ne se tache, quand on l'approche de quelque chose qui ne l'est point.

IV. Que pensez-vous que puisse deuenir vn homme qui a tout vn peuple sur les bras

vous direz qu'il faut qu'il se resioive, ou d'imiter, ou de hair, & cependant l'un & l'autre est dangereux. Il ne faut ny ressembler au nombre, pource qu'il est grand, ny hair le grand nombre, pource qu'il ne nous res-semble pas. Reduisez-vous en vous-mesme tant que vous pourrez. Cherchez la communication de ceux qui vous peuvent apprendre quelque instruction, & recevez en la vostre ceux à qui vous en pouvez donner : ce sont offices reciproques : en enseignant on est enseigné. Que l'enuie de produire vostre bel esprit ne vous fasse point entretenir toute sorte de personnes, ny disputer publiquement. Cela seroit bon si vostre marchandise estoit propre pour le peuple : mais il n'y aura personne qui vous entende ; Et peut-estre il s'en trouue vn ou deux, il faudra que vous ayez la peine de les former vous mesme, & les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoy donc vous servira ce que vous avez appris ; ne craignez point d'avoir perdu vostre peine, vous avez estudié pour vous. Et afin que j'aye estudié pour autre que pour moy, ie vous feray part de trois belles choses que j'ay rencontrées aujourd'huy assez conformes à ce propos. Il y en aura vne pour acquiter cette lettre, & les deux autres que ie vous bailleray par advance. Voicy ce que dit Democrite. Vn homme seul m'est tout vn peuple, & tout vn peuple m'est vn homme seul. Vn autre aussi, quiconque

il soit, car on ne sçait qui ce fust, comme on luy demandoit que luy seruoit d'employer tant de temps apres vne chose que la difficulté rendoit si peu communicable, répondit fort poliment; le me contenteray de fort peu de gens; & quand ie n'aurois personne, i'en aurois assez. La troisième a bien de la grace: Epicure on est l'Auteur. Il escriuoit vn iour à vn de ses compagnons d'estude. (Ce discours n'est point pour le monde, ie parle à vous.) Nous nous sommes vn theatre l'vn à l'autre: ce sont paroles, mon grand amy, qu'il faut auoir grauées au fonds de l'ame, pour ne sentir point ce chatouillement ordinaire que nous donne l'approbation d'un grand nombre de jugemens. Vous estes loué de beaucoup, qu'elle occasion trouués-vous de vous glorifier, pour estre ce que plusieurs vous estiment? Ramenez ce que vous auez de bon à l'interieur.

EPISTRE VIII.

ARGUMENT.

1. La vie contemplative n'est pas inutile.
2. Nous auons assez, quand nous auons ce qui nous est nécessaire.
3. Il loue la Philosophie.

2. *Les choses casuelles ne sont point nôtres.*

I. **V**OUS vous estonnez que ie vous conseille de vous separer de la multitude, & ne chercher autre applaudissement que celuy de vostre conscience, veü que tout ce que commandent les Stoïques, c'est de mourir en action: Et quoy, peniez vous que pour estre chez moy ie demeure en vne chaire sans me remuer? Quand ie ne veux voir personne, c'est alors que ie cherche le moyen de profiter à beaucoup. Il ne se passe jour que ie ne fasse quelque chose, & que ie ne donne encore quelque partie de la nuit à estudier. Je ne destine point d'heures au dormir, & ne permets pas à mes yeux de se clore aussi tost que le sommeil les en sollicite. Je les tiens en besogne le plus que ie puis, & ne me repose que quand le travail & la veille m'ont fait succomber. J'ay quitté les affaires aussi bien que les hommes, & premierement les miennes. Je fay celles de ceux qui viendront apres nous. J'escriy des choses qui leur soient profitables, & tasche de leur laisser des aduertissemens salutaires, comme de bons medicamens dont j'ay fait la preuue en mon propre mal. Il est vray que ie ne suis pas entierement guery: mais au moins il n'y a plus de chancre en mes viceres. Je monstre aux autres vn bon chemin que ie

n'ay cognû que fort tard & bien las. Je leur crie, gardez vous de tout ce qui plaist au vulgaire, craignez ce que la fortune donne. Quand vous la verrez vous rendre quelque chose, deffiez-vous d'elle : & ne passez pas plus auant. Les bestes & les poissons ne sont trompez que par quelque esperance qui les resioûit. Ce que vous appelez presens de la fortune, ce sont ses embusches. Qui voudra viure à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra, de s'y laisser engluër. Ce qui fait en cela nostre misere plus deplorable, c'est la honte d'auoir pensé prendre, & se trouuer pris : cette course nous emmène dans des precipices. Quand la vie est si haute esleuée, on n'en peut sortir qu'en tombant : la prosperité nous esbranle, il ne s'y faut pas arrester, il faut faire teste, ou s'enfuir ; De cette façon la fortune ne nous abbaira iamais, si elle nous donne quelque atteinte, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

I I. Tenez cette regle de viure, que vous trouuez saine & salutaire de ne traiter vostre corps qu'autant qu'il en a besoin pour s'entretenir en santé, sinon il vous donnera de la peine, quand il sera question de le faire obeyr à l'esprit : mangez pour appaiser la faim, beuvez pour estancher la soif, habillez-vous pour n'auoir point de froid, & vous contentez d'une maison où le vent & la playe ne vous puissent offencer : qu'elle soit ou de gazon ou de marbre, que vous importe ? Va

l'homme est aussi bien sous du chaume, que sous de l'or. Ce qu'on adioust pour l'embellissement n'est que superfluité : faites compte que vous n'avez rien d'admirable que l'esprit. Quand il est grand, tout luy est petit. Si ie me tiens ce langage, si ie le tiens à la postérité, ne trouuez-vous pas que ie fais plus de seruice que de comparoistre à vne assignation pour plaider vne cause, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque testament, ou de me trouuer au Senat pour assister vn amy de ma parole, ou de ma faueur? Croyez-moy, ceux qui semblent n'auoir point d'occupations, sont ceux qui en ont de plus dignes : ils negocient au Ciel & en la Terre.

III. Mais il est temps de finir cette lettre, & l'accompagner, comme j'ay commencé, de quelque present : Ce ne sera pas à mes dépens, je frippe tousiours quelque chose dans Epicure ; voicy ce que j'ay pris aujourd'huy. Seruez la Philosophie, si vous voulez auoir la liberté. Vous n'estes point remis d'un iour à l'autre. Vous estes expédié tout aussi-tost, parce que c'est la liberté mesme que la seruit. Vous me demanderez pourquoy ie prens ces sentences plustost dans Epicure qu'en nostre escholle. Mais vous, pourquoy ne les prenez-vous plustost pour parolles sorties de la bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier ? combien y a-t'il de choses dans les

Poëtes, que les Philosophes ont dites ou
 doiuent dire. Je ne parle point des trage-
 dies, ny de nos mortalitez de qui la matiere
 a quelque chose de seuer. Mais combien
 trouuez-vous de belles paroles dans les far-
 ces mesmes? Combien de vers dans Publius
 qui pouuoient auoir lieu dans vne tragedie?
 L'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne
 cette. quatriesme partie de Philosophie que
 nous venons de traiter. Il dit que les cho-
 ses casuelles ne doiuent pas estre comptées
 pour nostres.

*Vn bien n'est point à nous, quand les Cieux
 nous le donnent.*

Il me souuient qu'autre-fois vous m'en
 auiez dit vn de vostre façon sur le mesme
 sujet, qui a bien meilleure grace, & moins
 de paroles.

Rien n'est à nous que fortune ait fait nostre.
 «En voicy encore vn de vous que ie ne veux
 pas laisser derriere.

Ce qu'on nous baille on nous le peut offer.
 Je ne vous mets pas cela en compte: car il
 n'y auroit pas d'apparence de vous payer de
 ce qui est à vous.

ÉPISTRE IX.

ARGUMENT.

1. *Le sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible. Il aime à avoir un amy, mais n'en ayant point il ne s'en peut passer.*
2. *Il faut aimer pour estre aimé. Le contentement de faire un amy est plus grand que de l'avoir.*
3. *Les vrais amis ne visent qu'au bien de ceux qu'ils aiment. Des amis de fortune.*
4. *Le sage pour vivre heureusement se peut passer de tout le monde, mais pour bien vivre, non.*
5. *Le sage est content de sa condition, & le fol au contraire.*

1. **V**ous me demandez mon avis de la reprehension que fait Epicure en une Epistre, de ceux qui disent, que le sage est content de soy-mesme, & par consequent qu'il n'a que faire d'amis: c'est un reproche que fait Epicure à Stilpon, & à ceux qui ont comme luy jugé que ce fust le

souuerain bien d'auoir vne ame insusceptible de toute apprehension. Mais nous equiuquerons, si pour exprimer *l'hapathi* nous voulons vser du mot d'impatience, parce qu'il semblera quelquefois qu'il ait vn sens tout contraire à celuy que nous luy voudrions donner. Car nous voudrions parler de celuy de qui l'ame est si ferme & si rigoureuse, qu'il n'y a douleur quelconque qui la puisse esmouuoir; & il semblera que nous l'entendions d'un homme floüet, tendre, & à qui seulement vne picqueure du doigt fasse perdre le iugement. Voyez donc si nous ne ferions point mieux de dire vne ame invulnerable, ou vne ame mise hors de toute souffrance. Voicy la difference qu'il y a d'eux & de nous. Nostre Sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible: le leur y est insensible aussi. Nous auons cela de commun, que le Sage est content de soy-mesme, mais qu'il ne laisse pas d'estre bien-aïse d'auoir vn amy, vn voisin, vn qui loge avec luy, combien qu'il ait en soy de quoy se passer de toutes choses. Voyez s'il n'est pas bien content de soy-mesme: que si par vne maladie ou en vn combat vne main luy est coupée, cét accident qui luy diminue le corps, ne luy diminue point son contentement: si par quelque inconuenient il perd vn oeil, il se contentera de celuy qu'il aura de reste, & sera aussi aïse mutilé de ses membres, comme s'il estoit entier. Il ne desire

point ce qui luy manque; mais il aymeroit mieux qu'il ne luy manquast rien: aussi le contentement qu'il a de soy n'est pas tel qu'il ne veuille point auoir d'amy, mais que n'en ayant point il a moyen de s'en passer. S'il le perd il ne se desespere point, parce que c'est vne place vuide qu'il peut remplir tout aussi-tost qu'il luy plaira. Comme si Phidias perd vne statuë, il en peut incontinent faire vn autre; luy tout de mesme, qui est grand maistre en la science de faire des amitez, aura bien-tost recouuert ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura si tost fait vn autre? le vous le diray, pourueu que nous demeurions d'accord que dès à cette heure ie vous paye ce que ie vous doy; & que pour le regard de cette lettre vous n'ayez plus rien à me demander.

I I. Hecaton dit: le vous apprendray vne recepte d'amour, sans drogue, sans herbe, & sans charme quelconque: Voulez-vous qu'on vous ayme, ayez. Les amitez nouvelles ont leurs voluptez aussi bien que les vieilles. Auoir, & faire vn amy sont choses où il y a la mesme difference qu'entre semer & recueillir. Le Philosophe Attalus disoit ordinairement, que faire les amis estoit plus doux que de les auoir, comme vn Peintre est plus aise de peindre que d'auoir peint. Cette sollicitude occupée à son ouurage luy est vn contentement extreme en son occupation. Comme il donne le dernier coup de

pinceau, cette pensée s'éuanoïit, pource qu'alors il ne jouyt que du fruit de son art, au lieu qu'il jouyssoit de son art mesme quand il peignoit. L'âge de vingt ans est plus capable de seruice : mais l'enfance a ie ne sçay quelle grace qui donne plus de plaisir. Reuenons à cette heure à nostre propos.

III. Le sage, encore qu'il se contente de soy mesme, ne laisse pas de vouloir auoir vn amy, sinon pour autre chose, au moins pour ne laisser point en friche vne vertu si belle & si louable comme l'amitié : Non point, disoit Epicure, pour auoir qui se tienne aupres de luy, quand il sera malade, qu'il, s'il est en prison, luy ayde à s'en retirer, & l'assiste de moyens, s'il est en necessité. Mais au contraire pour auoir quelqu'un qui recoiue ces offices de luy, quand il en aura besoin. L'intention ne peut estre bonne de celuy qui fait amitié pour y trouuer le remede de ses incommoditez. Il acheuera comme il a commencé : il a voulu auoir vn amy qui luy ostât la chaîne des pieds, le clou n'en sera pas si-tost riué, qu'il ne prenne eongé de luy : ce sont amitez à la journée : vn amy qu'on a fait pour la commodité, plaira si long-temps qu'il en apportera : c'est pourquoy vous ne voyez qu'amis de toutes parts aupres des belles fortunes ; & rien que solitude aux maisons de ceux qui ont abbatu. Les amis fuyent les occasions d'estre

d'estre esprouuez, & de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent laschement, & des autres qui trahissent infidèlement ceux qu'ils ont fait profession de bien aymer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure le commencement. Quiconque s'est fait amy pour ce que c'estoit son profit de l'estre, puis qu'en l'amitié il a prisé autre chose que l'amitié mesme, il n'y a point de doute que si l'argent l'en sollicite, il ne prise quelque chose au préjudice de l'amitié. Qu'ay-je donc affaire d'avoir vn amy, afin d'avoir quelqu'un de qui j'assise les necessitez, accompagner le bonhommement, & defende la vie aux despens de la misere, quand il en aura besoin? Cette amitié que vous descrivez n'est pas une amitié, mais une negociation, qui n'estime & ne regarde que le moyen qu'il y a de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des amans n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié: on peut dire que c'est une amitié insensée; En voyez-vous quelqu'un qui aime sa maistresse pour le gain, pour l'ambicion, ou pour l'honneur, l'amour a tant de contentement en soy-mesme, qu'il neglige toute consideration extérieure, & n'allume l'ame d'autre desir que la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre une reciproque affection. Et quoy donc, se peut-il faire qu'une cause qui est honeste fasse naistre une volonté qui n'

l'est point ? vous me direz que ce n'est pas à cette heure qu'il faut disputer si l'amitié est chose desirables de soy-mesme, ou pour quelque autre sujet. Car si de soy-mesme elle est desirable, il n'y a point de doute que celui qui a son contentement en soy-mesme sans esperance de gain & sans dessein de se fortifier contre la fortune, ne s'en puisse approcher comme d'une chose belle en perfection. Qui en fait provision comme d'un remede aux calamitez fortuites, il la fait descendre de son thrône, & la met au rang du commun. Le sage se contente de soy. C'est une parolle, mon grand amy, que beaucoup de gens interpretent mal, ils la separent de la communauté de toutes choses, & ne veulent point qu'elle sorte hors de sa peau. Pour bien faire, il faut distinguer : cette promesse a des bornes, & ne s'estend pas indifferemment à toutes choses.

IV. Le sage pour vivre heureusement se peut passer de tout le monde : mais pour vivre, non ; car en ce dernier il peut avoir affaire de beaucoup de choses : Mais en l'autre, il n'est question que d'avoir une ame purgée de toutes mauvaises affections, élevée au dessus des imaginations vulgaires, & resoluë à se rire du plus effroyable visage que la fortune luy scauroit monstret. Voicy la distinction qu'en fait Crisipus. Il dit que le sage n'a faute de rien, & que toutesfoiſ il a besoin de beaucoup de choses,

Je soy au contraire n'a besoin d'aucune, parce qu'il n'en sçait point vser : mais il a faute de routes. Le sage a besoin de moins d'yeux, & d'assez d'autres choses necessaires au service de la vie : Mais il n'a faute d'aucune chose, parce qu'auoir faute presuppose de la necessite : or il n'est rien necessaire au sage. C'est pourquoy bien qu'il soit content de soy mesme, il ne laisse pas d'auoir besoin d'amis, & met peine d'en acquerir le plus qu'il peut, non pour viure heureusement, car c'est chose que de soy-mesme il peut faire, quand il n'auroit pas vn amy. Le souuerain bien trouue en la maison toute la prouision qui luy fait besoin pour son service : il ne va rien emprunter dehors : il ne depend d'autre que de soy-mesme ; & s'il en vient là, que de mandier quelque chose, il est à la discretion de la fortune : & ne faut plus qu'il parle de sa liberte. Ouy, mais qu'elle triste condition sera celle du sage, si prisonnier entre les mains des ennemis, en quelque terre loingtaine, ou retenu en quelque long voyage sur mer, ou bien jetté par la tempeste en quelque riuage solitaire, il ne se trouue en toutes les incommoditez secours de l'assistance ny de la consolation d'un seul amy ? Il fera ce que fait Iupiter, quand apres la resolution vniuerselle du monde toutes choses estoient retournées en leur confusion premiere. Tandis que la nature est quelque temps sans recommen-

La generation, il rappelle à soy toutes ses pensées, & se donne luy-mesme le contentement de s'entretenir. Le sage a moyen d'en faire de mesme: il se recerre en soy-mesme, se tient compagnie, & tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance, n'a besoin de personne que de soy. Avec ce contentement il se marie: avec ce contentement il fait des enfans; & toutesfois s'il luy falloit vivre seul, il aymeroit mieux ne vivre pas. L'utilité ne le porte point aux amitez; c'est l'inclination naturelle qui l'y prouoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a ie ne sçay qu'elle douceur agreable à nostre goût, nous cherissons la société comme nous abhorrons la solitude; La nature, qui s'est proposée de faire vivre les hommes ensemble, a voulu que les amitez eussent vn certain éguillon, qui nous sollicitast à les rechercher. Neanmoins, quoy que le sage ayme extrêmement les amis, qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquérir, & que bien souvent il en fasse plus d'estat que de soy-mesme; se faut-il qu'il termine en soy tout son contentement, & qu'il die ce que dit mesme Stilpon à qui s'attaque Epicurus. Comme après la ville perdue de la femme, & ses enfans perdus, il se retireroit tout seul, avec vn esprit à qui les aduersitez n'auroient rien osté: Demetrius, celui qui pour le nombre des villes qu'il auoit conquises estoit appelé Poliorcetes, luy deman-

dant s'il n'auoit rien perdu : le porte , dit il,
 tout mon bien sur moy : parole certainement
 qui tesmoigna la force du ressort de son
 ame , & qui fut victorieuse sur la victoire
 mesme. Et de fait , Demetrius l'oyant ainsi
 parler , fut si confus , que presque il ne sça-
 uoit s'il auoit vaincu. Tout mon bien est
 avec moy : ma luffice , ma vertu , ma tempe-
 rance , ma prudence : & cette resolution que
 j'ay tousiours eue de n'appeller point bien ce
 qu'on me peut ôter , ne m'ont point esté sac-
 cagées. Les voicy qui m'accompagnoient aussi
 entieres , & aussi miennes qu'auparant. Si
 nous nous estonnons de voir quelques ani-
 maux passer au trauers du feu , sans qu'il leur
 fasse mal ; combien auons-nous plus de
 sujet d'admirer cet homme , qui par la prise
 de la ville , envelopé dans le feu , le fer , &
 les ruines , a trouué moyen sans blessure
 ny perte quelconque de s'en dégager. Vous
 voyez en cela combien la conqueste de tout
 vn peuple est bien plus aisée que celle d'un
 homme seul. Vn Stoïque tient le mesme
 langage , & aussi bien que Stilpon parmy le
 sac & la flâme des villes prises , conserue ses
 biens , & les emporte en toute assurance
 avec soy. Il est content de soy-mesme , &
 dans les bornes limite sa felicité : Ne pensez
 pas qu'il n'y ait que nous de qui les paroles
 soyent releuées. Epicure mesmes , en repre-
 nant Stilpon , parle de mesme , je m'en vay
 vous dire que c'est , & combien que ce jour icy

ne soit plus du conte, vous ne laisserez pàs, s'il vous plaist, de le prendre en bonne part. Quand la terre entiere seroit le patrimoine d'un homme seul, il est miserable, s'il ne pense auoir assez : ou bien si vous l'aymez mieux en autres termes (car il faut prendre plustost garde au sens qu'aux parolles.) Quand un homme auroit l'Empire du monde, s'il ne s'estime heureux, il ne l'est point. Et afin que vous connoissiez que tout cela part d'un sens commun, & que ce sont leçons que fait la nature à toutes sortes d'esprits, vous trouuerez en un Poëte comique.

Il n'est heureux qui ne pense point l'estre.

Car, que peut-il chaloir comment vous soyez, si vous pensez estre mal ? Et quoy donc à vostre compte un qui sera vilainement riche, & qui aura force vaillets, mais encore plus de maistres, sera bien-heureux, pourueu seulement qu'il vueille dire, qu'il s'estime tel ? Je n'ay que faire de ce qu'il dit ; Je regarde ce qu'il peut, & non pour vne fois seulement, ou pour un iour, mais ce qu'il peut continuellement ; n'ayez pas peur que cette magnanimité si ferme & si resoluë, se trouue en un homme qui n'ait du merite. Il n'y a que le sage capable de se plaire, toute folie porte avec elle un dégoust de sa condition.

EPISTRE X.

ARGUMENT.

1. *Les méchants ne doivent point vivre seuls.*
2. *Quels doivent estre les vœux des gens de bien.*
3. *Qu'il faut vivre avec les hommes comme vœus de Dieu, & parler avec Dieu, comme escoutés des hommes.*

1. **I**E sois toujours d'un mesme avis:
Fuyez les grandes compagnies : fuyez les petites : fuyez mesme la conuersation d'un homme seul : voyez où va mon jugement. Je ne sçache personne de qui ie vous permette la communication, & toutesfois ie vous ose bien laisser entre vos mains. On conte que Crates, escolier de Stilpon, de qui j'ay fait mention en ma precedente, voyant un ieune homme se promener à part, luy demanda ce qu'il faisoit seul ? A quoy le ieune homme ayant respondu, qu'il s'entretenoit avec soy-mesme, Crates luy repliqua; Prenez garde, ie vous prie, que vous ne vous entreteniez avec un homme qui ne vaille rien. Nous tenons ordinairement des gardes aupres de ceux qui pleurent une personne

morte, ou qui ont quelque frayeur en l'ame, de peur qu'en la solitude il ne leur vienne quelque trouble qui les induise à se faire mal. Il faut en faire de mesme aux mal aduisez : car comme ils n'ont personne qui deterrisse leur dangereuse inclination, ils se proposent des choses pernicieuses, & jamais ne sont sans quelque imagination funeste, ou pour eux ou pour autrui. C'est alors qu'ils repassent en leur esprit tout ce qu'ils ont de mauuaises intentions, qu'ils tirent au iour tout ce que la honte ou la crainte leur faisoit tenir caché, prouoquent leur audace, irritent leur paillardise, & sollicitent leur cholere par les moyens qu'ils luy mettent en auant de se venger. Enfin tout ce que la solitude a de commodité, qui est de ne se déconuoir à personne, & de ne craindre point d'estre accusé, est perdu pour eux, ils se découvrent & se trahissent eux-mesmes. Voyez donc combien j'espere de vous, ou plustost comme je m'en confie : Car l'esperance est vn nom qui ne conuient qu'aux choses, où il y a encore de l'incertitude. Je ne trouue personne à qui je vous ayme mieux bailler en garde qu'à vous-mesme. Je me ressouuiens de quelque langage que je vous ay ouy tenir, plein à la verité d'une grandeur de courage vraiment solide & bien conforme à la vigueur de l'ame qui le produisoit. Je m'en rejouis dès l'heure, & dis en moy-mesme : Ce ne sont pas là des

parolles qui viennent du bout des lèvres : le fondement en est plus avant : voicy vn homme qui n'est pas fait comme beaucoup d'autres : il n'a pas enuie de le perdre : c'est ainsi qu'il faut parler : c'est ainsi qu'il faut vivre.

I I. Prenez garde que rien ne vous fasse baïsser le cœur : n'importunez point les Dieux de vous accorder ce que vous leur auiez demandé par le passé : quittez-les de vos vœux precedents : faites en de nouveaux : Demandez leur vne conscience sans fraude, vn esprit sans trouble, & vn corps sans maladie : ce sont là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font jamais mauvais visage à nos requestes, quand nous ne leur demandons rien de bien d'autre.

I I I. Mais afin que selon ma coustume vous ne receuiez point ma lettre sans quelque present, je vous diray vne chose tres-veritable que j'ay apprise dans Athenodorus. Vous pouuez dire que vous estes hors de toute passion : quand vous en estes venu là que de ne rien demander à Dieu, que vous ne luy puissiez demander tout haut, & à la vue de tout le monde. Car aujourd'huy, quelle folie est celle des hommes ? Ils ne desfont rien de si mal honneste, qu'ils n'osent demander à Dieu : tous les vœux sont auant de crimes : Si quelqu'un fait quelque semblant de s'approcher d'eux, ils se

taissent tout aussi-tost : & content à Dieu des choses qu'ils ont honte qu'un homme sçache. Voyez donc si nous ne pourrions point tenir cette maxime pour vne regle de vie : vivez avec les hommes, comme veu de Dieu ; parlez avec Dieu comme escouté par les hommes.

EPISTRE XI.

ARGUMENT.

1. *Il defend ceux qui rougissent.*
2. *Les habitudes naturelles ne se peuvent changer.*
3. *Il se faut tousiours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos.*

1. **I**E me fais entretenir avec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible, & ay reconnu son iugement, son humeur, & sa suffisance, aussi-tost qu'il a commencé de parler. Je pense qu'il me laissera le goust qu'il m'a donné : car en ce qu'il m'a dit, il ne pouuoit y auoir rien de préparé, parce que ie l'ay surpris il y auoit desia quelque temps qu'il estoit reuenu à soy, que

la honte, (vn des bons signes que puisse auoir vn ieune homme) ne luy pouuoit encore sortir du visage tant la rougeur s'y estoit ramassée de toutes parts. C'est vne foiblesse que ie n'ay pas opinion qu'il perde iamais, quelque assurance qu'il prenne, quelque vertu qu'il acquiere, & à quelque perfection qu'il puisse arriuer.

II. Il n'est point de sagesse qui puisse rien contre les defauts que naturellement nous auons ou au corps ou en l'esprit: Ce qui naist avec nous se peut adoucir, mais non pas vaincre. Il en est qui ne parlent jamais en grande assemblée qu'ils ne soyent tout en eau, comme s'ils auoient fait quelque grand effort; d'autres à qui les genoux tremblent, d'autres à qui les dents s'entre choquent, la langue begaye, & les lèvres ont vn mouuement qu'il ne leur est pas possible d'arrester. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfections: la nature veut demeurer maistresse, & que les plus forts cognoissent qu'ils ne le sont pas assez pour luy resister. Le rougir est du nombre de ces infirmités, & quelque gravité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parer. Il est bien vray qu'il paroist dauantage aux personnes ieunes, parce que leur sang est plus chaud, & leur peau plus délicate. Mais les plus experimentez & les plus vieux ne s'en garantissent point. Il y en a qui ne sont iamais plus dangereux que quand ils rougissent, comme s'ils auoient

épandu toute leur honte. C'estoit signe que Sylla entroit en furie, quand le sang luy montoit au visage. Il n'y auoit rien de moins effronté que Pompée : Iamais il ne parloit devant deux personnes qu'il ne rougist : aux assemblées testa luy estoit infailible. Il me souuent qu'on fist vn jour carter Babianus au Senat, pour porter quelque témoignage : Il deuint rouge, & cette honte luy donna merueilleusement bonne grace. Cela ne vient pas de foiblesse d'ame, mais de la nouveauté des choses, qui bien qu'elles n'estonnent pas, elles troublent nostre soisfante d'acoustumance pour une facilité naturelle qu'on a de s'émeuoir. Car comme il y en a de qui le sang ne bouge jamais de sa place : Aussi en est il qui l'ont si retenu, qu'il ne leur peut rien arriuer, que tout aussi tost la couleur ne leur vienne au visage. La sagesse, comme i'ay dit, n'y sert de rien : autrement la nature mesme seroit en sa domination. Quoy que l'homme fasse, & quelque reglement qu'il donne à son Ame, les habitudes que la température du corps & la condition de la nature luy donnent, ne se separeront jamais d'avec luy. Il est tres-certain qu'on ne les peut, ny chasser quand on les a, ny les faire venir quand on ne les a point. Les Comediens qui se mettent de contrefaire nos passions, nos craintes, nos estonnemens, & nos tristesses, quand ils veulent représenter la

honte, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de baiffer la teste, d'humilier leurs paroles & tenir les yeux fichez en terre: mais de rougir, il n'y a moyen. Le commandement & la desfence y sont inutiles. Aussi la sagesse, qui connoit bien qu'elle n'y peut de rien servir, ne nous y promet point de remedes: c'est chose qui vient sans qu'on l'appelle, & qui s'en reua sans qu'on la chasse, comme ne dependant d'ailleurs que de sa propre iurisdiction.

Ma lettre veut que je la finisse par vne sentence: en voicy vne tres-vtile & tres-salutaire, que je voudrois qui vous fut grauee au cœur.

II. Il faut faire election de quelque homme de bien, & nous imaginer que nous en sommes perpetuellement esclairez, afin de ne faire, que ce que nous ferions, s'il estoit present. Ce precepte, mon grand amy, est d'Épiqueure, qui nous sans cause a jugé, que nous auons besoin d'un gardien & d'un precepteur. Il ne se feroit pas la moitié des crimes qui se font, s'il ne se pouuoit rien faire qu'en la presence d'un resmoing. Il est bon que nostre ame se propose quelque personne de merite à reuerer & de qui l'autorité s'oblige, à ne faire ny penser chose qui soit mal à propos. O que bienheureux est l'homme qui a cette puissance que non à le voir, mais à se le représenter seulement, on se fasse homme de bien.

& bien-heureux celuy tout de meſme, qui en peut tellement reſpecter vn autre, qu'il ne faut que la ſeule ſouuenance pour le remettre, ou le retenir en ſon deuoir ! Quiconque eſt capable de rendre ce reſpect, ſera bien-toſt digne de le recevoir. Je vous conſeille donc de choiſir Caton. S'il vous ſemble trop roide, prenez Lelius, qui n'eſt pas ſi bandé ; ou bien quelque autre de qui le parler, la vie, & le viſage où ſe manifeſte l'interieur, vous ſeront plus agreables. Monſtrez-le vous à toute heure, ou pour eſtre en ſa garde, ou pour vous compoſer à ſon imitation. Je vous dis encon vn coup, que nous auons beſoin de quelqu'un, ſur lequel nous prenions les preceptes de noſtre vie : ſans vne reigle il eſt impoſſible de redreſſer ce qui n'eſt pas droit.

EPISTRE XII.

ARGUMENT.

1. *Toutes choſes representent à l'homme ſa vielleſſe,*
2. *La vielleſſe n'eſt pas ſans plaiſir.*
3. *Eſtre prepare à mourir tous les jours.*

4. *Il est en nous de finir nos miseres
quand il nous plaist.*

I. **D**E quelque part que ie me tourne, ie trouue par tout des tesmoignages que ie suis vieil. Le m'en estois allé en ma maison aux champs, & me plaignois de ce qu'il me coustoit à l'entretenir, la response de mon fermier fut, que ce n'estoit pas sa faute, mais que le bastiment estoit vieil, & cependant il n'y auoit rien que ie n'eusse fait faire. Que dois- ie penser de moy : si le temps a vze les pierres qui sont de mon âge? Cela m'ayant mis en colere, ie prins le premier sujet qui se presenta de m'attaquer à luy, & luy dis : le cognoy bien aux platanes qu'ils sont mal entretenus, ils n'ont point de fueilles, les branches en sont tortuës & pleines de nœuds : comme le pied en est miserable & rude, si vous auiez esté curieux de les déchausser, & de leur rafraîchir la racine, ils ne seroient pas comme cela, il me iure qu'il y faisoit tout ce qui s'y pouuoit faire, qu'il n'est pas possible d'en auoir plus de soin qu'il en auoit, mais que les arbres estoient vieux. Cecy demeure entre nous : le les ay plantez, & en ay veu les premieres fueilles. Comme ie me tourne vers la porte, ie demande qui est ce bon homme, qu'on a mis là si à propos, comme prest à partir. Où d'auetz vous pris? qui vous a fait apporter ceans le mort d'une autre mai-

sont ? & luy alors ; Ne me reconnoissez-vous point, Monsieur, je suis Felicio, à qui vous avez donné tant de pourpres, & qui a tant esté vostre mignon, le fils de Philofotus vostre Fermier. Je vous jure, dis-je, qu'il n'est pas en son bon sens. Mais que vous-en semble ; n'est-ce pas là un beau personnage pour avoir esté mon mignon ? Pensez comme cela se peut faire : les dents luy tombent.

I I. J'ay votre obligation à ma maison, qu'en quelque part que je regarde je voy des marques de mon âge. Embrassons-la, & faisons amitié avec elle. Elle a des plaisirs, pourveu qu'on les sçache prendre. Les pommes ne sont jamais meilleures, que quand la saison s'en passe ; La principale beauté de l'enfance est en la sortie ; Le dernier verre de vin semble toujours le meilleur aux yvrongnes, parce que c'est celuy qui les noye ; & qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme est en la fin. L'âge qui commence à descendre, & qui toutefois n'est point encor au precipice, est celuy qui nous contente le plus ; Et je croy que celuy mesme qui est au bas de la tuille n'est pas sans plaisir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne luy est pas peu de volupté que de n'avoir qu'à faire de voluptez. Qu'un homme a de repos en l'esprit, quand ses passions ont pris congé de luy !

ITH. Vous me dites que c'est chose fâcheuse de se voir à deux doigts de la mort. Premièrement vn vieil homme n'a pas plus de sujet d'y penser qu'un jeune : car c'est chose où nous ne sommes pas appellez par le nombre des ans ; & puis il n'y a personne si chargée de jours, qui avec apparence ne se puisse promettre d'en viure encore vn. Or vn jour est vn degré de nostre vie : tout nostre âge est vn ouvrage à pieces qui a comme des ceneles les vns dans les autres, les moindres enfermez dans les plus grands. Il y en a vn qui ceint tous les autres. C'est celuy qui comprend depuis la naissance jusqu'à la mort. L'autre enferme les ans de nostre adolescence, nostre enfance est contenue en l'autre, & puis il y a l'an où sont comprises toutes les saisons qui par leur multiplication accomplissent le cours de nostre vie. Le mois n'a pas tant de rondeur, & le jour encores moins. Toutesfois aussi bien que les autres il va du commencement à la fin : il marche du levant au couchant ; C'est pourquoy Heraclitus, qui pour ses façons de parler mal-intelligible a eu le nom de *Tenebreux*, a dit, que tous jours est pareil à l'autre ; ce que les vns ont interprété, qu'un jour est pareil à l'autre en nombre d'heures : & ils ne mentent point, parce que si le jour est vn espace de vingt-quatre heures, il faut necessairement que tous les jours soient égaux, pource que ce qui se perd au jour,

se trouue en la nuit : les autres entendent que tous les iours se ressemblerent, d'autant qu'au plus long espace de temps qui puisse estre, vous ne pouuez voir autre chose que ce que vous voyez en vn iour, la lumiere, les tenebres, & les vicissitudes alternatiues du monde; Le Soleil fait cette égalité, par sa vitesse réglée, qui iamais ne fait du chemin vne fois plus que l'autre; Et pour ce il n'y a iour qu'il ne faille employer, comme si c'estoit celuy de la retraite, & qui fist fourniture entiere de la somme. Ce Pacuuius, que le bon vsage rendit propriétaire de la Syrie, apres que tous les soirs il s'estoit enseuely dedans le vin, & dedans ses festins mortuaires, comme s'il eust fait luy mesme les funerailles, estoit porté de sa table en la chambre; entre les applaudissemens de ses bardaches, avec vn concert de musique, qui chantoit, *il a vescu, il a vescu*; Et ne se passoit iour que cette ceremonie ne s'observast. Faisons-en gens de bien, ce qu'il faisoit en meschant: ne nous allons point coucher, sans dire avec vne façon qui tesmoigne nostre contentement,

*Au gré de mes destins j'ay mon cours
acheué.*

Si Dieu permet qu'une autrefois nous voyons le Soleil, à la bonne heure. Vn homme est tres-heureux, & se peut vraiment dire à soy, qui ne se gescne point de sollicitudes en l'attente du lendemain. Quiconque a dit,

J'ay vescu, ne se leue iamais que son profit ne luy soit assuré.

I V: Mais il est temps de clore ma lettre: Il me semble que j'oy que vous demandez si elle vous doit aller trouuer les mains vuides. Ne vous souciez : elle portera quelque chose, & non quelque chose, mais beaucoup : Car y a-t'il rien de plus estimable que cette parolle que ie luy baille pour vous porter? C'est vne chose tres-fascheuse de viure en necessité: mais il n'y a point de necessité qui nous oblige d'y viure. Pourquoi n'y en a-t'il point? pour ce que de tous costez nous ne voyons que chemins bien cours & bien aisez, qui nous mènent à la liberté. Rendons graces à Dieu, que nul qui s'en vueille aller du monde n'y peut estre retenu. Nous en sortirons, si-tost que nous en aurons eue & foulerons aux pieds toutes les necessitez qui nous en voudroient empescher. Ouy, mais direz vous cela vient de la boutique d'Epicure. Pourquoi faites-vous vn present du bien d'autrui? Ce qui est veritable, est mien. Je ne veux cesser de vous alleguer Epicure, afin que ces Sectaires qui avec vne passion s'attachent aux opinions particulieres de quelqu'un, & regardent, non ce qui est dit, mais par qui, sçachent que quand les choses sont parfaitement bonne, tout le monde a droit d'en prendre sa part.

EPISTRÉ XIII.

ARGUMENT.

1. *Nul ne peut sçavoir sa force, sans l'avoir essayée.*
2. *Les apprehensions du mal à venir, sont quelquefois fausses, & toujours inutiles.*
3. *Les vieillards qui ont des esperances, & font des desseins, sont ridicules.*

I. **V**OUS avez du cœur assez : je le sçay bien, puis que devant que la Philosophie vous eust fortifié vous, preniez plaisir à contester avec la fortune. Il faut croire qu'à cette heure, que vous estes venu aux mains avec elle, & avez reconnu vostre force, vous avez bien plus de resolution. Nous ne sommes jamais asseurez de la resistance que nous pouvons faire, que nous n'ayons veu paroître beaucoup de difficultez de toutes parts : & qu'il n'en soit venu quelques-unes jusques à nous. C'est en cette espreeue que se remarque vne ame vraiment genereuse, & qui n'est point capable de servitude. Il est mal-aisé qu'un Athlete qui

n'a jamais eu coup, ny atteinte, puisse aller au combat avec la même assurance que celui qui y a versé du sang, à qui les dents ont sonné de coups de poing : qui porté par terre d'un croc enjambé, a regagné le dessus de son ennemy ; à qui, s'il est tombé, le courage est demeuré debout, & qui autant de fois qu'on l'a jetté bas, autant de fois s'est relévé, toujours opiniâtre à disputer la victoire, & jamais disposé à se confesser vaincu. Pour demeurer donc en ma similitude ; Vous estes beaucoup de fois tombé sous la fortune ; & cependant vous ne vous estes jamais rendu, mais toujours relevé sur vos pieds, avez recommencé la lutte avecque plus de courage qu'auparavant. La vertu n'est jamais si forte qu'après qu'on luy a donné quelque sujet de se piquer.

I L. Toutefois si vous le trouvez bon, veicy du serours que ie vous amène, pour vous en servir, comme vous en aurez besoin. Il y a plus de choses qui nous font peur qu'il n'y en a qui nous font mal ; & bien souvent nous sommes en peine plustost par opinion, que par effet. Le ne parleray point en Stoïque, mais rabattray le plus que je pourray de la rigueur de leur doctrine pour n'aller pas si bandé avec vous : car ils ne tiennent point que tous ces accidens qui sont les sujets ordinaires de tant de gémissemens, soient choses qui méritent seulement qu'on en fasse cas : laissons

la ces paroles , qui certainement sont veritables , mais que tout le monde n'est pas capable de gouter. Tout ce que ie veux dire, c'est que vous ne vous fassiez point miserable deuant le temps , puis que ce que vous apprehendez qui vous doiue accabler , n'arriuera peut - estre jamais : que s'il doit arriuer quelque iour , pour le moins il n'est pas encore arriué. Il est des choses où nous nous affligeons plus qu'il ne faut : d'autres où nous nous affligeons plustost qu'il ne faut , & d'autres où nous nous affligeons , sans qu'il y ait du tout point de sujet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes : Nous la preuenons aux autres : & aux autres nous nous l'imaginons ; Quant aux premieres pource que la chose est en contestation , & qu'il y a contestation de cause , remettons les à vne autre fois : ce qui seroit leger à mon aduis , seroit insupportable au vostre. Il en est qui tient quand on les foüette , & d'autres qui pleurent pour vne chiconnade , vne autre fois nous en mettrons la dispute sur le tapis , & verrons si c'est leur force , ou nostre foiblesse qui les fait valoir. Faites vne chose pour moy , quand vous verrez tous ces caioleurs qui vous diront qu'il y a bien de la compassion en vostre fait , pensez plustost à ce que vous sentez qu'à ce que vous oyez : consultez avec vostre patience ; & puis que vous sçavez mieux vos affaires que nul autre , faites vous ces questions &

vous mesmes. Qu'y a-t'il, pourquoy ie leur fais tant de pitié; D'où leur vient cette peur d'approcher de moy, comme s'il y auoit de la contagion en mon mal-heur? ce dequoy ils me plaignent est-il si mauuais, ou peut-estre y a-t'il point plus de honte que de mal? N'est-ce pas sans occasion que ie me tourmente, & que ie me figure du mal en vne chose qui n'en a point? Voulez-vous connoistre s'il y a sujet de vous affliger ou non: En voicy la regle. Nous nous affligeons, ou pour le present, ou pour l'aduenir, ou pour tous les deux ensemble. Du present, le iugement en est bien aisé à faire: si le corps est libre, s'il est en bonne disposition, & que d'ailleurs nous n'ayons pas receu d'iniure qui nous ait apporté quelque douleur, nous verrons comme tout ira demain: pour au-iourd'huy nous n'auons point de besongne. Mais ie voy qu'il m'en va venir: Regardez premierement si vos coniectures ont de l'apparence: Car la plus-part du temps nous sommes en peyne pour des soupçons qui n'ont point de fondement, & prenons l'alarme en nos affaires aussi bien qu'à la guerre. C'est chose certaine, mon grand amy, que nous sommes faciles à receuoir des impressions: nous n'essayons point de conuaincre ce qui veut faire peur; Et ne nous donnons pas le loisir de l'esplucher, mais nous nous estonnons tout aussi-tost, & nous mettons à fuir, comme ceux qui pour vne poussiere

esmené par la course de quelque troupe de moutons, ou pour quelque nouvelle qui n'a point d'auteur prennent l'espouuante, & mettent leur armée en vn desordre qu'il n'est pas bien aisé de restablis. Les choses fausses ont ie ne sçay quelle vertu de nous troubler plus que les autres: Ce qui est certain a sa mesure, qu'il n'outrepasse point l'incertain est remis à la discretion de l'ame estonnée: pour l'imaginer grande ou petite, comme il-luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses, & si peu remediabiles que celles qui n'ont point de source, aux autres la raison manque; en celles-cy l'entendement: Examinons donc les choses comme il faut, & ne passons point legerement par dessus. Il est vray semblable qu'il nous arriuera quelque mal, mais il n'est pas encore vray. Combien auons-nous veu venir de choses non attendues, & combien d'attendues qui n'ont point eu parueil. Je veux que sans faillir il nous en arriue: que feroit d'aller au deuant de la douleur nous l'aurons assez-tost quant & le mal. Cependant promettez-vous quelque chose de meilleur. Que gagnerez-vous / le temps: il n'est pas impossible qu'il ne suruienne des accidens, qui seront surcoit ou occlier le peril, ou l'envoyeront de quelqu'autre costé. Il y a eu des maisons brulées, où ceux qui estoient dedans n'y sont pas demourrez: il n'est tombé de qui la chute n'a fait mal à personne

personne. L'espée a quelque fois esté retenuë sur le point que le bras estoit haussé pour frapper, & s'est trouué des criminels qui ont plus vescu que l'executeur qui les auoit menez au supplice. La mauuaise fortune a de la legereté comme la bonne; il peut estre, & aussi n'estre pas: quoy que c'en soit, il n'est point: proposez-vous quelque chose de meilleur. Il est des fois que sans aucun signe apparent qui presage rien de mal, l'esprit s'imprime de fausses imaginations, ou pour l'ambiguité de quelque parole, qu'il interprete à son desaduantage, ou parce qu'il se persuade que quelqu'un luy vueille plus de mal qu'il ne fait, & ne pense pas combien il est en cholere, mais combien, s'il y estoit, il auroit moyen de luy faire déplaisir. Or il ne faut plus parler de viure, ny d'estre iamais autre que miserable, si nous voulons auoir autant de crainres, comme il y a de choses qui nous peuuent faire mal. Le remede des absentes c'est la Preuoyance, & des presentes la Resolution. Sinon, seruez-vous d'un vice contre l'autre, meslez de l'esprit à vostre peur. En toutes les choses que nous craignons, la plus évidente n'est point si certaine, comme il est certain que nous ne sommes pas tombés en tous les perils qui nous ont fait craindre, & que nous auons esté beaucoup de biens qui ne nous sont point arriuez. Mettez donc l'Esprit & la Crainte en la balance, & de quelque costé

qu'elle penche rassurez vous, & croyez ce dequoy vous aurez le plus d'envie. Si la pluralité des opinions est pour la crainte, attachez-vous à son contraire, & cessez de vous affliger. Souvenez-vous que c'est la coutume de la plupart des hommes, d'estre en vne anxieté perpetuelle, encore qu'ils n'ayent point de mal, & que pour certain il ne leur en doive point arriuer. Depuis qu'ils sont ébranlés, il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrestent, & qu'ils veuillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit, c'est vn homme de neant, que celuy qui me l'a dit, ou c'est vn menteur, ou c'est vn niais à qui on a fait croire ce qu'on a voulu. Nous nous laissons aller à tous les rapports qu'on nous fait. L'incertain nous espouuante, comme le certain: & pource que nous ne gardons point de mesure, il se forme vne peur de ce qui n'estoit que scrupule seulement. L'ay honte de parler avec vous de cette façon, & de vous donner de si foibles remedes. Quelqu'un vous dira peut-estre, que cela n'arriuera pas: & vous dites luy: quand il arriuerait, qu'en sera-t'il? nous verrons ce qu'il en fera: s'il arriue, ce sera peut-estre pour mon bien, ma mort fera de l'honneur à ma vie. La figue a fait la reputation de Socrate. Otez à Caton ce poignard protecteur de la liberté, vous ne luy laisserez pas beaucoup de gloire. Je suis trop long à vous proposer, vous n'en avez pas de besoin. C'est assez de vous aduertir.

Je vous pousse en vne part où vostre inclination vous meine : ie ne vous dis rien à quoy vous ne soyez né : ayez d'autant plus de soin d'accroistre vne chose qui est vostre , & prenez plus de peine à l'embellir.

II I. Je m'en vay finir ma lettre , apres y auoir mis sa marque , c'est à dire , apres luy auoir baillé quelque parole magnifique à vous porter. Entre autres maux qu'à la folie, elle a encore celuy-cy , qu'elle commence tous les iours à viure. Pensés, mon grand amy, ce que cela veut dire, & vous verrez combien a peu de grace la legereté des hommes , qui châce iour font de nouueaux fondemens de leur vie, & commencent des desseins au mode, sur le poinct qu'ils sont prests d'en partir. Regardez-les tous vn à vn : vous verrez des vieillards courir apres les honneurs , se preparer à des voyages , & entreprendre des affaires avec autant de passion & d'esperance, que s'ils n'auoient que vingt ans. Or est-il chose au monde plus laide que de commencer à viure , quand l'âge commande de mourir : Je ne vous dirois pas qui est l'auteur de cette sentence, si ce n'estoit qu'elle est des plus secretes , & des moins publiées de celles d'Epicure, que ie vous ay protesté que ie louïerois & adorerois , quand elles me sembleroient le meriter.

EPISTRE XIV.

ARGUMENT.

1. Comme il faut aymer le corps.
2. Se tenir loing des Grands.
3. La Pauvreté ne nous met à couuert de l'Envie, & de la Hayne.
4. Caton est blasmé de s'estre entremis des affaires, en la guerre civile.
5. La vie prinée est la plus seure.
6. Celuy a plus de richesses qui s'en sçait le mieux passer.

I. **L'**Amitié que nous portons à nostre corps est naturelle: ie l'aduoüe, & aduoüe aussi que puisque nous en auons la garde, il est raisonnable de luy faire quelque caresse. Mais ie dis qu'il ne se faut pas abaisser à le seruir. Qui le seruira, qui sera trop en peine pour sa conseruation, & en fera la fin. où il rapportera toutes choses, il faudra qu'il se propose d'auoir beaucoup de maîtres. Il nous faut comporter non, comme deuant viure pour le corps, mais comme ne pouuans viure sans le corps. On ne le peut trop aymer, qu'à toute heure on ne soit travaillé de crainte, inquieré de sollicitudes, & rendu le bty de toutes les injures que

mal-heur nous voudra procurer. Qui l'estime trop n'estime iamais assez la vertu. L'accorde bien qu'on en ait du soin tout ce qu'on en peut auoir : mais ie veux que ce soit en sorte, que sans regret on le iette au feu, quand la raison ou la foy nous obligeront à le faire, ou que nous y serons conuiez par la conseruation de nostre honneur. Euitons neantmoins, non seulement les perils, mais aussi les incommoditez, tant qu'il nous sera possible : Et retirés en vn lieu de repos, faisons ce que le deuoir nous commande, pour le parer des choses qui luy peuuent faire du déplaisir. Il y a, ce me semble, de trois sortes : La pauureté, les maladies, & l'iniure d'un Grand, qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux, le dernier est celuy qui nous estonne le plus, parce qu'il vient avec plus de rumeur, & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels, entrent chez nous en silence : ils n'ont ny spectacle qui fasse peur à la veüe, ny bruit qu'on ne puisse ouyr sans s'effrayer. L'autre marche avec vn plus grand équipage ; ce ne sont que fers, que feux, que chaines, qu'épées à l'entour de luy. Vous ne luy voyez que potences, prisons, tortures, croix, pieux, à trauerfer les corps d'un bout à l'autre : chariots à les démembrer, chemises poissées à les rôtir, & tout ce que l'ingenieuse rage des hommes peut encore inuenir pour l'assouissement d'une rude cruauté.

Il ne faut donc point s'estonner si nous craignons vne chose qui nous monstre tant de funestes visages, & nous menace avec vn si formidable appareil. Car comme vn bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande, qu'il luy en monstre plus d'instrumens; & qu'il y a des hommes qui succombent à la veüe des choses dont ils eussent peut-estre supporté le sentiment; ainsi, de ces maux qui domptent nos ames, & leur font porter le joug, il n'y a point de doute que les plus fascheux ne soyent ceux qui nous representent la diuersité du pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter. Nous en auons d'autres qui ne sont pas moins rigoureux, comme la faim, la soif, les vlcères des intestins, les fièvres qui nous brulent dans le corps; mais on ne les voit point: ils n'ont rien dequoy faire monstre, ny qu'ils puissent faire porter deuant eux pour nous effrayer: à ces premiers, comme aux grandes armées, pour vaincre, il suffit de se monstre, & pource le moyen de s'en defendre, c'est de ne les combattre point.

II. Quand le Gouvernement est populaire il faut craindre le peuple: quand il se manie par vn conseil, ceux qui y ont du credit, & par fois quelques particuliers sur qui le peuple s'est démis de sa puissance pour estre gouverné par eux. Il y auroit fort à faire à gagner l'amitié de tant de personnes: c'est assez de n'en auoir point l'inimitié.

Ainsi le sage ne prouoquera jamais le mauvais gré de ceux qui sont en autorité, mais l'éuitera, comme il feroit vn coup de vague, s'il estoit sur la mer. En allant en Sicile vous trauezsez le destroit, vn Pilote mal aduisé ne se soucie pas des menaces du vent de midy, qui est celuy de tous ces quartiers que les mariniers craignent le plus: mais au lieu de tenir la main gauche, s'en va droit donner dans Caribde, & inuestir les endroits où est le peril. Vn autre qui pense mieux à ses affaires, s'informe à ceux du pais, de la marée, & du iugement qu'il faut faire des nuages, & se garde bien d'approcher de ces tournoyemens si decriés par les naufrages qui s'y font. Vn homme sage en fait de mesme, il euit le plus qu'il peut vne puissance qui luy peut nuire: Mais il le fait si dextrement qu'on ne s'en apperçoit point: car en cela consiste vne bonne partie de son assurance, parce que quand vn homme fuist vne chose, il fait iuger qu'il ne l'approuue pas.

III. Pour aduiser donc à nous garantir du peuple: premierement ne luy demandons rien: il y a de la noise, où il y a des comperiteurs: Et secondement prenons garde de n'auoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous oster, n'ayons à dépouiller sur nous que le moins que nous pourrions: ce n'est point le sang qui fait épan-
dre le sang: si quelques-uns le font, cela

n'arriue pas bien souuent. Il y en a plus qui demandent la bourse, que la vie : Vn voleur ne met iamais la main sur vn homme nud : les chemins les plus guettez sont libres à ceux qui n'ont rien. Apres cela nous auons vne vieille leçon de nos peres, qui nous enseigne de nous garder de trois choses, de la Haine, de l'Enuie & du Mespris. Le moyen de le faire, la sagesse nous l'apprendra: le temperament en est bien chatouilleux, parce qu'il est à craindre que la fuite de l'Enuie ne nous mene au Mespris, & que cependant que nous ferons difficulté de nous mettre au dessus des autres, nous ne leur fassions connoistre qu'ils ont moyen de se mettre au dessus de nous. Beaucoup ont eu suiet de craindre, pource qu'ils auoient de quoy estre craints : retirons-nous de la conference ou centre : l'Enuie & le Mépris sont aussi dangereux l'un que l'autre. Il faut donc se jeter entre les bras de la Philosophie, qui a ie ne sçay quelle maiesté reuerée, ie ne dy point des gens de bien, mais generalement de tous ceux qui ne sont point meschans au dernier point. Car, quant à l'Eloquence, & aux autres choses capables de faire quelques remuëmens en vn peuple, qui-conques s'en veut preualoir, il a aussi tost vn aduersaire en teste. Cettuy-cy qui demeure coy, & ne se mesle que de ses affaires, au lieu d'estre méprisé reçoit du respect de toute sorte de gens : & ceux mesmes qui ne

valent rien, ne dédaignent pas de luy faire hon-
 nour. Iamais le vice n'aura l'autorité si
 grande, & iamais ne se fera de coniuatateurs si
 desespererez contre la vertu, que le nom de Phi-
 losophie ne demeure saint & venerable eter-
 nellement; il est vray qu'à la manier, il y faut,
 comme en toutes autres choses, apporter de
 la douceur & du iugement

I V. Trouuez vous que Caton Philo-
 sophast comme il faut, de penser par son seul
 aduis empescher des guerres ciuiles, se ietter
 au milieu des armes de deux furieux; & tan-
 dis que les vns se bandoient contre Pompée,
 les autres contre Cesar, par vne opinion ir-
 reguliere, les vouloir auoir tous deux pour
 ennemis? Tout le monde s'approuuera pas
 qu'un homme sage voyant les choses ainsi
 disposées, se soit jetté parmy leur confusion
 & leur tumulte. Que pensez-vous faire
 Caton? il ne se parle plus de la liberté,
 s'en est fait il y a long-temps; la question
 est à qui seruira la Republique. Vous n'y
 auez que voir: on est vn maistre. Que
 vous importe qu'un des deux soit victorieux:
 mais ce ne sera pas le meilleur; j'ay touché
 les dernieres actions de la vie de Caton;
 mais les premieres ne venoient pas plus à
 propos au desordre, où desia les affaires com-
 mençoient de s'embroüiller: Dequoy luy
 seroit iamais tout ce qu'il sceut crier & com-
 pester, que d'irriter vne populace qui van-
 toit l'enferoit tout couuert de crachat hors

de la place , & tantost du Senat le trainoit en la prison ? Mais vne autre fois nous disputerons , s'il est des choses où le sage, quoy que sa peine doive estre inutile, ne doive pas laisser de l'employer.

V. Cependant ie vous conseille pour n'estre point sujet à la mauvaïse grace d'un Grand, d'estre de ceux qui ne s'embarassent, point aux affaires du monde ; & faisant les reduits , n'ont soin que des Loix qui enseignent aux hommes à faire bien. Le sage ne fera point le reformateur des mœurs publiques : & se gardera que par vne façon de vivre extraordinaire, il n'attire les yeux & la haine du peuple sur luy. Vous me demandez , si vous comportant de cette façon, vous serez hors de tout danger ; C'est chose que ie ne puis non plus promettre que la santé à vn temperant, encore que la Temperance soit l'occasion de la santé. Il se perd bien quelque vaisseau dans le port ; mais que pensez-vous qu'il se fasse en pleine mer ? Combien eust-il couru plus de fortune , s'il eust esté d'une humeur active & remuante, puis qu'en ne faisant rien il n'a pû se garantir. Quelquefois les gens de bien font mauvaïse fin : ie vous l'accorde, mais ce n'est pas si souvent comme les meschans. Vne touche receüe aux habits n'oste pas à vn homme la reputation de bien tirer. C'est assez que le sage entreprenne , le succès n'est pas de sa iurisdiction. Nous commençons le 2

choses, la Fortune les finit : Et pour moy ie ne me remets pas à son iugement, mais elle apporte quelquefois des ennuis & des tra-
uerses : on ne condamne pas le voleur tandis qu'il fait le coup. Je vous voy rendre la main, pour auoir vostre rente accoustumée, ie vous la veux bailler en vne piece d'or : Et puis que nous auons parlé d'or, ie vous veux apprendre, comme l'usage vous en donnera plus de plaisir.

VI. Le vray moyen de bien jouir des richesses, c'est de s'en sçauoir passer. Vous voulez que ie vous nomme qui me l'a dit : voyez comme ie suis liberal : tout ce que ie vous donne, ie le prends en la bourse d'autrui. C'a esté Epicure, ou Metrodore, ou quelque autre de cette cabale. Qu'importe qui l'ait dit, il est dit par tout le monde. Qui ne se peut passer de richesses, est en alarme pour elles : qui est en alarme pour vne chose, n'en jouist point, & pense tousiours d'y adiouster : le soin de l'accroissement luy oste la memoire de l'usage. Il ne bouge du Change avec quelques Marchands : s'il est chez luy c'est avec des jettons, ou quelque registre en la main ; & bref de maistre il deuient son procureur & son facteur.

EPISTRE XV.

ARGUMENT.

1. *L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame ; comme courir, sauter, aller en carrosse, & parler haut, sont l'exercice du corps.*
2. *Comme il faut conduire la voix.*
3. *Celuy qui se contente de sa condition est heureux.*
4. *Les biens de fortune ne donnent point un parfait contentement, ils sont insidieux, & peu solides.*

1. **N**OS peres auoient vne coustume que j'ay encores veüe obseruer de mon temps, de mettre au commencement de leurs lettres : *Si vous estes sain, tout va bien.* Nous pouuons dire tout de mesme. *Si vous Philosophes, tout va bien*, car en cela consiste la santé ; Si vous ne Philosophes ; vous auez l'esprit malade, & vostre corps quelque vigoureux & valide qu'il soit, n'a rien que la force d'un frenetique, ou bien d'un furieux. Pensez donc à cette santé premièrement, & puis à l'autre. Vous en auez bon marché, si vous auez seulement la vo-

fonté de vous bien porter. La souplesse des bras, la dilatation des espauls, & l'affermissement des reins, ne sont pas occupations d'une ame bien-faite; & vn homme de lettres ne fait rien pour luy de s'y arrester: faites-vous si gras, & si charnu que vous pourrez, vn boeuf le sera tousiours plus que vous. L'esprit qui porte vn si pesant corps, est escorché de sa charge, & perd beaucoup de sa disposition: Et pource pressez-vous le plus que vous pourrez le corps, & vous lâchez l'esprit. La bonne chere a beaucoup d'incommoditez: premierement en l'exercice il se fait vne dissipation d'esprit, qui rend l'homme inhabile à la meditation: où il est besoin de se bander. D'auantage la repletion empesche la subtilité: puis il y a certaine race de gens de neant, par qui nous-nous laissons conduire, ames nées à la seruitude; qui tousiours dans vne estuue, ou dans vn cabaret, pensent auoir fait vne bonne iournée, quand ils se sont fondus en sueur; & d'un repas à l'autre mettent si peu d'interualle que pour se remplir ils ont bien à peine loisir de se vider. Boire & suer sont la vie d'un Cardiaque. Il y a des exercices qui ne sont ny longs ny penibles, qui ouurent incontinent les pores, tellement qu'il ne s'y perd gueres de temps; qui est ce qu'il faut principalement considerer; comme sont la course, le mouuement des bras, en leuant quelque chose

de pesant en la main; & le saut en haut, ou en auant, ou bien le Salien, autrement & plus iniurieusement appelé le saut du foullon: prenez celuy que vous aymeriez le mieux: il ne vous donnera point de peine, quand vous vous y serez accoustumé. Quoy que vous fassiez, ne soyez gueres avec le corps, que vous ne reueniez incontinent à l'esprit. Passez le iour, & la nuit à l'exercer: c'est chose de peu de travail, que vous pourrez faire au froid, & au chaud: la caducité mesme de l'âge ne scauroit vous empescher. La sollicitude ne peut estre instructiue, & est vn bien qui amande de vieillir. Ce n'est pas que ie vueille que vous ne soyez iamais sans vn liure, ou sans tablettes en la main. L'esprit mesme a besoin de quelque treue, non pour s'aneantir, mais pour se relascher. Le carrosse & la litiere donnent de l'agitation au corps, & n'empeschent point d'estudier. Vous avez moyen d'y lire, dicter, parler, & escouter: comme aussi ce sont toutes choses que vous pouuez faire en vous promenant. Il y a mesme quelque exercice à parler haut.

II. Toutefois ie ne trouuerois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines mesures, & puis la rabaisser. Que si vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'un de cette race de gens à qui la faim a fait apprendre tant de nouvelles inuentions: vous en trouuerez qui

vous conduiront les pas avecque tant de iustesse, que l'un ne passera point l'autre; prendront garde iusques à l'effleur de vos iouës, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que vostre patience à les croire croistra leur audace à les commander. Et quoy donc? tout aussitost que i'ouuriray la bouche, il faudra que ie crie du haut de la teste: C'est vne chose si naturelle de hausser la voix tout bellement, que ceux mesme qui plaident gardent cet ordre de parler au commencement, & de ne crier que sur la fin: on ne vient pas d'un plain saut aux prieres & aux obtestations. Et pource vous suivrez en cela l'humour ou vous serez: & tantost avec vehemençe vous vous irriterez contre ce qui vous semblera blasnable: & tantost irés plus doucement, selon que la voix & la force des flancs vous en donneront la disposition. Quand vous serez sur le point de clore vostre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas; mais qu'elle descende en sorte, qu'on y remarque la modestie de celuy qui la gouverne, & non l'insouppance d'un homme grossier & mal appris. Car il n'est pas question de s'exercer pour parler, mais de parler pour s'exercer. Je ne vous ay pas osté d'un petit borbier: mais outre cela ie vous veux faire un present, qui ne vous sera pas desagreceable: voicy un enseignement bien digne d'estre notté.

III. La vie des fols n'est que chagrin, sollicitude, & apprehension de l'avenir. Demandez-vous de qui est ce precepte? de celuy mesme de qui sont les precedents. Mais quand nous disons la vie des fols, de quelle vie entendons-nous estre; de celle des fols à marotte, & à chaperon? Non, ie ne parle d'autres fols que de nous-mesmes, qui par nos oôcupiscences furieuses, nous nous laissons emporter à des choses nuisibles, ou pour le moins incapables de nous saouler iamaïs; qui sommes tousiours malcontents parmy tant d'occasions de contentement, & ne pensons iamaïs combien l'esprit a de repos, qui ne desire rien: & de generosité, celuy qui pense estre pourueu de toutes choses, & ne s'attend point à ce que la Fortune luy voudra donner. Pource, mon grand amy, representez-vous à toute heure la felicité de vostre condition. Quand vous aurez regardé combien il y en a qui vous passent, regardez combien il y en a qui vous suivent. Vous estes ingrat aux Dieux, & à vostre propre vie si vous ne considerez combien vous avez deuancé de personnes: Mais que vous importent les autres, puis que vous vous estes deuancé vous mesmes? Donnez-vous des bornes, que quand vous voudriez il vous soit impossible de passer.

IV. La durée de ces biens insidieux n'est pas eternelle, & bien souuent l'esperance en est meilleure que la possession. S'il y

auoit quelque chose de solide , il y auroit d'o-
 quoy se rassasier : mais l'alteration ne se passe
 point pour en boire , & tousiours nostre soif
 trouue quelque chose que la felicité en ap-
 arence specieuse d'un breuuage a si bien pre-
 paré. Puis que ce sont choses qui roulent
 encore entre les incertitudes du temps à ve-
 nir , pourquoy veux-ie plustost impetrer de
 la fortune qu'elle me les donne , que de moy,
 que ie ne les demande point ? Or à quelle fin
 les demanderay-ie , sinon qu'il ne me sou-
 uienne du tout plus de la foiblesse de ma
 condition ? Assembleray-ie ? Pourquoy faire
 pour auoir de la peine ? ie suis au dernier iour
 de ma vie , & si ie n'y suis , ie n'en scaurois
 estre bien estoigné.

EPISTRE XVI.

ARGUMENT.

1. *La Philosophie doit estre la guide de l'homme.*
2. *La Philosophie est utile à l'homme, soit qu'une prouidence eternelle gouuerne le monde, ou que les choses arriuent fortuitement; d'autant qu'elle enseigne d'obeir à Dieu,*

& de souffrir les aduersitez avec patience.

3. Celuy qui se regle par les loix de la Nature est riche, qui par celles de l'Opinion, est pauvre.

1. **I**E ne doute pas que vous ne sçachiez bien qu'il n'y a moyen de viure non pas heureusement, mais passablement, sans l'estude de la sagesse: & que selon le progres qu'on y fait, on approche plus au moins de la parfaicte felicité: Mais ce n'est pas tout que de le sçauoir, si par vne meditation continuelle on ne tasche de se confirmer en cette opinion. Les sages resolutions sont plus fortes à garder qu'à prendre: il faut persueuer, & ne cesser iamais de vous fortifier, que vous n'ayez fait vn bon naturel de ce qui n'est qu'une bonne volonté. Vous n'auiez que faire avec moy de tant de paroles, ny de si longues protestations, ie voy bien le profit que vous auez fait. Le sçay d'où vient ce que vous m'escriuez: il n'y a ny fard ny déguisement: toutesfois pour vous dire franchement ce que i'en pense, i'en ay desia beaucoup d'esperance, mais de confiance ie n'en puis encor auoir. Faites le mesme scrupule que ie fais: ne soyez ny prompt ny facile à presumer de vous: épluchez-vous bien; fouillez-vous par tout; & ne laissez rien, où vous ne regardiez: sur tout

advisiez, si vous n'apprenez plustost à Philosopher qu'à viure.

II. La Philosophie n'est pas vne besogne vulgaire, ny faite pour servir de monstre. Il y faut moins de langage que d'exécution: on ne l'appelle pas pour nous faire passer le iour & nous garder qu'il ne nous enuie de nous reposer. C'est elle qui forme, & qui façonne l'esprit, qui donne des regles à la vie, dirige les actions, montre ce qu'il faut faire, & ne faire pas; Et assise continuellement au timon de la barque, nous fait sans naufrage passer au milieu de tout ce que la mer a de perils: qui ne l'a point, n'est iamais sans apprehension. Il arrive d'une heure à l'autre vn nombre infiny d'affaires où nous auons besoin de conseil; C'est d'elle qu'il le faut prendre. Mais dira quelqu'un; Que me sert la Philosophie, s'il y a vn Destin? que me sert-elle, si Dieu gouuerne le monde, que me sert-elle, si tout arrive fortuitement; Car ce qui est certain est consequemment immuable: & quant à ce qui ne l'est pas, quel moyen puis-je auoir de me preparer à l'encontre; soit que Dieu par son decret ait preuenu mon conseil, & ordonné ce que ie dois faire, quoy que ie delibere, il demeure tousiours au pouuoir de la Fortune de faire l'euement bon ou mauuais, comme il luy plaita. Prenez de ces deux opinions celle qui vous sera la plus vray-semblable, ou les receuez toutes ensemble: il

faut, quoy qu'il en soit, toujours Philosopher ; Soit que le Destin nous ait soumis à des loix inuariantes, soit que Dieu préside sur l'Vniuers & dispose de ce qui s'y passe, soit que la Fortune pousse, & tourne en desordre les choses du monde : c'est toujours à la Philosophie qu'il faut auoir recours, pour nous garantir : c'est d'elle qu'il faut apprendre à nous humilier à Dieu, vouloir ce qu'il veut, & sans se rendre iamais à la Fortune, supporter avecque patience les choses que par preuoyance nous n'aurons peu diuertir. Mais il n'est pas temps de disputer s'il y a des choses de nostre iurisdiction, si la prouidence commande, si nous sommes traînez par la chaîne des destins, ou si sans ordre & sans regle toutes choses arriuent casuellement, ie m'en remets à l'aduertissement que j'auois commencé de vous donner, que vous ne laissiez point refroidir cette belle ardeur que vous auez, mais teniez vostre ame si ferme en la posture où vous l'auiez mise, que vous fassiez habitude ce qui n'est qu'un mouuement. Je voy bien que dès le commencement de cette lettre, vous auez fait comprendre qu'elle ne viendrait pas sans estre accompagnée de quelque present. Cherchez bien, & vous le trouuerez.

III. Au reste ne vous estonnez point de me voir si liberal : ie vous donne encor du bien d'autrui. Mais pourquoy dis-ie du bien d'autrui, tout ce qui est bien dit, de

quelque part, qu'il vienne ie fais estat q. il est mien comme cecy d'Epicure. Si vous-vous reglez par nature, vous ne serez iamais pauvre. Si par opinion, vous ne serez iamais riche. Il faut peu de chose à Nature, rien ne suffit à l'opinion. Ayez des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à vn homme seul: possédez en vne condition priuée ce qui contenteroit vn Roy: soyez vestu d'habits où le clinquant cache la matiere: parez vos maisons de marbre, afin que ce ne soit pas assez d'auoir des richesses, si vous n'y marchez dessus. Adjoustez à ces delices des tableaux, & generalement tout ce que l'Art a iamais fait pour l'assouuissment du luxe, ce ne vous seront que des aiguillons pour vous prouquer à desirer quelque chose de plus grand, & de plus beau. Les desirs de Nature sont limitez: ceux de l'Opinion n'ont on's'arrester, parce qu'une chose fausse n'a point de bornes. Qui va par le chemin trouue quelque bout: qui est égaré n'en trouue point. Retirez vous des vanitez, quand vous voudrez sçauoir si le souhait que vous faites est selon Nature, ou selon l'Opinion, regardez s'il se peut arrester en quelque lieu. Si apres auoir marché long-temps vous trouuez que vous n'estes point encor au bout du chemin, faites conte que ce que vous desirez n'est point naturel.

EPISTRE XVII.

ARGUMENT.

1. *L'apprehension de l'estat de nos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.*
2. *Loüange de la Pauvreté.*
3. *Celuy qui veut premierement amasser du bien, & puis s'adonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement.*
4. *Il ne faut, ny pour la pauvreté ny pour l'indigence se retirer de la Philosophie.*
5. *Le sage n'a faute de rien, parce que la Nature se contente de peu: mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.*
6. *Les richesses ne mettent pas fin aux miseres, mais les changent.*

I. **I**Ertez-moy tout ce que vous aués, si vous estes sage; ou pour mieux dire, si vous le voulés estre, ne pensez qu'à trouver la tranquillité d'esprit: voyez où elle est, & y courés le plus diligemment que

vous pourrez. Si quelque chose vous accroche, que vous ne puissiez démêler, coupez-la. Vous vous excusez que les affaires de vostre maison vous retardent, & dites qu'avant que rien entreprendre vous les voulez mettre en tel estat, que vous en puissiez vivre sans rien faire, afin que la pauvreté ne puisse ny vous fâcher, ny vous donner sujet de fâcher personne : En cela vous tenez un langage qui montre que vous ne cognoissez pas ny la nature, ny la force du bien où vous prétendez. Vous remarquez assez combien la Philosophie tout ensemble est chose profitable : mais en ce qui est de ses parties vous n'y portez pas les yeux si près, comme il en seroit besoin. Vous ne sçaués pas qu'il n'est point d'occurrence, où nous n'en puissions tirer du secours, & que nous ne pouvons avoir d'affaires de si grande importance, que son pouuoir ne s'y estende, ny si petite qu'elle ne s'y abaisse pour nous y subuenir. Croyez-moy, donc, demandez-luy ce que vous avez à faire, ie m'affieure qu'elle ne vous conseillera pas de vous aller seoir en un contoir, le delay que vous demandés de pourvoir à vos affaires, n'est-ce pas afin que la pauvreté ne vous puisse incommoder ? Mais que dirés-vous, si au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous auez occasion de la desirer. Assez de gens estoient nez à la Philosophie, & s'y fussent dignement employez, si les richesses

leur en eussent osté le moyen, qui ont occupé leur esprit à autres choses.

II. La pauvreté n'a ny faix qui la presse, ny apprehension qui la trouble. Si l'alarme sonne, elle sçait bien, que ce n'est pas à elle qu'on en veut: s'il faut sortir elle est prestée & ne fait que regarder par où le pauvre n'est point en peine de son bagage. S'il se faut mettre sur mer il n'a point pour cela de rumeur au port. Les quais ne sont point couverts de ceux de son train. Il n'est point fuiuy d'une troupe de valets si grande, qu'il n'y ait pas de viures assez dans le país pour les nourrir. Peu de vêtres sont aisez à paistre, quand ils sont reglez, & qu'ils ne desirerent de la viande que ce qu'il en faut pour estre nourris. La faim couste peu, la friandise beaucoup. Tout ce que veut la Pauvreté, c'est de se pouvoir contenter aux choses qui luy sont necessaires. Pourquoi donc refuserez-vous sa compagnie, depuis que les riches mesmes, qui ont bon iugement la prennent pour exemple, & de sa vie empruntent le regime de la leur? Voulez-vous que vostre esprit se fournisse de belles conceptions; Soyez pauvre, ou vivez en pauvre. Il est impossible d'estudier avec fruit sans la frugalité: la frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

III. Laissez-moy donc ces excuses, ie ne suis pas encore bien, il me manque encore quelque chose: quand ie l'auray, ie ne veux faire

faire plus tôt Philosopher. Mais voyez la faute que vous faites : ce que vous proposez d'acquiescer, après que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous devez avoir, avant que rien acquiescer. Vous faites la fin de ce qui doit être le commencement. Vous dites que vous voulez acquiescer de quoy vivre : Apprenez par même moyen de quelle façon il le faut acquiescer. Si quelque chose vous empêche de bien vivre, elle ne vous empêche pas de bien mourir : il ne faut ny pour la pauvreté, ny pour l'indigence même se retirer de la Philosophie.

IV. Quand il seroit question d'en venir à ces extrémités de faim, qu'on a vus en beaucoup de sieges, il se faut résoudre à les supporter. Pourquoi ne souffrirons-nous en l'acquisition d'une liberté perpétuelle, & qui nous assurera contre toutes les menaces du Ciel & de la Terre, ce que tant de fois on a souffert en des occasions où tout le loyer de la patience n'estoit que de ne tomber point à la discrétion du victorieux ? Il y faut aller, & d'eust-on mourir de faim. Il s'est vu des armées reduites à la nécessité de toutes choses, qui ont vécu de racines, & mangé des ordures qui seroient mal au cœur à recevoir ; Et tout sans autre sujet que pour regner : & ce qui vous semblera plus étrange, pour regner au royaume d'autrui. Et le trouva-t-il quelqu'un si lâche que pour se défendre des fureurs où le mond-

l'engage, il apprehende de supporter la pauvreté ? C'est donc vne folie de se proposer d'acquiescer du bien : premierement il ne coûte rien pour aller trouver la Philosophie; vous avez raison, quand il ne vous manquera plus rien. Vous verrez d'avoir aussi la sagesse : ce sera la dernière pièce de la vie & s'il faut ainsi parler, la bonne-mesure. Voulez-vous bien faire : si vous avez quelque chose, commencez dès maintenant à Philosopher : car que sçavez-vous ? peut-être vous en avez déjà plus qu'il ne vous en faut.

V. Si vous n'avez rien, cherchez premierement la Philosophie, & puis vous penserez au reste: ouy, mais j'auray faute de ce qui me sera nécessaire. Cela ne se peut, parce que Nature est contente de peu de chose, & le sage s'accommode à Nature. S'il se trouve réduit à des nécessitez irremediabiles, il ne marchandera point à quitter le monde, & se délivrer luy-mesme de son importunité. S'il a-dequoy pouvoir allonger sa vie, sans desirer davantage, il trouvera ce qu'il luy faut pour sa bouche & pour ses habits. Il s'entretiendra doucement, il verra les occupations des riches, & la peine que prennent ceux qui le veulent estre : Et vuide de toutes inquietudes dira en luy-mesme: Que ces pauvres gens sont mal advisez de prendre vn si long chemin, & d'attendre ou les interets de leur argent, ou le profit de leur

marchandise, ou la succession de quelque vieillard ! Ce que la sagesse taille, vous l'auez content. Elle fait tout d'un coup un homme riche, en luy apprenant à ne se soucier point de l'estre : ce sont choses qui ne vous touchent point. Je fais plus de cas de vous que des riches. En un bon siecle, vous en auriez trop.

VI. Sans la mauuaise coustume, que ie vous ay fait prendre, ie pouuois icy clore ma lettre : on ne fait jamais la reuerence aux Roys, sans leur faire quelque present. Je ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en couste quelque chose. Que sera-ce ? Epicure me le prestera. Plusieurs, pour auoir acquis du bien, n'ont pas finy leurs miseres, mais les ont changées. Je ne m'en esbahis pas, le vice n'est pas aux choses, il est en l'esprit. Ce qui les dégoustoit en la pauureté, les degoustent aux richesses. Comme il n'importe au malade que son liét soit d'or, ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, son indisposition ne le quitte point, aussi depuis qu'un esprit n'est pas sain, mettez-le parmy les richesses, ou parmy la pauureté, comme vous aymeriez le mieux, c'est tout un, il ne peut aller en part, où la maladie n'aille quant à luy.

EPISTRE XVIII.

ARGUMENT.

1. *Le sage doit estre moderé dans les desbauches publiques, s'il ne les peut fuyr tout à fait.*
2. *Nous devons quelquefois faire essay de l'Abstinence, & de la Pauvreté: Et au milieu des caresses de la Fortune, nous résoudre à ses outrages.*
3. *Où il y a trop de cholere, il n'y a jamais assez de iugement.*

1. **N**OUS sommes au mois de Decembre. C'est vne saison où tout va par escuelles. Le luxe n'a point de loix : chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme si les Saturnales estoient quelque autre chose que les jours ouvriers ; Et certainement il faut aduoüer que la difference y est si petite, que ie trouue que celuy rencontrera fort bien, qui dit que Decembre, qui ne souloit estre qu'un mois, estoit à c'est-heure un an entier. Si vous estiez icy, ie scaurois volontiers ce que vous seriez d'aduis de faire ; si nous ferions comme de coustume, ou si pour ne sembler pas auoir des mœurs particu-

res, nous mettrions la robe bas, & ferions la desbauche comme les autres: car à c'est-heure pour passer le temps, & faire feste, nous changeons d'habits, ce qu'autrefois on ne faisoit que lors qu'il y auoit quelque mauuaise nouuelle: ou que les choses sembloient se preparer à quelque remuëment. Si ie sçay quelque chose de vostre humeur; vostre opinion seroit de prendre vne voye d'entre les extremittez, & faire vn peu plus grand chere que d'ordinaire: mais aussi n'aller pas iusques où va le peuple, si peut-estre vous n'estiez d'aduis, que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus haute, afin de faire monstre de la temperance, en vn temps où l'on ne voit que des exemples de toutes sortes d'insolences & dissolutions de tous costez. Il n'y a point de preuue qui fasse mieux connoistre que l'esprit est ferme, que quand il n'y a rien assez attrayant pour le conuier au desordre, ny rien d'assez fort pour l'y trainer. Ce seroit bien, à n'en mentir point, vn traict plus courageux de demeurer sec & sobre, au milieu d'un peuple qui ne fait qu'yvrogner, & rendre sa gorge emmy les rues: mais il y a bien plus de discretion à se tirer hors de la multitude, sans monstre qu'on soit irregulier, & f ire ce que font les autres, pourueu qu'on le fasse d'autre façon qu'ils ne le font: il n'est pas impossible de passer son temps sans se desborder.

II. Au demeurant, i'ay tant d'enuie de reconnoistre comme vous auez l'ame en bonne afflicte, que suiuant les regles des grands personages, ie suis d'aduis que vous fassiez vn essay d'estre mal nourry & mal vestu quelques iours, afin de pouuoir dire: Est-ce cecy dequoy on auoit fait si grand peur? Il faut en la securité se preparer aux estonnemens, & au milieu des caresses de la Fortune, se resoudre à ses outrages. Les Soldats en pleine paix marchent en bataille, trauaillent aux tranchées, & se lassent à des labeurs superflus, pour se fortifier aux necessaires. Voulez-vous n'auoir point de peur en l'execution de quelque chose; assurez-vous deuant que d'y aller. Cette consideration a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques jours de chascun mois à viure comme les pauvres: & se sont approchez le plus qu'ils ont pû de l'indigence, afin que iamais ils ne craignissent ce que si souuent ils auoient essayé. Ne pensez pas que ie vous appelle simplement à quelque retranchement de vostre ordinaire, ou à manger sous quelque cabane, ou à faire quelqu'une de ces austeritez fantastiques, où par caprice les Grands vont chercher de l'appetit, quand l'assiduité des delices leur en a fait perdre le goust. Que vostre liét soit vne paillasse, vostre habit vne haire, & vostre viande du pain bis; faites cette vie là durant trois ou quatre iours, & quelque-

fois dauantage, afin que ce ne soit pas un
 jen, mais vne espreuue à bon esleut, &
 croyez qu'alors vous aurez l'esprit bien con-
 tent. Quand vous verrez que pour deux
 liards vous aurez mangé tout vostre aise, &
 connoistrez que pour estre saoul, vous n'a-
 uiez que faire d'estre en la bonne grace de
 la Fortune, puis qu'en dépit d'elle, il faut
 qu'elle vous fournisse tout ce qui vous est
 necessaire: Quoy que vous fassiez pourtant,
 ne vous imaginez point d'auoir fait quel-
 que grande prouesse. Vous n'avez rien fait
 qu'une infinité d'esclaues, & de pauuères ne
 fassent. Toute la gloire qui vous en est deüe,
 c'est que vous le faites volontairement. La
 continuation ne vous en fâchera non plus
 que l'essay: exerçons-nous à la quintaine,
 & de peur que la fortune ne nous surpren-
 ne, faisons de bonne heure cognoissance
 avec la pauuereté. Quand nous aurons sçeu
 combien c'est chose supportable d'estre pau-
 ures, nous en serons riches avec beaucoup
 moins d'apprehension. Epicure, qui estoit si
 sçauant en volupté, qu'il en faisoit leçon,
 auoit de certains jours où il ne mangeoit pas
 son saoul, pour voir s'il y defailloit quel-
 que chose d'une pleine & parfaicte volu-
 pté, ou combien il en defailloit, & si c'e-
 stoit chose qui meritaist de s'en traouiller
 beaucoup: Cela se trouue ainsi dans les
 lettres qu'il escriuoit à Polienus durant le
 gouuernement de Charinus. Il se vante

aussi qu'il ne dependoit pas vn sols à chaque repas : Et que Metrodorus , qui n'estoit point encôre du tout si Philosophe , n'en dépensoit pas plus d'un entier. Vous ne croyez pas qu'il y eust dequoy se saouler à faire de si mauuais repas ? si auoit-il dequoy se contenter , non d'une volupté legere & perissable , mais d'un contentement bien solide & bien assuré. Il n'y a pas grande friandise à manger vn peu de bouilly , ou vn morceau de pain d'orge , & boire de l'eau : mais c'est vn plaisir extreme que de trouuer du plaisir en ce qui n'en a point , & se reduire à des choses que la plus rigoureuse , & la plus iniuste fortune du monde n'est pas capable de nous ôter. Les criminels sont bien meilleure chere à la Conciergerie , & ceux mesme qui sont mis à part afin d'estre menez au supplice , ne sont pas traittez si maigrement. Quelle demonstration plus euidente scauroit-on faire de la grandeur de nostre ame , que de nous ranger volontai-
 rement à des choses que nous ne souffri-
 rions pas quand nous serions à la derniere
 extremité ? C'est ainsi qu'on se prepare con-
 tre la Fortune. Commencez donc de bon-
 ne-heure , mon grand amy , à prendre cette
 coustume : & destinez quelques iours , où
 separé du monde , & rendu communicable
 aux plus petits , vous entriez au commerce
 de la pauvreté.

Aude hospes , &c.

Celui seul en est digne qui sçait mépriser les richesses: ce n'est pas que je les condamne, mais ie veux qu'il les possède sans apprehension, & cela ne se peut faire que nous ne soyons résolus à nous en pouvoir passer, & que nous ne les regardions que comme toujours prestes à s'en aller d'auec nous.

III. Mais il faut commencer à fermer ma lettre. Je me doute bien que vous ne me le permettez pas, que premièrement vous n'ayez esté payé de ce que ie vous dox. Je vous assigneray donc sur Epicure, qui m'acquittera. Où il y a trop de cholere, il n'y a iamais assez de iugement: vous n'ignorez pas comme cette sentence est véritable; puisque vous avez eu des valets, vous avez eu des ennemis. C'est vne passion qui ne respecte personne: Elle naist d'amour aussi bien que de la haine, & non moins parmy les choses serieuses, qu'entre les jeux & les passe-temps. Les effets n'en sont point selon la cause, mais selon la disposition de l'ame qui la conçoit; comme il n'importe pas combien vn feu soit grand, mais combien la matiere où il tombe est capable de s'allumer. Car il est des choses si dures & si solides, que quelque feu que ce soit, elles ne le reçoivent pas. Et au contraire il en est qui en sont si fort susceptibles, qu'il suffit d'une seule estincelle pour les consumer tout inconuient. Il n'y a point

de route qu'une cholere bien violente ne se termine en fureur ; Et pource il est bon de s'en donner garde, non seulement pour la modestie, mais encore pour la conservation de nostre entendement.

ÉPISTRE XIX.

ARGUMENT.

1. *Le sage ne doit pas vieillir à la Cour ny aux charges publiques, mais chercher son repos à bonne-heure, non tout à fait dans la solitude, mais dans une honneste occupatiō.*
2. *Les amis de table ne sont point les vrais amis. On ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée, comme à celui qui la reçoit.*

1. **I**E ne reçois jamais de vos lettres que ie n'en sois transporté de joye. Elles m'avoient par cy-deuant fait esperer quelque chose de vous ; mais à cette-heure elles m'en respondent, & changent l'incertitude de leurs promesses en des assurances indubitables. Continuez de mieux en mieux ie vous en prie, & vous en coniure, comme de la chose que ie vous souhaite le plus.

Desrobez-vous tout bellement à ces occupations qui vous diuertissent, ou si vous ne pouvez, tirez-vous en ouuertement, Nous n'auons que trop perdu de temps : la vieillesse nous aduertist de plier bagage. Quelle enuie est-ce qu'on nous en pourra porter? Nous auons passé nostre vie parmy la tempeste, finissons-la dans le port. Ce n'est pas que ie vous conseille de chercher la reputation par cette retraite : il ne la faut ny monstrier ny cacher; quelque iugement que ie fasse du forcenement des hommes, ie ne veux pas que vous alliez vous mettre au fonds d'une cauerne pour vous y enseuelir en vn oubly perpetuel. C'est assez que vostre repos paroisse, il n'est pas besoin qu'il soit éminent : ceux qui ne sont point venus au monde, sont libres de n'y venir point, & demeurer cachez en l'obscurité, mais à vous, le temps n'est plus de le faire. Vostre bel esprit, qui vous a mis si auant au jour, la gentillesse de vos escrits, & la cognoissance que les Grands ont de vostre merite, vous en empescheront. Vous auez tant de reputation, que quand vous vous iriez cacher au bout du monde, & que vous ne sortiriez jamais d'une chambre, de que vous auez desia fait vous produiroit. Il n'est point de tenebres pour vous, fuyez où vous voudrez, vous y porterez tousiours les rayons de cette lumiere qui vous a fait éclairer par le passé. Personne ne se peut offencer que vous - vous

mettiez en repos, c'est chose que vous pouvez faire sans regret, ny morsure d'ame quelconque. Car que nous laissez-vous que vous vous apperceuiez d'avoir laissé si vous ne voulez ? Vos clients ? ce n'est pas vous qu'ils demandent, mais quelque chose de vous. Vos amis ? autrefois on recherchoit de l'amitié, à c'est heure on ne se soucie que du profit. Les vieillards que vous aurez quitteront leurs Testaments : le donneur de bon-jour ira chercher une autre porte : Il est mal-aisé qu'une chose vaille beaucoup & ne coûte gueres. Regardez ce que vous aimez mieux perdre, ou vous, ou quelque chose du vostre. Pleust à Dieu que la Fortune vous eust laissé vivre en la condition qu'elle vous avoit fait naître ; Et que le bon vent ne vous eust point emporté si loing de terre : vous étiez bien, sans cette felicité precipitée, qui vous a fait avoir des Gouvernemens, & des Commissions, & pretendre aux charges de qui celles-cy ne sont que les degrez pour y monter : d'un estat vous passerez à l'autre, & de cet autre, à un autre. Mais enfin que sera-ce ? Quand faires-vous compte de vous reposer ? quand vous aurez ce que vous desirez. Ce ne sera jamais. La suite de nos cupiditez est comme celle des causes, de qui les Stoïques tiennent que les Destins sont enfilez. La fin de l'une est la naissance de l'autre : vous vous êtes laissé cheminer

une vie, où la misere & la terreur n'ont
 point de bornes. Tirez-vous le col hors du
 joug : vous aurez meilleur marché de l'a-
 voir coupé une fois, que pressé perpetuel-
 lement. Si vous revenez à la vie priuée, vous
 y trouuerez bien les choses plus petites,
 mais elles ne laisseront pas de vous rassa-
 sier : à cette heure vostre estomach est un
 abisme : rien que vous y jettiez ne le con-
 tente. Or lequel est-ce que vous aymez
 mieux, d'estre pauvre & saoul, ou riche &
 affamé. Les grands ne sont jamais sans
 conuoitise : & sont encore exposez à la
 conuoitise d'autrui. Si vous n'estes con-
 tent, vous ne pouuez contenter personne.
 Mais comme sortiray-je ? Faites comme
 vous voudrez : mais de quelle façon que
 ce soit il faut sortir. Souuenez-vous com-
 bien l'avarice vous a fait courir de fortu-
 nes, & combien de travaux l'ambition vous
 a fait trouuer agreables. Il faut vser aussi
 quelque chose pour vostre repos, ou vous
 résoudre de vieillir en cette inquietude de
 commissions, ou de charges publiques, par-
 my le tumulte, & tousiours dans quelques
 nouueaux foyes, d'où, quelque modeste, &
 paisible que vous soyez, vous n'aurez moyen
 de vous garantir. Qu'importe que vous veuil-
 lez vous reposer ? Vostre fortune ne le veut
 pas : que fera-ce si vous la laissez monter
 plus haut ? L'accroissement du bien ne sera
 ce pas un accroissement d'aprehensi-

Je vous veux icy reciter vne chose, que Mécenas a dite en son Prometée. La torture luy fit à la fin decouurir la verité. La seule hauteur estonne les choses esleuées : il a voulu dire, que le coupeau d'une chose haute a toujours de l'estonnement. Est il possible qu'il y ait grâdeur au monde qui vueille qu'un homme soit contraint de confesser qu'il en est enyuré ? Ce fut certainement vn bel esprit, & qui pouoit mettre sa bien-difance entre les exemples, si la prosperité de la Fortune ne l'eust rendu plustost femme, qu'effeminé. Vous en serez de mesme, si vous n'y prenez garde. Il eut envie de prendre terre ; mais ce fut trop tard : pliez les voiles de bonheur.

I I. Cette sentence de Mécenas me pouoit acquiter si ie voulois, mais ie me doute qu'il me faudroit auoir procez avecque vous, & que vous voudrez auoir vostre payement de monnoye courante. Puis qu'ainfi est, ie m'en vay en emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, comme avec qui vous mangez. C'est vne vie de Lyon, ou de Loup, que manger sans vn amy. Pour auoir cette élection, retirez-vous : autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'entre ceux qui vous viennent voir, vn officier vous aura voulu choisir. Les amis ne se troquent point en vne basse-cour : ils ne s'esprouent point en vne table. C'est le mal ordi-

naire des Grands, de penser estre aymez de ceux qu'ils n'ayment point, & croire que pour acquerir des amis, ce soit assez de les obliger. Au contraire, il est des hommes qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur ont fait du bien: plus ils doiuent, plus ils haïssent vne petite somme estrange celuy qui l'emprunte: vne grande le rend ennemy: Et quoy donc, les plaisirs ne font pas les amitez? Si- font, pourueu qu'on choisisse ceux qui les doiuent receuoir, & qu'indifferemment on ne les épande pas sur les premiers venus. Ainsi jusques à ce que de vous- mesme vous soyiez capable de vous conduire, prenez l'aduis de ceux qui sont sages, & ne regardez pas tant ce qui vous part des mains, comme la personne qui le reçoit.



EPISTRE XX.

ARGUMENT.

1. La Philosophie est une eschole de bien-faire, & non de parler: Estre constant en ses resolutions est la marque d'un homme sage.
2. La Pauvreté fait connoistre les vrais amys, la gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au d

*nant des incommoditez, mais par le
messpris des richesses de s'y prepa-
rer, comme à choses qui ne sont pas
fort difficiles à supporter.*

3. *Qu'il faut quelquefois se repre-
senter une Pauvreté imaginai-
re, pour s'accoustumer à la veri-
table.*

I. **S** S vous - vous portez bien, & pensez
avoir du mérite assez, pour estre quel-
que jour vostre, ce sont les meilleures nou-
velles que ie sçaurois recevoir de vous. Je
ferois bien-aise d'avoir l'honneur de vous
tirer de la confusion où vous estes, avec
peu d'esperance de vous en desbrouiller.
C'est pourquoy ie vous prie, & vous con-
seille de faire descendre la Philosophie jus-
qu'au-fonds de vostre ame, & de mettre en
pratique ce que vous avez appris, non
avecque du langage, ou par des escrits,
mais par assurance de courage, & dimi-
nution de vos passions. Verifiez vos pa-
rolles par effects. Il n'est pas question ny de
haranguer devant une assemblée, pour fai-
re admirer son eloquence, ny de disputer
de quelques propositions curieuses, pour
entretenir de jeunes hommes, & ie ne sçay
quelles gens, qui ne sçavent où passer le
jour. La Philosophie est une école de bien

faite, & non de parler: elle veut que chacun se forme à sa regle: qu'on viue comme on parle: & qu'en nos actions tout soit d'une peinture, sans qu'il y ait rien de dissemblable ny de bigarré. Le principal office de la sagesse, & la marque la plus évidente, c'est que les œuvres ne dementent point les parolles, & qu'en toutes occurrences un homme se trouve toujours égal à soy. Mais qui sera capable de cette perfection? peu de gens, sans mentir: Et toutes-fois il s'en trouvera quelques-uns. C'est chose qui n'est pas bien-aisée: mais si est-ce que ie n'oblige pas le sage à marcher toujours de même pas: il me suffit qu'il tienne toujours un même chemin. Prenons donc garde si nous-mesmes habillons point d'une façon, & gouvernons nostre maison de l'autre: Si nous ne baillons point trop auarément aux autres, ce que nous prenons trop libéralement pour nous: Si vous n'estes point frugal en despence de table & trop somptueux en magnificence de bastimens. Choisissons pour une fois une forme de viure, & la suivons eternellement. Il y en a qui sont mesquins & sordides en leur maison, & qui dehors font les grands & les magnifiques. Cette inégalité vicieuse est la marque d'un esprit qui chancelle, & qui n'est point encore en bonne alliance. Je m'en vay vous dire d'où leur vient cette humeur ainsi variable, & pourquoi

il y a si peu de rapport de leur conseil à leur execution. Ils ne se proposent point vn certain but : & s'ils le font ils n'y perseuerent point, mais se laissent incontinent emporter ailleurs, & ne se contentent pas de changer : mais retournent sur leurs pas, & reprennent la resolution mesme qu'ils auoient cōdamné auparavant. Afin donc de laisser les anciennes diffinitions qu'on a faites de la sagesse, & comprendre toute la consideration de la vie humaine ie me contenteray de ce que ie vous vay dire. Qu'est-ce que sagesse ? quand on a voulu quelque chose, estre tousiours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamais ce qu'une fois on n'a point voulu. Le n'y adiouste point cette petite exception, que ce qu'on veut soit iuste, pource qu'il est impossible qu'une chose iniuste puisse plaie continuellement. Les hommes sçauent peut-estre ce qu'ils veulent en ce moment où ils veulent : mais apres ils n'en sçauent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir, ou ne vouloir point. Le iugement se change : il se contredit d'un iour à l'autre, & de là vient que plusieurs font de la vie comme d'un ieu. Suiuez donc ce chemin que vous auez pris, & peut-estre qu'il vous menera à la perfection, ou pour le moins vous gagnerez ce point, que si quelque chose vous manque, vous serez le seul qui reconnaissez vostre deffaut.

II. Mais que deviendront mes domestiques? quand ils ne mangeront plus vostre pain, ils mangeront le leur. Vous sçau- rez par la pauvreté ce que le bien que vous avez fait ne vous a sçeu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront : vous ne ferez laissé que de ceux qui vous suiuoient pour quelque autre chose que pour vous. Quand la pauvreté ne vous seruiroit qu'à vous faire connoître qui vous aime, n'est-ce pas du sujet assez de la vous faire aimer? Ne vous verrez-vous jamais en vn estat qui noblige personne à mentir pour vous faire honneur? Faites donc que toutes vos pensées, toute vostre solitude, & tous vos souhaits soient d'y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouuezoir faicts, & qu'il vous accorde cettuy-cy, que vostre contentement soit en vous mesme, & que les biens qui ne procedent que de vous. Quelle scellicité sçauriez vous voir plus à commandement? Reduisez vous si bas, qu'il soit impossible de tomber. Le tribut de cette lettre que ie m'en vay vous payer, vous donnera plus de sujet de vous y resoudre: soyez en jaloux tant qu'il vous plaira. Ie sçay bien qu'Epicure ne se fâchera non plus de payer pour moy, qu'il a fait par le passé. Croyez que quand ie vous verray estendu sur quelque pauvre liët, & vos habirs tous déchirez, ce que vous me direz me semblera bien plus braue & plus magnifique : le n'en

auray pas seulement le langage, i'en verray
 l'experience: Pour moy ie ne prens iamais
 tant de plaisir d'ouir nostre Demetrius, que
 quand ie le rencontre couché sur la paille,
 ou sur quelque chose encote pis, & si mal
 en ordre, qu'il est plustost nud qu'habillé
 car il ne professe pas la verité il la témoigne.
 Et quoy donc; ne peut-on viure parmy les
 biens, & les mépriser? pourquoy non: On
 ne peut dire qu'un homme n'ayt beaucoup
 de courage, qui apres auoir long temps amou-
 reusement regardé les richesses, se prend à
 rire de ce qu'elles le sont venu trouuer, & les
 reconnoist siennes plustost par ouy dire, que
 pour sentiment qu'il en ait. Ce n'est pas
 peu de pouuoir conuerser parmy les richesses,
 & ne s'y laisser point corrompre. Il y
 a de la gloire d'en auoir, & viure en pau-
 ure: mais il y a moins de peril à n'en auoir
 point. Je ne sçay, direz vous, si ce riche
 tomboit en pauvereté, comme il la suppor-
 teroit patiemment. Je ne sçay, vous répon-
 dray ie pour Epicure, si la Fortune don-
 noit des biens à ce pauvre, comme il auroit
 du iugement & du courage à les mépriser.
 Il faut entrer au fonds de leur ame de l'un
 & de l'autre, & voir si c'est à bon escient &
 sans fard, que le pauvre prend plaisir à l'e-
 stre, & si le riche, quelque bonne mine qu'il
 fasse, ne se resioit point d'auoir du bien.
 Ce n'est pas un grand tesmoignage d'une
 voloné bien disposée, qu'un méchant liét,

ou vn mauvais habillement, sinon qu'il y paroisse, non de la necessité, mais & de l'lection & du consentement à les auoir. Au demeurant la gloire d'une inclination genereuse n'est point à chercher mal à propos ces incommoditez, comme plus salutaires au repos de cette vie: mais de s'y preparer indifferemment comme à choses qui ne sont point si difficiles, qu'il n'y ait moyen de les supporter. Et certainement, Lucilius, elles sont supportables, voire plaisantes, quand on y vient aduertie de longue main. La securité les accompagne, sans laquelle nous ne pouuons iamais rien auoir qui nous donne du plaisir.

III. Nous ferons donc bien, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup de grands personnages, de nous reseruer quelques jours, ou par l'exercice d'une pauvreté imaginaire, nous nous accoustumons à la veritable. Dequoy nous auons d'autant plus de besoin: que nous aurons esté plus noyez dans les delices, & que toutes choses nous sembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer nostre esprit, afin qu'il se réveille, & luy rameneuoir le peu que Nature nous a ordonné pour nostre entretien. Il n'y a personne qui sorte riche du ventre de sa mere: quiconque vient au monde, il faut qu'il se contente d'un peu de lait pour la nourriture, & d'un morceau de drap pour son habillement: Et cependant de

si petits commencemens viennent ces ambitions disproportionnées, à qui les Royaumes entiers ne sont pas encore assez.

ESPISTRE XXI.

ARGUMENT.

1. *La Vertu nous rend immortels, & non les biens de la Fortune.*
2. *Celuy qui a borné ses desirs est riche.*

I. **P**ensez-vous que vostre empeschement vienne d'où vous m'escriuez ? vous n'avez rien qui vous traaverse tant que vous-mêmes ; C'est de-là que vient vostre inquietude, que vous ne sçavez ce que vous demandez, & approuvez mieux la Vertu que vous ne vous y rangez. Vous voyez bien où est la Felicité ; mais vous n'avez pas assez de cœur pour vous y acheminer ; Puis que vous ne sçavez d'où cela vient, ie le vous diray. Vous pensez que ce qu'il vous faudra laisser, soit quelque chose bien estimable ? Et autant de fois que vous vous representez le repos de la vie, où vous voudriez bien passer, autant de fois l'éclat de celle d'où vous partirez vous retient, comme si vous deniez choir au fonds de quelque sale & te-

nebreuse obscurité. Vous vous trompez, Lucilius de la vie où vous estes, on monte à celle que vous desirez. Il y a entre ces deux vies la mesme difference qu'entre la lumiere & la lueur : l'une, qui a son origine en elle-mesme, & l'autre qui n'esclaire que par autrui. La vie où vous estes, pour ce qu'elle est frappée d'un brillement exterieur, donne incontinent une ombre espaisse à ceux qui s'y arrestent : celle que vous desirez a de soy-mesme une splendeur veritable, & n'emprunte point de rayons pour esclairer. Vous luirez du lustre de vostre science : sa célébrité vous rendra celebre. Epicure escriuant à Idomeneus, l'un des principaux Officiers du Roy son maistre, & qui estoit employé en affaires de grande importance ; pour le tirer d'une vie qui n'auoit que de la monstre, & luy faire embrasser une gloire solide & durable, luy disoit : Si vous cherchez de l'honneur, toutes ces vanitez que vous suivez : & qui vous font suivre, & ne vous en donneront point tant que mes lettres. Ne luy a-t'il pas tenu promesse ? Qui iamaïs eust ouy parler d'Idomeneus, s'il ne se fut rencontré dans les lettres d'Epicure ? Tous ces Magistrats, & Satrapes, & ce Roy mesme, d'où venoit la grandeur d'Idomenée, ont leurs noms, aussi bien que leurs cendres dans le tombeau. Atticus eust Agrippa pour gendre, Tiberius pour pere de son gendre, & Drusus Cesar pour arriere-neveu. Et toutesfois avecque

tous ces noms si grands & si magnifiques, si les lettres de Cicéron ne l'auoient mis au monde, on ne scautoit pas qu'il a vescu. Nous serons couuerts d'une profonde espaisseur de siècles, qui tomberont sur nous: il y aura quelques esprits qui leueront la teste, & long-temps disputeront la conseruation de leur memoire? mais à la fin ils succomberont eux mesmes, & comme les autres, seront noyez en l'abisme d'un silence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à son amy je vous promets, Lucilius. J'ay du credit avecque la posterité: j'ay dequoy faire viure ceux qu'il me plaira mener avecque moy. Nostre Virgile a promis à deux de faire qu'il feroit memoire d'eux eternellement: & de fait il leur tient promesse.

Fortunati ambo, &c.

Tous ceux que la Fortune produit à la veüe du monde, & que les Roys font les pieces principales de leur estat, sont honorez, & leurs maisons frequentees, tandis qu'ils viuent: mais ils n'ont pas si tost fermé les yeux, qu'on n'en parle plus. Il est au contraire des beaux esprits: c'est apres la mort qu'on les estime dauantage, & non pas eux seulement, mais generalement tous ceux qui en quelque façon se sont attachez à leur memoire.

II. Puis qu'Idomeneus a eu place en ma lettre, il est raisonnable qu'il luy en toust quelque chose. Epicure luy-voulant persuader

suader d'entrichir Pytoeles par vne voye extraordinaire, mais indubitable, luy dist vne parole fort remarquable. Voulez-vous, dit-il, que Pytoeles soit riche, n'accroissez point ses biens, mais diminuez ses conuoitises. Cette sentence sans interpretation est assez claire, & a trop de grace pour luy chercher d'embelissement. Je vous aduertiray seulement d'une chose; que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer par tout où vous vous en voudrez seruir. Voulez-vous faire Pytoeles honeste homme? n'accroissez point ses honneurs, diminuez ses conuoitises. Voulez-vous qu'il soit en vne volupté perpetuelle? n'accroissez point ses voluptez, mais diminuez ses conuoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue? n'accroissez point ses années, mais diminuez ses conuoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulièrement à Epicure, elles sont publiques. Je tiens qu'il faut faire en la Philosophie comme au Senat. Quand quelqu'un a dit quelque chose qui ne me plaist qu'en quelque partie, ie luy fais diuiser son opinion, & me range de son costé; Et puis i'allegue tout exprés Epicure, afin que ceux qui se voudroient ietter de son party, pensans y trouuer la conuerture de leurs intentions vicieuses, sçachent que de quelque costé qu'ils se tournent, il faut qu'ils se résoluent d'estre gens de bien, & se comporter avec honneur. Quand ils iront pour se rendre

dans ses iardins , & qu'ils verront escrit sur la porte ; *Passant , il y a bon logis ceans : la Volupté y est tenue pour souverain biẽ.* Apres cela vous trouuerez vn Concierge gracieux ; qui vous traittera de boüillie , & vous donnera de l'eau tout ce que vous en voudrez. Il vous dira : Et bien ne vous fais ie pas bonne chere ? on ne s'affame point en ces iardins ; on s'y rassasie ; ce qu'on y boit ne prouoque point l'alteration , mais oste la soif, avec vn remede gratuit & naturel. I'ay passé ma vie en cette volupté : ie vous parle de ces desirs qui n'escoutent point de consolation , & à qui par force il faut donner quelque chose pour les appaiser : car quant aux autres , qui se peuvent remettre à vne autre fois, chastier, corriger , ou supptimer du tout , ils ne sont ny naturels, ny necessaires, ny nous ne leur deuons rien. Si nous leur baillons quelque chose , c'est de nostre gré. Le ventre ne veut point de remonstrance, il demande , il somme. Et toutesfois ce n'est point vn fascheux creditier : nous le renuoyons pour peu de chose , il se contente de la raison, & ne veut pas qu'on le ruine pour le payer.

EPISTRE XXII.

ARGUMENT.

1. *Le sage se doit tout à fait démeſter des occupations ſpecieufes en apparence, & pernicieufes en effet.*
2. *Le moyen d'échaper aux occupations publiques, c'eſt de meſpriſer les honneurs & les recompenſes.*
3. *Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en ſortons.*

1. **V**OUS cognoiſſez deſia bien que vous ne ſçauriez mieux faire que de vous démeſter de ces occupations ſpecieufes en apparence, & pernicieufes en effet : mais il y a des choſes qu'on ne peut monſtrer qu'en preſence. Vn Medecin ne ſçauroit par lettres ordonner à vn malade les heures qu'il doit manger, ou ſe mettre au bain: il faut qu'il luy taſte le poulx. Le vieux Pronerbe dit, que le Gladiateur delibere ſur l'arene. Son aduerſaire fera quelque mine, ou quelque mouuement de la main, ou ſe mettra ſur quelque poſture, ſur laquelle il ſe reſoudra de ce qu'il faudra qu'il faſſe. Pour les choſes qui ſe doiuent faire,

ou qui se font ordinairement, il y a bien moyen de les escrire, & de les faire sçauoir, non seulement aux absents, mais à ceux mesmes qui viendront au monde, apres que nous en serons dehors: Mais de prescrire le temps, ou la façon de proceder en quelque chose, c'est vn aduis qui ne se peut donner de loing. Il en faut deliberer avec les yeux; l'occasion nous échappe d'un moment à l'autre; ce n'est rien que d'estre present pour la voir, qui n'est vigilant pour l'employer: Et pour ce espiez-la bien, si vous la voyez, ne faillez pas de la prendre; & quoy qu'il en arriue, ne demeurez plus comme vous estes. Vous vivez d'une façon que vous seriez plus heureux de ne viure point: Toutesfois ie ne suis point d'auis que ce changement se fasse avec violence; Rompez ce que vous avez meslé plustost que de ne vous dégager point. Mais deuant que de le rompre, faites ce que vous pourrez pour le débrouiller. Il n'y a si poltron qui n'ayme mieux tomber vne fois, que d'estre en branle toute sa vie. Cependant pensez que vous estes loin de terre, & ne vous engagez point plus auant en la mer. Soit que vous-mesme vous soyez mis dans la barque, soit que comme vous le voulez faire croire, vous y ayez esté porté fortuitement, si vous passez outre, vous n'avez point d'excuse: on verra bien que vous y estes non par fortune, mais par election. Ce sont contes que ce qu'on

dit ordinairement : Je n'ay leeu m'en garantir ie n'en voulois rien faire, mais ç'a este force; on ne force iamais personne de courre apres la felicité; c'est quelque chose de ne la reietter point, & demeurer ferme. Quand la fortune vient, sans aller au deuant, pour la faire marcher plus vistemment, ie veu, si vous le trouuez bon qu'avec moy vous ayez encore en vostre conseil des gens plus sages que ie ne suis : & de qui ie prend ordinairement l'aduis quand i'ay quelque chose à deliberer. Il y a dans Epicure vne lettre qu'il escrit à Idomenus, qui se rapporte fort bien à ce propos. Il le prie qu'il se haste & qu'il se depesche le plus qu'il luy sera possible deuant qu'il suruienne quelque empeschement, qui luy oste la liberté de s'en aller. Toutesfois il adiousté incontinent apres, qu'il ne doit rien tenter que bien à propos; mais que quand l'heure sera venuë il se iette par la fenestre plustost que de demeurer. Qu'au reste celuy, qui pense à la fuite ne doit iamais s'endormir; & que pourueu qu'on ne preuienne ny perde point le téps il n'y a rien de si difficile qui ne puisse auoir vne bonne fin; Escoutez les Stoïques: il ne faut pas qu'on vous fasse accroire que ce soient gens qui se precipitent dans le peril sans iugement, ils sont plus consideréz que resolu; vous attendez possible qu'ils vous disent que c'est vne honte de laisser tomber sa charge; que depuis qu'on a pris

une profession, il faut luter contre ce qu'elle a de mal-aisé, & que la marque d'une ame magnanime & valeureuse est de se roidir contre les difficultez. Ils vous tiennent ce langage, quand il y aura quelque fruit en la perseuerance, & qu'il ne sera question de chose qu'on ne puisse ny faire ny souffrir avec honneur : autrement un homme de bien ne voudra pas s'attacher apres quelque chose de sordide, ny d'une occupation en faire naistre une autre, pour auoir tousiours quelque suiet de se contraindre. S'il se trouue une fois embarqué dans les affaires du monde, il n'en voudra pas tousiours souffrir les marées, comme vous pensez qu'il fera : mais ayant reconnu combien les choses qui luy donnent de la peine sont peu durables, incertaines & douteuses, il se retirera tout ballement, & sans tourner le dos reculera iusques à ce qu'il soit hors de peril.

II. Le moyen d'eschaper aux occupations c'est d'en mespriser les recompences : il n'y a que cela qui nous arreste, & nous retienne ; Quoy donc, que deuiendront tant de belles esperances ? M'en iray-je sur le point de faire la recolte ; N'autay-je plus personne qui vienne apres moy, personne qui corne apres mon carrosse ? ny qui se pourmene en ma basse-court ? Ce sont vanitez que les hommes ne peuuent laisser qu'à regret : ils detestent bien les arbres

Mais ils prennent plaisir d'en cueillir le fruit, ils se plaignent de l'ambirion comme d'une maistresse ; c'est à dire , si vous examinez le fonds de leur affection , ils ne luy veulent pas de mal , mais ils sont en dispute avec elle. Sondez cette sorte de gens , qui font mine d'auoir à contre-cœur les choses qu'ils ont recherchées , & pensent de fuyr ce qu'ils pensent leur estre necessaire. Vous trouuerez qu'ils sauourent comme sucre ce qu'ils reiettent comme absynte. On ne les tient point, ils s'arrestent volontairement : il n'est point tant d'esclaves, comme il en est qui prennent plaisir de l'estre. Mais vous avez enuie de vous dégager de la seruitude : la liberté vous plaist à bon escient tout ce que vous demandez c'est de le pouuoir faire si à propos, que jamais plus vous n'ayez suiet de vous soucier de rien. Vous ne trouuerez point de Stoïque qui ne soit en cela de vostre opinion. Il n'y a ny Zenon, ny Crisipus qui vous conseillent chose quin'ait quelque mesure, quinesoit raisonnable & que vous ne puissiez faire avec honneur. Mais si vous voulez attendre que vous ayez donné ordre à ce que vous porterez quant & vous, & aux prouisions qu'il vous faudra pour vostre retraite, ce ne sera jamais fait. Quand vn vaisseau se brise, ceux qui se iettent à la nage, ne se chargent point de leurs hardes. Ne vous souciez que de gagner le port d'une meilleure vie. Les Dieux vous assisteront : mais

non pas comme ils assistent ceux à qui d'un bon vilage ils donpent des maux déguisez d'une apparence magnifique, se garantissans de cette excuse, que si ce qu'ils baillent est domageable, ils n'ont pû refuser ce qu'on leur a demandé.

III. Je m'en allois cacherter ma lettre, mais il me la faut r'ouvrir: afin que vous ne la receuiez point, qu'avec le present accoustumé. Tout à cette heure il me vient de souuenir d'une parole d'Epicure, aussi veritable que bien ditte; ie fouille tousiours dans les coffres d'autrui. Nous nous en allons tous de ce monde, comme si nous venions d'y arriuer. Prenez qui vous voudrez, ieune, vieil ou de moyen âge, vous n'en trouuez pas vn qui n'ignore la vie, & quin'apprehende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain, & de là vient que nous n'auons iamais rien de prest. Ce que ie trouue de meilleur en cette sentence, c'est qu'elle reproche l'enfance aux vieillards. Comme nous sommes entrez au monde, nous en sortons. Cela n'est pas vray: nous naissons meilleurs que nous ne mourons. La faute en est à nous, il ne s'en faut pas prendre à Nature: elle a plustost sujet de se plaindre de nous, & nous dire: D'où vient cecy? quand ie vous mis au monde, vous n'auiez point de cupiditez, point de frayeurs, de superstition; de perfidie, & de toutes ces autres pestes que vous auez à cette heure? Que n'en sortez-

vous tels que vous estes venus ? nous serions vraiment sages, si nous pouvions mourir avec aussi peu de peur comme nous sommes nez. Mais comme le peril approche, nous ne sçavons plus où nous en sommes : nous auons l'ame & le visage en desordre, & versons des larmes, que nous sçavons bien qui ne vous seruiroient de rien. Quelle vilenie est-ce que d'estre en alarme sur le point de sortir hors de tout peril? L'occasion de ce trouble est, Que nous n'auons du tout rien de ce que nous voudrions bien auoir. Quand nous sommes prests de mourir, il ne nous est rien demeuré de ce que nous auons vescu. Nous auons laissé tout écouler; nous ne nous soucions point d'une bonne vie, mais d'une longue : Et cependant le bien viure est si facile, que tout le monde le peut faire, & le viure longuement si difficile, qu'il n'y a pas vn qui puisse adioûter vne heure seulement à son dernier jour.

EPISTRE XXIII.

ARGUMENT.

1. *La vraye ioye consiste en la bonne conscience, au mespris des vanitez, des choses casuelles, & en vn reglement de vie uniforme.*

2. *Celuy vit honteuſement, qui commence tous les iours à vivre.*

VOUS attendez que ie vous mande comme l'Hyuer nous a traittez doucement, comme il n'a eſté ny ſi long ny ſi rigoureux que de couſtume, comme le Printemps eſt faiſcheux, comme il eſt froid extraordinairement, & toutes ces niaïſeries de gens qui ne cherchent qu'à remplir le papier. Pour moy ie ne vous veux rien eſcrire de quoy nous ne puiffions recevoir quelque profit. Que ſera-ce donc, ſinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'ame bien faite; Demandez-vous qui en eſt le fondement? de ne ſe reſioiir point des vanitez. Ay-ie dit que c'en eſt le fondement? c'en eſt le faiſte. Quand vn homme en eſt venu là, qu'il ſçait de quoy ſe reſioiir, & que pour eſtre heureux, il ne ſe remet à la diſcretion d'autre que de ſoy-meſme, il ne ſçauroit monter plus haut: Quiconque ſe laiſſe charoüiller à quelque eſperance, quelle que apparente, & facile qu'elle ſoit, & quelque bon ſucces que ce qu'il ſe propoſe ait accouſtumé d'auidir, il eſt impoſſible que iamaïs il ayt ny l'ame nette, ny le courage bien aſſeuré. Faites, Lucilius, que voſtre premiere leçon ſoit d'apprendre à vous reſioiir. Vous me direz que vous oſtant les choſes fortuites, & les eſperances qui ſont les plus cheres delices de l'eſprit de l'homme, ie ne vous en laiſſe-

se pas beaucoup de sujet. C'est tout au contraire : ie ne veux pas que iamaïs vous soyez sans contentement. Tout ce que ie demande, c'est qu'il naisse en vostre maison : il y naistra, pourueu qu'il soit en vous mesme. Les autres ioyes, relaschent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomach ; ce ne sont que Fumées : il ne suffit pas de rire pour estre ioyeux : il faut que l'ame soit gaye, en bonne assiette, & si releuée, que toutes choses demeurent au dessous d'elle. Croyez-moy, c'est vne chose senere qu'une ioye veritable. Auez vous opinion qu'on puisse sans se rider, & comme parlent ces effetez, en faisant les doux yeux, mespriser la mort, ouurer la maison à la paureté, resister à ses affections, & se disposer à la patience d'une douleur ; il n'y a point de double que le contentement de ces meditations ne soit grand : mais il n'a pas le goust bien delicat. C'est celuy que ie veux que vous recherchiez. Ne vous souciez que d'en rencontrer la source : vous n'en trouuerez iamaïs le bout. Les metaux de peu d'importance sont ordinairement si pres du gazon, qu'on les descouure en deux coups de besche : Ceux qui sont de prix se cachent au fonds de la terre : mais aussi tant plus qu'on y foüille, tant plus on y trouue de quoy foüiller. Tout ce que le vulgaire estime, n'est que piperie : s'il a quelque plaisir, il ne fait que s'espandre en la superficie, & ne penetre point à l'inter-

meur, Il ne peut y auoir de fondement en vne
 ioye qui vient de dehors ; Celle de qui ie
 parle & où ie tasche de vous conduire, est
 essentielle, & n'a pas tant d'apparence, que de
 verité. Voulez-vous estre heureux, Lucilius ?
 il n'y a qu'un chemin qui vous y mene :
 marchez sur routes ces vanitez que vous
 voyez luire, & ne desirez point vne chose
 que vous ne pourrez auoir, si vous ne la
 mendiez. Tournez-vous tousiours du costé
 du vray bien, & vous réjouissez à vos des-
 pens. Comment à mes despens ? De vous, &
 de ce qui est meilleur ; En vous quant au
 corps. Encore qu'il soit l'organe de la plus-
 part de nos operations, traitez-le comme ne-
 cessaire : mais n'en faites point de cas. Les
 voluptez qu'il donne sont vaines, & ne du-
 rent point ; elles sont aussi-tost hayes com-
 me passées : & bien souuent se changent en
 leur contraire, si on ne les prend avec beau-
 coup de discretion. Ce que ie vous dis est ve-
 ritable. Elles sont en vn precipice, & qui n'y
 garde mesure, il en fort bien de la douleur.
 Or il n'est pas difficile de garder mesure en
 ce qui est à nostre goust, D'un bien verita-
 ble prenez-en tout à vostre aise. Vous
 estes bien assésuré que la quantité ne vous en
 peut faire mal. Vous me demanderez, que
 c'est que ce bien veritable, & d'où il peut
 venir. Ie vous le diray : De la bonne con-
 science, des intentions vertueuses, des
 actions droites, du mespris des choses ca-

suelles, & d'un reglement de vie vniforme, qui ne s'égare iamais de son chemin. Car cōme seroit-il possible que ceux qui ne font que sauter d'un dessein à l'autre, ou qui mesmes n'y sautent pas, mais se laissent aller au gré de la fortune, estans vagues & suspendus, eussent quelque chose de certain & d'arresté; Il s'en trouue peu qui gouuernēt eux & leurs affaires par conseil. La plupart ne vont pas, mais sont portés cōme ces choses que nous voyons flotter sur vne riuere: Les vnes, parce que l'eau qui les soustient est molle & dormante, descendent tout bellement en bas, les autres par le fil impeteux sont trainées avec violence. Les vnes par vn branlement languide sont iettées à bord: Et les autres rapidement emportées iusques en la mer. Il faut donc prendre vne resolution de ce que nous auons à faire. Et quand elle est prise, y perséuerer.

II. Mais il est temps de payer ce que ie doys: ie m'en vais acquitter cette lettre avec vne belle parole de vostre Epicure. C'est chose fascheuse de commencer tous les iours à viure, ou si vous trouuez la conception mieux exprimée de cette façon, c'est mal viure que de commencer tousiours à viure. Demandez-vous pourquoy? pource que leur vie est tousiours imparfaite, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un homme qui ne fait que commencer à viure se puisse preparer à mourir: il faut faire en sorte

122 LES EPISTRES

que nous ayons tousiours assez vesca. Ceste meditation n'entre point en l'esprit d'un homme, qui pense tousiours estre au commencement de sa vie. Ne croyez - pas que le nombre en soit petit: il n'en est gueres d'autres. Si vous vous en estonnez, ie vous diray chose qui vous estonnera bien davantage. Il en est qui commencent de viure quand il est temps de cesser: il y en a qui cessent de viure, & n'auoient pas encore commencé.

EPISTRE XXIV.

ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*
2. *Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, est d'en prendre la mesure à part soy & taxer sa crainte.*
3. *La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'une goutte, d'une collique, ou d'une femme en son accouchement.*

4. *La mort & les afflictions sont la condition de la vie.*
5. *Chasque iours emporte vne partie de nostre vie, & la derniere heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit..*
6. *L'homme sage ne doit craindre ny desirer la mort..*

F. VOUS me mandez que les brauues de vostre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arrest à vostre preiudice: c'est peut-estre afin que ie vous mette l'oreille sous le coude, & que ie vous conseille de vous flatter de l'esperance de quelque meilleur, euenement. Quel besoin est-il d'aller au deuant des maux, preoccuper vne douleur que nous sentirons assez tost quand l'ocasion en sera venue, & gaster la iouissance du present par l'aprehension de l'aduenir? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de iugement, si vous vous rendez miserable à ceste heure, pour ce que vous serez miserable quelque iour.

I. I. Mais ie vous veux bien mener à la securité par vn autre chemin. Si vous voulez vous despoüiller de toute sollicitude, faites conte, que ce que vous doutez qui vous auienne indubitablement vous auendra. Quelque mal que ce soit, prenez-en la

mesure à part vous, & taxez vostre craintes vous trouuerez que ce qui vous fait peur, s'il est grand, ne sera pas de longue durée: Il n'en faut point aller chercher la preuve bien loin: il n'y a point de siecle qui n'ayt des exemples de pareilles resolutions: Iettez les yeux de quelque costé que vous voudrez dedans l'Italie ou dehors, vous trouuerez par tout des ames grandes, & d'acquisition, & de naturel. Je veux que vous soyez condamné, que pouuez-vous auoir pis que le bannissement ou la prison? Que scauroit craindre le corps au delà de la flamme & de la mort? Considerez chacune de ces douleurs à part: & quant & quant ramenteuez-vous ceux qui l'ont mesprisée, vous serez plus en peine de les choisir que de les chercher. Rien ne déplut à Rutillius en sa condamnation, que d'auoir esté mal-iugé. Metellus en son bannissement eut patience: Rutillius print plaisir au sien. L'un reuint pour gratifier sa Republique qui le r'appelloit: l'autre prié par Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuser, en vn temps, où luy refuser estoit crime capital. La prison ne fit point taire Socrate, on luy donna moyen de se sauuer; mais il n'en voulut rien faire, & demeura, pour apprendre aux hommes le mespris de deux choses qu'ils apprehendent le plus, la mort, & la prison: Mutius se rostit la main; c'est vne chose bien cruelle que le feu: mais

combien l'est-il d'auantage quand c'est vous-mesme qui vous estes occasion de le sentir ? Vous voyez vn homme qui ne sçait que c'est de science, & qui n'a iamais ouï leçon du mespris de la douleur, ny de la mort, forifié seulement d'un courage militaire, se donner luy-mesme la punition d'un dessein mal executé. Il demeura ferme à regarder fondre sa main dans la flamme : Et quoy qu'il ne luy en restast plus que les os dépouillez, ne l'osta iamais que l'ennemy mesme ne luy fist ôster le feu. Il pouuoit bien faire quelque chose avecque plus de succéz, mais non avecque plus de valeur. Voyez comme la cruauté n'est pas ny si dure ny si tendre à ordonner le supplice, comme est la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porfenna de pardonner à Mutius la volonté qu'il auoit eüe de le tuer, qu'à Mutius de se pardonner à soy-mesme la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir point tué. Vous me dirés que ce sont contes qu'on fait aux escoles, & que tantost quand il sera question de mespriser la mort, j'auray l'exemple de Caton tout prest à mettre sur le bureau. Pourquoy ne l'y mettrois-je ? pourquoy ne vous representerois-je comme ceste nuit qui fut sa dernière, lisant le liure de Platon, son espée au cheuet de son liét : (car il auoit aussi bien pourueu à pouuoir mourir qu'à le vouloir) apres auoir donné l'ordre, qui se pouuoit donner au

desordre où estoient les affaires, il pensa qu'il falloit faire en sorte que Caton ne pust recevoir la vie ou la mort de personne : Et pour cét effet ayant tiré du fourreau son espee, qui iusques-là n'avoit iamais fait de sang. Tu n'as rien gagné, dit-il, fortune d'avoir traicté toutes mes entreprises. Iusques icy j'ay combattu pour la liberté de ma patrie : mais non encores pour la mienne. Je ne me suis point obstiné pour vivre libre, mais pour vivre entre des libres. Maintenant que les choses du monde sont déployées, & que leur confusion n'a plus de remede : il est temps de mettre Caton en lieu de seurété : Et là dessus il se la plongea dans l'estomach : Et bien-tost apres diminué de sang & de force, mais aussi ferme de courage qu'auparavant, non plus encolere contre Cesar, mais contre soy-mesme, à faute d'armes fourra les mains dans sa playe, en arracha les emplastres, & les bandes & fit sortir cét esprit si genereux & si braue, qui ne pouvoit rien voir au dessus de soy. Je ne vous ameine pas tous ces exemples pour exercer vostre esprit, mais pour vous asseurer contre ce qui vous fait le plus de peur. Or il n'y a point de meilleur moyen de vous asseurer, que de vous monstrez que les mespris de ce moment de rendre l'ame est vne resolution où les plus grands personnages sont bien souvent égaletz par des esprits foibles, qui iamais en autre oc-

easion n'ont donné tesmoignage d'auoir du
 cœur. Scipion, de qui le grand Pompée
 auoit espousé la fille, ayant esté raporté
 par vn vent contraire à la coste d'Afrique,
 où tout aussi tost il se trouua tellement in-
 uesty dans son vaisseau, qu'il n'y auoit moyen
 qu'il eschappast, se donna de l'espée au
 trauers du corps; Et comme il ouyt qu'on
 demandoit où estoit le General; il respon-
 dit, le General se porte bien Ceste parole
 le fit aller du pair avecque tous ceux de sa
 maison; & continua l'opinion qu'on auoit,
 que l'Afrique estoit fatale à la gloire des
 Scipions Ce fut beaucoup de vaincre Cartha-
 ge; mais ce fut encore plus de vaincre la
 mort. Le General, dit-il, se porte bien. Eust-il
 esté raisonnable qu'un General, & vn General
 qui commandoit à Caton mesme, fust mort
 d'une façon moins braue & moins relucée? Je
 ne vous veux point amuser à lire les hystoires
 ny à réueiller tous ceux des siècles passez,
 qui ont méprisé la mort, dont le nombre
 est infiny: regardez seulement le nostre, de
 qui nous accusons ordinairement la mole-
 ste & la dissolution. Vous y en trouuerez de
 toutes qualitez, de toutes fortunes, & de
 tous âges, qui n'ont point fait de cas de s'ôter
 la vie, pour donner la mort à ce qui les affli-
 geoit. Je vous jure, Lucilius, qu'il y a si
 peu d'occasion de craindre la mort, que ie ne
 croy point qu'il y ayt rien de comparable au
 bien que nous en receuons. Ne vous souciez

donc point des menaces de vostre partiel & combien que vostre conscience vous doive faire attendre vn bon succez de vos affaires ; toutesfois pource que pour gigner la cause il ne suffit pas de l'auoir bonne, promettez - vous d'vn costé qu'on vous rendra iustice ; mais de l'autre preparez - vous à vous consoler , quand on ne vous la rendra point.

III. Sur tout souuenez - vous de considerer les choses hors de leur tumulte : voyez de prés ce que c'est : vous n'y trouuerez rien d'épouuantable que le seul épouuantement que nous en prenons. Nous ne sommes en cela gueres moins enfans que les enfans mesmes. Ceux qu'ils aiment le plus , qu'ils ont le plus accoustumé de voir tous les iours, leur font peur quand ils sont masquez. Les choses ont leur masque aussi bien que les hommes. Il le leur faut oster , & le regarder en leur visage naturel. Que pensez - vous faire de me monstrier des glaiues , des feux , & vne troupe de bourreaux qui grincent les dents à vos costez ? Ne vous cachez point sans cét equipage : cela est bon pour faire peur à des niais. C'est la mort dequoy mon valet & ma seruante firent dernièrement si peu de cas. A quoy est bonne ceste monstre de foitiers , de tortures, & de gestes destinées à chaque partie du corps pour le tourmenter ? Que veulent dire tous ces instrumens à deschirer vn homme piece à

pièce que vous nous desployez avecque tant d'appareil ? Ostez-nous ce qui nous estonne, faite taire les gemissemens & les cris : supprimez ceste aigreur de voix que le desmembrement fait esclatter ; qu'est-ce que toute vostre pompe, sinon la douleur mesme d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement ? si ie la puis supporter c'est peu de chose, si ie ne puis, i'en seray bien tost hors. Representez - vous ce que tant de fois vous avez ouy dire. Souvenez-vous de ce que si souvent vous avez dit vous mesmes ; & rendez par effect resmoignage de la verité de vostre doctrine. Il n'y a chose si honteuse, que la reproche qu'on nous fait ordinairement, que nostre Philosophie se limite à des paroles & ne va point iusqu'à l'action,

IV. Que voulez-vous dire ? est-ce à ceste heure que vous vous advisez, que vous estes suiet à la mort, au bannissement & à la douleur ? ce sont toutes choses à quoy vous estes né : faisons compte que tout ce qui peut estre sera. Je sçay bien que vous n'avez point attendu mon conseil à vous resoudre : Aussi ne veux-je de vous autre chose pour ceste-heure, sinon que vous ostiez ce trouble de vostre esprit : autrement vous serez esbahy, que vous le trouuerez lasche quand il sera question de l'employer. Tirez-le du particulier au general : dittes - luy que ce corps est mortel & fragile, & que

non seulement l'injure, ou l'oppression d'une force plus grande que la sienne, mais sa volupé propre peut estre occasion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigestions. le vin des paralyses, les femmes des affoiblissements de pieds, de mains, & de toutes les jointures. Mais que fera-ce si je deuiens pauvre: j'auray beaucoup de compagnons. Si ie suis banny, ie feray compte d'estre originaire du lieu meisme, où il me sera commandé d'aller. Si j'ay les fers aux pieds ie diray: Et quoy? suis-je libre en l'estat où ie suis? Ne suis je pas attaché naturellement à ceste masse de chair? Si ie meurs, ie cesseray de pouuoir estre malade, ie cesseray de pouuoir estre prisonnier, ie cesseray de pouuoir mourir. Je ne suis pas si mal aduisé d'apporter icy la chanson d'Epicure; Que ce sont contes que les apprehensions qu'on nous donne des enfans, qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne vne rouë, de Sisiphe, qui porte vne pierre qui retombe, de Titie, de qui le poulmon & le foye renaissans à mesure qu'ils sont mangez, soient eternellement deschirez par un vaurour. C'est à faire aux enfans de craindre Cerbere, des lieux sans iour, & des Fantolmes qui n'ont autre chose que des os. La mort ou nous consume, ou nous laisse aller. Si elle nous laisse aller, ce que nous auons de meilleur nous demeure, & ne perdons que ce qui ne faisoit que nous charger. Si ell-

nous consume, comme nous ne pouuons plus sentir de bien, aussi ne pouuons - nous plus souffrir de mal. Trouuez bon que ie vous rapporte icy vn de vos vers, & que ie die que vous ne l'avez pas plus escrit pour les autres, que pour vous. Il n'y a point d'apparence de dire vne chose & penser le contraire; combien est-ce plus de honte de desmentir ce qu'on a escrit.

IV. Il me souuient d'auoir veu quelque trait de vous, où vous disiez que nous ne tombions pas tout d'vn coup en la mort, mais que nous y descendions par degrez, & vne piece apres l'autre. Il n'est iour que nous ne mourions, car il n'est iour que nous ne perdions quelque chose de nostre vie, & lors mesmes que nous croissons, nostre vie décroist. Nous auons esté enfans, garçons, & ieunes hommes. Ces âges là sont perdus pour nous: le temps passé iusques à hier est tout ensuanoüy, & le mesme iour où nous sommes est moitié à nous, & moitié à la mort. Comme ce n'est pas la derniere goutte d'eau qui vuide vne clepsidre, mais toutes celles qui sont coulées auparavant, ainsi l'heure derniere où nous cessons d'estre, n'est pas seule qui fait nostre mort, mais bien elle est seule qui l'accomplit. C'est l'heure où nous sommes arriuez au logis: mais nous auons esté long-temps par les chemins. En faisant toute ceste description, avec vostre suffisance acconstu-

mée, & qui tousiours grande, semble encor auoir quelque vehemence particuliere quand il est question de rendre tesmoignage à la verité, vous auez dit :

L'homme a plus d'un trespas, mais le dernier l'emporte.

J'aime mieux que vous vous amusez à vous lire, qu'à lire ma lettre. Vous verrez en vos vers que ceste mort de qui nous auons tant de peur est bien la dernière, mais qu'elle a esté desia précédée par beaucoup d'autres. Je voy bien où vous voulez venir. Vous demandez s'il y aura rien dans cette lettre? Je m'en vay vous mettre quelque chose qui se rapporte à la matiere que nous auons traitée. Epicure ne blasme pas moins ceux qui desirent la mort, que ceux qui la craignent. Voicy ce qu'il dit. C'est vne mocquerie de vouloir mourir par vn degoust de viure, veu que de la vie que nous demenons, nous vient l'occasion de vouloir mourir. Et en vn autre lieu: Est-il rien de si ridicule que de souhaiter la mort, veu que c'est la crainte que nous en auons, qui nous fait déplaire de la vie. Ce n'est pas tout que de la souhaiter. Il en est de si mal-aduisez ou plustost si hors du sens, qu'ils se font mourir eux-mesmes, pour la peur qu'ils ont de mourir. Prenez celuy que vous voudrez de tous ces points: il vous fortifiera l'esprit en la patience de la vie & de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie, mais aussi ne la faut-il pas trop haïr. Nous n'auons pas

pas moins de besoin de nous résoudre au dernier qu'au premier ; Et quand la raison mesme nous conseille de mourir , il le faut faire avec iugement , & non pas y courre à bride abbatuë. Vn homme de courage , & qui a la teste bien faite, ne s'en doit pas fuir de la vie, il en doit sortir. Euitons sur toutes choses cette passion , à qui beaucoup se laissent gagner , de vouloir mourir sans sçauoir pourquoy. Car en la mort, comme en autre chose, l'esprit de l'homme a quelquefois des mouuemens inconsiderez. Il n'y a point de distinction de qualité, ny de suffisance. Chacun se laisse emporter : les sots & les poltrons, comme les galands & les braues ; ceux-cy pour auoir trop de cœur & ceux-là pour n'en auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & voir tousiours de mesmes choses. Ils ne haïssent pas leur vie, mais ils en sont ennuyez. Ce sont des considerations où la Philosophie mesme nous amene quelquefois. Ne ferons-nous iamais autre chose que nous leuer, coucher, manger, auoir faim, trembler de froid, & bruslet de chaud ? C'est tousiours à refaire : les choses du monde sont enfilées d'une sorte, qu'en s'entrefuyant elles se suivent. La nuit presse le iour, le iour la nuit, L'Esté, l'Automne ; L'Hyuer & le Printemps sont le commencement & la fin les vns des autres. Tout se passe, mais c'est pour reuenir : ie ne voy rien que ie n'aye

veux: ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a personne qui n'en fust dégousté ; il y en a assez qui n'estiment pas la vie vne chose fasteueuse, mais il leur semble qu'elle est superflue, & qu'il y a moyen de s'en passer.

EPISTRE XXV.

ARGVMENT.

1. *Les mauuaises habitudes quelques enracinées qu'elles soient, ne sont point incurables.*
 2. *Le plus pauvre du monde, est assez riche, pour auoir ce qui est necessaire.*
 3. *Qu'il nous faut représenter vn témoin en toutes nos actions: il n'importe quel, pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayant honte de faire paroistre leurs vices de uant luy.*
 4. *L'homme de bien doit viure chez soy, & le méchant en compagnie.*
- I. **Q**uant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller par vn mesme chemin. Il y en a vn duquel il suffit

de redresser les imperfections ; mais de l'autre, il les faudra rompre tout à fait. Je parleray librement : Si ie ne pique librement, ie ne suis point son amy. Et quoy , voudriez-vous mettre vn homme de quarante ans en tutelle ? Ce n'est point vn âge capable d'instruction. Il faut qu'une ame soit tendre, pour prendre le ply qu'on luy veut bailler. Ie ne sçay pas ce que i'advanceray : mais puisque mon deuoir me commande que ie l'entreprene, ie courray la fortune de l'évenement. Il n'est point de mal incurable, quelque entraciné qu'il soit : mais il se faut bander contre l'intemperance, & reduire le patient à souffrir beaucoup de choses contre sa volonté. Quant à l'autre, ie n'en suis gueres plus assuré ; tout ce que i'y voy de bon , c'est qu'il rougisse, quand il fait quelque faute ; Tant qu'il aura cette honte, i'en auray bonne opinion : Il la luy faut entretenir. Pour le regard de cet endurcy, ie ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement, de peur de le desesperer. Il faut choisir le temps à propos , pour y tenter quelque chose, & le prendre, s'il est possible, quand il est en bonne humeur, & qu'il semble estre en quelque disposition d'amendement, ie ne me tromperay iamais en ses interualles. Quand il sera sage, ie m'attendray de le revoir plus égaré que iamais, & quoy qu'il n'y paroisse pas de vice , ie ne laisseray pas de croire qu'il y en ayt.

136 LES EPISTRES

II. Je donneray quelques iours à cét exercice, & verray ce qui s'y pouëra faire. Quant à vous, faites-nous voir vostre resolution, & vous dépêchez de serrer bagage. Rien de ce que nous auons ne nous est nécessaire : si nous nous rangeons aux Loix de Nature, nous sommes riches. Ce qui nous fait besoin, ne couste rien ; ou s'il couste quelque chose, c'est si peu, que cela ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que du pain & de l'eau. Le plus pauvre du monde est assez riche pour en auoir. & qui s'en contente, sa condition est aussi bonne que celle de Iupiter. C'est l'opinion d'Epicure, de qui ie vous vay dire vn autre beau traict : Faites, dit-il, toutes choses, comme si quelqu'un vous regardoit.

III. Il n'y a point de doute que vous ne fussiez beaucoup pour vous, de choisir quelqu'un, sur qui vous ayez tousiours les yeux. & que vous imaginiez tousiours present, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien ; toutesfois prenez le premier venu : ie me contenteray que vous pensiez tousiours estre en la presence de quelqu'un. La solitude ne nous persuade iamais que du mal : quand vous serez si suffisant, que vous aurez honte de vous-mesme, vous pourrez alors donner congé à vostre Gouverneur. Iusques à ce que cela soit, mettez-vous en la conduitte de quelque homme.

d'autorité : soit Caton , Scipion, ou Lelius c'est tout vn qui ; pourueu que sa vie soit telle , que les plus perdus ayent quelque honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

IV. Quand vous en serez venu là , que de vous porter honneur à vous mesmes , ie vous donneray le mesme conseil que donne Epicure. Pensez que vous n'avez iamais plus de besoin de vous retirer en vous - mesme, que quand vous estes contraint d'estre en compagnie. Gardez - vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous ne seriez pas bien alors de vous quitter. Regardez-les tous l'un apres l'autre , il n'y en a pas vn qui ne se trouue mieux en toute autre compognie que la sienne. Ne vous retirez iamais plus en vous mesme , que quand il faudra que vous soyez en compagnie ; mais ne vous y retirez pas, si vous n'estes homme de bien, & si vous n'avez l'ame sans tumulte, & sans passion : Car alors vous seriez mieux de vous quitter , & vous en aller avec la troupe ; vous ne scauriez estre plus mal avec autre qu'avec vous.

EPISTRE XXVI.

ARGUMENT.

1. *La vieillesse affoiblit le corps, & fortifie l'ame, en la desliurant des vices.*
2. *La mort qui est causée par la vieillesse est douce.*
3. *La mort est le iuge veritable de nostre vie.*
4. *Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.*

I. **I**E vous disois il n'y a gueres, que ie m'en allois arriuer tout bellement à la vieillesse; Mais à cétte heure, ie me doute que la vieillesse ne soit demeurée bien loin derriere moy. Ma disposition & mes ans se doiuent desormais nommer d'une autre façon. Quand on parle de vieillesse, on n'entend pas un âge rompu, mais seulement lassé. Ce que j'ay, c'est de crepitude; ie suis au bout de la carrière: Toutefois ie ne craindray point de dire que ie ne me sens incommodé que du corps, & que ie n'eus jamais l'entendement plus sain, ny plus entier: ie n'ay rien de vieil en moy que les vices, & les parties destinées à leur usage;

L'esprit est vigoureux, & se réjouit que le
 corps ne luy donne gueres plus de traver-
 ses. A cette heure qu'il est deschargé d'une
 bonne partie de son faix, il ne demande que
 de l'exercice, & ne veut dementir, quand ie
 parle de ma vieillesse. Il dit qu'il est en sa
 fleur : ie suis content de le croire, & de le
 laisser faire; mais si veux-je regarder ce que
 ie dois de mon amendement à la Philoso-
 phie, & ce que i'en dois à mon âge. Ie veux
 mettre d'un costé ce que ie puis faire, & ne
 veux pas faire. Et de l'autre ce que ie veux
 bien faire, & que ie ne puis : car si ie veux
 quelque chose de plus que ce que ie puis, ie
 suis bien ayse de mon impuissance. Quelle oc-
 casion auons-nous de nous en plaindre, &
 quelle incommodité nous est ce, que ce qui
 deuoit auoir fin, soit acheué? vous me respon-
 drez, qu'il n'y a point de plus grand déplai-
 sir, que d'aller en diminuant, & se voir com-
 me foudre de iour en iour : car nous ne tom-
 bons pas d'une secousse, & ne sommes pas ré-
 uersez d'un seul effort. Nous auons tous les
 iours quelque coup d'ongle, & d'une heure à
 l'autre perdons quelque chose de nostre vi-
 gueur. Mais comme scaurions nous mieux
 partir du monde, que d'estre par vne dissolu-
 tion naturelle insensiblement amenés à no-
 stre fin? Non qu'il y ayt du mal à mourir
 tout d'un coup, & sortir inopinément de cette
 vie : mais pource que c'est vne douce voye
 que d'en estre retiré bellement.

III. De moy, comme si i'estois sur le point d'en faire l'experience, & en ce dernier iour qui prononcera l'arrest de mes années passées, ie me considere & me tiens ce langage: Tout ce que i'ay dit ou fait iusques à cette heure, n'est rien. Si i'ay donné quelques resmoignages de mon courage ç'a esté en chose de peu de merite, & y a eu plus d'imposture que de verité. Je n'ay rien fait que beaucoup d'esperances ne m'ayant sollicité de faire: Si i'ay quelque chose de bon dans l'ame, la mort me le dira. C'est pourquoy, sans m'effrayer, ie me prepare à cette iournée ou le malheur leué, ie verray si mon courage est aussi braue que ma langue, & si les rodomontades que i'ay faites contre la fortune n'estoient point autant d'artifices pour me faire estimer ce que ie n'estois pas. Ne prenez point garde à l'opinion des hommes, elle est ordinairement douteuse, & peut pancher au plus tost d'un costé que d'autre. Mettez à part toute l'estude que vous avez iamais faite, la mort vous ingera. Ce ne sont ny les disputes, ny les discours profonds, ny les preceptes de Philosophie, qui font paroistre la force de l'ame: car bien souvent ceux qui ont le courage plus bas, ont le langage le plus haut: C'est à rendre l'esprit, qu'on voit ce qu'un homme a dans le cœur. La condition me plaist bien, ie n'ay point de peur de ma cause. Voyla comme ie m'entretiens;

mais faites compte que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous estes plus ieune qu'il importe. La mort ne conte pas les années : Elle vous attend peut-estre ailleurs que vous ne pensez : & pource attendez-la par tout. L'estois prest à clorre ma lettre, & prenois desia le cachet. Mais il m'est souuenu, qu'il luy falloit garnir la bougette, & luy bailler dequoy faire son chemin. Je ne vous dis point où ie fouille. Vous le sçavez bien : ayez tant soit peu de patience: ie vous iray querir chez moy dequoy payer.

IV. Cependant Epicure me prestera ceste sentence : Aduisez lequel sera le meilleur, que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'apprendre avecque tant de peine, vne chose que nous ne deuons faire qu'une fois : & ie trouue au contraire, que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne faut iamais cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamais estre asseurez de bien sçauoir. Mediter la mort, c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute puissance : pour le moins il en est hors : il se moque des prisons, des gardes & des cachots : il a la porte ouuerte. Tout ce qui nous arreste, c'est l'amour de la vie. Il n'est pas bon de la quitter du tout : mais il en faut retrancher

quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empesche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quelque iour.

EPISTRE XXVII.

ARGUMENT.

1. *Les Vieillards sont blasrables, qui aiment les plaisirs des ieunes gens & qui ne font mourir leur vice devant qu'eux.*
2. *La Vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'acquiert pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.*

1. **V**OUS me direz, que ie vous presche à present, que ie me suis presché moy - mesme, & que m'estant mis en bon estat, ie passe mon temps à reprendre les autres. Je ne suis pas si presomptueux, de me sentir malade, & faire le medecin: Mais comme gardant le liét, tous deux en mesme chambre, ie deuise avec vous de nostre maladie, & vous fais participant des remedes que ie sçay pour la guerir. Quand ie parleray donc à vous, pensez que c'est à moy-

mesme que ie parle, & que deuant vous en mon cabinet ie me demande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie. Regardez quel aage vous auez : & vous aurez honte d'auoir les mesmes volonteés & les mesmes desseins que vous auiez, quand vous estiez encor enfant. Deuant que de mourir faites pour vous vne chose, que les vices meurent premier que vous. Quittez toutes ces voluptez, pleines de trouble & de tumulte, qui vous cousteront bien cher vn iour. Les passées font de mal autant que les futures. Quelque bon sucez qu'ayent les crimes, ils ne laissent pas de gesner l'ame apres l'execution : Le trouble qu'ils donnent ne se passe pas avec eux. Il en est de mesme d'un plaisir que la vertu n'accôpagne point. Il a tousiours le repentir à sa queue, il n'est ny solide ny fidelle. Et quand il ne seroit point dommageable, la fuite nous donne assez de suiet de le fuir.

II. Voyez plustost de treuuer quelque bien qui soit durable, or il n'y en a point d'autre que celuy que de soy l'ame prend elle mesme. C'est de la vertu seule que viennent les ioyes perpetuelles, & qui sont hors de toute apprehension. S'il y a de l'obstacle, il passe au dessus d'elle, comme vn nuage, qui ne leur empesche point le iour. Quand sera-ce que nous serons si heureux d'y paruenir ? Certainement nous ne nous arretons pas tout court : mais nous nous

haltons bien lentement. Il y a encore bien de la besogne. Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, & trauailler vous mesmes. Ce n'est point chose qui se fasse par procureur il y a d'autres sciences, où l'on peut prendre de l'ayde pour estudier. Il y auoit de mon temps vn Caluisius Sabinus fort riche, & qui auoit de l'esprit & le reue-
 nu d'un affranchi. C'estoit l'homme que ie vy iamais, qui auoit la plus manuaise grace à faire le grand. Il auoit si peu de memoire, que s'il vouloit parler d'Ulysse, d'Achille, ou de Priam, il ne sçauoit pas trouuer leurs noms quoy qu'il les connuist mieux, que nous ne cognoissons nos maistres d'escole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux-cy qui forgent les noms, quand ils ne les sçauent point, n'en donna de si faux à personne, comme ce pauvre homme en donnoit aux Grecs & aux Troyens: Et cependant il auoit en-
 uie d'estre tenu pour vn sçauant personnage. Il s'auisa pour auoir plustost fait, d'auoir des esclauues, & les acheter bien cher, dont l'un sçeut Homere par cœur, & l'autre Hesiodé: les neuf Lyriques eurent aussi chacun le sien. Ne vous estonnez pas, si ie vous dis qu'il les acheta bien cher. Il n'en treuua point: il les fit faire exprés. Quand il eut dressé tout cet equipage, il commença de rompre la teste à ceux qu'il appelloit à manger avecques luy. Ses protocoles estoient à ses pieds, qui luy fournissoit des vers,

à mesure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié, que l'autre ne luy échappast. Vn Sabellius Quadratus, qui ne faisoit autre mestier que de suiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoir pas beaucoup d'entendement, & se rire d'eux en mangeant leur bien, luy conseilla d'auoir des valets à luy ramasser les paroles. Comme Sabinus luy eust dit, que ces esclaves luy coustoient deux mille escus la piece: Vous eussiez eu, respond Sabellius, autant d'armoires à meilleur marché. Toutefois il auoit ceste bonne opinion de soy, qu'il pensoit estre le plus sçauant homme qui fust en sa maison. Le mesme luy conseilla de s'exercer à lutter. Sabinus homme mal sain, passe & extenué, luy ayant respondu là dessus. Comme voudriez vous que ie luttasse? tout ce que ie puis faire c'est de viure. Te vous prie dit-il, ne dittes pas cela, vous avez tant de vallers, si grands & si forts à vostre commandement: vne bonne ame ne tombe point au commerce; Et quand il s'en trouueroit à vendre, ie ne pense pas qu'il se trouuast personne qui en voulust acheter: Quant à la mauuaise, on ne trafique d'autre chose. Mais prenez ce que ie vous doy & adieu. C'est richesse qu'une pauureté qui se range aux loi de nature. Epicure a tousiours ce langage en la bouche, & n'en change que les paroles. Mais on ne peut

iamais trop dire ce qu'on ne peut iamais assez sçauoir. Il est des personnes à qui il ne faut que monstrier les remedes , & d'autres à qui il les faut mettre dans la teste à coups de marteau.

EPISTRE. XXVIII.

ARGUMENT.

1. *Le changement des lieux ne profite point à ceux qui portent leur vice avec eux.*
2. *Fuir le bruit du Palais.*
3. *Cognoistre sa faute , c'est estre en voye d'amandement.*

1. **V**OUS vous estonnez que tant de voyages que vous auez faits , & tant de lieux où vous auez esté , ne vous ont fait passer vostre humeur melancholique ; Et pensez estre seul à qui cela soit arriué. C'est l'esprit qu'il faut changer , & non pas l'air. Passez tant de mers que vous voudrez : reculez-vous en des solitudes, où iamais homme ne mette le pied : En quelque part que vous allicz , vous aurez toujours vos vices avecque vous. Quelqu'un faisant vn iour ceste, mesme plainte à Socrate, il luy dit : Pourquoi vous estonnez-

vous que vos voyages vous soient inutiles, veu que vous vous portez par tout où vous allez ; la cause qui vous fait partir s'en va quant & vous. Quel grand profit vous peut faire de voir , & connoistre des païs & des villes , que iamais vous n'avez connus ny veus. Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulez-vous sçauoir d'où vient que vous ne gagnés rien de fuir ? vous-vous enfuyez avecque vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit : autrement, soyez où vous voudrez ; vous ne serez iamais bien : faites compte que vous estes aujourd'huy comme est ceste Sibille en Virgile , quand l'enthousiasme le prend, & qu'elle a dans le corps vn Esprit autre que le sien.

*La Prestresse tempeste , & voudroit bien
pouuoir*

Mettre le Dieu dehors.

Vous courez de tous costez , pensant vous descharger de ce qui vous presse , & tant plus vous vous remuez , tant plus vous en receuez d'incommodité ; comme vous voyez dans vn vaisseau ; que ces paquets qui ne bougent d'vne place , ne l'esbranlent point, & que quand ils sont jettez inégalement d'vn lieu à l'autre , ils le font perdre , & presque renuerser de leur costé. Tout ce que vous faites , vous le faites contre vous. Vous vous gastez de vous remuer , vous donnez des heurts à vn malade. Quand vous serez guery, vous n'irez en lieu qui ne vous don-

ne du plaisir. Quand on vous releguerait au bout du monde, & qu'on vous confinerait en la Region la plus sauvage qui soit sur la terre, quelque barbare qu'y soit le peuple, vous y trouueriez de l'hospitalité. L'importance de vostre repos est en vous, & non pas au lieu où vous allez. Il ne peut chaloir où nous soyons : C'est folie de s'en soucier : il faut faire contre que nous ne sommes point nez pour vn petit coin de terre, mais que le Monde entier est nostre patrie. Si vous auiez ceste impression, vous ne vous estonneriez pas, que la diuersité de tant de lieux, où le degoust vous a chassé de l'vn à l'autre, ne vous auroit de rien seruy. Ce n'est pas voyager ce que vous faites : c'est roder & tournoyer. Vous estes auourd'huy en vn lieu : demain en l'autre ; comme si la felicité que vous cherchez, ne se pouuoit pas trouuer par tout. En quelle part du monde scauroit-on oüir plus de tempeste, qu'en vn Palais ? & cependant qui seroit contraint d'y viure, on trouueroit moyen d'y auoir du repos.

I I. Mais tant que l'election de ma demeure me sera libre, ie m'en tiendray le plus loin que ie pourray. Car comme il n'est point de corps si bien composez qu'une demeure mal aérée n'apporte quelque alteration à leur santé : tout de mesme, quand vn esprit vertueux n'a pas encore atteint sa perfection, mais est encore en chemin d'y arriuer, il est des choses, qu'il fait beaucoup

pour luy de n'approcher point. Je ne suis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdus se jettent au milieu des ondes : & nourris volontairement dans le tumulte, ne sont pas bien aises, s'ils ne sont tousiours aheurtiez contre quelque difficulté. Je ne dy pas que si les occasions s'en presentent, vn homme sage ne les recoiue avecque patience. Mais il ne prendra pas plaisir à les chercher : il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gagné de s'estre demeslé de ses vices, s'il luy falloit toute sa vie auoir le ballay en main, pour nettoyer les ordures de son voisin : Vous me direz que Socrate eut trente Tyrans en teste, & que iamais ils neluy peurét faite faillir le cœur. Qu'importe le nombre des maistres, il n'y a qu'une seruitude. Quiconque la peut mespiser quand il y auroit autant de maistres qu'il y a d'hommes au monde, il est libre.

II I. Il est temps de cesser : mais il faut premierement acquiter la gabelle. Le commencement de s'amender, c'est de connoistre qu'on a failly. Epicure est autheur de ceste sentence, qui est tres-belle à mon iugement. Car qui ne pense point faillir, ne sçrauoit vouloir qu'on le reprenne. Il se faut prendre en faute deuant que de s'amender. Il en est qui font gloire de leurs vices. Estimez-vous qu'un qui ne pense point estre malade, se mette en peine de chercher le Medecin : Et pour ce faites ce qu'il vous sera

possible pour vous convaincre. Informez contre vous : soyez premièrement vostre accusateur, & puis vostre iuge. A la fin, demandez grace, mais ne la vous donnez pas quand vous penserez meriter punition.

EPISTRE. XXIX.

ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point a estre repris.*
2. *Les meschans ne rient pas long-temps.*
3. *La vertu enseigne le mespris de la mort.*
4. *On ne peut plaire au peuple, & estre homme de bien.*

I. **V**OUS me demandés des nouvelles de Marcellinus, & desirez sçavoir ce qu'il fait: ie ne le voy gueres. Ce n'est pas que ie luy donne sujet de s'eloigner de moy; mais il ne prend pas plaisir d'oïr la verité. Toutesfois il n'a plus que faire de rien craindre de ce costé-là. Car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter. C'est pourquoy tout le monde n'approuve

pas ceste franchise generale de Diogene, & des autres Cyniques; qui sans distinction de personnes, faisoient des remonstrances aux premiers qu'ils rencontroient en leur chemin; Car à quel propos vous amuseriez-vous à prescher vn sourd, ou vn muet? Mais vous direz: Pourquoi ne feray-je bon marché des paroles, puis que c'est chose qui ne couste rien? Je ne puis pas sçauoir si ie feray le profit de celuy que jaduertiray: mais ie sçay bié que ie n'en puis aduertir beaucoup, que ie ne fasse le profit de quelqu'un. Il faut ouurer la main: qui fait beaucoup d'entreprises, c'est force qu'il y en ait vne qui luy succede. Pour moy, Lucilius, ie ne suis pas d'auis qu'un homme d'honneur en vse de ceste façon. Son autorité perd son lustre par ceste communication trop vniuerselle; Et ceux qui se corrigeroient par les remonstrances, s'il ne les rendoit pas si communes, n'en peuuent faire compte, quand ils voyent que sans élection de sujets ny de personnes, il les employe en toutes occasions indifferemment, il n'est pas besoin que celuy qui tire, donne à tous coups dans le blanc: il n'y a point d'art en ce qui se fait par accident. La sagesse est vn art: il est raisonnable qu'elle ait vn but, qu'elle choisisse ceux qu'elle iugera capables d'instruction, & quitte les autres, non du premier coup toutefois, mais apres auoir essayé tout ce qu'elle aura jugé propre pour leur guérison. Je ne tiens pas

que Marcellinus soit du tout perdu ; Toutesfois pour le sauuer, il ne faut plus guerres tarder à luy tendre la main. C'est vn bel esprit, mais qui prend desia le chemin de se gaster. Il en fera ce qui pourra ; i'en courray la fortune, & luy diray librement mon aduis, de ce que ie luy verray faire mal à propos.

I I. Je sçay bien qu'il se mettra tout aussi tost sur ses bouffonneries, qui feroient rire vn mort, & se moquera de luy-mesme le premier, & puis de moy. Je n'autay pas ouuert la bouche, qu'il ne me preuienne, & que le premier il ne me die tout ce que ie luy penseray dire. Il recherchera tout ce qui se passe en nos Escholes, & me remettra deuant les yeux les salaires des Philosophes, leurs amies, & leurs bonnes cheres. Il m'en montrera l'vn au Bourdeau, l'autre au Cabaret, & l'autre à la Cour. Il me montrera aussi ce plaissant Philosophe Ariston, qui se fait promener en vne chaire, & discourt en cette belle posture : car c'estoit l'heure qu'il prenoit pour trauailler. C'est celuy de qui Scaurus, vn iour qu'on disputoit de quelle Secte il estoit, respondit : Je sçay bien qu'il n'est pas Peripateticien ; & Iulius Grecinus ce grand personnage, estant interrogé quel iugement il faisoit : Je ne puis, dit il, que vous en dire. Car ie ne sçay ce qu'il fait sur cette selle entre deux limons, comme si on luy eust parlé d'vn cocher

Il me mettra deuant le nez tous ces Charlatans, qui pour leur honneur eussent mieux fait de ne se meller point de la Philosophie, que d'en trafiquer indignement comme ils font. Mais tenez - vous préparé à souffrir toutes ces iniures. Peut-estre qu'il me fera rire : & peut - estre aussi que ie ie feray pleurer : s'il continué de rire, ie seray bien aise, puis qu'il faut qu'il ait du mal, que pour le moins sa folie soit de belle humeur. Quoy qu'il en soit, la gayeté de telles gens n'est iamais longue : prenez-y garde ; vous les verrez tout d'un coup pasmez de rire, & en moins de tourner la main, ils crieront comme enragez. Ie suis resolu de l'entreprendre, & de luy monstrier que ie ne l'estime pas si peu comme font beaucoup d'autres : si ie ne déracine du tout ses vices, ie les garderay de croistre. Sa maladie ne guerira pas ; mais elle aura de bons interualles ; & peut - estre qu'apres les interualles la parfaite guérison pourra venir. Quand on ne feroit que l'en soulager, à vn malade ce n'est pas peu. Vne bonne relasche est vne espee de santé.

III. Tandis que ie me prepare à son instruction, vous, qui desia pouuez quelque chose, & qui par la consideration du progrès que vous auez fait jusqu'à cest'heure iuge à peu pres ce que vous pouuez faire à l'aduenir ; formez vostre vie, releuez vostre courage, faites ferme contre tout

ce qui est formidable , & ne vous souciez point du nombre de ceux qui vous pensent faite peur. Ne seroit-ce pas vne folie bien manifeste de craindre la multitude , en vn lieu où il faut venir l'vn apres l'autre. Plusieurs vous peuuent bien menacer : mais en vostre mort il n'y a passage que pour vn. C'est le reglement, qu'a fait Nature. Vn vous a donné l'ame, vn vous l'ostera.

I V. Si vous auiez quelque discretion, vous ne me demanderiez plus rien. Mais ie ne veux rien auoir du vostre; ie m'en vay vous jeter ce que ie vous doy. Je n'ay, iamais eu volonté de plaire au peuple : car ce que ie sçay, le peuple ne l'approuue pas; & ce que le peuple approuue, ie ne le sçay pas. Vous me demandez, qui dit cela ; Ne sçauiez-vous pas qui est mon Chaland ; Epicure. Mais il n'y a Philosophe , de quelque Secte qu'il soit, Peripaterique, Academique, Stoïque ou Cynique, qui ne vous en die autant que luy. Il n'est pas bien aisé qu'un homme à qui la Vertu plaît , puisse plaire au peuple : on ne peut auoir sa bonne grace, que par des moyès qui ne valent rien : il faut donner ordre de luy ressembler. Si vous n'estes des siens, vous ne sçauriez estre à son gré. Or en vostre établissement, vostre opinion vous importe bien plus que celle des autres. Il faut estre infame, pour estre aimé de ceux qui le sont. Dequoy donc seruira ceste Philosophie que vous estimez tant , & que vous tenez pre-

ferable à tout ce qu'il y a de choses & de sciences au monde; Que vous aymerez mieux vous plaire qu'au peuple; Que vous peserez plustost les opinions, que vous ne les contrez; Que vous ne craindrez ny les Dieux ny les hommes, & supporterez les aduersitez avec patience, ou les finirez avec honneur. Au demeurant si ie voy que le peuple vous tienne pour vn grand personnage, que quand vous entrerez il fasse des acclamations, & vous applaudisse: que tout l'equipage des Comediens soit en rumeur à vostre venue, que par toute la ville les femmes & les enfans preschent vos louanges; pourquoy ne me ferez - vous pitié, puis que ie sçay par quelle eschelle on monte à cette faueur,

EPISTRE XXX.

ARGUMENT.

1. *La Vieillesse est vne maladie sans remede.*
2. *Le sage ne crainct point la mort.*
3. *Les Vieillards peuuent mieux parler de la mort que les ieunes.*
4. *La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.*

5. *La Vieillesse nous tire du monde sans violence.*
6. *Le sage seul fait bon visage à la mort.*
7. *Les vieillards doivent moins craindre la mort que les ieunes, bien que toutesfois elle soit aussi pres des uns que des autres.*

1. **I**'Ay veu le bon-homme Bassus Aufidius, bien bas & cassé. Il fait ce qu'il peut, pour se deffendre de la vieillesse : mais elle est desia la plus forte: elle abbat plus qu'il ne peut redresser: elle se laisse cheoir sur luy de toute sa pesanteur. Vous sçavez qu'il a esté tousiours mal-sain, & d'une temperature fort seiche. Il s'est entretenu long temps, ou pour mieux dire, rappetassé le mieux qu'il a pu. Mais la force luy a failly d'un coup; comme en vn navire, s'il n'y a qu'une fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer : mais depuis qu'il commence à s'ouvrir de tous costez, c'est perdre sa peine que de le vouloir racoustre : il en est de mesme d'un corps où l'âge s'est rendu maistre ; On peut bien appuyer sa foiblesse pour vn temps : mais à la fin, comme en vn vieil édifice de qui l'assemblage se déjoint, & qui tandis qu'on l'estançonne d'une part s'esclarte de l'autre, il n'y a plus de remède que d'en sortir.

II. Le bon homme pourtant ne laisse pas d'auoir tousiours bon courage. Cette coustume luy vient de l'Estude qu'il a faite en Philosophie, qui resout tellement les ames, que de quelque petite complexion que soit vn homme, il a tousiours assez de force. La Presence de la mort ne luy change pas ny la couleur ny la parole; & quand il defaut, c'est alors qu'il a moins d'apparence de defaillir. Vn bon Pilote, Quoy que ses voiles soient en pieces, & son vaisseau, trouue moyen de racommoder les restes de son equipage, & de paracheuer sa route; Bassus en fait de mesme, & voit venir sa fin avec vn visage si ferme, que s'il auoit la mesme assurance à regarder celle d'un autre. vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine, quand nous sommes arriuez à cette heure inéuitable, de s'en pouuoir aller sans regret, & ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas, sans l'auoir long-temps estudiée. Aux autres morts il y a quelque esperance: si vous estes malade, vous guerissez. Si le feu vous surprend, vous l'esteignez. Si la maison où vous estes, tombe, c'est peut-estre d'une façon que vous n'aurez point de mal. Si vous faites naufrage, quelque vague vous pourra ietter à bord: si quelqu'un vous tient l'espée à la gorge pour vous tuer, quelque chose pourra suruenir qui luy fera faillir son coup. Mais si la vieillesse vous

mene à la mort, il faut marcher : il n'y a repit ny opposition qui vous en garantisses. C'est bien la mort la plus douce de toutes ; mais aussi est ce la plus longue. Vous diriez à voir ce bon homme qu'il est à ses obseques : il s'inhume, suruit à soy mesme ; & ne s'afflige point de n'estre plus avec soy ; car il dit beaucoup de choses à ce propos. Il fait ce qu'il peut, pour nous persuader, que si en la mort nous auons du travail, ou bien de la crainte, nous en sommes cause, & non pas elle ; & qu'en mourant nous ne sommes non plus incommodés que quand nous sommes morts. Or il y a aussi peu de raison de craindre ce qu'on ne sentira point, que ce qu'on ne souffrira point. Comme est il possible qu'un homme s'imagine de sentir vne chose qui le priuera de tout sentiment ? Il faut donc conclurre qu'il n'y a non plus d'apprehension que de mal en la mort. Je sçay bien que ce sont choses qui beaucoup de fois ont esté dites, & qui le seroient encore beaucoup de fois : mais ie ne faisois point de profit à les lire, & encore moins à les ouïr dire à des gens à qui l'âge ne donnoit point encore occasion de craindre qu'il conseilloyent de n'apprehender point.

III. Mais sans mentir ce langage venant de Bassus, qui a vn pied dans la fosse, m'a ton-^{tu} d'un estrange façon : car pour en dire mesme aduis, ie trouue qu'il est plus mal

aisé de se résoudre à la mort, quand on en approche, que quand on y est. Quelque lâche & timide que soit vn homme, quand il voit la mort presente il se dispose à ne vouloir point éuiter ce qui n'est point euitable. Vous voyez vn Gladiateur, qui durant le combat aura fait le plus mal & le plus poltronnement qu'on scauroit faire; quand il sera las, tendre luy-mesme sa gorge à son aduersaire, & luy conduire l'espee à la partie qu'il pense la plus mortelle, afin d'estre bien tost dépesché. Mais quand la mort est encore en chemin, & qu'indubitablement elle s'en vient à nous, c'est vn peril où il faut vne froideur & vne assurance, de qui peut d'hommes sont capables que ceux qui par l'estude se sont de longue main préparés à ecr assaut. C'est pourquoy ie prenois grand plaisir à l'ouyr dire son aduis d'une chose, qu'il auoit bon moyen de cognoistre, pour la voir de si prés comme il faisoit. S'il reuenoit quelqu'un de l'autre monde, qui vous dist qu'il n'y a point de mal en la mort, vous le croiriez, parce qu'il parleroit d'une chose qu'il auroit éprouuée. Tout de mesme aussi ne pouuons-nous mieux scauoir l'estonnement que donne la mort quand elle approche, que de ceux qui se sont trouués auprès d'elle, qui l'ont veüe arriuer, & qui luy ont donné la bien venuë.

IV. Vous pouuez bien mettre Bassus de ce nombre là: il ne nous a point voulu laisser

tromper il ne trouue non plus d'apparence à craindre la mort que la vieillesse. LA jeunesse succede la vieillesse : à la vieillesse la mort. Qui ne veut point mourir, seroit content de n'auoir point vescu. La mort est la condition de la vie : quand on nous donne l'une, on nous permet l'autre : nous en sommes au chemin, c'est folie de l'apprehender. L'apprehension est des choses douloureuses : la mort est certaine, il la faut attendre : c'est vne necessité qui n'épargne personne, il n'y a point de force qui nous en defende. Pourquoi se plaindroit vn homme d'estre compris en vne loy, qui comprend tout le monde ? La premiere partie d'équité, c'est l'égalité : mais il n'est point de besoin de plaider la cause de Nature. Elle ne nous a point donné de loy pour nous, que la mesme qu'elle a prise pour elle : tout ce qu'elle a fait, elle le défait, ce qu'elle a défait elle refait.

V. Or à ceste heure si par le bénéfice de la vieillesse nous sortons du monde tout bellement, & n'en sommes point ravis par force, mais tiré doucement vne piece apres l'autre, n'auons nous pas dequoy remercier les Dieux, qu'apres auoir gousté du monde à nostre aise, nous nous trouuions conduits en vn repos qui nous estoit necessaire, & qu'en vne si longue lassitude nous auions occasion de desirer

VI. Vous en voyez qui souhaitent la mort d'une façon, qu'ils ne scauroient estre

plus passionnez à demander la vie. Mais ie trouue bien autant de courage à ceux qui de pied ferme la regardent venir sans s'émouvoir: Ceux-là quelquefois y sont emportez ou par vne rage; ou par quelque dépit violent qui les transporte. Mais indubitablement ceste procedure si tranquille, est vne preuve qui ne se peut faire que par vn esprit bien iudicieux & bien raffiné. Il se void assez de personnes qui par cholere se vont rendre à la mort: mais quand elle vient, il en est peu qui luy fassent bon visage, si par vne longue meditation ils ne se sont disposez à la recevoir.

VII. C'est pourquoy ie suis bien souvent tout exprès allé trouver ce bon homme, à qui ie porte beaucoup d'amitié, pour voir s'il seroit toujours en mesme posture, & si i'y recognoistrois point quelque affoiblissement de l'esprit comme du corps. Mais toujours ie luy trouue la disposition meilleure; comme en la septieme carrière le contentement de ceux qui courent est plus visible, pource qu'ils pensent qu'il ne s'en faut pas plus gueres qu'ils n'ayent emporté le prix. Il s'accoutoit aux preceptes d'Epicure, & me disoit, Qu'il se persuadoit premierement, qu'en ceste expiration dernière on ne sentoît point de mal: toutefois que s'il y en auoit, c'estoit quelque consolation de penser qu'on en seroit bien tost quitte, pource qu'une

extreme douleur n'est jamais longue. Au demeurant que si cette distraction du corps & de l'ame se renouelloit, il se representeroit qu'apres cette douleur, il n'en auroit iamais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'un homme de son âge n'eust l'ame au bord des levres; & que par consequent il n'y auroit pas beaucoup de peine à la faire sortir. Un feu qui s'est pris à quelque matiere forte, & qui a beaucoup de corps, s'esteint avec de l'eau, & quelquefois par la ruine de ce qu'il brule: mais celuy qui n'a plus d'aliments, s'amortist de soy-mesme. Voilà les discours qu'il me fait, & que j'escoute fort volontiers, non comme choses nouvelles, mais parce que ie pense estre aux mains avec la mort. Et quoy donc? n'ay-je iamais veu personne qui se soit tué soy-mesme? Si i'en ay veu, & ne me suis pas contenté de les voir; ie les ay regardé: mais i'estime bien plus ceux qui sans estre fâchés de la vie, ouvrent la porte à la mort, & la reçoivent de bonne grace, sans que toutesfois ils la prennent au collet pour la faire entrer. Il disoit que si la mort nous donnoit de la peine, la faute en vient de nous mesmes, qui prenons l'alarme aussitost que nous pensons qu'elle s'approche de nous. Car de qui peut-elle estre esloignée, puis qu'en tous lieux, & à toutes heures elle est sur le point de nous assaillir? Quand nous craignons quelque saoiel de mort qui semble venir à nous

considerons combien il y en a d'autres bien plus proches , de qui nous n'auons point de peur. Vn ennemy vous menace de vous ruër , & ne faut qu'une indigestion qui preniendra son espée. Considerons les causes de nostre apprehension , nous trouuons qu'elles semblent vne chose , & en sont vne autre. Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en sommes toujours aussi près vne fois que l'autre : Tellement que s'il la falloit craindre, il faudroit se résoudre de n'estre iamais qu'en alarme. Car en quelle saison en sommes nous exempts ? Mais ie dois apprehender que mes lettres ne vous semblent si longues , que vous les haïssez pis que la mort. Je m'en vay donc les finir , apres vous auoir dit encore vne parolle. Voulez - vous ne craindre iamais la mort ? meditez - la perpetuellement.

EPISTRE XXXI.

ARGUMENT.

1. *Fuir la volupté, la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.*
2. *Il n'est point de bien sans vertu, ny de mal sans vice.*

3. *Definition du bien & du mal :
quelle est la regle du Sage.*
4. *L'homme sage est seul heureux.*

1. **V**ous estes à moy , ie le voy bien. Vos promesses commençant desia d'avoir quelque effect. Je vous ay veu fouler aux pieds toutes ces vanitez que le vulgaire appelle biens, ne vous proposer que la vertu. Continuez en cette belle resolution. Je ne vous demande pas que vous fassiez plus que ce que vous avez entrepris. Vos fondemens tiennent beaucoup de place : faites le bastiment suivant le dessein. Faites la besogne que vous avez en la main, & pour bien faire bouchez - vous les oreilles, non avec de la cire, selon qu'Ulysse fit de ses compagnons ; mais avec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il apprehendoit estoient bien attrayantes , mais non pas generales; celle que vous avez à craindre n'est point au pied d'un rocher: vous l'aurez en quelque part du monde que vous alliez. La volupté n'a point ses embusches en un lieu seul: il n'y a ville qui ne vous doive estre suspecte. Passez outre , & soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayez. Leur intention est bonne; mais leurs vœux ne valent rien. Si vous voulez estre heureux priez Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaitent ne vous arrive. Ce qu'ils voudroient vous

voir posséder, c'est pas bien : tout le bien que peut auoir vn homme, c'est de s'asseurer de soy-mesme; & en cela seul est la cause & l'establissement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir, c'est de ne se soucier point du travail, & de le tenir pour indifférent. Car qu'une mesme chose soit tantost bonne, & tantost mauuaise; tantost facile à surporter, & tantost difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas bien que le travail. Quest-ce donc qui est bien? Le mépris du travail. Je ne sçaurois approuuer qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruit; mais quand ie verray quelqu'un s'acheminer à quelque entreprise louable, tant plus il se bandera, sans vouloir faire de reposées, tant plus ie me rassiray de le regarder, & ie luy crieray: Courage, efforcez-vous, faites, si vous pouuez, cette montée tout d'une haleine. Les belles ames se nourrissent au labeur. Ne prenons point garde aux souhaits accoustumez de nos peres & de nos mers, pour y conformer les nostres: Nous ferions mieux de n'en faire du tout point.

II. Vn homme de merite se fait tort d'importuner les Dieux: quel besoin est-il de vœux? faites vostre bonne fortune vous-mesmes: vous la ferez si vous prenez cette impression, que, où il y a de la vertu, il y a du bien, & qu'où il y a du vice, il n'y peut auoir que de l'infamie & du deshonneur.

Comme il n'est point de splendeur sans lumière, d'obscurité sans ténèbres, de chaud sans feu, ny de froid sans air : ainsi les choses ne sont honnêtes, ou deshonnêtes qu'en tant que le vice ou la vertu les accompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien ? Connoître les choses. Qu'est-ce qui est mal ? Ne les connoître point. En l'eslection des choses, la considération du temps sera la règle d'un habile homme. Mais quoy qu'il rejette, ou qu'il choisisse, s'il a l'ame grande, & au dessus de toutes choses, il ne rejettera rien par crainte, & aussi ne choisira rien par admiration. Sur tout, qu'il se garde de se raualer. Ce n'est rien que de ne refuser point le travail, il le faut chercher. Me demandez-vous ce que j'appelle travail inutile & superflu ? Celui de qui le sujet n'est point relevé : non toutefois qu'il soit non plus mauvais, que celui qu'on emploie aux choses louables, pource que c'est de l'ame que vient la résolution, qui nous sollicite aux entreprises laborieuses, & nous dit ; A quoy est bon ce repos ? Un homme de bien ne craint point la sueur.

IV. Au demeurant, songez-vous d'estre toujours conforme à vous même ; & ne vous démentir en aucune de vos actions. En l'égalité de la vie consiste la perfection de la vertu, qui ne peut estre sans la connoissance des choses divines & humaines.

Et de là vient la felicité souveraine, par laquelle nous sommes faits compagnons des Dieux, & n'avons plus la peine de les prier. Voulez-vous sçavoir le moyen d'y parvenir? Il ne vous faut aller ny par l'Apennin, ny par le mont-Senis, ny par les deserts de Candaue, ny courre la fortune des Syttes, qu de Scille & de Caribde: combien toutefois qu'une chetive petite commission les vous a tous fait passer. Le chemin y est seur & plaisant; & pour le faire, il ne vous faut autre provision ny equipage que la Nature ne vous ayt donné. Ne quittez point ce que vous avez d'elle: vous irez du pair avec Dieu. Vous n'irez point du pair avec Dieu pour estre riche: Dieu n'a rien. Vous n'irez point pour des habits magnifiques Dieu n'en a point. Non pour avoir une reputation qui vous fasse cognoistre à toutes peuples de la terre: Dieu n'est cogneu de personne, & plusieurs mesmes ont mauvaise opinion de luy, qu'il ne punist pas. Non pour une presse de vallets, qui vous portent en litiere aux champs & à la ville. Ce Dieu, tout grand, & tout-puissant, porte tout. Aussi ne sera-ce ny la beauté ny la force: le temps les consume. Il faut donc trouver quelque chose qui soit incorruptible, sans embarras, & si bonne, qu'on ne puisse rien desirer de meilleur. Que peut-ce estre? l'Eprit. Mais un esprit si droict, si bon & si grand, qu'on puisse dire que c'est

vn Dieu logé dans vn corps humain. Cét esprit ne se trouuera point plustost en vn Prince qu'en vn Gentil-homme, en vn Gentil-homme qu'en vn valet. L'ambition & l'iniure ont fait ceste distinction de qualitez. Il n'y a si petit recoin en la terre, d'où il n'y ait moyen de monter au Ciel. Aydez-vous seulement, & prenez vne forme digne de Dieu. Ce ne sera ny avec or, ny avec argent: ce ne sont point matieres qui le puissent représenter. Souuenez-vous que les Dieux ne furent iamais si propices, qu'au temps qu'ils estoient de terre.

EPISTRE XXXII.

ARGUMENT.

1. *Le Sage ne frequente que ses semblables.*
2. *Il achete de vivre denant que de mourir.*
3. *Pourquoy nous desirons de vivre long temps.*

1. **I**E demande de vos nouuelles à tous ceux qui viennent de vos quartiers, & m'informe que vous faites, où vous estes, & en quelle compagnie vous demurez. Il vous est impossible de me tromper. Je suis

avecque vous. Ne vous figurez pas seulement qu'on me rapporte vos actions : imaginez vous que ie les voy. Voulez-vous sçavoir de tout ce qu'on me dit de vous, ce qui me resioût le plus ? c'est, qu'on ne m'en dit rien : & que la plus-part de ceux à qui ie m'adresse, n'en ont point ouy parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garantir, c'est de ne fréquenter point gens d'autre humeur que la vostre, & qui desirent ce que vous méprisez. I'ay ceste bonne opinion de vous, que vous n'estes plus capable de change, & quelques sollicitations qu'on vous sçache faire, vous demeurerez ferme en vostre resolution.

II. Qu'est-ce donc qu'il y a ; ie ne crains point le change, ie crains le diuertissement : nostre vie est si courte, qu'on ne sçauoit si peu nous arrester, qu'on ne nous fasse beaucoup de tort. Et puis nous l'accourcissions encore par nostre inconstance, n'ayant pas si-tost entrepris vne besogne, que nous la quittons pour en commencer vne autre : nous deschirons nostre vie, & la mettons par morceaux. Aduancez vous donc, Lucilius, & pensez qu'elle diligence vous feriez ; si vous auiez vn ennemy à dos, qui vous suiuit l'espée en la main. Vous en estes-là : vous estes couru, piquez, & vous sauuez. Mettez-vous hors de peril, & vous representez à toute heure, combien c'est belle chose, d'accomplir sa vie auant que de

mourir , & pouuoir avec vne ame non broüillée d'apprehension ny de sollicitude quelconque , acheuer en repos le reste de ses iours. La vie n'est point plus heureuse , pour estre plus longue ; O quand verrez-vous le temps que vous mespriserez le temps. Que vous serez tranquille & paisible & sans vous soucier d'ajouter vn iour à l'autre, vous ferez conte que vous aurez assez vescu.

III. Voulez-vous sçauoir d'où vient que nous sommes si desirieux de l'aduenir ? Il n'est point d'homme qui soit à soy : de tout ce dont vos parents vous desirent l'abondance, ie vous en desire le mépris: ils appauvrissent vn monde de personnes , pour vous enrichir : ils ne peuvent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez vn autre. Vous ne pouuez croistre , que quelqu'un ne diminue. Quant à moy, tout ce que ie vous desire , c'est que vous soyez vostre , & que deliuré de toutes les cogitations vagues, & fluctuantes , qui vous mettent l'ame en desordre , vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien, qui est aussi tost possédé comme connu, sans desirer autre longueur à vostre vie, que celle qu'il semblera bon à Nature de vous donner. Quiconque vit apres auoir acheué sa vie , il se peut vanter d'estre libre , & qu'il n'est point de necessité capable de le forcer.

EPISTRE XXXIII.

ARGUMENT.

1. *Les discours des Stoïques sont sententieux.*
2. *Pour faire iugement d'un grand personnage, comme d'une belle femme, il faut tout voir.*
3. *Vn homme d'âge ne doit pas toujours rapporter les dits d'autrui, mais doit raisonner luy mesme.*

I. **V**OUS voulez qu'en ces lettres comme aux précédentes, ie mette quelques sentences de nos Stoïques: ils ne se font point amuser à des fleurettes: prenez-les par où vous voudrez, ils sont tousiours massés. Quand en vne multitude vne chose paroist par dessus l'autre, il y a de l'inégalité. Vn arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en vne forest qui est toute de mesme hauteur. Vous ne trouuez autre chose parmi les vers & dans les histoires, que les sentences que vous me demandez: Et pource ie ne veux pas que vous les attribuez à Epicure, elles sont à tout le monde, & particulièrement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus, qu'on ne

fait ailleurs, car elles y sont rares & puis on s'estonne quand vn homme qui fait profession d'une vie molle & delicieuse, a quelque parole où il y a de la rigueur. I'en parle selon l'opinion commune; car selon la mienne, tout ioly qu'il est avec ses manches pendantes, ie trouue qu'il a du courage & de la force. On peut bien sentir le musc & l'ambre, & n'estre ny moins galand, ny moins braue, que si on sentoit la poudre à canon. Ne me demandez donc point de triage: ce qui se trouue par endroits chez les autres, est par tout chez les Stoïques. Nous n'auons point de monstre, pour abuser les acheteurs, qui ne trouueront rien dans la boutique. Prenez en vn eschantillon où bon vous semblera: nous ne faisons qu'une bource tout ce que nous sommes: Chasque sentence n'a point son auteur à part. Si nous les voulons separer, de qui dirons-nous qu'elles sont? De Zenon, de Cleanthez, de Crisippus, de Panectius. Nous n'auons point de maistre: chacun est à soy. Entre-eux si Hermatus, ou Metrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Epicure. S'il se traite quelque chose chez nous, c'est sous son nom, & sous ses Auspices. Toutes ces belles choses que nous auons sont en si grand nombre, & si semblables, que quand nous voudrions, il est impossible d'y rien choisir.

*C'est qu'un pauvre homme à conter son trou-
peau.*

Enuoyez vos yeux où vous voudrez, vous rencontrerez tousiours quelque trait qui vous semblera triable : Si ce n'estoit que vous les voyez en vne trouppes , tout vous plairoit esgalement.

II. Ne vous imaginez donc point de pouoir faire vn sommaire de nos sentences. Les esprits des grands hommes ne se goustent point surperficiellement , & par vne seule piece : il y faut tout voir , & tout manier. Vous trouuez plus de choses que de paroles, & vn ouurage si bien suiuy, qu'il est impossible d'en rien oster, sans faire tomber tout le bâtiment. Je suis bien content que vous voyez tous les membres vn à vn , mais ie veux que ce soient vn mesme corps. Ce n'est pas assez d'une belle cuisse, ou d'un beau bras, pour faire iuger vne femme belle ; il faut qu'une grace vniuerselle de toutes ses parties, tiennne si digne & si suspendus ceux qui la voyent , qu'ils ne sçahent où prendre party pour les considerer. Toutefois si vous en auez trop d'enuie , ie ne seray pas si mesquin en vostre endroit : Je vous en bailleray, mais ce sera à pleines mains ; nous en regorgeons de tous costez , nous ne les amassons point vne à vne : nous les prenons à poignées. Ce ne sont point gouttes qui tombent l'une apres l'autre : le coulement y est perpetuel : il continuë. Je ne doute point qu'il y ait du profit pour les ignorans , & pour ceux qui

escoutent de loin : Car des choses ainsi baillees par morceaux, & comprises comme des vers en certain nombre de paroles, vont bien plustost au fondt. C'est pourquoy nous faisons apprendre des sentences, & des Chries aux enfans, pource que ce sont choses accommodées à leur suffisance, & que leur esprit n'est pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne sied point bien en la main d'un homme : il n'est plus temps qu'il fasse provision de ie ne sçay quel petit nombre de mots que tout le monde sçait, & se fie en sa memoire: il faut qu'il s'appuye sur soy-mesme, & qu'il parle par sa bouche, & non par la bouche d'autrui. Depuis qu'un homme est vieil, ou qu'il approche de l'estre, celuy est vne vilenie de n'estre habile homme, que par son liure. Zenon a dit cela. Et vous, quoy Cleanthez a dit cela; & vous quoy? Iusques à quand n'aurez-vous mouuement que par autrui? Faites des regles vous mesmes: baillez quelque leçon aux autres: monstrez quelque chose de vostre creu. Je ne sçauois auoir e bonne opinion de ceux-cy, qui ne font iamais rien d'eux-mesmes, mais se contentent de seruir d'interpretes aux autres, & se tiennent tousiours cachez à l'ombre de qu'elqu'un. Il ne m'est point aduis qu'ils puissent auoir rien de genereux en l'ame, puis qu'ils n'osent pas faire ce qu'ils ont si long-temps estudié. Tout le mestier qu'ils font, c'est d'apprendre par

cœur. Se souuenir est vne chose, & sçauoir
 en est vne autre. Se souuenir, est conseruer
 vne chose mise en dépost en nostre memoir.
 Sçauoir, au contraire, c'est trauailler à sa
 propre besongne, sans patron, & sans regar-
 der à chasque fois vn maistre, pour deman-
 der son approbation. Zenon dit tecz. Clean-
 thez dit cela. Faites qu'il y ait difference
 entre vous & vn liure. Serez vous tousiours
 escholier? Ne monterez-vous iamais en chaire?
 Quel plaisir prenez-vous d'écouter, puis
 que vous pouuez lire? Mais c'est beaucoup
 que la viue voix. Il est vray quand celuy qui
 parle, prend du sien: mais à reciter les pa-
 rôles d'un autre, & faire le greffier, ie ne
 trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur.
 Il y a encore autre chose: c'est que ceste ma-
 niere de gens qui ne sortent iamais dehors
 page, suiuent les premiers en des opinions
 que tout le monde reprobue, & en des cho-
 ses qu'on cherche encore, & qui ne seront
 iamais trouuez, si nous nous contentons de
 ce que les premiers ont mis en auant. Dauan-
 tage, qui suit vn autre ne suit rien, ne trou-
 ue rien, & pour mieux dire, ne cherche rien.
 Et quoy donc; ne tiendray-ie point le che-
 min de ceux qui sont passez deuant moy? Si
 feray: mais si i'en trouue vn plus court &
 plus beau, ie seray bien aise de le prendre, &
 d'y faire le passage pour les autres. Ceux
 qui nous ont precedez ne sont pas nos mai-
 stres: ils ne sont que nos guides: la verité

tend la main à tout le monde, personne ne s'en est saisi iusques icy. Sa recherche donnera encore de la besogne assez à ceux qui viendront après nous.

EPISTRE XXXIV.

ARGUMENT.

1. *Le sage disciple resioyrt le Precepteur.*
2. *Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.*

IL m'est aduis que ie suis plus grand que de coustume, & que ie sens quelque chaleur qui me raicourrit, tant ie suis transporté de ioye, quand paste que vous faites, & ce que vous m'escriuez; ie reconnois quelque auantage sur vous-mesmes car pour le commun, il y a long-temps que vous luy auez mis la poudre aux yeux. Si vn laboureur perd plaisir de voir fructifier ses arbres, vn berger de voir multiplier son troupeau, vn courricier de voir bien porter son nourrisson; Quel contentement pensez-vous que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits, quand après les auoir formez en vn aage encore tendre, ils

les voyent tout d'un coup esleuez & paruenus? Je vous tiens pour mied: vous estes ma créature. Aussi-tost que i'eus reconnu ce que vous estiez, ie ne failly pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, & avec quelque coup d'esperon, vous faire aller plus viste que le train accoustumé. l'en fais de mesme encore à cette heure: mais ie vous trouue desia courant, & aussi capable de faire des remonstrances que d'en recevoir.

I I. Que me demandez-vous dauantage? direz-vous. Certainement ie vous auoue que vous estes bien auancé: mais il n'est pas de l'instruction des esprits, comme des autres ourages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la besogne: C'est vne grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'estre bon, mais ce n'en est qu'une partie. Sçauiez-vous qui i'appelle bon? Celuy qui est si parfaict, & si bien accompli, qu'il ne peut deuenir mauuais, quelque violence qu'on luy fasse, & quelque necessité qui luy puisse arriuer. Je ne doute point que vous ne le deueniez, pourueu que vous alliez tousiours d'un mesme pas, & que vos effets respondent tellement à vos paroles, qu'ils semblent auoir esté frappez en mesme coin. S'il y a de la discordance entre le faire & le dire, c'est signe d'un esprit qui n'est ny bien fait, ny bien assis.

EPISTRE XXXV.

ARGUMENT.

1. *L'amitié fait toujours du bien , & l'amour quelquefois du mal.*
2. *Le plaisir qu'on prend avec ses amis est plus sensible par la presence.*
3. *La Constance est la marque d'un homme sage.*

1. **L**A priere si affectionnée que ie vous fis d'estudier, n'est pas toute pour vostre profit, il y va du mien. J'ay eue d'auoir vn ami, & vous ne me le pouuez estre, si depuis que vous auez commencé, vous ne continuez à vous façonner : car pour ceste heure, ie croy bien que vous m'aymez : mais ce n'est pas à dire que vous soyez mon amy ; Et quoy donc ? Sont - ce deux choses ? Ouy ; & bien differentes. Qui est amy, aime : qui aime, n'est pas amy. L'amour est quelquefois cause de mal : l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité, de vostre estude, que de sçauoir aimer, vous n'aurez pas perdu vostre peine : dépêchez-vous donc, de peur qu'un autre n'ait la science de ce que vous auez appris.

Il. Pour moy, j'en reçois bien desia quel-

que fruit par le plaisir que i'ay de me figurer, que vous & moy ne ferons qu'un cœur, & que si mon aage m'oste quelque chose de ma vigueur, ie la reprendray du vostre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'un à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination: i'en veux auoir par effect. Nous auons bien quelque contentement des personnes que nous aimons en leur absence, mais aussi c'est vn contentement de peu de substance, qui s'esuanoït incontinent. La veüe, la presence, & la conuersation font la volupté plus viue & plus sensible; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, sont en l'estat que nous les desirons. Le plus beau present que vous me scauriez donc apporter, c'est vous mesmes. Ceste consideration vous doit faire auancer. Ie suis vieil, & vous estes mortel: Hastez-vous, toutesfois ne vous hastez pas tant, que vous ne soyez avecque vous premier qu'avecque moy.

III. Faites vous honneste homme, & vous gardez sur tout d'estre irresolu. Quand vous voudrez essayer les progres de vostre suffisance, prenez garde si vous vouliez aujourdhuy ce que vous vouliez hier. La volonté variable monstre la fluctuation d'un esprit, qui va tantost d'un costé, tantost de l'autre, selon qu'il est poussé par le vent. Ce qui est fixe & fondé, ne flotte point. Ceste constance se trouue parfaite en celuy

qui est parfait en sagesse : & telle quelle , en celuy qui tellement quellement y a profité. Quelle difference donc y faites-vous ? L'un branle, mais sans partir de sa place, & l'autre ne branle pas seulement.

EPISTRE XXXVI.

ARGUMENT.

1. *Preferer la vie prinée à celle des Courtisans , & personnes publiques.*
2. *L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premieres lettres plus conuenable aux ieunes, qu'aux vieux.*
3. *Le commerce des amis doit estre des bonnes mœurs, & non des biens de fortune.*
4. *La regle du Sage c'est le mespris de la mort.*
5. *La persuasion n'est nullement necessaire , où l'inclination nous*
6. *La*

6. *La mort ne nous oste point la vie,
mais luy donne quelque inter-
mission.*

I. **D**onnez du courage à vostre amy,
& le fortifiez contre toute cette ma-
niere de gens, qui le blasment d'auoir quit-
té sa bonne fortune, & preferé l'ombre d'vne
vie paisible à la splendeur des charges
honorables, où il estoit capable de parue-
nir. Il ne se passera iour qu'il ne leur fasse
paroistre l'vtilité de sa resolution. Ceux de
qui la condition est enuieée, auront tousiours
quelques nouvelles attaintes. Les vns se-
ront froissez, les autres donneront du nez
à terre. La felicité n'est que tumulte; elle
se donne des agitations, & des tournoye-
mens de reste de rours fortes. Elle passion-
ne les vns apres la grandeur, & les bouffit
d'imaginacions ambiricuses. Elle amuse les
autres aux delices, & les amoillit & relasche
entierement. Vous me direz qu'il en est qui
la portent bien: ie vous l'aduoue; aussi en
est-il qui portent bien leur vin. Il ne faut
donc pas qu'ils vous fassent croire, qu'un
homme soit heureux qui a sa basse-cour
pleine de gens qui ont affaire à luy: ce leur est
vne fontaine: ils l'épuisent, & la troublent.
Ils disent, que ce n'est qu'un causeur & un
faineant. Vous sçavez bien qu'il est des per-
sonnes de qui il faut prendre les paroles à
contre-poil:

II. Ils l'appellent heureux, Et quoy? l'estoit-il auparavant? Il y en a qui le trouvent trop sauvage, & trop de hazard: ie ne fais non plus de cas de ceux-là que des autres. Ariston disoit, Qu'il aymoit mieux vne froideur mesme en vn ieune homme, qu'une humeur plaisante qui le rendit agreable en compagnie; vn vin rude en la nouveauté sera delicat en l'arriere saison. Celay qui ne se garde point, a la couleur belle aussi tost qu'il sort de la caue. Quand ils l'appellent melancholique, & ennemy de son aduancement, qu'il les laisse dire, pourueu qu'il continue d'aymer la vertu, & de prendre comme il faut la minute, des bonnes lettres. Son austerité se trouuera de bon goust avec le temps: il est à cete heure en la vraye saison d'apprendre. Et quoy? n'en est-il point tousiours saison? Si est: mais comme il est tousiours bien-seant d'estudier toute leçon, il n'est pas conuenable à tout âge. Ce ne seroit gueres d'honneur à vn vieillard d'apprendre à lire: il faut acquiescir quand on est ieune, pour iouyr quand on est vieil.

III. Vous aurez beaucoup fait pour vous, s'il deuiant honeste homme par vostre moyen. C'est de ces choses-là, qui sont aussi bonnes à donner qu'à prendre, que le commerce est louable entre les amis, & non pas des biens qui sont en la disposition de la Fortune, pour les croistre & diminuer

comme il luy plaist. Il ne s'en peut plus deidire, sa parole est donnée, il y a moins de honte de faire banqueroute à vn Creancier qu'à son honneur. Pour payer vn debte, le Marchand a besoin d'une heureuse navigation, le Laboureur de la fertilité de la terre, & de la faueur du Ciel : mais il ne luy faut qu'une bonne volonté pour le payer.

I V. La Fortune n'a point de iurisdiction sur les mœurs ; qu'il aadise à vous donner vne regle si droite, & mette son esprit en telle assiette, que pour bon ou mauvais succès qu'il luy arriue, il ne se glorifie d'auoir gagné, ny se plaigne d'auoir perdu, mais que riche ou pauvre il soit tousiours égal à soy-mesme, & ne se montre iamais, pour vne condition, ny pour l'autre, plus haut ny plus rabaislé. S'il estoit né entre les Parthes, il scauroit tirer de l'arc plustost qu'il ne scauroit parler. Si en Allemagne, il seroit encore au berceau, qu'il scauroit ietter le iauelot. S'il eust esté du temps de nos peres, il eust sceu picquer vn cheual aussi-tost que le monter, & manier vne espée aussi-tost que la tenir. Chacun se dispose à la discipline, & aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne chose qui le rende impenetrable à routes flèches, & inexpugnable à tous ennemis. C'est le mépris de la mort.

V. L'auoüe bien qu'en cette imagination il y a quelque chose d'épouuantable, qui ne se peut représenter sans quelque trouble, parce que ce nous est chose naturelle de nous aymer. Mais aussi quel besoin auroit-il de persuasion ny d'accoustumance en vne chose où l'inclination volontaire le porteroit? On n'apprend point à pouuoir, en vne nécessité, coucher sur des roses: c'est pour la souffrance des choses dures qu'un homme prepare, afin que parmy les tourmens, sa foy ne flechisse point; & que s'il en est besoin, de bout & blessé mesmes, il passe la nuit en garde dans vne tranchée, & ne s'ose pas seulement appuyer de ses armes, de peur que le repos ne luy donnast occasion de s'endormir: si la mort estoit incommode, il faudroit qu'il y eust quelque chose qui en receust l'incommodité.

VI. Si vous auez si grande enuie de viure, souuenez-vous que rien de ce que vous voyez partir de deuant vos yeux ne se consume: tout retourne en ce mesme sein de la Nature pour en sortir la seconde fois comme il en est sorty la premiere: les choses cessent, elles ne perissent point. La mort mesme, qui nous est si formidable, & que nous fuyons avec tant de soin, ne nous oste point la vie, mais seulement luy donne quelque intermission. Vn iour viendra que nous serons remis au monde; ce qu'assez de personnes refuseroient, si ce n'est qu'ils

ne se souuiendroient pas d'y auoir esté? Mais ie reserueray cette matiere pour vne autre fois, qui doit reuenir, doit partir sans regret. Considérez le tournoyement de toutes choses en ce monde: comme en vn cercle, il n'y en a point qui s'aneantissent. Elles ne sont faites que pour monter & descendre alternativement. L'Esté qui s'en va, reuiendra en l'année qui vient. L'Hy-
 ner est passé: Decembre le ramenera. La nuit a fait perdre la presence du Soleil: le jour luy fera bien tost quitter la place: Quelque chose qui passe, cette reuolution perpetuelle d'estoilles nous l'establit: vne moitié du Ciel hausse: l'autre baisse. Je finiray ma lettre, quand i'auray dit encore vn mot: c'est, Que les fols, ny les enfans ne craignent point la mort, & que c'est vne vergongne, que la Raison ne nous puisse donner cette assurance que la faute du iugement nous fait auoir.

EPISTRE XXXVII.

ARGUMENT.

- I. *La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez, & à surmonter les passions.*

2. *Il nous faut obeyr à la raison, si nous voulons qu'on nous obeysse.*

I. **L**A parole que vous avez donnée, vous Oblige d'estre homme de bien. Vous avez fait montre, & presté le serment. Ce seroit vous piper que de vous promettre de l'aise & du plaisir en cette guerre; ie vous veux dire ce qui en est. Le serment de l'arene & de la Philosophie sont semblables, en l'un comme en l'autre on iure de souffrir le feu, le fer, & les verges iusqu'à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'est, que les Gladiateurs qui se loient pour les spectacles, & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & boient, que leur propre sang, sont obligez à vne patience forcée; & de vous on vous la demande. Ils peuvent quitter les armes, & tenter la misericorde du peuple: mais vous ne pouvez faire ny l'un ny l'autre: il faut mourir debout & sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien considéré, que nous seruiroient quelque peu de jours ou d'années qu'on nous scauroit donner davantage? Quand nous entrons au monde, nous venons en vne guerre d'où nous n'auons iamais nostre congé: tout le remede que vous y avez, c'est de vaincre les necessitez que vous ne pouvez éviter; il se faut faire passage: La Philosophie le vous ouvrira. Si vous aymez vostre vie, vostre assurance, vostre contentement, & qui est le principal, vostre liberté,

le mieux que vous pouvez faire, c'est de vous iettre entre ses bras ; rien ne vous peut réussir que par son moyen. La chose du monde la plus basse, abiecte, fordide, seruite, & suiette à toute sorte de cruelles passions, c'est la folie. Contre tant de maistres, qui gouvernent quelquefois l'un apres l'autre, & quelquefois tout ensemble, la sagesse est le seul expedient de s'affranchir, voyez de l'aller trouver : il n'y a qu'un chemin qui vous y mene, vous ne sçauriez vous égarer.

II. Voulez-vous que tout vous obeisse, obeyez à la raison. Si vous vous laissez commander à elle, beaucoup se laisseront commander à vous : Elle vous enseignera ce que vous devez entreprendre, & comme il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriguez point. A peine m'en sçarez-vous nommer un qui vueille quelque chose, & qui sçache rendre raison d'où luy est venue cette volonté. On ne delibere gueres, tout se fait par boutades. La fortune nous rencontre aussi souvent, comme nous elle. C'est une vilenie de n'aller point, mais se laisser porter, & puis quand on voit la tempeste, faire l'esbahy, & demander. Qui m'a mis icy? comme y suis-je venu?

EPISTRE XXXVIII.

ARGUMENT.

1. *Les discours familiers sont plus puissans pour enseigner, que les elegants & polis.*

I. **V**ous avez raison de vous plaire au commerce de nos lettres, & de le desirer. Il y a bien du fruit en vn entretien qui se coule ainsi dans l'ame vne piece apres l'autre. Les disputes faites avec apparat en presence de tout vn peuple, sont plus magnifiques, mais non pas si familieres. La Philosophie est vn conseil de bien faire; pour le donner il n'est point besoin de crier, les harangues sont bonnes pour la persuasion d'une ame irresoluë. Mais il est plus tost question d'enseigner, que d'inciter à vouloir apprendre : cette façon de parler moins releuée fait plus d'effect. Les paroles entrent avec moins de peine : mais elles ne laissent pas de bien tenir. L'efficace en est plus considerable que le nombre : il les faut esandre comme des graines, qui pour estre petites ne laissent pas, quand elles tombent en terroir qui leur est propre, de déployer leur force, & se dilater à de merueilleuses grandeurs. Il en est de mesme de la

raison à la voir ce n'est que bien peu de chose : elle croist & se multiplie en l'action. Pourueu qu'il y ait de langage, quand elle rencontre vne teste iudicieuse, & bien-faite, elle se fortifie, & fait de l'operation assez. Je vous repete encore vne fois qu'il est des preceptes comme de graines. Ce sont petites choses qui sont beaucoup : si l'esprit qui les reçoit a de la disposition à bien apprendre, il ne faut point douter que de sa part il ne contribué à la generation, & n'adiouste beaucoup à ce qu'il aura recueilly.

EPISTRE XXXIX.

ARGVMENT.

1. *Vn esprit genereux suit l'exemple des choses loüables.*
2. *Fuir les grandeurs excessiues, & s'arrester aux mediocres.*
3. *Le peché ne va iamais sans penitence, & sans douleur.*
4. *Les voluptez rendent par l'accoustumance les choses necessaires, qui estoient auparauant superflues.*

I. JE vous enuoyeray les memoires que vous demandez, & les vous dresseray,

le plus curieusement , & avec le moins de langage qu'il me sera possible ; mais aduisez si vn discours ordinaire vous feroit point plus de profit. C'est, à mon aduis , ce qu'il faut pour vn qui apprend. Ceux qui sçauent, se peuvent passer d'un simple cueil. Le premier enseigne : Le dernier aduertit. Mais vous n'avez que faire de me demander ny l'un ny l'autre , ie vous en fourniray de tous deux quand il vous plaira. Vous me cognoissez : ie ne vous en dy autre chose. Vous aurez de moy ce que vous desirez : mais vous attendrez que ie sois en humeur. Cependant , vous avez assez d'autres escrits : seruez vous en ; quoy que ie ne doute point que l'ordre n'y soit pas bien gardé : prenez la liste des Philosophes, il ne faut que cela pour vous écueiller. Quand vous verrez combien d'honnestes hommes auront travaillé pour vous , vous voudrez estre de la partie. Vn esprit genereux a cela, que l'exemple d'une chose louable le conuie à l'imitation. Tout homme qui a du courage, dédaigne les choses basses & sordides : celles qui sont de belle apparence luy plaisent , & l'appellent à les rechercher.

I I. Il est de nostre esprit comme de la âme : il s'esleue tousiours en haut , & peut aussi peu descendre que reposer. Tant plus il a de force , tant plus il a le mouuement prompt , & l'action vigoureuse. Heureux est celuy qui le peut employer à bien. Il se

met hors de la iurisdiction de la Fortune. S'il prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arrive des aduersitez il y trouuera de la consolation, & se mocquera de ces vanitez que les autres regardent avec admiration. Un grand cœur méprise tout ce qu'on appelle grand : il fuit les choses excessiues, & s'arreste aux mediocres. Celles-cy. sont vtilles, & les autres nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargées, & qu'une fertilité qui passe mesure n'arrive point à maturité, il en est de mesme des esprits. Une felicité disproportionnée les enerve, & leur est un instrument à fascher les autres, & se faire mal à soy-mesme.

I I I. Il est des hommes à qui leurs voluptez font ce que le plus cruel ennemy qu'ils scauroient auoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils merissent quelque pardon, c'est que leur peché ne va iamais sans penitence, & qu'il leur demeure toujours quelque douleur qui pese bien autant que le plaisir.

I V. Il ne faut point trouuer estrange que leur fureur leur donne de la peine : depuis que nos desirs passent au delà de la Nature, il n'est plus de barriere capable de les arrester. Nature a des bornes, les vanitez & les concupiscences n'en ont point. Le profit est la

mesure des choses necessaires: mais les superflus, à quelle aulne le reduisez-vous? Ce leur est tout vn pourueu qu'ils se plongent dans les voluptez, & ne prennent pas garde que par ceste accoustumance ils tombent en cet inconuenient, que les choses qui auparauant ne leur estoient que superflus, leur soient necessaires à l'aduenir. Ils seruent leurs voluptez: au lieu de les posseder & (ce qui est le comble de leur ruine) ils ne sentent pas estre bien, s'ils ne sont mal. Depuis que nous en sommes venus là, que d'aymer ce qui n'est point honneste, il faut faire conte que nostre misere ne peut aller plus auant, & que quand nous auons tant continué nos vices, que nous en auons fait des meurs, c'est se rompre la teste que de chercher des remedes, & penser encore à la guerison.

EPISTRE XL.

ARGUMENT.

1. *Les lettres nous representent les amis absens.*
2. *Il blasme le parler viste, & approuue le lent en vn Philosophe.*

1. **I**E vous ay bien de l'obligation de la diligence que vous apportez à m'escrire,

Puis que ie suis priué de vous voir d'autre façon , ie suis bien-aïse de vous voir en vos lettres. Je n'en reçois iamais , que ie ne m'imagîne que nous soyons ensemble. Et de fait si nous prenons plaisir d'auoir le pourtrait de nos amis , parce qu'il nous en entretient la memoire , & par vn contentement illusoire adoucit en quelque façon l'amertume de leur esloignement : combien doiuent les lettres estre agreables , puis que ce sont les marques les plus certaines , & la representation la plus viue qu'il est possible d'auoir des personnes que nous ayons ; Ce que la presence a de plus doux , les caracteres imprimez de la main d'un amy le font reconnoistre sur le papier.

II. Vous m'escriuez qu'on vous a conté qu'une autrefois Serapion le Philosophe se trouuant en ces quartiers où vous estes , discourroit avec une promptitude si grande , & une suite de paroles si pressée , qu'il sembloit qu'une voix seule ne pût pas fournir à la multitude des conceptions que son esprit luy fournissoit. Cette qualité ne me plaît pas en un Philosophe : ie veux du reglement en sa langue. Aussi vous voyez qu'Homere en la description d'un Orateur , luy donne une vehemence rapide , & continuée comme celle d'un torrent , quand le Printemps a fondu les neiges. Mais quand il est question d'un vieillard , il le fait couler tout bellement , & compare ses paroles à du

miel. Faites donc estat que ce grand flux de bouche a plus de charlatan, qui veut arrester le monde à son banc, que de l'homme d'honneur, qui traite quelque chose de graue, & se propose l'instruction de ceux qui l'escoutent. Mais comme ie n'approuue pas le langage court, aussi ne veux-je pas qu'il tombe vn mot apres l'autre, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les oreilles, & la precipitation les accable, combien que ce qu'on voit venir de loin se retienne, & trouue mieux sa place en la memoire, que ce qui va si viste, qu'on n'a loisir de le regarder. Mais en fin, il est question de bailler des preceptes: vne chose qui échappe n'est point baillée. Adioustez à cela qu'un discours qui ne se propose que la demonstration de la verité, doit estre simple. C'est son artifice que de n'en auoir point. En ces harangues populaires, qui ne sont ordinairement que mensonges, & où le but n'est que d'émouuoir vn peuple, & d'abuser de son imprudence, pour le traîner par les oreilles, tantost d'un costé, tantost de l'autre, on peut faire passer les paroles si promptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier: mais comme est-il possible d'arrester vn autre, & ne s'arrester point? On s'abuse: vne remonstrance faite pour la guerison des ames, ne veut point demeurer en la superficie. Il faut qu'elle descende au fonds de l'estomach. Quel bien scauroit faire vn re-

mede , s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade ? Toute certe parlerie a plus de vanité que d'autre chose : c'est vne piece de beaucoup de son , & de peu de valeur. L'ay des frayeurs , il me les faut oster. Mes passions m'emportent , il leur faut donner vne bride. L'ay des doutes : il me les faut esclaircir. Il faut regler ma desbauche , & corriger mon auarice. Laquelle est de routes ces choses qui se pourra faire en courant la poste ? Où est le medecin qui guerira son malade , s'il ne fait qu'entrer & sortir ; Et puis quelles graces peuuent auoir des paroles , où il n'y a point d'election ; Mais comme il est de certaines choses difficiles à croire , qu'il faut voir vne fois , pour pouuoir dire qu'on les a veuës , il en est de mesme de ceux-cy , qui vont aussi viste de la langue. Il leur faut donner vne heure de temps à les oïr , & n'y retourner plus : Car que sçauriez-vous apprendre d'eux , ou que voudriez-vous imiter ? Quelle stabilité pensez-vous trouuer en leur ame , puis que leur discours est si peu ferme , que quand ils luy ont vne fois donné le branle , il leur est impossible de l'arrester ; Ils ressemblent à ceux qui courent à la vallée : leur pesanteur les emporte , & les fait aller plus loin qu'ils n'ont resolu. Cette volubilité n'a point de grace en la Philosophie : ce n'est point son fait de ietter les paroles en desordre , mais de les assoir tout bellement chacune en sa place , &

ne s'avancer autrement que pied à pied. Et quoy donc? elle n'aura iamais liberté de se hausser. Pourquoy non? Mais que tousiours elle ait égard à la bien-seance de la profession, & se souviene, qu'il n'y a rien qui luy porte plus de preiudice, que ceste profusion de langage ainsi violent & desreglé. Il est bon qu'il ait de la force, mais modérée, & qu'elle coure, mais comme vn ruiffeau, non comme vn torrent. Et tant s'en faut que ceste promptitude me plaise en vn Philosophe, qu'à peine la pourrois-je approuver en vn Orateur. Car comme voudriez vous qu'un Iuge, qui peut-estre ne scauroit pas trop bien son mestier, le pût suivre courant ainsi à bride abbatue, principalement quand en la fertilité de quelque suiet, il se laisseroit emporter à l'ostentation de sa suffisance? ou quand quelque passion sortie hors de ses bornes, & plus forte que son iugement, luy feroit ouvrir la bonde aux paroles, & dire ce que puis apres il seroit content de n'avoir pas dit? Il faut que la langue s'acomode aux oreilles, sans les mettre hors d'haleine à courre apres elle, ou sans leur bailler de la matiere plus que ce qu'elles sont capables d'en recevoir: vous ferez donc sagement de ne vous approcher point de ceste maniere de gens, qui se soucient plustost de dire beaucoup, que dire bien. Il y avoit vn certain P. Vinicius, de qui Asellius disoit, Qu'il parloit à remises, & Geminus Varius, Qu'il s'establissoit com-

me on faisoit cas de son eloquence, veu qu'il ne scauoit pas mettre trois paroles ensemble. Je scay bien qu'il n'y auoit gueres de plaisir à luy voir tirer les mots l'un apres l'autre, & que quelquefois on luy eust peu dire; Parlez, ou vous taisez. Mais encore aimerois-je mieux vous proposer la sentence pour exemple, que la precipitation de Haterius. Cét homme en son temps estoit estimé grand discuteur; il ne hesitoit iamais, ne rompoit iamais son train: & du commencement alloit d'une traite iusqu'à la fin: Mais quoy qu'il en soit, ie ne pense pas qu'un homme de iugement voulust parler comme luy. Toutefois chaque nation a son goust particulier: ce qu'on trouue mauuais en un lieu, semble de bonne grace en un autre. Peut-estre entre les Grecs on supportoit ceste licence: mais nous sommes si esloignez, que mesmes en escriuant, nous mettons des points entre les mots pour les separer. Ciceron mesme, qui le premier a donné reputation à l'éloquence Romaine, n'alloit iamais qu'au petit pas en ses harangues. Le langage Latin a de la vaine gloire: il se regarde: Et parce qu'il a bonne opinion de son merite, il prend plaisir que les autres le voyent, afin d'en faire cas. Fabianus, grand personnage de vie & de science, & qui apres ces deux points, tient le troisieme rang en la louange d'un homme fort eloquent, auoit une façon de parler non

impetueuse, mais sans peine; de sorte que c'estoit plustost facilité que promptitude. C'est bien chose que ie ne deffens point à vn homme sage, que l'aissance de parler: toutefois ie ne le luy commande pas, & trouue encore qu'il fera mieux de prononcer les paroles, que de les verser. Ce qui me fait vous entretenir si long temps sur ce sujet, pour vous en diuertir, c'est que ie sçay bien que c'est vn mestier que vous ne pouuez faire, que premierement vous ne renonciez à vostre honneur. Il faut que vous perdiez toute honte que vous-mesme n'écoutez pas ce que vous direz. pource que par inaduerance il vous eschappera beaucoup de choses, qui ne vous sembleroient pas bonnes, si vous y apportiez du iugement. Je vous dis que c'est vn mestier qui veut de l'imprudence: preparez-vous-y, si vous le voulez. suivre. Ce n'est pas encores tout: vous n'y pouuez acquerir de gloire: il vous faut exercer iournellement, & laisser la substance des choses, pour l'escorcee du langage; Au lieu que quand bien vous auriez des paroles, plus que vous n'en sçauriez desirer & qu'elles vous sortiroient de la bouche, comme d'une source inespuisable, pour bien faire il en faudroit estre sobre, & ne les employer qu'avecque discretion. La modestie est aussi requise au langage d'homme d'honneur, comme en son alleure. La somme des sommes, c'est que ie veux que tu sois lent à parler.

EPISTRE XLI.

ARGUMENT.

1. *L'homme de bien est toujours accompagné d'un bon Genie.*
2. *Mespriser les biens de fortune & aymer ceux de l'ame c'est le fait du bon Genie, ou d'une Vertu divine, qui est dans l'homme de bien.*

I. **V**OUS ne sçauriez mieux faire, que de travailler continuellement à vous faire homme de bien. C'est chose que vous seriez mal-aduisé de desirer, puis que vous avez moyen de la vous donner. Il ne faut pas pour cela leuer les mains au Ciel, il ne faut pas gagner vn Sacrestain qui vous laisse parler à l'oreille d'une Image, pout en estre mieux exaucé. Vous avez Dieu près de vous. vous l'avez avec vous: vous l'avez dans vous: Il est vray, comme ie le vous dy, Lucilius nous auons vn esprit sacré, qui reside en nous pour la conseruation de nos vies, & l'obseruance de nos actions: il se comporte avecque nous, selon que nous nous comportons avecque luy. Il n'est point d'homme de bien sans quelque Dieu, qui l'assiste à monter par dessus la Fortune, & le rend capable des hautes & magnanimes resolutions. Quel

Dieu / Nul ne le sçait ? S'il se presente à vos yeux quelque touffe épaisse de vieux arbres, esleuez au de là de l'ordinaire, & où la multitude des branches passées les vnes dans les autres, ne reçoivent point la clarté du jour ; quant & quant la hauteur, la solitude, & l'ébahissement de voir en vne rase campagne vn ombrage si espais & si couvert, vous donnent opinion qu'il y ait quelque Deité. Si vous voyez vn autre qui avec ses pierres toutes mangées, & sur vne relaxation faite, non de main d'homme, mais par la Nature mesme, porte le faix d'une montagne ; vous avez aussi tost l'ame frappée de quelque scrupule de Religion. Nous tenons les commencemens des grands fleuves pour venerables, & donnons des Autels à la saillie subite de quelque large riviere, qui sort de dessous terre. Nous portons du respect aux fontaines des eaux chaudes. L'opacité sombre, ou la profondeur immense de quelques estangs, les a fait estimer sacrez. Si vous voyez vn homme ineffrayable aux dangers, impenetrable, aux passions, heureux en aduersité, calme en la tempeste, plus haut que le reste des hommes, & aussi haut que les Dieux ; ne ferez-vous pas touché de quelque ressentiment, qui vous induise à le venerer ? Ne direz-vous pas ? il y a là quelque chose de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaison à si peu de chose que le corps

Sans doute quelque vertu diuine y est descendue, & n'est pas croyable qu'une ame si excellente, si mesurée, & qui avec vn mépris si genereux estime toutes choses inferieures à son merite, & si courageusement se moque de ces objets qui font naistre des craintes, & des desirs, puisse auoir son mouuement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Vne chose de ceste grandeur, ne scauroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soustenoit. C'est pourquoy la part de luy la plus grande, est au lieu d'où elle est descendue. Comme les rayons du Soleil nous touchent bien, mais ils ne laissent pas d'estre au Ciel, d'où ils sont enuoyez sur la terre, tout de mesme vne ame grâde & sacrée, transmise au mode, pour nous faire voir de plus près la Diuinité, conuerse bien avecque nous, mais tousiours par vn de ses bouts elle tient à son origine, & ne s'en détache point. Elle y est suspendue : elle y tourne les yeux, & s'y appuye. Ce qu'elle est parmy nous, c'est pour estre nostre guide, & comme plus iudicieuse, assister à nos actions, & nous apprendre à les gouverner.

II. Mais comme la connoistrez-vous quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien : Car est-il rien de si hors de propos que de louer vn homme pour des choses qui ne sont pas à luy ? N'est-ce pas n'auoir point de sens, que d'admirer ce qui d'un moment à l'autre peut changer de

possesseur; La selle de velours, & le mors doré ne font point la bonté d'un cheual. Voyez va Lion, que le commerce des hommes ait réduit à se laisser dorer le crein, & recevoir les embellissemens qu'il plaît à son gouverneur de luy donner; & enuoyez un autre, qui ferme, nerveux, & d'une haleine entière, n'a pour ornement que cette hydeur effroyable, avecque laquelle la Nature l'a fait naître dans les deserts; Je ne doute point que vous ne trouviez cestuy-cy de meilleure grace que l'autre; à qui par un long apprivoisement vous verrez souffrir des choses si esloignées de son imperieux & magnanime naturel. C'est une folie à un homme de se glorifier de ce qui n'est point à luy. Le nombre des raisins, & la pesanteur des grappes, qui font ployer les échelats, en la louange d'une vigne: quand elle est fertile, elle est belle. En un homme il faut louer ce qui est sien, & non autre chose. Il a de beaux enfans, une belle maison, beaucoup de terres labourables, & force argent en rente; tout cela est pres de luy, ie l'adonne; Mais dans luy il n'y en a rien. Donnez-luy des louanges des choses qu'on ne luy peut oster ny donner: & qui proprement appartiennent à l'homme: Demandez-vous que c'est? L'esprit, en cet esprit une Raison qui n'ait aucun défaut. L'homme est un animal raisonnable: Son bien est donc parfait, quand il est parfaitement ce que Na-

tur a voulu qu'il soit. Mais que luy demande ceste Raison? La chose du monde la plus aisée, qu'il viue selon Nature. Tout ce qu'il a d'empeschement, c'est vne folie vniuerselle, qui le fait naistre. Nous tombons l'un sur l'autre dans les vices: Le peuple nous pousse: personne ne nous retient, comme seroit-il possible de nous garantir.

ÉPISTRE XLII.

ARGUMENT.

1. Les hommes de bien sont rares.
2. A faute de puissance, & non de volonté, on cesse bien souvent de mal faire.
3. Nous ne sçauons faire choix des choses qui nous sont utiles.
4. La perte des choses fortuites n'est point fâcheuse.

I. JE voy bien que celuy de qui vous m'écriuez, vous a déjà fait croire qu'il est homme de bien. Ce n'est pas chose qui se puisse ny faire, ny reconnoistre en si peu de temps. Sçauéz-vous ce que j'appelle en cét endroit homme de bien? Celuy qui l'est aucunement; car quant à l'autre qu'il

est en perfection, il en est peut-estre comme du Phoenix: il s'en voit vn en cinq cents ans, il ne s'en faut point esbahir. La fortune en la generation des choses grandes veut des interualles, & les recommande par la rareté. Pour les mediocres, & qui naissent parmy la presse, elle les produit ordinairement. Mais pour rare, rarer à vostre homme, il est encore bien loing de son compte; & s'il scauoir que c'est d'un homme de bien, il ne le penseroit encore estre, & possible perdroit l'esperance de pouuoir iamais le deuenir. S'il se fonde en ce que les méchants ne luy plaisent point, il ne fait rien en cela, que les méchants mesmes ne fassent; & la plus rigoureuse punition que souffre la méchanceté, c'est qu'elle se déplaît à soy-mesme, & que ceux qui la font ne l'approuuent pas. S'il allegue, Qu'il veut mal à ceux qui subitement arriuez à quelque grande puissance, s'y comportent insolemment: que scay-je, si quand il pourra ce qu'ils peuuent, il ne fera point ce qu'ils font?

II. La foiblesse en beaucoup de gens cache les vices, qui si tost qu'ils penseront auoir assez de force, n'auront pas moins d'enuie de paroistre, que ceux à qui la bonne fortune a donné de la courage de se decouurir. La méchanceté y est; mais les instrumens luy manquent: il n'y a de quoy la monstrez: il n'est point de serpens si venimeux, qu'on ne puisse manier seurement, & an-

dis

dis qu'ils sont roides de froid. Le venin y est bien tousiours, mais il est endormy. Il est assez de cruauté, d'ambitions, & de luxures, capables d'aller du pair avec les plus signalez exemples qui s'en soyent iamais veus: tout ce qui leur defaut, c'est, que la Fortune leur resiste, & leur osté le moyen de se produire. Donnez-leu la puissance des autres, vous leur trouuerez la mesme volonté. Vous souvient-il qu'un iour que vous me parliez d'un homme de parmy le monde, & me disiez qu'il estoit du tout à vous, ie vous dy que c'estoit un esprit volage, & que luy pensant tenir le bras, vous ne luy teniez que la manche; Fus- ie menteur? Il a laissé la manche par où vous le teniez: s'est enfuy. Vous sçavez quels traits il vous a jouëz depuis, & combien il vous a préparé de pieges, sans sçauoir que luy-mesme y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la sienne: & qu'encore que ce qu'il demandoit luy peust seruir de quelque chose, c'estoit neantmoins un fardeau, sous lequel il seroit à la fin contrainct de succomber.

PII. C'est pourquoy quand nous affectons quelque chose, & que la passion nous la fait poursuivre avec beaucoup de labeur; il faut considerer, ou qu'elle est dû tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'incommodité que nous prenons pour y paruenir. Il est des choses superflues. Et d'autres

qui bien qu'elles ne le soient pas, toutesfois n'ont pas de merite assez, pour nous travailler. Mais nous ne penetrons pas si avant, & nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher: & en cela se cognoist nostre peu de sens, que nous ne pensons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bourse, & croyons qu'on nous donne ce dequoy nous sommes nous-mesmes le payement, nous nous impliquons de toutes sortes de solitudes: nous nous soumettons à toutes risques, & sommes contents de perdre l'honneur, le temps, & la liberté, pour acquerir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser, s'il nous falloit vendre ou quelque maison, ou quelque heritage pour les auoir: tant il n'y a rien dequoy nous fassions si bon marché que de nous-mesmes. Quand donc nous voudrions deliberer quelque chose, ou si nous sommes sur le point de l'exécuter, faisons comme quand nous entrons chez un Marchand: Sçachons de quel prix est ce que nous voulons auoir; ce qui ne nous couste rien, nous couste quelquefois bien cher. Je vous pourrois nommer assez de choses, de qui l'acquisition nous a fait perdre la liberté: pource qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à nous.

I V. C'est ce que nous auons à considérer, quand nous auons enuie d'auoir quelque chose: comme d'autre costé, s'il arriue

que nous la perdions , nostre consolation est , de nous représenter qu'elle estoit fortuite ; que nous nous en sommes passez autrefois , que nous nous en passerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons eue long-temps , nous dirons que nous auons eu loisir de nous en saouler ; & si nous ne l'auons gueres eue , que nous n'auons point sujet de regretter vne chose à laquelle nous n'estions pas encore accoustumez ; Nous aurons moins de bien , nous aurons donc moins d'inquietudes. Nous aurons moins de credit , nous serons moins ennuyez. Iettez les yeux sur tout ce qui nous oste le sens , & pour qui nous fondons en larmes , quand nous le perdrons ; nous trouuerons que ce n'est point le perdre qui nous afflige , mais l'opinion seule d'auoir perdu. Nous y pensons , mais nous n'en sentons rien. Qui se possede ne peut rien perdre : mais le mal est , qu'il s'en trouue peu , qui soient capables de se posseder.

EPISTRE XLIII.

ARGUMENT.

1. *Les actions des grands, insques aux plus petites, ne peuvent estre cachées.*

2. *L'homme de bien ne cache point sa vie, comme le meschant.*

I. **V**ous vous ébahissez comme ie suis si particulièrement informé de vos affaires : Et qui me peut auoir decouvert vne chose que vous n'avez communiquée à personne. Ne sçavez-vous pas que le bruit est vn grand maistre des nouuelles. C'est par luy que l'ay eu des vostres. Et quoy donc direz-vous ? suis ie si grand chose , qu'on fasse courir des bruits de moy ? Ne prenez pas garde où ie suis : mais où vous estes. Toute chose éminente par dessus ce qui est auprès d'elle , est grande au lieu où elle est éminente. La grandeur n'a point de certaine mesure : c'est la comparaison qui la croist, ou la diminue. Vn batteau grand sur vne rivière , est petit sur la mer : Vn gouuernail grand pour vn nauire, est petit pour vn autre. Faites si peu de cas de vous qu'il vous plaira : vous estes grand en vostre gouuernement. Toutes vos actions sont regardées ; iusques à vostre manger & vostre dormir , vous ne faites rien qui ne soit sceu.

II. Ce vous doit estre plus de sujet de penser à vous. Vous serez heureux , quand vous pourrez viure à la veüe de tout le monde. Il y en a la plus part qui pensent que cette enceinte de murailles , qui nous environne chez nous , n'est pas tant pour garder nostre vie en plus de seureté , comme

pour commettre nos meschancetez avec plus de licence. Faites que vous n'en soyez pas de mesme. Pensez que vous avez vne maison pour vous couvrir, & non pour vous cacher. Je vous vay dire vne chose, par où vous iugerez comme nous sommes gens de bien. Vous ne trouuerez pas vn homme seul qui pût viure à porte ouuerte. Les portiers sont de l'inuention de nostre conscience: ce n'est point la magnificence qui nous a sollicité de les auoir. Nous viuons d'une façon que nous sommes surpris, si nous sommes veus sans y penser. Mais à quoy est bon de se cacher, & de fuyr les yeux & les oreilles des personnes? La bonne conscience appelle la multitude. La mauuaise, en quelque solitude qu'elle se reduise, a tousiours de l'anxiété. Si ce que vous faites est honneste, pourquoy ne voulez vous que tout le monde le sçache? S'il est deshonneste, puis que vous le sçauiez, que gaignez-vous qu'on ne le sçache point? Que vous estes vn pauvre homme, si vous comptez ce tesmoia à rien!



EPISTRE XLIV.

ARGUMENT.

1. *De la vraye & fausse Noblesse.*
2. *Les Nobles & les Roturiers ont mesme origine.*
3. *Le trop grand desir des biens de Fortune, empesche la Felicité.*

I. **V**OUS alleguez tousiours vostre pericelle, & dites, que ny la Nature, ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. le m'ostonne bien de vous ouyr tenir ce langage, veu le moyen que vous auez de vous oster de parmy le peuple, & monter si haut, qu'il n'y aura rien au dessus de vous. Vne des bonnes choses qui soient en la Philosophie, c'est qu'elle n'empesche point les Genealogies. Si nous recherchons d'où les hommes sont venus premierement, nous sommes tous de la race des Dieux. Vous estes cheualier : vostre industrie vous y a fait paruenir : Mais vraiment il y en a bien qui ne sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à estre Senateur : & aux armes mesmes, où il n'y a que du peril, & de la peine, les Soldats n'y sont pas receus qu'avec election. Les Capitaines font quelquefois les dégoustez à les enrooler. La

bonne conscience ouvre la porte à tout le monde : Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La Philosophie ne distingue point les personnes : elle a de la splendeur assez pour tous. Socrate n'estoit pas Gentil-homme : Cleanthes gaignoit sa vie à rincer de l'eau, & arroser les jardins : Platon n'estoit pas noble : quand il vint à la Philosophie, ce fut elle qui luy donna cette qualité. Pourquoy vous desliez-vous de vostre suffisance ? Qui vous fait desesperer de pouuoir aller du pair avec eux ? Faites-vous digne de leur merite, & ils vous aduouëront de leur race. Vous en serez digne, si vous croyez qu'il n'y ait homme au monde plus noble que vous. Le plus pauvre a autant de predecesseurs que le plus riche ; il n'y a homme de qui le premier origine ne soit au delà de toute memoire. Platon dit, qu'il n'y a point de vallet qui ne soit de race de Roys, ny de Roy qui ne soit de race de vallers : tout se bigarre avec le temps.

LI. La vicissitude des choses est l'exercice de la Fortune. Qui est-ce qui est donc noble ? Celui qui naturellement a la disposition à la Vertu. C'est tout ce qu'il y faut considerer. Autrement, si vous en voulez faire la decision par l'Antiquité, il n'y a si chetif, qui de pere en pere, & d'ayeul en ayeul, ne vous mene si loing, qu'il ne se trouuera rien au deuant de luy. C'est bien chose sans doute, que depuis la naissance

du monde, nous ne pouvons estre venus jusqu'à nostre siecle, que par vne mutation alternative de toutes sortes de conditions. Vne basse-court pleine d'images enfumées, n'est point ce qui fait l'homme noble; ceux qui ont esté gens de bien deuant nous, ne l'ont point esté pour nous faire auoir de la reputation: nous n'auons rien à ce qui nous a precedez. C'est l'esprit qui fait l'homme noble, quand d'une cabane, aussi bien que d'un Palais, il se peut esleuer au dessus de la Fortune.

III. Posez donc le cas que vous n'estes point Gentil-homme, mais Roturier; que vous importe, puis que vous avez le moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils-hommes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble: demandez-vous comment? Si vous ne prenez point l'aduis du peuple, à faire distinction de ce qui est bon ou mauvais: l'importance n'est pas d'où les choses viennent, mais où elles vont: on ne peut nier, que ce qui nous peut faire viure heureusement ne soit bon: car il n'est point susceptible d'empirement. D'où vient donc que nous ne trouuons le bon chemin? De ce que bien que nous desirons tous la vie heureuse, nous prenons ses instrumens pour elle, & la fuyons en la desirant. Car au lieu de nous procurer vne securité solide, vne confidence inébranlable, qui sont deux poincts où gist le Fé-

licité nous cherchons de tous costez des
sujets de nous affliger ; & marchans par vn
chemin tout plein d'embusches, nous nous
chargeons de tant d'équipages, que nous
ne sommes pas assez forts pour les porter.
De cette façon nous n'auons iamais no-
stre compte ; & tant plus nous trauaillons,
tant moins il se trouue de besongne faite.
Nous reculons au lieu d'auancer : Et com-
me tous ceux qui courent dans vn labi-
rinthe, nous nous impliquons tousiours
d'auantage, & pour faire trop grande di-
ligence, nous sommes la cause de nostre
retardement.

EPISTRE XLV.

ARGVMENT.

1. *Peu de liures, mais bons : Les dis-
putes captieuses des Philosophes,
sont inutiles.*
2. *Le vice nous fait la guerre, sous vne
apparence de vertu.*
3. *Quel homme se peut dire heu-
reux.*
4. *Si toutes les choses necessaires peu-
uent estre appellées bien.*

5. *La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.*

I. **V**OUS vous plaignez qu'il se recouvre peu de livres en vos quartiers. Ce n'est rien d'en avoir beaucoup : l'importance est, qu'ils soient bons. Je sçay bien que la diuersité des lectures donne du plaisir : mais il y a plus de profit à n'en faire qu'une. Le moyen d'estre bien-tost où vous auez enuie d'aller, c'est de n'aller que par vn chemin, sans vous égarer d'un sentier à l'autre. Ce n'est pas marcher, c'est roder. Vous me direz, que vous me demandez des livres, & non pas du conseil. Je suis prest de vous enuoyer tout ce que j'en ay, & ne m'en laisser pas vn. Je suis bien marry que moy-mesme ne vous puis allet trouuer, & vous iure que si ce n'estoit que j'espere que vous aurez bien-tost fait vostre commission, tout vieil & indisposé comme ie suis, j'eusse encore entrepris ce voyage ; & que ny Sicile ny Carybde, ny tout ce que les Fables nous content de la difficulté de ce trajet, ne m'en eussent retenu. S'il ne se fust point trouué de vaisseau, ie fusse plustost passé à la nage, tant j'ay d'enuie de vous embrasser, & de voir le progrez que vous auez fait. Au demeurant, pource que vous me demandez mes livres, ie ne m'en estime point plus

habile homme, non plus que ie m'estimerois beau fils, si vous m'auiez demandé mon pourtrait. Ce que vous en faites, est pour me faire plaisir, plustost que pour bonne opinion que vous en ayez : & c'est l'amitié que vous me portez qui vous abuse. Tels qu'ils sont, lisez-les, comme d'un homme à qui la verité plaist : & qui ne la sçachant point encore, contre toutes les difficultez qui s'y trouuent demeure opiniastre à la rechercher. Car de moy, ie n'ay point de maître, ie ne porte le nom de personne. L'honneur beaucoup le iugement des honnestes hommes, mais ie ne m'esprise pas le mien. Ils ont cherché, comme nous sans rien trouuer : ce que possible ils eussent fait, s'ils n'eussent désiré que les choses necessaires, & ne se fussent point amusez aux superflües. La subtilité des paroles, & les disputes capricieuses leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous faisons des nœuds : sans autre fin que pour les deslier, tant nous auons de loisir : nous sçauons desia viure, nous sçauons desia mourir. Quand il est question de nous garder d'estre trompez aux choses, & non point aux paroles, c'est vne belogne où nostre esprit a besoin de toute sa force : il ne faut point qu'il oublie rien à la maison. A quoy peut seruir cette distinction de similitudes de paroles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper

II. Ce sont les choses qui nous a^usent : ce sont donc les choses qu'il faut discerner. Nous prenons les mauuaises pour les bonnes. Quand nous auons fait vn souhait, nous ne faisons vn contraire : nos vœux sont combatus par nos vœux, & nos conseils se font la guerre, l'vn à l'autre. En combien de choses se conforme la Flaterie à l'Amitié : Il ne luy suffit pas de l'imiter, elle fait dauantage & passe encore plus auant. Les oreilles s'ouurent quand elle parle, & avec vne reception favorable, la font descendre iusques au cœur. Ce qui en est le plus dangereux, c'est ce qu'on y trouue le plus doux. Apprenez-moy à connoistre ceste similitude. Vn ennemy se presente à moy sous vn visage d'amy. Le vice me veut surprendre : de peur que ie ne le reconnoisse, il emprunte le nom de la Vertu, la Temerité se fait appeller Valeur, la Fainéantise Discretion, & la Timidité bon Jugement. C'est en cela qu'il y a du danger d'estre trompé : donnez-moy de certaines marques pour le connoistre. Vn homme à qui on demande s'il a des cornes, n'est pas si mal-aduisé que de se porter la main au front, pour sçauoir ce qui en est, ny si grossier, qu'il ne sçache bien qu'il n'en a point. Vous auez beau prescher, s'il vous en dit ce son tromperies, qui non plus que celles des joueurs de gobelets, ne sont point dangereuses. Au contraire, quand on y est bien

trompé, c'est quand on y prend bien du plaisir. Nous demandons qu'on nous trompe encore vne fois : refaites, que l'entende, comme cela se fait : il ne m'en souuient plus. l'on dy de mesme de ces captions : car comme voulez-vous que ie les appelle autrement ? il y a aussi peu de bien à les sçauoir que de mal à ne les sçauoir point.

III. Si vous auez enuie d'esclaircir des ambiguites, apprenez-nous que celuy que le commun appelle heureux, ne l'est point ; que celuy qui a ses coffres pleins d'argent, n'est point riche ; mais celuy qui porte son bien en l'ame : qui haur & braue, foule aux pieds ce qui est merueille aux autres, qui ne void personne avec qui il voulust changer de condition qui n'estime l'homme que par ceste seule partie qui le fait homme, qui sçait le chemin que la Nature luy monstre, & se conforme à ce qu'elle ordonne : à qui nulle violence ne peut rien oster, qui conuertit le mal en bien, iudicieux aux doubtes, & ferme aux secousses, inestonnable aux frayeurs, impenetrable aux mouuemens : à qui la Fortune, quand de toute sa force elle luy a tiré la plus dangereuse de toutes ses fleches ne fait point de playe : mais seulement quelque legere esgratignure bien à peine, & bien rarement : Car pour le traits communs desquels elle debelle ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur luy

comme la gresle, qui fait bien quelque bruit sur les tuilles de nos maisons, mais se resout tout aussi tost, sans faire mal à ceux qui sont dessous. A quelle fin m'amusez vous à ceste façon d'argumenter, que vous mesme appelez mensongere, de laquelle on a tant escrit de liures ? Si vous auez de la subtilité, ce n'est que mensonge que toute ma vie. Faites paroistre vostre bel esprit à me convaincre, & me reduisez à la verité.

IV. J'estime vne infinité de choses, necessaires, desquelles vne grande partie est superflue, & celles qui ne le sont point, ne peuuent rien contribuer à ma felicité. Ce sont là nos difficultez qu'il faut combattre, & les obscuritez qu'il faut éclaircir. Car il ne s'ensuit pas que tout aussi tost vne chose soit bonne pource qu'elle est necessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la bouillie, & tout plain d'autres choses, dont nous ne nous pouuons passer, nous ne luy faisons pas beaucoup d'honneur : ce qui est bien, est tousiours necessaire, ce qui est necessaire, n'est pas tousiours bien : car il se trouue assez de choses qui ne sont d'aucun merite, & qui cependant ne laissent pas d'estre tres-necessaires.

V. Il n'y a personne, à mon aduis, si mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaisser à des choses qui n'ont autre commodité que de nous aider à passer vne iournée. Et quoy donc, au lieu

de ces distinctions de neant, qui vous arrestent, n'est seroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuse occupation pour vostre esprit, de faire entendre au monde, que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superflues, & que la vie bien souuent se trouue passée, tandis qu'on fait des prouisions pour la passer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde, & les considerez vn pour vn, ou tous à la fois, vous n'en trouuerez pas vn qui ne remette sa vie au lendemain. Demandez vous dequoy cela nuit? De plus qu'il ne se peut dire. Car ils ne viuent pas, mais ils viuront: ils different toutes choses d'un iour à l'autre: Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous deuanceroit tousiours: mais à cette heure estans lents & paresseux comme nous sommes, elle passe au delà de nous, comme estrangere: & n'y a iour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure plustost qu'une lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reserueray pour vne fois à disputer contre ces pointilleux si deliez qui oublient de faire, tant ils sont empeschez à parler.

EPISTRE XLVI.

ARGUMENT.

1. *Les beaux Livres , quelque gros-
seur qu'ils ayent ne sont jamais
longs.*

I. **I**'Ay receu vostre liure que vous m'au-
liez promis , & l'ay ouuert , pensant
ne faire qu'y mettre le nez , & le refermer
tout aussi tost , pour le lire vne autre fois
quand i'en aurois la commodité. Mais ie
l'ay trouué si bien à mon goust , qu'il a fallu
que ie sois allé de long. Je ne sçauois
mieux vous faire croire ce qu'il m'en sem-
ble , que de vous dire , qu'encore que sa
grosseur le fera plustost estimer quelque
ouurage de Tite Liue, ou d'Epicure , que le
vostre , ou le mien : ie n'ay pas laissé de le
trouuer court , & ne m'est point party des
mains que ie ne l'aye couru de bout en
bout. Il se faisoit tard : ie mourais de faim.
La pluye me menaçoit : mais avec tout ce-
la , i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas réjoui
seulement : il m'a contenté. Quelle viuaci-
té d'esprit , qu'elle force de couragen'y ay-
ie point reconuë ? Je dirois quelle saillie,
si en quelque endroit il y eust des reprises
d'haleine & des rehaussemens par interval-

les. Mais il n'y en a point : tout y est si continu que ie puis dire , que c'est vne besogne virile , & vrayement sacrée : & cependant il ne laisse pas d'y auoir tousiours quelque trait agreable aux lieux où il s'est offert occasion d'y mesler de la douceur. Vous estes grand , il le faut auoüer , & releué , comme i'ay tousiours desiré que vous soyez , & comme ie prendray plaisir de vous voir continuer. Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a seruy de quelque chose : C'est pourquoy ie conseilleray tousiours de la prendre fertile , qui occupe l'esprit , & qui l'excite. Je vous en diray dauantage de vostre liure , quand ie l'auray repassé encore vne fois. Le jugement que i'en fais à cét'heure , c'est comme si ie l'auois seulement oüy , & non pas leu. Laissez-le moy fouïller , & ne craignez point que ie ne vous en die librement ce que j'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui me donne sujet de vous mentir de si loin , si ce n'est que suivant la corruption du siecle , ie voulusse mentir par accoustumance , ne pouuant mentir par occasion.

EPISTRE XLVII.

ARGUMENT.

1. *Comme il faut vivre avecque les Seruiteurs.*
2. *Que leur employ est different, selon qu'il plaist à la Fortune.*

I. **I**E suis bien aise d'entendre de ceux qui viennent de vos quartiers, comme vous vous comportez doucement avec vos seruiteurs. Vous estes trop suffisant, & trop judicieux, pour en user autrement. Sont-ce seruiteurs? ce sont hommes: ce sont domestiques: ce sont petits amis; Et si nous considérons que la Fortune a le même commandement sur nous qu'elle a sur eux, ils peuvent dire; nous sommes tous seruiteurs. C'est pourquoy ie me ry de ceux qui penseroient s'estre fait grand tort, d'auoir fait manger vn seruiteur avec eux. Pourquoi le font ils? par vne coustume vaine & fastueuse, qui s'est introduite, qu'vn maistre ne mangeroit pas à son aise, s'il n'auoir vne douzaine de valets debout à ses costez. Monsieur est à table, qui se remplit; & à peine de creuer, se met des viandes au ventre, qu'il est puis apres bien empesché d'en faire sortir: Et cependant les pauures seruiteurs sont là,

qui n'osent pas seulement mouuoir les lèvres. S'ils soufflent, aussi tost le baston est sur les espaules : vn roufflement, vn esternuement, vn hoquet, qui sont choses casuelles, leur sont crimes irremissibles. De quelque façon qu'ils interrompent le silence, ils sont asseurez des estriuieres, ou de quelque chose de pis, & demeurent en cette posture, & en ceste obstinence iusques au iour. De là vient que n'osant rien dire en la presence de leurs maistres, ils parlent en leur absence : au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs maistres permettoient de parler, non deuant eux seulement, mais avec eux, & ne leur faisoient point coudre la bouche, comme on fait au iourd'huy, presentoient librement leurs testes pour celles de leurs maistres, & s'ils les voyét prests de tomber en quelque peril, s'y exposoient volontairement, pour les en garantir. Ils parloient en compagnie : mais ils se taisoient en la torture. De cette mesme arrogance est procedé le prouerbe qui se dit communément.

Ausant de valets, autant d'ennemis.

On se trompe; ils ne sont point nos ennemis : mais nous leur en donnons tout le sujet que nous pouuons. Je n'allegue point l'inhumainé que nous auons, d'employer des hommes aux mesmes seruices où nous employôs des bestes. Cependant que nous sommes à table, l'un a charge de marcher sur ce que nous crachons : l'autre, de ramasser ce que

laissent tomber des yvrognes, que bien souvent seront si saouls, qu'ils ne verront goutte : l'autre avecque vne adresse estudiée donnera de la viande à la compagnie : il monstrera sa suffisance à trouver bien les jointures de l'aïlle, ou de la cuisse de quelque oyseau. Misérable certainement, de n'estre au monde que pour couper vne perdrix, ou vn levraut de bonne grace ; si ce n'est que celuy qui pour la volupté tient escole de cette science, l'est encores plus que luy, qui ne l'apprend que par nécessité. Vn autre qui sert au buffet, est paré comme vne femme, & luy fait-on disputer sa jeunesse contre les années. Il est hors d'un âge où son maistre le veut ramener par artifice, & porte déjà l'habit de soldat, qu'il luy fait abbattre le poil avec le rasoir, ou arracher du tout. Il passe toute la nuit sans dormir, vne partie à servir son maistre à table, & l'autre à le contenter au liect. Vn autre, qui a charge de tenir le controlle des actions de ceux qui sont à table, se tient là planté à les regarder, afin que selon qu'ils auront mieux fait leur deuoir, ou de flater, ou de boire, ou de causer, il les fasse revenir le lendemain. Adjoustez-y ceux qui vont acheter la viande, qui scauent exactement le goust du maistre, ce qui l'excite, ce qu'il est bien-aïse de voir ; quelle nouveauté luy rend l'appetit, dequoy il est ennuyé, & ce que ce iour-là il prendra plaisir de manger.

Cependant il penseroit auoir perdu la Noblesse, s'il auoit appellé quelqu'un de ses seruiteurs à manger avecque luy. Les Dieux sont bien plus iustes, qui pour retribution de cette arrogance, leur donnent bien souuent des maistres du nombre de ceux qu'ils ont ainsi méprisez. L'ay veu chez Caliste celuy qui auoit esté son maistre, qui luy auoit mis l'escriveau, & l'auoit mis en vente parmy les esclaves de rebut, receuoir cest affront à la porte, qu'on l'ouuroit aux autres, & que luy seul estoit empesché d'entrer. Le seruiteur, qui auoit esté mis en la premiere dixaine, par où le Crieur commence sa proclamation, rendit le change à son maistre; & comme il ne l'auoit pas estimé digne de sa table, il voulut passer plus outre en sa reuanche, & ne l'estima pas seulement digne de sa maison. Ce maistre auoit vendu Caliste: mais combien de choses vendit depuis Caliste à son maistre? Voulez vous remarquer comme celuy que vous appelez vostre seruiteur, est de mesme origine, qu'il iouit du mesme ciel. qu'il respire le mesme air? C'est sous la mesme condition de viure & de mourir que vous? Il vous est aussi possible de le voir libre, comme à luy de vous voir seruiteur. Combien pensez vous qu'il y eust d'hommes de bonne maison, & qui par le seruice qu'ils faisoient à la guerre s'acheminoient à la qu'alité de Seateur, qu'en la défaite de

Varus la Fortune fist descendre à des seruit-
 ces indignes, & rendit les vns bergers & les
 autres gardiens de quelque loge au milieu
 des champs. Et puis meprisez vn homme
 pour estre en vn estat où vous pouuez estre
 reduit? Le ne veux pas m'embarquer en
 ceste matiere, & disputer de l'vltage des
 seruiteurs à qui nous sommes si superbes,
 si cruels, & si contumelieux. Toutefois
 voicy la regle que j'en fay. Viuez avec-
 que vos inferieurs, comme vous voulez
 que vos Superieurs viuent avecque vous,
 Autant de fois que vous representerez la
 puissance que vous auez sur vostre serui-
 teur, autant de fois representez-vous que
 vostre maistre n'en a pas moins sur vous.
 Ouy, mais ie n'ay point de maistre, vous estes
 encore ieune: vous en pourriez bien auoir
 vn. Ne sçauéz-vous pas en quel âge He-
 cube fut esclaué, en quel âge le furent Cre-
 sus, la mere de Darius, Platon, & Dioge-
 ne? Viuez doucement avecque vos serui-
 teurs: donnez-leur de la priuauté: faites les
 deuiser, deliberer, & manger familiere-
 ment avecque vous. Le sçay bien qu'en cét
 endroit tous nos delicats se vont écrier, Qu'il
 n'est rien de si mal-seant & de si vilain que
 ceste communication; Et cependant tous
 braues & altièrs comme ils sont, ie les trou-
 ueray bien souuent, baissant la main aux va-
 lets des autres. Ne voyez-vous pas mesme
 comme nos peres ont reconnu, qu'il y auo

trop d'enue au nom de maistre, & trop d'injure au nom de seruiteur; Ils appelloient ie maistre, pere de famille; & quand ils vouloient signifier les seruiteurs, ils disoient ceux de la maison. Ceste obseruation est encore auourd'huy gardée Aux Comedies. Ils instituent vne feste, où non seulement ils vouliurent que les seruiteurs mangeassent avecque leurs maistres, mais aussi leur donnerent des honneurs, & leur remirent la iurisdiction de leur famille, comme si leur maison eust esté vne petite Republique. Et quoy donc; ie feray seoir tous mes seruiteurs à ma table? Comme vous n'appellez pas indifferemment tous ceux qui sont libre, à manger avecque vous; ainsi ferez-vous distinction des seruiteurs: Vous-vous trompez, si vous pensez que ie rejette vn mulierier, pource que c'est vn mulierier, ou vn vacher, pource qu'il est vacher. Je n'auray point d'esgard à leurs charges, mais à leur vie.

I I. Il dépend de nous d'estre ou bons, ou mauuais: mais d'estre employez à vne chose ou à l'autre, ceste distinction appartient à la Fortune. Faites-en manger quelques-vns avecque vous, pource qu'ils en sont dignes & les autres, afin qu'ils le deuiennent. S'ils ont quelque chose de seruile, comme cela se peut faire; par la conuersation qu'ils ont avecque des personnes sordides, ils le perdront, s'ils sont receus en la compagnie

228 LES EPISTRES

de gens d'honneur. Ce n'est pas *in foro* seulement, *vel incuria*, qu'il faut chercher amy : Si vous y prenez garde, vous n'aurez que faire d'aller si loing. Bien souuent vne bonne matiere ehomme à faire d'ouvriers, faites-en la preuue. Vn homme est mal-
aduisé qui marchande vn cheual, s'il s'amuse à regarder la bride & la selle. Aussi est-ce luy qui fait iugement d'un homme, ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre chose qu'une robe qu'il a tout à l'entour de luy. Est-il serf? ouy : mais peut-estre il a l'ame libre. Est-il serf? Quel mal luy fait cela? Montrez m'en vn qui ne le soit point. L'un sert aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre aux honneurs & tous à la crainte d'un general. Je vous feray voir vn homme de qualité Consulaire, qui fait sa maistresse d'une vieille, vn riche qui sert vne chambriere, & de ieunes gens meilleures maisons, qui seruent à des Comediens. De toutes les seruitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous disent, qu'il ne faut pas faire bon visage aux seruiteurs : gardez vostre auantage : mais sans arrogance, faites qu'ils vous respectent, & non qu'ils vous craignent. On me dira, peut-estre, qu'à mon compte, il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de seruiteurs, & qu'il n'y eust plus de difference d'eux à leurs maistres. On se trompe : ce n'est point mon intention : mais, comme

ie viens de dire , ie veux que les seruiteurs respectent les maistres , & non qu'ils les craignent. Le voy bien que c'est, direz-vous: vous voulez qu'ils vivent avec moy comme mes chiens , ou comme gens qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux se contentent qu'on les respecte , & qu'on les aime. Vn Maistre est iniuste , s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites donc tres-bien à mon iugement , de ne vouloir point que vos seruiteurs vous craignent , & de ne les chastier quand ils faillent , d'autre chose que de paroles. Il est des occasions où il est necessaire de frapper : mais ce n'est pas à dire qu'aussi-tost qu'une mouche nous picque , il faille auoir le baston en la main. La delicatesse nous amene ordinairement à cette rage , qu'aussi-tost qu'il nous arriue quelque chose , autrement que nous ne voudrions , nous entrons en cholere , & voulons faire comme les Roys , qui bien qu'ils n'ignorent pas , que par la grandeur de leur Fortune , ils sont hors de la portée de toutes iniures , & que le reste du monde n'est que foiblesse aupres de leur force; toutesfois pour auoir sujet de faire déplaisir, se plaignent d'en auoir receu. Je ne vous entretiendray pas dauantage , parce que ie sçay bien qu'il ne vous faut point de remontrances. Vn homme de bien se plaist en sa prou-
d'homme : il ne s'en diuertist iamais : la

malice comme vne giroüette se tourne tantost d'un costé, tantost de l'autre : & sans regarder si le change luy porte quelque advantage, pense tousiours auoir assez fait d'auoir changé.

EPISTRE. XLVIII.

ARGUMENT.

1. *Le mal, comme le bien, doit estre commun entre les amis.*
2. *Les Sages desirerent le profit de leurs amis; & les fols ne fondent l'Amitié que sur leur propre interest.*
3. *Fuir la Sophisterie.*
4. *La Philosophie nous promet de nous faire égaux aux Dieux.*

I'ay receu de vous vne lettre sur le chemin, aussi longue que le chemin mesme. I'en reserueray la responce pour vne autrefois. Car il n'est pas possible que ie vous donne vn bon conseil, que premiere-ment ie ne me retire à part pour y penser. Je scay bien qu'auant que me consulter, vous auez esté long-temps à vous y resoudre. Je vous laisse donc à penser, si ie doy legerement decider ce que vous auez eu de la

peine à me proposer : puis , il y a des considerations en moy , qui ne sont point à vous. Je parle en Epicurien : mais quoy que ie die, rien ne me peut estre considerable pour vous, qu'il ne le soit pour moy.

I. S^r ce qui vous touche ne me touche, ie ne suis pas vostre amy : nous ne deuons rien auoir de separé. Bien & mal, tout est partageable entre nous : tout nous est commun: aussi n'est-il pas possible qu'un homme viue heureusement , qui ne tourne les yeux que sur soy-mesme , & qui ne considere que son profit. Il faut que vous viuiez pour vn autre , si vous voulez viuire pour vous. Cette societé , parce qu'elle nous mesle les vns aux autres , & nous apprend qu'il y a quelque droit vniuersel entre les hommes , est le saintement & religieusement obseruable ; mais encore plus , parce qu'elle sert à l'entretien de cette autre plus intime & plus estroicte , de laquelle ie vous ay parlé . Si beaucoup de choses vous sont communes avec vn autre , à qui la seule humanité vous oblige, toutes le vous seront avec vn amy. Voilà , Lucilius , dequoy ie voudrois que tous ceux-cy qui sont si subtils, me fissent des leçons , & qu'ils m'appriussent plustost ce que ie suis obligé de faire , ou pour vn amy, ou pour vn homme, que non pas combien ces mots d'homme , & d'amy ont de signification.

232 LES EPISTRES

I I. La Sagesse & la Folie me monstrent des chemins differens; à laquelle me rangeray-ie? quel party estes vous d'aduis que ie prenne? La Sagesse a de l'amitié à l'endroit de tous les hommes: La Folie n'a pas mesmes de l'humanité à l'endroit de ses amis: La Sagesse se prepare pour l'utilité de ses amis. La Folie se prepare des amis pour son utilité.

II I. Vous me tornez les paroles d'un sens à l'autre, & vous amusez à ranger les syllabes: mais me voudriez-vous bien faire croire, que si ie ne sçay faire des interrogations capricieuses, & des propositions veritables, & tirer vne conclusion fausse pour l'approbation d'un mensonge, que ie ne pourray cognoistre ce que ie doy fuyr ou desirer. Je rougis de honte, qu'en l'âge où nous sommes, nous nous jouions d'une chose de telle importance. Vn rat est vne syllabe; vn rat mange le fromage, il s'ensuit donc qu'une syllabe mange le fromage. Prenez le cas que ie ne sçache me deffaire de cette surprise; en quel inconuenient tomberay-ie, ou qu'est-ce qu'il m'en sera de pis? Ce sera peut-estre, que quelque iour pensant prendre vn rat au tresbuchet, ie n'y prenne vne syllabe; ou que si ne i'y prens garde, vne syllabe ne mange mon fromage. Mais peut-estre cette consequence semblera plus subtile & mieux tirée. Vn rat est vne syllabe, vne syllabe ne mange point de

fourmage, vn rat donc ne mange point de syllabe. O niaiseries vrayement digne de petits enfans ? Est-ce pourquoy nous frangeons les sourcils ? Est-ce pourquoy nous nous laissons croistre la barbe ? Est ce que nous enseignons avec vn visage si melancolique & si rechigné.

I V. Voulez-vous sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes ? Conseil. L'vn se void prest à mourir, l'autre n'a de quoy viure : l'autre est en peine pour la conservation de ses richesses, & l'autre enuieux de celles d'autrui. Cettuy-là craint sa mauvaise fortune : cettuy-cy est en ombrage, pource qu'il voit que tout luy succede. Ses prosperitez luy sont suspectes : il voudroit bien s'en demester. L'vn est mal avec les hommes, & l'autre n'est pas bien avec les Dieux. A quoy luy peuvent seruir toutes ces badineries que vous leur alleguez ? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les vns ont perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malades, les autres necessiteux, les autres ont arrest de mort, & desia le glaue est tiré pour leur frapper la teste. Vous leur avez promis à tous du secours : A quoy vous amusez-vous ? où pensez-vous ? Cettuy-cy que vous entretenez de chansons, assurez-le. Tout ce que vous voyez icy d'affligez, iettent les yeux sur vous. Toute esperance d'auoir

secours que de vous est perdue pour eux. Ils vous prient de remedier à leurs inquietudes & avec le flambeau de verité leur donner moyen de se remettre en chemin. Faites-leur cognoître les choses que la Nature a fait necessaires, & celles qu'elle a fait superflues, combien il y a peu de peine à suivre ses regles, combien est contente, & pleine de toutes commoditez la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'anxietez & d'amertumes ceux qui se conduisent par opinion. Apprenez-leur à vaincre leurs passions, ou pour le moins à les moderer. Pleust à Dieu que toutes ces Sophisteries ne fussent qu'inutiles. Elles sont pernicieuses, ie le vous monstrey quand vous voudrez, & vous feray aduouër, Qu'il n'y a rien qui rompe & debilité vn bel esprit, comme font ces subtilitez. J'ay honte de dire comme ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles armes ils luy mettent en main pour la combattre. C'est icy le chemin du souverain bien par où vous allez. Vous ne trouuez que des tricheries & des exceptions infames à ceux mesme, qui sont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuses, sinon à surprendre vn homme pour luy faire faire quelque faute en la forme de proceder? Mais comme le Preteur releue ceux-cy, la Philosophie tout de mesme releue les autres, & les rétablit en leur entier. Qu'avez-vous à faire

de nous tenir de si magnifiques langages, pour les accompagner apres de si peu d'effect? Vous nous promettez de nous mettre l'ame en si bonne assiette que l'or & le fer nous esbloüyront aussi peu l'un que l'autre; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent, & qu'ils desirient, que nous foulerions aux pieds; Et cependant vous nous remettez comme des enfans à cognoistre nos lettres. Que voulez-vous dire? Est-ce là le chemin d'aller au Ciel? car la promesse que m'a fait la Philosophie, c'est que j'iray du pair avec Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en me conuiant: C'est ce qui m'ameine: tenez-moy parole. Croyez-moy donc, Lucilius, intriguez-vous le moins que vous pourrez en ces exceptions, & positions de Sophistes. Rien ne sied mieux à la prou- d'homme que la franchise & la simplicité. Quand vous aurez à viure beaucoup d'années, mesnagez-les si bien que vous voudrez, vous n'avez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses necessaires: ie vous laisse à penser, en ayant si peu comme il vous en demeure quelle apparence il y auroit de l'employer aux superflus.

EPISTRE XLIX.

ARGUMENT.

1. *Les objets nous rappellent bien souvent la memoire de nos amis absens.*
2. *De la vitesse du Temps.*
3. *Pour bien mourir, il faut souvent penser à la mort.*
4. *La Nature nous a donné une raison imparfaite, mais elle nous a rendus capable d'instruction, pour la rendre parfaite.*

1. **I**L faut avouer, Lucilius, qu'il y a de la nonchalance, quand nous ne nous souvenons point de nos ames, si quelque objet ne nous les represente. Mais si est-ce que quelquefois le regret de leur esloignement sera dans le fonds de nostre ame; sans se produire. Quelque lieu qui nous environne fera sortir au iour, & ne resuscitera pas leur memoire comme morte, parce-qu'elle ne l'est point, mais la rappellera lors diuertie à quelque autre imagination: ny plus ny moins que si apres la mort d'une personne qui nous estoit chere, vn vallet, vne robe, une maison nous ramentoiient la perte, &

refraîchissent vne amertume, qui desia pas le temps auoit commencé de s'adoucir. Vous ne sçauriez croire comme la campagne, & Naples principalement, à la veüe de vostre maison, m'a renouellé le déplaisir que i'ay de n'estre plus avec vous. Vous ne m'estes iamais plus present que quand ie vous esloigne. Il m'est auis que ie vous vois boire vos larmes, & resister naïfvement à ces agreables tesmoignages que la passion me produisois de vostre amitié.

II. Il me semble qu'il n'y a rien que ie vous perdis : mais dequoy ne pouuons-nous dire, Ice fut hier, si nous nous en voulons ressouuenir ? Il n'y a rien que i'estois à l'eschole du Philosophe Sorion : il n'y a rien que i'ay commencé de plaider : il n'y a rien que i'ay quitté le Palais : il n'y a rien que i'ay cessé d'y pouuoir aller. La diligence du temps est infinie : le moyen de s'en appercevoir, c'est de regarder derriere nous : car quant à ce qui est present, il passe avec vne fuite si precipitée que nous n'auons pas loisir de le considerer. Voulez-vous que ie vous en die la raison ? Tous les temps qui sont passez sont en vn lieu. Vous les voyez tout à la fois ; ils sont tous en vn monceau, de là toutes choses descendent en abyssme d'oubly : Et d'ailleurs il n'y peut auoir de long intervalles en vne chose qui'est toute courtes. Ce que nous viuons n'est autre chose qu'un point : mais la Nature, pour nous le faire

trouuer plus long, en a fait plusieurs parties : De l'enfance elle en a fait vne : de l'aage puerile vne autre : de l'adolescence vne autre : de l'âge d'homme, inclinant vers la vieillesse, vne autre : & de la vieillesse la fin. Voyez combien de degrez elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que ie vous alla conuier, quand vous vous mistes en chemin pour aller où vous estes ; & toutesfois ce rien est vne bonne partie de nostre âge, pensons que nous en serons bien-tost au bout. Il ne m'a pas tousiours esté aduis que le temps courust comme il fait à cette heure. Ie ne sçay si c'est que ie me sens près du bout, ou que ie commence de penser au mauuais ménage que i'en ay fait : mais ie trouue qu'il va si viste, que presque ie ne me le puis imaginer. C'est pourquoy ie ne fus iamais si en cholere, que ie suis contre ceux qui dependent le temps en choses superflues, & ne considerent pas que quelque espargne qu'ils en fassent, il n'y en a pas à demy pour les necessaires. Ciceron dit, que quand il y auoit encore vne vie au bout de la sienne, il n'en auoit pas assez pour lire les Poëtes Lyriques. I'en dy de mesme des Dialecticiens. Encore ils ne baguenaudent pas de si bonne grace ; & qui pis est, il leur est bien aduis, qu'ils font quelque chose de grande importance, au lieu que les autres font profession ouuerte de donner du plaisir. Ie ne dy pas qu'il ne les

faillie voir , mais il les faut voir seulement & leur donner le bon iour de la porte , de peur qu'on ne vous en fist accroire , & qu'il ne nous fust aduis que ce ne fust quelque chose de plus profitable qu'il n'est pas. Que vous sert-il de vous consumer avec vne question qu'il y a bien plus d'esprit à mespriser, qu'à résoudre ? C'est à faire à vn homme qui n'a doute de rien , & qui ne part qu'à la commodité , de rassembler iusques aux plus petites choses , & ne vouloir rien laisser derriere luy. Quand l'ennemy nous vient sur les bras , & que l'alarme est au camp , la necessité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amasser. Je n'ay pas le loisir à cette heure de rechercher les significations d'une parole ambiguë , & de faire voir en cela mon bel esprit.

*Voyez courre le peuple , & border les
tempars,*

Voyez le fer aigu luire de toutes parts.

La guerre me bruit aux oreilles : il me faut pouruoir d'une ame genereuse , & qui ne s'estonne de rien ouïr. Si en nostre ville assiégée , où les femmes & les vieillards portent des pierres pour la defence de la muraille , & les capables de porter les armes , sont avec l'espee à la main derriere la porte , attendans ou demandans qu'on la leur ouure , pour sortir sur l'ennemy , qui de son costé par batterie , sappes & mines , fait ressembler la terre

sous les pieds, & n'oublie rien afin de pou-
voir entrer, vous me voyez bien de loisir
dans vne chaire mettre en avant ces plai-
santes questions. Ce que vous n'avez point
perdu, vous l'avez, vous n'avez point perdu
de cornes, vous avez donc des cornes, &
toutes telles autres resuesies faites au moule
de cette-cy, ne diriez-vous pas que j'aurois
perdu le sens? Vous en pouvez dire autant à
cette heure; le suis assiégué encore en vn sie-
ge de ville: Le danger seroit au dehors & la
muraille me couvriroit de l'ennemy; mais à
cette heure ce qu'il me veut tuer est de-
dans moy. Je ne suis pas de loisir d'écouter
vos niaiseries, j'ay bien autre chose à de-
meller: que dois-je faire?

III. La mort me suit: la vie me quitte:
donnez-moy quelque bon aduis: faites que
je ne faye point la mort, & que la vie ne me
faye point; parlez-moy de la constance
qu'il faut avoir aux aduersitez, & de la re-
solution aux choses inévitables. Faites que
je me contente du peu de temps que j'ay à
viure, & apprenez-moy, que l'importance
de la vie n'est pas en l'espace, mais en l'usa-
ge; & qu'il peut arriuer, voire qu'il arriue
souuent, qu'un aura esté long-temps au
monde, & n'aura pas beaucoup vescu. Di-
tes-moy, quand ie me vay coucher: Il se
peut faire que vous ne vous leuez, jamais:
Quand ie suis leué, il se peut faire que ja-
mais vous ne vous coucherez. Quand ie

fors de la maison : il se peut faire que vous n'y r'entrerez plus : Quand i'y suis renrez il se peut faire que vous n'en sortirez plus. Vous vous abusez, si vous pensez que ce soit seulement en vn bateau, que nous sommes à deux doigts de la mort : c'est par tout. Elle se peut bien quelquefois monstrier prez de nous, mais tousiours elle est aussi prez en vn lien qu'en l'autre. Dissipez-moy ces tenebres : vous aurez moins de peine à m'enseigner vne chose à laquelle ie suis préparé.

I V. La Nature nous a fait capables d'instruction, & si nous n'auons vne raison parfaite, nous en auons vne qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-moy de la Iustice, de la Pieté, de la Frugalité, de la Chasteté, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autrui, que de celle qui nous rend soigneux de conseruer le nostre : si vous ne me destournez point du chemin ie seray bien-tost où ie veux aller : Car comme dit le Tragique.

La verité parle sans artifice.

Et pource il ne la faut point impliquer. Le déguisement est la chose du monde la moins conuenable aux mouuements d'une belle ame, & la plus indigne de ses desseins genereux & releuez.

EPISTRE L.

ARGUMENT.

1. *Nous sommes tous aveuglés en nos passions.*
2. *Les Vices sont plus corrigibles en jeunesse qu'en vieillesse.*
3. *La Vertu est comme naturelle en l'homme, & le Vice estrange.*

I. **V**OS dernières lettres sont de si vieille date, que j'ay pensé que ie ne gagnerois rien de demander de vos nouvelles à celuy qui me les a rendües. Il faudroit qu'il eust bonne mémoire de se souuenir de si loin. Toutefois ie n'en suis point autrement en peine, parce que ie sçay bien que vous auez desia l'ame en si bon estat; qu'en quelque lieu que vous soyez, ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez vous faire autre chose que traualler iournellement à reparer vostre vie, despoüiller quelqu'une de vos erreurs, & reconnoistre, que bien souvent le defect que vous pensez estre aux choses, est en vous mesme? Il est des Fautes que nous imputõs aux lieux ou au temps, & ne prenons pas garde que rien n'en est cause que nos vices, qui nous accompagnent en quelque part que nous allons.

II. Vous sçavez bien qu'Harpaste, la folle de ma femme, m'est demeurée comme vne charge hereditaire, car autrement ie ne suis pas homme à qui ceste maniere de monstres soit bien agreable. Si ie veux passer mon temps de quelque fol, ie ne suis point en peine de le chercher bien loin, ie me donne du plaisir de moy-mesme. Cette pauvre femme a tout d'un coup perdu la veüe : vous aurez peut-estre de la peine à croire ce que ie vous vay dire, mais cependant il n'est rien plus veritable, elle ne sçait pas qu'elle est aucegle, & ne cesse de dire à son Gouverneur, que la maison est obscure & qu'il la mene en vne autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous sommes nous ne fassions ce que nous nous rions de luy voir faire. Personne ne pense estre auare: personne ne pense auoir des passions. Toutefois les auugles se pouruoient d'un guide: mais nous en quelque erreur que nous soyons, nous ne nous pouuons laisser mener: l'Ambirieux dit, Que ce n'est pas son humeur de l'estre, mais qu'au temps où nous sommes, il est impossible de viure d'autre façon: Le Prodiges, Qu'il n'aime pas la depense: mais qu'il est necessaire d'en faire, ou se bannir de la Cour. Le Querellenx, Qu'il n'ayme rien tant que la paix: mais que c'est son malheur, & les suiets qu'on luy en donne, plustost que son inclination. Vn vagabond, qui ne donne point de forme à se

vie, s'excuse sur sa jeunesse. Que sert de se flatter? nostre mal ne vient point de dehors il est dans nous: nous l'avons au sein: & de ceste ignorance d'estre malades, vient la difficulté principale de nous guerir.

I I. Si vne fois nous entreprenons ceste cure, que de douleurs, & indispositions il faudra remuer? A ceste heure que la maladie n'est pas encore enuieillie & qu'elle seroit plus remediable, nous ne cherchons pas seulement le medecin; Et les ames tendres, & qui n'ont point encore eu de part à la corruption du siecle, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur estoit montré. Il faut qu'un homme soit bien resolté contre la Nature, s'il ne se trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien, & de chercher vn maistre qui nous l'enseigne: mais si est-ce qu'on se trompe d'esperer qu'un si grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine, & toutesfois non pas beaucoup, si, comme j'ay dit, nous formons nostre ame de bonne heure, & la redressons tandis que le mauvais ply qu'elle a pris ne fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui est dur, ne puisse auoir quelque remede: toutes difficultez sont expugnables à l'affiduité du soin, & la pertinacité du labeur; Et vn cheueu mesme est redressable, quelque tortu qu'il soit. Ces pieces de bois, dont nous faisons nos chevrons, &c

nos poutres, s'estendent au lenriment de la chaleur, & contre la force que Nature leur a donnée s'accoumodent aux services où nous les voulons employer. Combien plus heureusement nous succedera ceste diligence au racoustrement de nostre ame, qui est la chose du monde la plus flexible & la plus souple. Car qu'est-ce l'ame qu'un esprit, qui de quelque façon est reduit en soy-mesme, & qui fait d'autant moins de resistance, qu'il est plus simple & plus deslié :

IV. Croyez-moy ; Lucilius, ne desesperons point de nous, parce que nous sommes de long-temps accoustumés au vice. Il n'est point de sage qui n'ayt esté fol. Nous avons esté tous préceptez. Il faut apprendre les vertus, & desapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous reformer, c'est, que depuis qu'un bien est une fois entre nos mains, il ne nous eschappe jamais : La profession en est perpetuelle. La Vertu ne se desapprend point. Les Vices en nos âmes sont plantez en un terroir estrange : & pource il est bien aisé de les en chasser, & faire qu'ils n'y reviennent plus. Les choses qui sont en un fonds qui leur est propre, s'y conservent facilement. La Vertu est selon nature : les vices sont ses ennemis declarez. Mais comme les Vertus une fois logées en nostre ame, n'en sortent point, & n'est rien de si peu de peine que de les y retenir ; ainsi la resolution de

les aller querir est difficile, pource que c'est l'ordinaire d'une ame folle & indisposée, de craindre ce qu'elle n'a point essayé : il la faut donc forcer, afin qu'elle commence. Ce n'est point une medecine de mauvais goust : il y a du plaisir à la prendre, aussi bien que du profit. La Philosophie a cela, qu'en la guérison mesme, elle nous est agreable, au lieu que les autres remedes ne plaisent qu'après la guérison.

EPISTRE LI.

ARGUMENT.

1. *Fuir les lieux qui conduisent à la débauche.*
2. *Les voluptez nous gassent : le mespris de la mort nous rend maistres de nos passions, & de la fortune.*
3. *Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame, que les delicieux.*

CHacun fait comme il peut, Lucilius. Vous estes en Scille, où vous avez pres de vous Æthna, ceste montagne, de qui on parle tant. Valgus & Messala l'appellent unique: mais ie ne sçay pourquoy, veu qu'il

se trouue assez de lieux qui iettent du feu, non seulement aux endroicts esleués, ce qui se voit plus souvent, à cause de la nature de cét Element qui cherche tousiours le haut, mais aux campagnes mesmes. Pour moy ie me contente de Baies, & puis que ie ne puis mieux. I'en party le lendemain que i'y fus arriué. Ceste infinité de delices que la Nature y a produites, & de qui tant de loüanges sont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fait auoir peur d'y demeurer.

I. Et quoy donc ? est-il possible qu'il y ait des lieux qu'on doie haïr ? le ne le dy pas : Mais comme yn homme d'honneur ne prend pas de toute sorte de robes, ny ne porte de toutes couleurs indifferemment ? non qu'il ait de la passion aux robes, ny aux couleurs ny qu'il en aime, ou haïsse l'une plus que l'autre ; mais parce qu'il en trouue qui sont mal seantes à l'estat qu'il fait de la modestie ainsi est-il des contrées éuitables au Sage, & à celuy qui le veut estre, sinon pour sa corruption, à tout le moins pour le scandale des bonnes mœurs : Et pource s'il se veut retirer, ce ne sera point au Canope d'Egypte, encore que le Canope n'empesche personne d'estre homme de bien, ny à Baies non plus. C'est depuis quelque temps la retraite des vices : Et comme si le lieu auoit quelque priuilege, la desbauche s'y licencie & s'y relâche extraordinairement. En l'election

d'une demeure, il faut penser de l'esprit aussi bien que du corps. Comme ie ne voudrois pas me loger parmi des gesnes & des tortures aussi ne serois-je parmi des broches & des lichetrites. Quel besoin est-il de voir des yurongnes chancelier en vne greue, fourmiller sur vn estang de basteaux pleins de colations & de concerts : faire tout plein de telles folies que le luxe, qui ne reconnoist plus de loix, trouue d'autant plus agreables qu'elles sont faites en des lieux où personne ne les peut ignorer ? Nostre consideration principale est de fuir tout ce qui prouoque les vices, endurcir nostre ame, & ne luy monstrier que le moins qu'il sera possible ce qui la peut conuier à la Volupté. Vn seul hyuer fut la ruine d'Annibal ; Ce grand Capitaine que les neiges des Alpes auoient laissé passer, fut arresté par les delices de la campagne. Il vainquit par les armes & fut vaincu par les vices. Nous ne sommes pas moins en guerre qu'il estoit, & en vne sorte de guerre qui n'a iamais de paix ny de repos. Nous voyons en cest exemple ce que peuent les voluptez mesmes aux ames les plus sauages. La premiere chose qu'il nous faut faire, c'est de nous en rendre maistres : l'entreprise n'est point petite, il y faut aller d'autre façon que les gands en la main.

II. Qu'auons-nous à faire de resoudre ce que nous auons de vigueur en vn bain chaud, ou dans les vapeurs d'une estuue se-

Oblivion

cher. Ne saons point autrement que par le
 travail : on se moquera de nous , de nous
 laisser , comme fit Hannibal à moitié du
 chemin , & quitter la guerre , pour nous
 amuser à faire bonne chere. Si la faineanti-
 se est dangereuse aux victorieux mesmes, que
 peut-elle estre à ceux qui sont encore au cō-
 bat ? Nous auons aussi peu de suiet de nous
 reposer , qu'auoit l'armée d'Hannibal. Il
 y a du peril à reculer , & de la besogne à
 tenir bon. L'ay guerre contre la Fortune , &
 n'ay que faire d'elle, ie ne me veux point as-
 sujettir à sa domination , ou (ce qui est plus
 difficile) ie m'en veux dégager. Ce ne sont
 point choses où le courage se donne relâche.
 Si ie cede à la Volupté, il faudra que ie cede
 à la Douleur : il faudra que ie cede au Tra-
 uail : il faudra que ie cede à la Pauvreté.
 L'ambition & la Colere voudront que ie
 leur en fasse de mesme. Qu'est-ce que i'en
 puis attendre, sinon que toutes ces passions
 me démembreront , pour en auoir chacun sa
 piece ? La Liberté m'est proposée, c'est la re-
 compence que ie me promets de mon tra-
 uail. Demandez-vous quelle est ceste liber-
 té ? N'estre suiet à necessité quelconque : ne
 s'émouuoir de chose qui puisse arriuer , &
 faire descendre la Fortune à la mesure de
 ma hauteur. Tant plus ie sentiray sa puis-
 sance, tant moins ie la reconnoistray. Qu'ay-
 je affaire d'endurer d'elle , estant libre de
 mourir quand il me plaira.

III, Pour faire ces hylles & saintes meditations, il faut prendre vn lieu qui ait ie ne sçay quoy de graue & de religieux. Vn trop beau sejour oste quelque chose de la force de l'ame : Il ne faut point douter que la qualite des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre: les cheuaux qui viennent d'un pais rude, ont la corne dure, & ne se gastent iamais le pied: ceux qui sont nourris parmi des marais, & des herbages se foulent incontinent. Les meilleurs soldats viennent des montaignes: ceux des villes ne sont que poltrons. Les meilleures mains pour les armes, sont celles qui ont tenu le manche de la charrue. Il n'y a point de travail qui les puisse lasser. ces beaux fils qui ont leur fraise si bien dressée, & qui sont si parfumez, sont sur les dents au bout de la premiere traite. L'austerite d'un lieu donne ie ne sçay quelle vigueur à l'esprit, & le rend capable de faire de grands effers. Scipion en exil étoit plus honnestement à Litterne qu'à Baies. Il ne falloit pas qu'il tombast si mollement: & ces Messieurs mesme, qui les premiers osterent l'Empire à la Republique, & le mirent en leur maison. Marius, Pompée, & Cesar, basterent bien au terroir de Baies, mais ce fut sur les coupeaux de montaignes, estimants que faisant la profession qu'ils faisoient, ils ne pouuoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils peussent voir & descourir tout à l'entour, Considerez l'affiere, la matiere & la façon

de leurs baltiments; Vous direz plustost que ce sont des places pour la guerre , que des Palais pour le plaisir. Pensez-vous, que jamais Caton eust eu le courage de demeurer en la maison de Vatia , pour conter les courtisanes qui passent d'un bord à l'autre, voir sur vne eau toute couverte de roses vne infinité de gondolles peintes de toutes sortes de couleurs , & ouïr les villenies d'une canaille , qui du soir au matin ne fait autre exercice que chanter ? N'eust-il pas mieux aimé coucher en vne tranchée, que luy-mesme auroit faite de sa propre main pour vne nuit ? Aussi qui est l'homme, pourueu qu'il soit homme , qui n'aime mieux qu'on l'esueille avec vne trompette , qu'avecque la musique, de toutes les plus douces voix qu'il feroit possible d'assembler ? Nous pouons bien auoir assez crié contre Baies ; mais iamais assez contre les vices. Je vous prie, Lucilius, soyez-leur irreconciliable ; & comme ils n'ont ny fin ny mesure à se produire, n'ayez ny fin ny mesure à les repousser. Iettez-moy dehors tout ce qui vous deschire le cœur ; & si vous n'y pouuez faire autre chose, arrachez-vous plustost le cœur , que de ne le vous arracher point, sur tout faites sortir les voluptez , & les tenez pour ennemies capitalles, comme les Egyptiens, ceux qu'ils appellent Phileres. Elles nous embrassent : mais c'est afin de nous étrangler.

EPISTRE LII.

ARGUMENT.

1. *L'Irresolution est une marque de folie.*
2. *Nous ne pouvons connoître la vraie Sagesse, sans l'aide d'autrui.*
3. *Prendre les gens de bien pour guide de nos actions.*
4. *Le Sage méprise les loüanges.*

I. **Q**Ue peut-ce estre, Lucilius, que voulans aller d'un costé, nous sommes emportez de l'autre; & nous laissons ramener en un lieu, d'où nous auons enuie de nous esloigner? D'où vient cette contradiction, qui lutte contre nostre ame, & ne nous laisse iamais vouloir une chose à bon escient? Nous sommes entre les resolutions, comme entre les vagues, poussez de l'une, & repoussez de l'autre: nous ne voulons rien franchement, rien absolument, rien stablement. La folie, en est cause, direz-vous, qui ne sçait ce qu'elle blasme, ou qu'elle approuue, & n'a iamais deux fois un mesme goust.

I I. Mais quand & comment sera-ce que nous nous démeslerons d'auec elle? Nous

ne le pouuons faire de nous-mesmes : nous auons trop peu de force ; il faut que quelqu'un nous tende la main , & nous tire du borbier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui sans que personne leur ayde , arriuent à la connoissance de la verité, & donnent le premier honneur à ceux qui ont cette gaillardise de se pouuoir produire d'eux-mesmes. Il fait vne seconde sorte de ceux qui ont besoin qu'on les assiste , & qui ne peuvent aller , si quelqu'un ne leur monstre le chemin : mais quand on les meise , ils vont bien , entre lesquels il conte Metrodorus. Ceux-cy, semblent aussi d'un bon naturel : toutefois ils ne peuvent marcher qu'après les autres. Quant à nous , qui ne sommes point de ces premiers, si nous pouuons estre des seconds, nous serons bien. Qui se peut sauuer , lors qu'on luy ayde , n'est pas mal-habile homme , & mesme a desia quelque chose de vouloir estre sauué. Après ces deux sortes, vous en trouuerez encore vne troisieme , de ceux qui par induction sont capables de bien faire : mais il leur faut vne ayde , ou par maniere de dire , vn chässe-derriere. Epicure dit , que Hermachus est de ces derniers: aussi luy fait-il plus de caresses , mais il estime l'autre bien dauantage. Car encore qu'ils soyent arriuez tous deux à mesme fin, il ne laisse pas d'y auoir plus de louange pour celuy qui a fait vn mesme ouvrage d'une maniere plus difficile. Prenez le cas

qu'on eust fait deux bastimens aussi hauts, & aussi magnifiques l'un que l'autre : l'un sur vne roche, qui a esté bi: n-tost acheué, l'autre sur vne terre molle & pasteuse, où il a fallu fouïller bien auant, premier que de trouuer vn fonds assez ferme, pour porter les fondemens. En l'un tout ce qu'il y a d'ouurage paroist: en l'autre, la meilleure partie & la plus difficile est cachée dans terre. Il en est ainsi des esprits. Les vns ont vne viuacité, qui tout aussi tost les porte où ils se proposent d'aller, les autres se veulent faire comme avec la main, & le principal de la besongne est à les fonder. S'il en falloit faite iugement, ie dirois que ceux où il y a si peu de peine, ont esté les mieux fortunez, & que les autres ont plus fait pour eux, qui par leur labeur ont acquis ce qu'ils n'auoient point eu de la Nature: & sans inclination à la Sagesse, par la diligence qu'ils y ont mise, n'ont pas laissé d'y paruenir. Nous sommes de ceux qui ont l'esprit dur & laborieux: pource resoluons-nous au travail, & appellons quelqu'un à nostre secours, Mais qui? n'importe. Adressez-vous à ces premiers qui sont de loisir, auant des siècles passez que du present: ils ne sont pas moins capables de vous ayder.

III. Mais si vous en choisissiez quelques-uns de nostre temps, prenez garde que ce ne soit pas de ces Charlatans, qui n'ont autre

chose que des paroles , & ie ne sçay quels lieux communs , qui leur seruent en toutes occasions : mais de ceux de qui la vie presche , à qui vous voyez faire , & ce qu'ils vous enseignent de faire , & que vous ne surprenez jamais en ce qu'ils vous conseillent d'éviter : adressez-vous à ceux que vous trouuerez plus admirables à les considérer qu'à les ouyr. Vous pourrez bien aller voir ceux qui reçoient des compagnies chez eux , & discourent en leur presence, pourueu qu'ils le fassent plustost pour l'amendement d'eux & de leurs auditeurs, que par vne vanité de se faire estimer bien suffisans : Car qu'y a-t'il de plus vilain qu'un Philosophe qui recherche des applaudissemens ? Voyez-vous des malades louer un Chirurgien, cependant qu'il leur coupe un bras , ou vne iambe ? Ne dites mot ; laissez-vous penser: si ie vous voy crier , ie ne penseray autre chose , sinon que ce qui vous émeut : c'est que ie mets la main sur vostre mal. Voulez-vous faire connoistre que vous escoutez avec attention , & que vous oyez de belles choses qui vous rauissent ? Ic le veux bien. Pourquoi ne vous permettrois-ic de dire vostre aduis de ce qui vous semble de meilleur ?

I V. Pytagore commandoit à ses escoliers un silence de cinq ans : mais au bout du terme , ils n'auoient pas congé de louer , aussi tost que de parler : & de fait , pensez-vous

qu'un homme de iugement descende plus ioyeux de sa chaire, pour les acclamations de ie ne sçay quels ignorans, qui luy disent qu'il a triomphé. Quelle occasion auons-nous de nous resiouyr, pour estre loüez de ceux qu'il nous est impossible de loüer? Fabianus parloit publiquement: mais il y auoit de la modestie en ceux qui l'escouroient: Et si par fois leur voix se haussloit, pour luy donner quelque louange, c'estoit plustost pour la grandeur des choses, que pour l'ornement ou la donoeur des paroles. Il n'est pas du tout d'effendu de loüer, mais il faut qu'il y ait de la difference entre l'applaudissement du Theatre, & celui d'une Escolle. Toute chose a ses marques, si vous y prenez garde; Et n'y a rien de si peu d'importance, où vous ne reconnoissiez les humeurs d'une personne. Une démarche, un geste de la main, une response, un doigt porté à la teste, & un regard mesme vous feront connoistre un impudique. Vous connoistrez un méchant au rire, & un qui est hors de sens, au visage, & à la façon. Il n'est point d'imperfections qui n'ayent des marques exterieures qui les decouurent. Vous iugerez mesme de la suffisance d'un homme, à voir la mine qu'il fait quand on le loüe. Quand vous voyez des auditeurs s'oublier à des singeries des mains deuant un Philosophe, & faire les ravis & les transporter à le regarder, si vous pensez qu'ils le tiennent pour un habile homme,

vous vous abusez : ils le tiennent pour vn homme perdu. Ce sont plustost cris de pitié que d'approbation. Il faut laisser toutes ces acclamations pour les sciences, de qui la fin n'est que de donner du plaisir. Quant à la Philosophie, elle est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit permis aux ieunes gens de contenter quelquefois leur fantaisie : mais ce sera quand ils ne se peuvent plus taire : & puis cette louange est vne exhortation à ceux qui escontent, & vn aiguillon pour les inciter à la Vertu : mais il faut que la majesté des matieres soit ce qui les espreuve, & non la disposition des paroles. Si l'Eloquence apprend à viure plustost qu'à parler, il y a plus de danger que de profit à l'escouter. Mais ie n'en diray pas dauantage pour cette heure, & me reserueray d'en faire vn discours à part, où tout au long ie montreray comme il faut discourir deuant vn peuple, & le deuoir reciproque de parler & d'écouter. Il n'y a point de doute que la Philosophie n'ait receu beaucoup d'alteration, & bien diminué de sa splendeur, depuis qu'on l'a fait si publique comme elle est aujourdhuy. Ce n'est pas qu'il ne faille qu'on la voye : mais il faut que ce soit au cabinet, & par les mains d'un homme d'honneur, & non pas d'un frippier.

EPISTRE LIII.

ARGUMENT.

1. *Les maladies de l'Âme, plus elles sont grandes, & moins on les sent.*
2. *La Philosophie guerit les maladies de l'Âme.*
3. *L'estude de la Sagesse veut tout un homme.*
4. *La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deffend contre les traits de la Fortune.*

QV'est-ce qu'il est impossible de me persuader, puis qu'on m'a persuadé de me mettre sur l'eau? Quand ie m'embarquay, la mer estoit calme. Il est vray que le temps estoit chargé de nuées, qui ne se pouvoient resoudre que nous n'eussions du vent, ou de la pluye. Mais ie pensay qu'il y auoit si peu de Naples à Poussol, que deuant que cela fust, ie serois à couuert. Ainsi pour auoir plustost fait, & retranché toutes ses sinuositez qui sont en la coste, ie pris le large vers Nefidia. Cette bonace qui m'auoit desbauché, ne se perdit, que ie ne fusse iustement à la moitié du chemin. Tellement qu'autant me valoit passer outre que

reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente, mais la mer s'y disposoit : & desja les vagues commençoient de s'émouvoir. Je commençay de prier le Pilote de me descendre en quelque lieu de la coste. Il me respondoit à cela, qu'il n'y avoit point de port, & qu'en mauvais temps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais i'estois si tourmenté d'un mal de cœur extreme, sans pouvoir rendre ma gorge, que ie ne pouvois penser au peril : Tellement que voulust ou non il fallut qu'il me contenaist. Comme je me vis près du bord, ie n'attends point toutes ces ceremonies qui sont en Virgile, qu'on tournast la proue du costé de la mer, ou qu'on jettast l'ancre par proue : Mais me ressouvenant du mestier que i'auois appris estant ieune garçon, ie me mis, en l'eau tout chauffé & tout vestu. Combien pensez-vous que i'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire un chemin en des lieux où iamais personne n'auoit passé ? Le reconnus bien alors que ce n'estoit pas sans cause que les mariniers craignoient la terre. Je vous laisse à penser comme : ie pouvois porter mes incommoditez, qui ne me pouvois porter moy-mesme. Bien vous diray-ie, que ie ne croy point qu'Ulyse, encore qu'il n'allast en part où il ne fist naufrage, ne fut iamais si mal traité de la mer que moy. Pour le moins il rendoit sa gorge, quand le cœur luy faisoit mal : mais pour moy.

ie ne pense pas que ie puisse entreprendre si petit voyage, que ie ne fusse vingt ans à le faire.

I. Apres que mon estomach se fut remis, ce qui ne se fait pas aussi tost qu'on est à terre, & que i'eus pris de l'huile pour me fortifier, ie commençay de penser en moy-mesme, comme nous pouuons oublier nos defauts, non seulement ceux de l'ame, qui se monstrent moins, tant plus ils sont grands, mais ceux mesmes du corps, qui de fois à autre se ramentoiuent, & nous font penser à eux. Si nous auons quelque legere emotion, nous ne nous en apperceuons pas: mais quand elle s'est augmentée, & que la fièvre y est toute apparente, il n'y a si dure complexion, où la maladie ne se fasse reconnoistre. Si nous auons quelque douleur aux pieds, ou sentons quelque pointe aux jointures, nous faisons bonne mine, & disons que c'est vne enroue, ou bien quelque lassitude, pour auoir fait vn exercice trop violent, ou du tout disons, que nous ne sçauons que c'est: Mais quand les nodositez sont toutes fermées, & les nerfs si roides & si tendus qu'il n'y a plus moyen de marcher, à cette heure là, par force nous confessons que ce sont gouttes. Il n'est pas de mesme des maladies des esprits. Plus elles sont grandes, moins on les sent. Et ne s'en fait point esbahir, pource que celuy qui ne dort que legerement, reçoit des images en se

repos, & quelquefois en dormant songe qu'il dort ; Mais quand le sommeil est profond, il esteint mesmes les songes, & priue tellement l'esprit de toutes actions, qu'il n'est pas capable de pouuoir rien imaginer ; d'où vient que personne ne confesse ses vices ? Pource qu'il est encore parmy eux. On ne conte les songes qu'apres qu'on est éveillé.

I I. C'est vne marque d'estre sage, que de confesser qu'on a esté fol. Esueillons-nous donc, afin de connoistre nos imperfections: nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philosophie. C'est elle seule qui nous peut oster l'assoupissement que nous auons. Donnez-vous tout à elle, Lucilius, vous estes digne d'elle, & elle digne de vous. Embrassez la de tout vostre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'avez que faire d'en demander congé à personne. Si vous estiez malade, il ne vous souuiendrait ny de mesnage, ny de procez, & n'y auroit si bon amy qui vous pust faire aller au Palais plaider sa cause. Vous laisseriez toutes choses pour penser à vostre guérison ; Et quoy donc ? pourquoy n'en ferez-vous de mesme à cette heure ?

III. Laissez tout ce qui vous empesche, & trauallez à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philosophie commande en

Reyne ; elle donne le temps : on ne le luy donne point. Ce n'est point vne besongne qu'il faille faire par acquit : Vous l'avez toujours sur les bras ; Elle est maistresse : elle a toujours les yeux sur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ses deputez à Alexandre, vne partie de son terroir , & la moitié de tous ses biens. ; Le ne suis pas venu en Asie , leur respondit-il , pour prendre ce que vous me donnerez , mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laisser. La Philosophie tient le mesme langage ; le ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reste, ie veux que vous en ayez ce que ie vous en voudray donner.

IV. Dediez-vous tout à cette occupation ; ne bougez d'auprès d'elle : bandez vostre-esprit à la servir , & ne vous tirez du nombre du commun. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde fera moins que vous ; & les Dieux ne seront gueres davantage. Voulez-vous sçavoir ce qu'ils auront plus que vous : ils viuront plus long-temps ; mais il faut aduouër que c'est la gloire d'un bon maistre, d'aupir peu d'espace, & ne laisser pas d'y loger tout. La vie du Sage luy est aussi longue , comme à Dieu son eternité. Il se trouue quelque chose, où le Sage peut auoir de l'auantage sur les Dieux mesmes. Ils sont obligez de leur sagesse à leur nature , & non à leur diligence. C'est vne chose grande.

sans mentir, d'auoir la foiblesse d'un homme, & la securité d'un Dieu. Vous ne scauriez croire combien la Philosophie a de vertu contre toutes les violences de la Fortune. Elle a beau eirer contre elle : tous les traicts la trouuent couuerte & impenetrable. Ceux qui sont legers demeurent dans les plis de sa robe. Les autres qui ont plus de force retournent contre eux mesmes qui les ont descochez.

EPISTRE LIV.

ARGUMENT.

1. *Senèque se plaint de la courte haleine.*
2. *Meditation de la mort.*
3. *Le Sage ne doit apporter aucune résistance à la mort.*

I. **I**'Auois esté quelque temps assez bien disposé, mais tout d'un coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, & vous aurez raison, parce que i'en ay de toutes les sortes. Mais si est-ce que i'en ay vne entre les autres à qui il semble que ie sois particulièrement assigné : C'est la courte haleine : quand cela me prend il semble d'un coup de vague, mais il me tient pas plus.

d'une heure : car aussi qui pourroit longuement expirer ? le pense qu'il n'y a mal incommodé ny dangereux par où ie n'aye passé : mais ie n'en trouuay iamais de si facheux. C'est estre malade, que d'auoir quelque vn des autres mais c'est rendre l'ame que d'auoir cestuy-cy ; c'est pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Cette respiration fait à la fin ce qu'elle a souuent essayé. Vous pensez qu'à cette heure que ie vous escriis, ie sois bien aise d'en estre eschappé. Si ie prens cette cessation de mal pour vne guerison parfaite, ie suis aussi ridicule comm'un qui penseroit auoir gaigné sa cause pour auoir obtenu vn delay. Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation mesme il ne m'est iamais venu pensée qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la resolution.

II. Que veut faire la mort de me rasser si souuent ? Qu'elle se depesche hardiment : ce n'est pas d'à cette heure que ie la cognois. Demandez-vous depuis quand ? deuant que ie viasse au monde. C'est estre mort que de n'estre point, ie sçay de là ce que c'est. Ce que i'estois quand ie n'estois point, ie le seray quand ie ne seray plus. S'il y a du tourment apres estre hors du monde, il faudroit qu'il y en eust deuant que d'y venir : ce qui est faux. Je vous prie, ne trouueriez-vous pas vn homme hors du sens, qui diroit que la condition d'un flambeau seroit pire apres

estre esteint que deuant que d'estre allumé.
 Nous en sommes de meisme: on nous allume, & puis on nous esteint. Entre l'allumer, & l'esteindre nous souffrons bien quelque chose: mais apres estre esteints, & deuant qu'estre allumez rien du tout. Le me trompe, Lucilius, ou nous nous trompons, de penser que la mort nous suive. Elle a esté deuant nous, & sera encores apres. C'est mort que tout ce qui a esté deuant nous. Car n'est-ce pas tout-vn de ne commencer point, ou de cesser: puis que l'effet de l'un & de l'autre, c'est de n'estre point. Voila les remonstrances que ie me faisois moy-mesme avec le penser: car de parler il n'y auoit ordre. Cependant peu à peu mon haleine a commencé de faire ses intervalles vn peu plus longs & à ne me presser plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel: mais elle n'est plus si frequente, ny si pressée comme elle estoit. Qu'elle fasse comme elle voudra; ce m'est tout vn d'expirer: tout ce que ie pense c'est de ne souspirer point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchement de ma fin me fasse peur: i'y suis tout préparé: quand ie n'acheuerois pas le iour où ie suis, il ne m'en chault. Vn homme est louable & digne de seruir d'exemple qui ne se fasche point de mourir quand il a du plaisir à viure. Il n'y a point de gloire à sortir quand on est ietté dehors. Et tou-

resfois si a : on me jette dehors, mais ie fais
 & bonne mine, que la force qu'on me fait ne
 paroist point, pource iamaïs le Sage n'est
 mis dehors. Car estre ietté dehors, c'est
 estre chassé d'un lieu, d'où l'on sort en dé-
 pit de soy. Toutes les actions du Sage sont
 volontaires, & n'y a moyen de le forcer à
 chose quelconque, parce qu'il veut ce que
 la nécessité le contraindrait de faire, quand
 il ne le voudroit pas.

EPISTRE LV.

ARGUMENT.

1. *L'exercice profite à la santé.*
2. *Celuy qui se retire des villes & des
 compagnies ne vit point tant en
 repos & en assurance que le Sage.*
3. *Description d'une maison de plai-
 sance.*
4. *La tranquillité ne despend point de
 l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.*
5. *La communication des amis absens
 est plus douce que des presens.*

I. **C**omme ie descends du carrosse, ie me
 trouue aussi las que si i'auois autant
 cheminé comme ie suis demeuré assis. Il y

a de la peine à se faire porter, comme à vne chose contre nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous-mesmes, sans mandier le secours d'autrui. Nous sommes foibles, pource que nous sommes délicieux; & par l'accoustumance de ne vouloir pas faire vne chose, nous auons cessé de la pouuoir. Toutesfois, soit que les flegmes me bouchassent le gosier, soit que quelque autre cause m'empeschast de respirer à mon aise, j'auois besoin de cette agitation; comme de fait ie m'en suis fort bien trouué, & pource ie me suis fait promener plus long temps avec ce que d'ailleurs i'y estois conuié par le plaisir que ie prenois de voir cette riuë qui se courbe entre Cumes & la maison de Seruilius Vatia, & comme vn petit sentier est close d'vn lac d'vn costé, & de l'autre la mer. Car, pource que la mer y auoit couru nouuellement, il y faisoit plus ferme que de coustume. Or vous sçauëz que le battement du flot applanit vne greue, & que quand elle est quelque temps sans estre mouillée, elle se relaxe, à faulte que le sable n'a point d'humour qui le lie, & qui le fasse entretenir.

II. Il est vray que selon ma coustume, ayant regardé de tous costez pour voir s'il se presenteroit rien dequoy ie peusse faire mon profit; d'auenture ie ietray les yeux sur la maison, qu'autrefois a esté à Vatia. Ce

fut là que cét homme, plus connu par sa vie retirée que par autre qualité, passa si doucement la plus part de ses iours, que quoy qu'il fust extrêmement riche, & qu'il eust esté Preteur, on ne le tenoit heureux pour autre occasion que pour son repos. Car autant de fois que l'amitié d'Asinus Gallus, ou la perfidie de Sejanus (qu'il faisoit aussi dangereux servir comme offenser) auoient mis quelqu'un en danger, vous entendiez cette exclamation : O *Vatia* ! il n'y a que vous au monde qui sçachiez viure ! De moy, ie trouue qu'il se sçauoit cacher : mais non pas viure. Le repos est vne chose & la poltronnerie est vne autre. Je ne passay iamais deuant sa porte, tandis qu'il viuoit, que ie ne disse, *Icy gist Vatia*. Mais en cela vous pouuez connoistre, Lucilius, qu'il y a ie ne sçay quoy de saint & de venerable en la Philolophie, puis que pour estre agreable, c'est assez de recommandation de luy ressembler : car aussi-tost qu'un homme se retire des compagnies, & cherche le repos, le peuple croit qu'il ne se soucie de rien, qu'il est content de sa condition, & qu'il ne vit que pour soy. Neantmoins, c'est au Sage seul à qui ces qualitez se doiuent attribuer. C'est luy seul qui n'a point de sollicitudes, & luy seul qui sçait viure pour soy : car il sçait viure, qui est le principal. Quant à celuy qui fuit les hommes & les affaires, que le mauvais succez

de ses cupiditez bannit de la conuersation, qui ne peut voir les autres plus à leur aise que luy; qui de crainte, comme quelque beste lasche & timide, se cache au fonds dans vne tanniere: on se trompe de penser que ce soit pour viure à seý: son intention n'est que de gourmander, dormir & paillarder; Encore qu'un homme ne viue pour personne; il ne s'ensuit pas qu'il viue pour luy. Mais y a tant de gloire à n'estre point variable, & perséuerer en vne resolution, quand on l'a prise, que mesmes on porte quelque reuerence à ceux qui s'opiniastrent à se reposer.

III. De la maison & de ce qui en dépend, ie ne vous en puis rien dire de certain. Ie ne sçay que ce qui en est exposé à la veüe des passants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu cousté à faire. Leurs concautez ont chacune de l'espace autant qu'une basse-court, & sont du tout faites l'une comme l'autre. Le Soleil n'entre iamais en l'une, & ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prez coule vn ruisseau, qui se va rendre partie en la mer, & partie au lac d'Acheruse, & semble que ce soit vn canal fait à la main. Au reste il y a du poisson en telle quantité, qu'il est impossible de l'en espuiser. Tant qu'il y a moyen de pescher sur la mer, on n'y touche point: mais quand il fait mauuais temps, on met la main à la preuision: toutesfois ce que i'y trouué

de plus à propos, c'est qu'ayant Baies de l'autre costé de la muraille, elle est par ce moyen hors de ses incommoditez: & cependant, s'il y a du plaisir, ne laisse pas d'en auoir sa part. Voila les loüanges que i'en cognois: pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que ce soit vne demeure, bonne pour toutes les saisons de l'année. Elle est droit au Ponant, & le reçoit tellement, qu'il est cause que Baies ne l'a point.

I V. Ie ne trouue pas que Vatia fust trop mal-aduisé, vjeil & cassé comme il estoit d'auoir choisi cette retraite, pour y acheuer ses iours, & n'y penser faire autre chose que se bien traiter: Mais que la tranquillité de pende de l'affiette, & des commoditez d'un lieu, ce n'est pas mon opinion: c'est l'esprit qui fait tout. I'en ay veu de bien melancholiques en des maisons bien plaisantes, & de bien occupez en des solitudes bien escartées.

V. Vous vous trompez, si vous pensez estre mal, pource que vous n'estes point à la campagne: Et puis, pourquoy n'y estes-vous point? Enuoyez-nous vos pensées; quelque absence qu'il y ait: vous serez avecque vos amis, autant de fois, & si longtemps qu'il vous plaira. Nous iouïssons mieux absents que presents de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La presence nous rend delicats: & pource que

quelquefois nous deuifons , & nous promettons ensemble : quand nous fommes feparez , nous ne penfons plus à ceux que nous venons de voir : & ce qui nous doit faire porter l'abfence plus patiemment , c'eft qu'en prefence mefmes nous fommes le plus fouuent abfents. ConteZ la feparation des nuits , les occupations diuerfes, les eftudes particulieres , les allées & venues aux champs , vous trouuerez que vous n'eftes gueres plus fouuent avecque vofre amy, que s'il eftoit dehors. L'ame n'eft iamais abfente , elle void à toutes heures les plus effoignez. C'eft avec elle qu'on poffeder nos amis : & pource, foit que vous eftudiez , foit que vous foyez à table , foit que vous vous promeniez , foyez continuellement avecque moy. Si les ames n'auoient la clef des champs , nous ferions logez bien eftroifement. Je vous voy , Lucilius : Je vous oy , & fuis tellement avecque vous, que quand ie commence de vous efcire , il ne m'eft pas aduis que ie doie faire vne lettre , mais vn billet.



EPISTRE LVI.

ARGUMENT.

1. *Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.*
2. *La bonne conscience trouue le repos par tout.*
3. *L'occupation est le remede contre l'oïfneté.*
4. *Nous ne trouuons point de repos, mesme dans la solitude.*
5. *Les menasses de la Fortune ne troublent point le Sage.*

I. **I**E meure, le Silence n'est pas necessaire pour estudier, comme on nous fait accroire. Je suis icy en vn lieu où ie n'ay rien qu'une tempeste perpetuelle. Je suis logé au dessus des estuues. Imaginez-vous à cest'heure toutes sortes de bruits qui peuuent importuner les oreilles, quand les plus forts font leurs exercices, & iettent leurs mains chargées de plomb, quand ils ahannent, ou font semblant d'ahanner, ie les oy ieindre: quand apres auoir retenu leur haleine ils viennent à la laisser aller? I'entens leurs sifflemens & leurs respirations mal-plaisantes: quand il se trouue quelque

maraud de valet d'estuue , qui ne frotte pàs comme il faut , ie luy entends sonner les espaales tantost d'une façon , tantost de l'autre , selon que la main qui le frappe est plus ou moins ouuerre. Et si là dessus ce-luy qui a la charge des pelotes , vient à les compter ; & trouue qu'il luy en manque quelqu'une , toutes les autres rempestes ne sont rien aupres de la sienne ; adioustez-y à ceste heure quelque miserable , qui sentira les aux ; vn qui sera surpris friponnant quelque chose , & quelque autre qui pensant auoir bonne voix se plaira de la faire resonner dans le bain. Mettez-y encore le bruit que fait l'eau , quand quelque vn se jette tout d'un coup dans la cuue. Apres tout ce nombre de personnes , qui ne scauroient que faire beaucoup de bruit , quand ils ne parleroient qu'à l'accoustumé. Figurez vous vn barbier , qui pour se faire remarquer parmy les autres , fait ouïr de fois à autre ie ne scay quelle voix gresle & bruyante , & ne ferme iamais la bouche , sinon quand il arrache le poil des aisselles , & fait crier vn autre pour luy. Parlons à cette heure des crieurs de pastez , saussisses , tartellettes & toute telle maniere de gens , qui vendent leurs marchandises , chacun avecque sa musique particuliere. Vous direz que parmy toute cette multitude de bruits si dissemblables , il faut que ie n'aye point d'oreilles , ou que ie sois de fer , de ne perdre point

l'entretenelement, veu que Cryſippus, l'un de nos Docteurs, s'importunoit tellement d'estre ſalüé, qu'il en eſtoit à la mort. Mais ie vous iure que ie m'en ſoucie auſſi peu de tout ce fremiſſement, que ſi i'oyois le ſlor ou la tombée d'une eau. Quoy que i'aye ouï dire qu'une autrefois une ville fuſt portée par ſes habitans, du lieu où elle eſtoit en un autre, pour ne pouuoir endurer les catacſtes du Nil: Ie ne me trouue point ſi diuertü d'un bruit que d'une parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles, & la parole attire l'eſprit, & l'emmeine avecque ſoy. Au nombre des bruits qui ne me deſtournent point, ie mets les charrettes, coches & carroſſes, un mareschal logé chez moy, un qui apprend à iouer de la trompette, & ne fait rien qui vaille. Un ſon intermis auſſi me faſche plus qu'un qui eſt continué: mais ie me ſuis tellement accouſtumé à tout cela, que quand i'oïrois un Comite criant apres ſa chourme, qui ne vogue pas comme il faut, ie m'en trouble- rois pas.

II. Ie ſçay contraindre mon eſprit de penſer à ſoy, ſans ſe laiſſer emporter à ce qui eſt exterieur. Que le tintamarre du monde ſoit au dehors, pourueu qu'au dedans tout ſoit en paix: que le Deſir & la Crainte ne diſputent point: qu'il n'y ait point de noiſe entre l'Auarice & la Luxure, que l'une ne tourmente point l'autre: ie ne meſoucie pas

du reste. Que me seruiroit que là tout contre il y eust vn profond silence, & que les passions fissent du tumulte chez moy.

Le repos de la nuit auoit tout assoupy.

Cela n'est point : il n'y a point de repos que celuy qui vient de la Raison. La nuit n'oste point les ennuis ; au contraire, elle les fait naistre, & ne guerit point nos inquietudes, mais leur donne seulement vne autre forme. Les songes de ceux qui dorment ne sont point moins turbulents, que les occupations de ceux qui sont esueillez. C'est en la bonne conscience qu'est la vraye tranquillité. Voyez-moy ces delicats, de qui le sommeil impose silence à toute vne maison, pour qui tout ce qu'il est de seruireurs se ferment la bouche & suspendent les pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque chose qui les trouble, ils soient parmy les sollicitudes dans leur liect où ils se tournent tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, & ne dormant que des yeux se font croire d'ouïr ce qu'ils n'ont point ouïy. Que pensez-vous qui en soit cause ? Le bruit est dans leur ame. C'est là qu'il faut mettre la paix, & faire cesser la sedition. Elle ne dort pas tousiours, quand le corps est assoupy ; le reposest quelquefois ce qui la travaille.

III. C'est pourquoy quand nous sentons que la faincantise, impatiente de soy-mesme, nous donne de mauuaises intentions : il

faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque chose de louable. Les grands Capitaines n'ont point de meilleur remède à la desobeïssance des soldats, que de les tenir continuellement employez. Ceux qui ont tâche, n'ont iamais loisir de faire les fols. L'occupation est vne medecine indubitable aux maux de l'oïsiuété.

I.V. Ce n'est pas tousiours le desordre des affaires publiques qui nous conuie à la retraite. Quelque bonne mine que nous fassions, il y a bien souuent du dégoust, ou de la peur plus que d'autre chose. C'est pourquoy l'Ambition, qui n'est pas morte : mais seulement lassée, ou desesperée de quelque mauuais succès, nous vient trouuer en la solitude & nous tourmente en nostre maison comme à la court. l'en dis de mesme de la Luxure. Il semble quelquefois qu'elle se soit retirée, & cependant en ceste profession de frugalité mesmes, & au milieu de l'espargne, monstrant qu'elle n'auoit pas condamné les voluptez, mais seulement s'en estoit ennuyée, elle les redemande, & s'y replonge autant plus hardiment que iamais, parce qu'elle pense le faire plus secrettement. Les vices qui paroissent, sont moins dangereux que les autres, & aux maladies mesme, c'est signe de guerison, quand elles produisent leur malice en l'exterieur. Iamais l'Ambition, l'Auarice, & les autres maux de l'ame ne sont plus à craindre, que quand

quand le desguisement y est si grand, & la simulation si artificieuse, qu'on ne les aperçoit point: Nous semblons estre en repos, nous n'y sommes pas. Car si c'est à bon-escent que nous y sommes, si c'est sans regret que nous auons sonné la retraite, & prins congé des vanitez du monde, les diuertissemens n'auront plus de lieu. Que les hommes & les oiseaux chantent tant qu'ils voudront: ils n'interrompent point nos cogitations louables, solides, & desia bien assurées.

V. Ce n'est pas signe que nous auons encores l'esprit ny bien ferme ny bien reduit à foy, quand nous dressons l'oreille au premier cry que nous entendons parmy la rue. Cette curiosité n'est point, qu'il n'y ayt de la sollicitude, & de l'apprehension en l'interieur.

Et me quem dudum, &c.

Le premiere est sage, qui parmy les fleches, qui sifflent de routes parts; parmy les efforts de deux peuples, qui sont aux mains l'un contre l'autre, & dans les ruines mesmes de sa ville, qui bruit de tous les costez, ou du fer ou de la flamme, demeure sans s'effrayer. L'autre est un mal-habile-homme: Il seroit vaillant peut-estre, s'il n'auoit rien: mais de la peur qu'il a de perdre ses biens, au moindre bruit qu'il oyt il est en alarme: si quelqu'un parle, il pense que c'est l'ennemy, qui luy vienne sur les bras. Si quelque

chose branle , il est plus mort que *vis*. Ses coffres le font poltron. Prenez - moy le premier venu de tous ceux que vous jugez estre bien à leur aise , qui font mener tant de mulets, & de charrettes de bagage ; vous trouuerez qu'il craint pour ce qu'il porte, & pour ce qui le suit. Voulez-vous connoistre quand vous aurez la paix dans l'ame ? Ce sera quand , quoy , que vous entendiez, vous demeurerez ferme , & que les flateries, les menasses , & toutes confusions de voix, vous bruiront aux oreilles, sans que pour cela vous soyez distrait d'avec vous. Et quoy donc ? ne vaut-il pas mieux estre hors de la feste , & de la tempeste ? Si fait : aussi ie m'en veux aller d'autre costé. Mais i'ay voulu sçauoir ce que c'estoit , & donner de l'exercice à ma patience. Quel besoin est-il de me tourmenter dauantage , puis qu'*Vlyssé*, qui auoit mesme affaire des *Syrènes*, eut si peu de peine à se garantir, soy & les siens ?



EPISTRE LVII.

ARGUMENT.

1. *Il y a des passions naturelles, qui peuvent bien alterer le Sage, mais non luy faire pour.*
2. *C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.*
3. *L'Ame, comme immortelle, ne peut estre offencée des incommoditez du corps.*

1. **C**OMME ie m'en voulu reuenir de Baies à Naples, il ne me fallut point beaucoup prescher pour me persuader que la mer estoit mauuaise, tant i'auois peu d'enuie de m'y remettre. Mais ie trouuay tant de fanges par le chemin, que presque ie puis dire que ie vins par eau. Le courus ce iour-là toute la fortune des Athletes. J'eus l'huile en la campagne, & la poudre sous la grotte de Naples. Il n'y a rien de si bong que cette prison, ny de si obscur que ces trous, qui au lieu de nous donner du iour dans les tenebres, nous font voir les tenebres mesmes. Au demeurant, on ne gaigneroit rien qu'il y fust clair, parce que la poussiere y cteue les yeux: vous sçauer.

comme c'est chose importune & fascheuse, en lieu descouvert. Iugez ce que se peut estre dessous cette cauerne, où la poudre se tourbillonne en soy-mesme ; Et n'ayant par où sortir, retourne contre ceux qui la font esmouuoir. Je souffry tout ensemble deux incommoditez contraires : En mesme iour, & en mesme chemin, ie fus trauaillé de la fange & de la poussiere ; Et cependant cette obscurité mesme me donna du sujet de m'entretenir. Il me fut aduis que ie receus quelque coups dans l'ame ; Et quoy que ie n'eusse point de peur, si ne peux-je faire que l'ordure & la nouveauté d'une chose inaccoustumée ne m'apportassent de l'alteration. Je ne veux pas à cette heure parler de moy, qui suis bien loin d'une suffisance passable, tant s'en faut que i'en aye vne parfaite : Mais ie vous diray que l'homme le plus aisé du monde, & sur qui la Fortune aura le moins de iurisdiction, n'y scauroit passer que son esprit n'aye quelque atteinte, & que le visage ne luy change de couleur. Il y a des choses, Lucilius, où toute la Vertu perdra sa force, & cederà, quelque resistance qu'il fasse, à l'aduertissement que Nature luy donne de sa mortalité : pource vous le verrez incontinent se refrongner, & fremir aux choses lubres. Si de quelque haute falaise il regarde la mer en bas, il s'esblouira. Cela ne se doit pas appeller crainte : c'est vne affection naturelle, inexpugnable

à tout discours de raison. De là vient qu'il se trouue assez de vaillans hommes estre prests à toutes occasions d'espancher leur sang, qui cependant n'ont point le courage de regarder celuy d'un autre. Les vns s'euanoüissent s'ils voyent vne playe qui vient d'estre faite, les autres auront mai au cœur d'une qui sera desia vieille & puante. Il s'en trouueroit mesme qui seroient plus hardis à recevoir vne espée qu'à la regarder. C'est pourquoy ie vous ay dit que ie n'eus point de peur, mais seulement quelque alteration.

I I. Ie ne reuis pas si tost la lumiere, que ie me sentis ie ne sçay comment resioüy, sans y penser, ny sans en auoir intention: & alors ie me mis à discourir en moy mesme quelle folie c'estoit de craindre vne chose plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car, quelle difference faites-vous d'estre assommé de la cheute d'une montagne, ou bien d'une tour? Il n'y en a point: & toutesfois il s'en trouuera qui craindront cette ruine dauantage que l'autre, combien que toutes les deux nous fassent mourir également: mais c'est que l'apprehension considere plustost les causes que les effects. Vous pensez à cette heure, que selon l'opinion des Stoïques, ie veuille dire que l'ame d'un homme accablé sous vne si grande pesanteur, demeure esparse dans les membres, pour ne trouuer par où sortir

Ce n'est pas ce que ie veux faire : ie trouue de l'abus en cette opinion. Car comme la flamme ne peut estre accablé, pource que elle eschappe autour de ce qui la presse; & que l'air, quelques coups qu'on luy donne de poingce, ou de taille, n'est ny blessé ny coupé, mais se respand à l'entour de ce qui le fait retirer : ainsi l'Ame, qui est d'une substance plus simple & plus déliée que nulle autre, ne peut estre ny surprise ny écrasée dans le corps, mais par le benefice de sa nature subtile est poussée dehors par les choses mesmes qui la semblent accabler.

II I. Comme la foudre, apres auoir fait vn grand esclair, & quelque ruine notable, s'en retourne par vn petit trou : l'ame tout de mesme, plus subtile que le feu passe par la plus petite partie du corps, & trouue de l'ouuerture assez pour echapper. Toute la question est, si elle est immortello. Cette doute vuidée, tenez pour assésuré qu'il n'est point de genre de mort qui la puisse faire mourir : l'immortalité n'a point d'exception, & le priuilege des choses eternelles, c'est qu'il n'y a rien qui les puisse offencer.

EPISTRE LVIII. **ARGUMENT.**

1. *Diuers raisonnemens de l'Authœur, tirés de la Philosophie d'Aristote & de Platon.*
2. *Les choses que nous voyons, & que nous touchons, ne sont pas au nombre de celles qui ont estre, parce qu'elles finissent à chaque moment.*
3. *Que nostre Ame doit continüellement vacquer à la meditation de Dieu, & non pas du monde.*
4. *Pour viure longuement il faut quitter les voluptés.*
5. *Si la Vieillesse apporte un si grand dégoüst qu'on doine desirer la mort en cét âge là.*

IE n'auois iamais tant recogneu la faute que nous auons de mots, comme i'ay fait aujourd'huy. Nous sommes tombez en propos de Platon : & là dessus il s'est offert vne infinité de choses qui auoient besoin de noms, & cependant n'en auoient point : & d'autres qui aux autres siecles en auoient

en, & par le dégoust du nostre les auoient perdus. Je vous laisse à penser comme c'est vne chose supportable en vn belistre d'estre friand. Combien estimez - vous que dans Ennius & Arrius il y a de mots changez & gastez, puis qu'en Virgile mesme, que nous auons tous les iours entre les mains, il s'en trouue qu'on fait difficulté de receuoir? Si vous me demandez à quelle fin ie fais ce preambule, ie le vous diray. C'est que ie vous veux faire trouuer bon que i'vse du mot d'essence: aussi bien vueillez - vous, ou non, ie suis resolu d'en vser. Ciceron est celuy qui l'a mis au monde. Je pense que vous ne voudrez pas meilleur tesmoignage que le sien. Si vous en voulez vn plus recent, ie vous allegueray Fabianus, homme discret, elegant, & si curieux en l'estection des paroles, que peut - estre il en est moins agreable. Car autrement, Lucilius, comme voudriez - vous que ie nommassé *Soia*, vne chose necessaire, qui comprend la Nature, & est le fondement de toutes choses. Donnez donc vostre sauf - conduit à mon mot d'essence: & cependant, quelque congé que vous me donniez ie n'en vseray que le moins qu'il me sera possible: & peut - estre me contenteray - ie d'auoir eu congé d'en vser. Le fruit de vostre bonté sera, que ie sortiray d'un borbier, qui m'a fait dire des iniures à nostre langue, de laquelle vous cognoistrez encore mieux la misere, si ie

vous dis vne syllabe qu'il est impossible de traduire. Demandez-vous qui elle est? C'est *tò év*. Vous m'estimerez bien grossier, & qu'il n'est rien si aysé que de l'interpreter, *par ce qui est*. Mais ie trouue bien à dire de l'un à l'autre. Premièrement ie suis contraint de mettre vn Verbe pour vn Nom. Toutesfois, s'il me fait besoin, ie m'en feruiray. Vn de mes amis, & fort sçauant homme, disoit aujourd'huy, que Platon le prenoit en six diuerses significations. Je les vous diray toutes, apres que ie vous auray monstré qu'il y a vn Genre. Car pour cette heure nous cherchons le premier Genre, où toutes les Espèces sont comme suspendue, d'où naist toute Diuision, & souslequel toutes choses sont comprises. Le moyen de le trouuer, c'est de prendre toutes choses en remontant, & de cette façon nous arriuerons à ce qui est le premier. L'homme est vne Espèce, comme dit Aristote: Le Cheual & le Chien sont Espèces; Il faut donc trouuer quelque lieu qui leur soit commun à tous, & qui les comprenne sous soy. Que sera-ce? Animal. Animal est donc le Genre de tout ce que ie viens de dire, d'un Homme, d'un Cheual, & d'un Chien. Mais il y a des choses qui ont ame, & ne se peuvent nommer animaux. Car on tient que les semences & les arbres ont ame; aussi disons-nous qu'ils vivent, & qu'ils meurent. Les choses animées seront donc par dessus, &

comprendront sous soy les Animaux, & les Plantes. Mais il est des choses qui n'ont point d'ames, comme les pierres. Il faut donc trouver quelque chose plus generale que les animées, qui sera le corps, & dire qu'il est des corps animés, & d'autres inanimés. Mais encore il y a quelque chose au dessus: car nous disons qu'il est des choses corporelles, & d'autres incorporelles. D'où sera-ce donc que nous les tirerons? De ce qu'assez improprement ie viens de nommer *ce qui est*? Et voicy la diuision que nous en ferons. Ce qui est, est corporel, ou incorporel. C'est donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres; & s'il le faut ainsi dire, le Genre general. Les autres sont bien Genres; mais ce sont Genres speciaux, comme l'homme se peut dire Genre. Car il y a sous soy les Especies des Nations; les Grecs, les Romains, les Parthes: Les couleurs, blancs, noirs, blonds. Il y a puis apres chaque particulier, Caton, Ciceron, Lucrece. Ainsi donc entant qu'il en contient d'autres sous soy, nous l'appelons Genre, entant qu'il est contenu sous vn autre, nous disons qu'il est Espece. Ce Genre, qui est general, n'a rien au dessus de soy. C'est le principe des choses: tout est sous luy. Les Stoyques le veulent faire preceder par vn autre, duquel ie m'en vay parler, quand i'auray monstré qu'à bonne raison i'ay donné le premier rang à ce

Genre dont j'ay fait mention, comme ayant les bras assez larges pour tout comprendre. Voicy la diuision que ie fais. Ce qui est, est corporel, ou incorporel : il n'y a point de troisieme. Des choses corporelles, les vnes sont animées, & les autres inanimées. Des animées les vnes ont esprit & ame, & s'appellent animaux, & les autres n'ont que l'ame seulement. Ou bien, les vnes ont mouuement, marchent & passent, les autres sont fichées en terre, qui prennent nourriture & accroissement par des racines. De-rechef, des animaux les vns sont mortels & les autres immortels. Il y a quelques Stoyques qui font cettuy-cy le premier Genre, & ie m'en vay vous dire sur quoy ils se fondent. Ils disent qu'en Nature il y a des choses qui sont, & d'autres qui ne sont point. Du nombre de celles qui ne sont point, sont les Centaures, les Geans, & telles autres choses, qui bien qu'elles n'ayent point de Substance, sont toutefois discernées par vne Forme que nostre imagination leur a fait voir.

I. Ie reuiens à cette heure à la promesse que ie vous ay fait, de vous dire la diuision que fait Platon de tout ce qui est au monde en six sortes de choses. Premièrement, il y a ce qui n'est ny visible ny touchable, ny perceptible par aucun sentiment, mais pource qu'il est Genre, il est seulement object de l'esprit, comme l'homme en general ne se

voit point, si fait bien en particulier, comme Cicéron & Caton. Vn animal est chose qui ne se voit point, mais vn chien & vn cheual, qui sont Eſpeces, ſe voyent. Platon met au ſecond lieu les choſes qui ſont eminentes & releuées par deſſus les autres, & appelle cela *eſtre par excellence*: comme Poète eſt nom commun à tous ceux qui ſe meſſent de faire des vers; Et cependant entre les Grecs il ne ſ'entend aujourdhuy que d'un. Quand vous oyez dire le Poète, penſez que c'eſt d'Homere qu'on parle. Qu'eſt-ce donc que nous pouuons dire eſtre vraiment par excellence? C'eſt Dieu, ſi grand & ſi puiffant que tout eſt petit & foible aupres de luy. La troiſieſme ſorte, eſt des choſes de qui proprement on peut dire qu'elles ſont. Elles ſont innombrables & hors de noſtre veüe; & celles-là ſont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idées, deſquelles ſe fait, ſe prend, ſe forme tout ce que nous voyons au monde. Elles ſont immortelles, immuables & inuiolables. Je m'en vay vous dire que c'eſt qu'Idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'eſt. Idée eſt l'exemple eſternel des choſes qui ſe font naturellement. L'interpréteray ceſte definition pour vous la faire mieux entendre. Je veux faire voſtre pourtrait. Vous eſtes l'exemple de ma peinture, où mon eſprit prend la Forme qu'il donne à ſon ouurage. Ainſi ce riſage qui m'enſeigne, & qui m'inſtruit.

& d'où ie prends mon imitation, est vne Idée. Nature a de ces exemplaires de choses, d'hommes, de poissons & d'arbres vn nombre infiny, sur lesquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatriesme sorte de choses, c'est ce qu'il appelle la Figure. Je vous diray que c'est : mais soyez attentif; & si vous trouuez la chose difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de subtilité qui ne donne de la peine. Je me suis tantost seruy de la similitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le visage de Virgile estoit l'Idée, & le patron de la besongne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de ceste Idée pour l'employer en son ouurage, c'est la Figure. Demandez-vous quelle difference il y a? L'vn est le patron, & l'autre la chose tirée sur le patron, & mise en la besongne. Le peintre en imite l'vne, & fait l'autre. La face d'vne statuë, c'est la Figure. La face du patron sur lequel le sculpteur fait la statuë, c'est l'Idée. En voulez-vous vne autre distinction? La Figure en est l'ouurage & l'Idée hors de l'ouurage, & non seulement hors de l'ouurage, mais aussi deuant l'ouurage. La cinquieme sorte est des choses qui sont communement. Celles-cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bestes, toutes choses. La sixiesme est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le vuide, & le Temps.

II. Quant aux choses que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui est proprement: Car elles ont vn flux perpetuel, & ne font que croistre & diminuer. Personne n'est en vieillesse, celuy mesme qu'il estoit en ieunesse, ny au soir celuy qu'il estoit au matin. Nos corps sont emportez comme l'eau d'une riuere: tout court avecque le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons: & tandis que ie sçay que tout change, ie suis changé moy mesme. C'est ce que dit Heracleite, Que iamais nous n'entrons deux fois en vne mesme riuere. Elle a bien tousiours le mesme nom, mais ce n'est plus l'eau qui y estoit. On ne s'apperoit pas si bien de ce changement en vn homme qu'en vne riuere. Mais pourtant nous ne laissons pas de couler aussi viste; & pource ie m'estonne de nostre folie, de faire tant de cas d'une chose si fugitive comme le corps, & craindre de mourir vn iour, veu que tous les moments de nostre vie sont autant de morts de l'estat où nous estions auparavant. Auez-vous peur que ce qui se fait tous les iours se fasse vne fois; ie vous ay parlé de l'homme, qui est vne matiere aide, caduque & sujette à toute sorte d'inconueniens: mais parlons du monde. C'est vne chose eternelle, & inexpugnable à tout accident: Et cependant il est sujet à mutation, & ne demeure pas en vn estat. Car

encore qu'il continuë d'auoir toutes les choses qu'il a eues, il les a d'autre façon qu'il ne les auoir: ou bien elles vont d'un autre ordre. Me demandez-vous dequoy vous seruira ceste subtilité? De rien. Mais comme vn graueur, qui a les yeux lassez de les auoir si longuement tenus sur la besongne, les iette sur quelque autre chose, pour les soulager: ainsi deuons-nous quelquesfois nous relascher l'esprit, & le resiouyr par quelque diuertissement. Toutesfois en ce diuertissement mesme, il ne faut pas estre du tout oisif. Vous y trouuerez dequoy faire vostre profit, pourueu que vous y preniez garde. C'est chose que ie pratique ordinairement, & ne lis rien de si esloigné de la Philosophie, d'où ie ne tasche de tirer quelque chose & le conuertir à mon utilité. Que prendray- ie en ces discours que ie viens de faire, qui ne touchent en façon du monde à la reformation des mœurs? Quelle correction de mes vices trouueray ie dans les Idées de Platon? Quelle discipline à mes passions? Si ie n'y treuve mieux, au moins y auray ie appris, Que tous ces objets de nos sentimens, qui nous allument & nous irritent n'ont point vne essence veritable, mais sont fantasmes, qui n'ont pris vn visage que pour vn temps. Il n'y a rien de stable ny de solide; Et cependant nous ne laissons pas de les desirer comme perperuelles, & comme les deuant posseder perperuellement.

III. Nous auons vne foiblesse qui nous fait arrester à châque pas: c'est à la consideration de l'eternité qu'il faut enuoyer nos ames. Ce sont ces formes vniuerselles, esleuées au dessus de nous, qu'il leur faut faire admirer, & Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire viure les choses, que pour le vice de la Matiere il n'a peu faire immortelles, & remediant par la preuoyance aux imperfections de ce qu'il a créé. L'ouurage du monde ne se maintient pas pour estre eternal (car il ne l'est pas) mais pour la résistance que le soin de son conducteur fait à sa corruption. Les choses immortelles subsistent, mesmes sans qu'on les defende: les mortelles sont en la protection de celuy qui les a faites, qui par sa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matiere leur a desiré.

IV. Ne faisons point de cas des choses qui sont de si peu de prix, que mesme on reuoque en doute si elles sont, & accompagnons ceste consideration d'une autre: C'est, que si Dieu, par sa prouidence fait viure le monde, qui n'est non plus immortel que l'homme, & le soustient parmy tant de choses qui l'ébranlent, nous auons de nostre costé quelque moyen de donner du respir à nostre vie, si nous nous rendons maîtres de nos voluptez, & les bannissons de nostre commerce, comme cause principale des incommoditez ordinaires que

nous souffrons en nostre saute. Platon n'a vescu long-temps, que par le soin qu'il eut de se conseruer. Car encore que naturellement il eust la complexion bonne, & que sa taille luy eust donné le nom qu'il auoir, ses voyages sur mer, & les fortunes qu'il auoit courües auoient beaucoup diminué de sa vigueur. Mais il se rangea sous vne abstinence si estroite, & se donna des loix si seueres en l'usage de tout ce qui sollicite nos desirs qu'avec toute son indisposition il ne laissa pas de bien enuieillir. Car ie ctoy que vous scauez bien qu'il vesquit quatre vingts & vn an iustement, & qu'il deceda le iour mesme qu'il estoit né. Pour ceste observation, & pour ce qu'il auoit raccomply le nombre le plus parfait de tous, qui est neuf fois neuf, les Mages qui fortuitement se trouuerent alors en Athenes, luy sacrifierent; comme l'estimans auoir eu quelque chose au dessus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais ie pense que quand il eust vescu quelques iours moins, & qu'ils ne luy eussent point fait de Sacrifice, il n'e s'en fust pas beaucoup soucié. Le bon regime & la sobriété ne sont pas de peu d'importance à nous faire viure beaucoup. Ce n'est pas que la longue vie me semble chose qui doie estre beaucoup desirée: mais aussi ne suis-je pas d'aduis de la refuser. Quand nous sommes gens de bien, nous auons du plaisir d'estre avecque nous.

V. Il faut donc vuider ceste question, si on se doit degouter des extremités de la vieillesse, & laisser venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant, & de sa main propre se la procurer. Je ne fay point beaucoup de difference entre craindre la mort, & l'attendre laschement. C'est vne yurognerie extreme apres que le vin est beu, de boire encore la lie: comme si on se faschoit qu'il demeurast quelque chose dans le tonneau. Toutefois, c'est encore vne dispute, si la vieillesse est la lie de l'âge de l'homme. Car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement est encore sain, que les sens font bien leur office, & que le corps n'est ny si perclus, ny si cassé, qu'il ne se puisse remuer: Aussi est-il vray qu'il y a bien difference de viure long-temps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, Pourquoi ne tireray-je l'esprit d'une demeure, qui ne luy peut plus donner que de l'ennuy? Et peut-estre qu'il sera bon de le faire, vn peu deuant que l'occasion vous y conuie, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de danger à viure mal qu'à mourir tost, vn homme a bien peu de iugement, qui par le raccourcissement de quelques iours n'évite le hazard d'un si grand inconuenient qui luy peut arriuer. Vous n'en voyez gueres à qui

deuant que mourir la vieillesse n'ait fait sentir quelque incommodité? Et pour le meilleur marché que nous en ayons, la vie nous est inutile, & ne nous sert non plus que si nous ne l'auions point: Mais d'ailleurs, quelle cruauté fait vn homme de retrancher quelque portion de sa vie, encore qu'il sçache bien qu'elle ne doit pas durer eternellement. Ne m'escoutez point a regret; comme si desia ma parole s'adressoit à vous: mais comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si la vieillesse me laisse l'vsage de moy mesme, c'est à dire, de la partie que i'ay meilleure en moy, ie ne luy rompray point compagnie: mais si mon entendement se trouble, si le iugement, & la memoire me diminuent & en fin si elle m'ôte la vie, & ne me laisse rien que l'ame, ie me dépescheray de sortir d'un bastiment qui s'en va cheoir. Pour vne maladie dont la guerison n'est point desesperée, & qui ne m'incommode point l'Esprit, ie ne me tuëray point, aussi ne feray-ie pour vne douleur. Mourir de ceste façon, c'est estre vaincu. Toutefois, si la douleur est incurable, & qu'il la faille souffrir toute ma vie, ie deslogeray, non pour l'amour d'elle, mais pource que par elle ie suis inutile aux actions pour lesquelles ie suis au monde. Il ne faut ny mourir ny viure pour la douleur. Il y a faute de courage en l'un, & de iugement en l'autre. Mais me laisse emporter à ce discours, qui me ser-

uira de payement pour vne autrefois. Et puis, comme pourroit mettre fin à sa vie celui qui ne la peut mettre à sa lettre ? Adieu donc : ie m'assure que ie vous fais plus aise avecque cette parole, qu'avecque tout ce que ie vous scaurois dire de la mort.

EPISTRE LIX.

ARGUMENT.

1. *Difference de la Ioye & de la Volupté, suivant les Stoïques.*
2. *Le Sage n'est iamais surpris.*
3. *D'où vient que la Folie est presque inseparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.*
4. *Qui doit estre appelé Sage.*
5. *La vraye ioye ne se treuve point parmi les honneurs, & les plaisirs du monde.*
6. *Le Sage est tousiours content.*

VOSTRE lettre m'a bien donné de la volupté : Trouvez bon que i'vse des termes du peuple, & ne le prenez pas comme les Stoïques. La Volupté, selon leur doctrine, est vice, ie l'accorde. Mais si est-ce vne parolle que nous em-

ployons ordinairement quand nous voulons dire que l'ame est en quelque agreable disposition. Je sçay bien aussi que prenant les choses comme nous les prenons, la Volupté est vne chose deshonneste, & que la Ioye à parler proprement, n'appartient qu'au Sage seul, parce que c'est le rehaussement d'une ame assée en sa vertu propre, & en son propre bien. Toutefois nous disons ordinairement, que nous auons eu bien peu de la ioye que nostre ami soit pouruen de quelque Estat, qu'il soit marié, que sa femme soit accouchée. Et toutefois ce sont si peu de ioyes, que souuent ce sont au contraire commencemens d'ennuis qui luy doiuent auenir. La ioye a ces qualitez iointes si inseparablement avec elle, que iamais elle ne cesse, & iamais ne se change en son contraire. Quand donc Virgile dit *les mauuaises ioyes de l'ame*, il s'accommode à la beauté des parolles, plus qu'il n'en cherche la propriété. Car il n'est point de mauuaise ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & s'est fort bien exprimé: car il a voulu signifier des hommes ioyeux de leur mal. Quoy qu'il en soit, ce n'est point sans cause que j'ay dit que vostre lèttre m'a donné bien de la volupté: Car encore qu'un mal-habil-homme se puisse bien resioüir pour un iuste suiet: toutesfois pource que son affection est desreglée, & qui en un moment est capable de mutation ie l'ap-

pelle vne volupté sans compas, ny mesure, que l'opinion d'un faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en vostre lettre; c'est que vous estes maistre de vostre discours. Il ne vous esleue, ny vous emporte que iusques où vous auez resolu d'aller. Il en est assez, qui pour mettre un mot qui les chatouille, écriront des choses à quoy ils n'auront point pensé. Vous n'en estes pas de mesme. Vous n'écriuez rien qui ne soit bien joint, & qui ne se rapporte à vostre suiet. Vous dites autant qu'il vous plaît: & toutefois vostre discours a encore plus de substance que de parolles. C'est un tesmoignage de quelque suffisance plus grande, & qu'en vostre ame il n'y a rien de superflu, ny de bouffi. I'y trouue des translations, ny trop hardies, ny de mauuaise grace, comme celles à qui l'usage a desbaillé leur passe-port. I'y trouue aussi des Figures, desquelles ceux qui nous desfendent l'usage, & ne les permettent qu'en vers, ne sont pas sçauans en la lecture des Anciens. Car encore qu'ils ne cherchassent pas tant de recommandation par vne elegance plausible, comme par un simple recit des choses, & par vne demonstration esloignée de tout artifice, si est-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs escrits. Il est vray qu'elles ne nous sont pas nécessaires, pour le suiet que les Poëtes en vsent:

mais pour fortifier la foiblesse de ceux que nous voulons instruire, & leur représenter les choses si naïfvement, qu'ils pensent plustost les voir que les ouir. Je me plais fort à lire Sextius: c'est vn esprit, vif qui en sa Philosophie a les parolles Grecques, & les fait Romaines. I'y trouue vne Figure qui me contente fort. Il dit qu'en vne armée, quand de toutes parts on se doute des ennemis, on la fait marcher en forme quarrée, & que tout de mesmes le Sage doit tenir de tous costez les Verrus en bataille, afin qu'il ne luy puisse venir aucun effort sur les bras, qu'elles ne se trouuent prestes à la deffence, & sans tumulte, respondent au commandement qui leur sera fait. Il adiou- que cét ordre que donnent les grands Capitaines en leur troupes, de les disposer en sorte, qu'en mesme temps vne parolle soit portée par tout, nous est d'autant plus nécessaire, que bien souuent ils apprehendent sans occasion, & sont plus asseurez au chemin qui leur est le plus suspect. Mais où est la Folie la peur y est perpetuelle, l'espouuante y est deuant comme derriere, à main droïte comme à main gauche. Les perils la suivent, & la precedent. Elle s'estonne de tout, parce qu'elle ne pouruoit à rien, & prend l'alarme de ceux mesmes qui viennent à sa deffence, pour ne les sca- uoir distinguer de ses ennemis.

II. Vn homme sage est tousiours en œruelle.



De quelque costé qu'on l'attaque, on ne le trouue iamais que l'espée à la main. Que la Fortune vienne quand il luy plaira, qu'elle luy oste ses biens: qu'elle enuoye sa femme & ses enfans au tombeau: qu'elle luy fasse receuoir des affronts, & l'afflige en sa personne de routes les douleurs qu'il est possible de sentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au contraire, avec vne assurance au visage, qui tesmoignera celle du cœur, il marchera vers elle, & sera plustost aux mains qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choses qui nous retiennent, beaucoup qui nous affoiblissent. Il y a long-temps que nous sommes sales: il est mal-aisé de nous nettoyer: Ce ne sont point raches ordinaires que les nostres: elles sont à l'huile.

III. Je m'en vay proposer vne question que ie dispute ordinairement en moy mesme; D'où vient que la folie est si opiniastrement attachée avec nous, que presque elle est inseparable. Premièrement, c'est que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repousser, & recherchons nostre salut d'une façon, qu'il semble que nous ayons peur de le trouuer. Secondement, nous ne croyons pas à bon-esclent aux preceptes que nous ont donné les hommes sages, & ne leur ouurons pas l'estomach: mais comme en choses qui ne nous touchent gueres; pensons auoir assez fait quand nous

nous les auons regardez par dessus. Mais aussi comme pourtoit vn homme apprendre à faire la guerre aux vices, veu qu'il ne peut vacquer aux choses louables, qu'autant que les vices ne le tiennent point occupé : Nous ne mettons iamais la main au fonds; il nous suffit d'escumer le dessus; Et pensons faire tort à nos autres affaires, si nous prenons quelque heure, pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empeschement que nous ayons, c'est que légèrement, & avec peu de sujet nous entrons en bonne opinion de nostre merite. Si quelqu'un nous dit que nous sommes honnestes gens, que nous auons bon iugement, & bonne conscience, nous nous y accordons tout aussi tost, & ne nous contentons pas d'une louange où il y ait de l'apparence: mais quoy que flatterie nous amasse impudemment à nos oreilles, nous le receuons comme chose qui nous appartient. Nous sçayons bien que nous ne sommes ny si bons & si sages comme on nous veut faire accroire; mais cependant nous ne donnons iamais de dementi là dessus; & qui pis est, nous sommes tellement auuglez de l'amour de nous mesmes, qu'il n'y a rien de quoy plus volontiers nous nous oyons louer, que de ce qui est directement contraire à tout ce que nous faisons. Sommes-nous des cruels? nous voulons qu'on propose nostre humanité. Viuons-nous de rapines? nous

voulons qu'on die que nous donnons tout. Sommes-nous toujours, ou dans vn cabaret, ou dans vn bordeau? nous voulons qu'on fasse cas de nostre Contenance; Et de là vient que parce que nous croyons estre les plus gens de bien du monde, nous ne pensons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faisoit la guerre aux Indes, & saccheggioit des peuples qui n'estoient pas seulement cogneus de leurs voisins, faisant le tout d'une ville qu'il assiegeoit, afin de recognoistre l'endroit le plus foible de la muraille, il fut blessé d'un coup de fleche: toutefois il ne laissa pas de continuer. Mais à quelque temps de là comme la playe se refroidissoit, pource que le sang ne couloit plus, elle commença à luy douloir à bon escient. Estant donc contraint de se retirer. Tout le monde, dit-il, me iure que ie suis fils de Iupiter, mais cette blessure me fait bien cognoistre que ie suis homme. Faisons-en de mesme: & quand on nous flattera, selon la mesure de nos qualitez, disons: Vous me voulez faire accroire que ie suis vn suffisant homme; mais ie voy bien combien ie recherche de choses inutiles, & combien i'en desire, qui seroient ma ruine, si ie les auois. Les bestes mesmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la soif sont la mesure de leur manger, & de leur boire, & ie ne sçay point encore combien il faut que ie mange & boiue pour me remplir.

IV. Voulez-vous à cette heure que ie vous montre que ie ne suis pas sage ? Le Sage est celuy qui plein de ioye au cœur & au visage, vuide de toute apprehension & de tumulte, est aussi content de sa condition, comme les Dieux sont de la leur. Examinez-vous à cette heure vous-mesme, si vous n'avez ennuy quelconque qui vous trouble, si vous n'avez point d'esperance qui vous donne des inquietudes : si iour & nuict vostre ame est en pareille affiette, tousiours releuée, & tousiours agreable à soy-mesme. Vous pouuez dire que vous estes arriué iusques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptés, faites compte que vous avez aussi peu de sagesse que de ioye. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous vous abusez si parmy les richesses vous vous promettez d'y paruenir. Vous cherchez le contentement parmy les sollicitudes, quand vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des espines. La ioye est le souhait general de tout le monde : mais le moyen d'en auoir vne grande & permanente, personne ne le sçait. L'un la cherche en la dissolution des festins, & en la superfluité des despences; l'autre en la vanité des estats, & d'auoir toute la populace d'une Ville à sa queue.

L'autre aux bonnes graces de sa maistresse, & l'autre en l'ostentation des sciences, qui ne guerissent de rien. Toute cette maniere de gens se laissent tromper à l'apparence de leurs passe-temps fugitifs & perissables, comme les yvrongnes au vin, qui pour vne plaisante humeurs qui ne dure qu'une heure, leur donne des douleurs qui les accompagnent toute leur vie; Ou comme les Ambitieux aux acclamations fauorables d'une multitude, qui leur ont cousté beaucoup iusques à cette heure, & leur doiuent encore plus couster à l'aduenir. Souuenez-vous donc que l'effect de la Sagesse, c'est un contentement tousiours égal à soy-mesme, & que nul accident n'est capable de diminuer. L'esprit du Sage est comme l'estat du monde: dessus la Lune le beau temps y est perperuel.

VI. Vous sçavez donc à cette heure quelle occasion vous auez de vouloir estre sage, pource que le Sage n'est iamais sans contentement. Ce contentement ne luy vient que de ce qu'il sçait bien qu'il est homme de bien. Il faut estre iuste: il faut estre magnanime: il faut estre temperant: autrement il n'y a moyen d'estre ioyeux. Et quoy donc, les fols & les meschans ne se resiouissent-ils point? non plus que des lions quand ils ont trouué quelque proye. Apres que ces miserables toute la nuit se sont lassez de vin & de femmes, & se sont rendus aux

voluptez par impuissance d'y fournir, ils s'écrient alors.

*Namque ut supremam falsa inter gaudia
nostram*

Egerimus nostri.

Tous gens desbauchez passent la nuit en de fausses ioyes, & comme s'ils n'en denoient iamais passer d'autre. Cette ioye que goustent les Dieux, & ceux qui les imitent, n'a iamais d'intermission ny de fin. Elle en auroit si elle estoit mendiee d'ailleurs. Mais pource qu'elle n'aist en eux-mesmes, elle ne dépend point d'une puissance estrangere. La Fortune n'oste point ce qu'elle n'a point donné.

EPISTRE LX.

ARGUMENT.

1. Il blasme les vœux que les parens font pour leurs enfans.
2. Contre la Gourmandise & la somptuosité des festins.

1. **I**E me plains, ie dispute, ie me mets en colere. Encore vous desirez ce que vostre nourrice vostre precepteur, ou vostre mere vous ont désiré. Vous ne iugez pas encore combien ils vous ont désiré de mal.

306 LES EPISTRES.

O que les vœux de ceux qui nous aiment nous sont contraires , & principalement quand le succez en est comme ils le souhaitent ! Je ne m'estonne pas si d'un bout à l'autre nostre vie est pleine de miseres. Nous croissons entre les maledictions de nos peres & de nos meres.

II. Vne fois en nostre vie parlons aux Dieux , sans leur rien demander. Jusques à quand sommes-nous resolu de les importuner, comme si nous n'auions dequoy nous nourrir ? Ne ferons-nous iamais autre mestier que semer les champs de toute vne contrée ? Quand serons-nous lassés de tant de moissons ? Jusques à quand sera-ce qu'une infinité de barques iront aux Prouinces estrangeres , chercher la prouision d'une seule table ? Peu d'arpens de terre fournissent de la pasture pour un bœuf. Vne forest donne à viure à plusieurs elephans ; Et l'homme pour sa nourriture bien à peine se contente de la terre & de la mer ? Et quoy donc ? dirons-nous que la Nature , qui nous a fait le corps si petit , nous ait donné des ventres insatiables , afin que les animaux les plus vastes , & les plus vocaces qui soient au monde , nous cedent la gloire de gourmander ? Nullement. Que pensez vous qu'il faille pour contenter Nature ? Elle est saoule de peu de chose. C'est l'Ambition qui nous fait despendre , & non point la faim. Mettons donc , comme Saluste, ces hommes qui

se font esclaves de leur bouche , au nombre des bestes , & quelques-vns encore , non au nombre des bestes , mais au nombre des morts. Vser de soy , c'est ce qui se doit appeller vivre. Ceux qui se cachent , sont en leur maison en vn cercueil. Vous pouvez faire cette inscription en vn marbre au dessus de leur porte. Ils sont morts avant que mourir.

EPISTRE LXI.

ARGUMENT.

1. *Nous devons penser à bien vivre en jeunesse, & à bien mourir en vieillesse.*
2. *Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort, puis qu'elle doit necessairement arriver.*

I. **I**L est temps d'avoir de meilleures volontez à l'advenir que nous n'avons eu par le passé. Quant à moy , à cette heure que ie suis vieil: tout le soin que j'ay , c'est de faire cognoistre que ie ne veux plus ce que ie voulois quand j'estois ieune. Je donne les iours & les nuits à cette meditation. Toute l'estude que ie fais , & toute la besongne où ie m'occupe , c'est à mettre

vne fin aux affections vicieuses, auxquelles ie me suis laissé conduire par cy-deuant. Je tafche de faire en forte que le iour où ie suis, me tienne lieu de toute ma vie. Je ne le prens pas pourtant comme le dernier, mais comme le pouuant estre. A cette heure mesme que ie vous escriis, ie me tiens en estat, comme si la mort me deuoit appeller. Je suis tousiours prest de partir; & le peu de soin que j'ay combien ie dois viure est occasion que ie vy content. Autrefois i'ay pensé à bien viure: à cette heure ie pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

II Donnez ordre que s'il est possible, vous ne fassiez iamais rien contre vostre gré. Tout ce qui doit estre, sera. La necessité n'est que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui consent. Je veux dire que quiconque obéit volontairement à tout ce qu'on luy commande, évite ce qu'il y a de plus insupportable en la servitude, qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misere à faire vne chose par commandement: ouy bien à la faire par contrainte. Reglons donc nostre ame d'une façon, que s'il faut que quelque chose aduienne, nous nous y accordions aussi tost: & surtout, que le souuenir de sortir du monde ne nous afflige point. Il se faut preparer à mourir premier qu'à viure. Si nous n'estions insatiables, nous auons des prouisions assez

pour la vie. Mais tousiours il nous semble & tousiours nous semblera qu'il nous manque quelque chose. Les ans ny les iours ne font point la longue vie, mais la bonne disposition de l'esprit. Pour moy, Lucilius, ie me contente, quand la mort voudra que ie parte, ie ne respondray point que ie n'aye pas assez vescu.

EPISTRE LXII.

ARGUMENT.

1. *Le Sage n'est iamais occupé, parc.
qu'il ne s'attache point aux choses;
Il s'y preste.*

2. *Celuy a tout, qui mesprise tout.*

1. C'Est vne mocquerie de dire que les Occupations nous empeschent d'estudier. Nous faisons la pluspart semblant d'auoir des affaires. Ceux qui en ont les augmentent, & ceux qui n'en ont point sont en peine d'en trouuer. Pour moy, Lucilius, ie suis de loisir, & en quelque part que ie sois ie suis à moy. Je me preste aux choses, mais ie ne m'y attache pas, ny ne cherche point les occasions de perdre le temps. Je me donne par tout de l'entretien, & tousiours occu-
pe mon esprit à quelque meditation qui me

puisse apporter quelque profit. Pour estre avec mes amis, ie ne suis pas moins avec moy. Bien souuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque autre occasion, ie me trouue en des compaignies où ie ne suis pas. I'en-uoie mon esprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il soit, & de quelque siecle qu'il ayt esté. Je ne vay en part, où ie ne mene Demetrius avec moy. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nud qu'il soit, ie quitte ceux qui sont couuerts de clinquants, pour m'entretenir avec luy. Je ne le regarde iamais qu'avec admiration. Mais comme seroit-il possible autrement ? Je vois qu'il ne luy manque rien.

II. Quelque autre que luy pourroit bien tout mespriser. Mais d'auoir tout, c'est vne richesse qui ne se trouue qu'en luy seul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'est de les mespriser. Quand à Demetrius, il ne vit pas comme les mesprisant : mais comme les ayant baillé aux autres pour en user.

EPISTRE LXIII. ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas s'affliger d'emesurément en la mort d'un amy.*
2. *Le pleurer excessif est plustost marque de gravité, & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.*
3. *Le temps est un remede aux ennuyx, que la raison n'a pû guerir.*
4. *Senèque se blasme de soy-mesme de s'estre laissé vaincre à la douleur, en la mort d'Annens Serenus.*

I. **V**OUS vous affligez de la mort de vostre amy Flaccus. Mais si faut-il que vostre douleur ayt des bornes. Je sçay bien que vous ferez mieux de ne vous en fâcher du tout point. Toutesfois, c'est chose que ie ne m'ose promettre de vous, parce que cette résolution est d'un homme plus ferme, & plus releué sur la Fortune que vous n'estes. Je ne dis pas que cet accident n'eust rouché le plus sage qui soit au monde: mais il n'eust fait que le toucher. Pour nous, nous faisons beaucoup, quand n'ayant

pas de la force assez, pour ne pleurer point, nous en auons assez pour ne pleurer que de mesure. Puis qu'il est impossible qu'on n'ayt de l'eau dans les yeux en la perte d'un amy, pour le moins il n'y faut pas auoir desriueres ; il faut qu'il sorte des larmes, mais non pas la bonde. Ne pensez point que ma lettre soit trop rigoureuse, veu que le plus grand des Poëtes Grecs, veut que tout dueil s'acheue en un iour ; & remarque mesme, que Niobe, vne des plus desolées femmes qui fust iamais, n'oublia point de manger en son affliction.

II. Voulez-vous sçauoir d'où viennent tant de lamentations, & de gemissemens desmesurez ? Nous voulons prouuer que nous sommes extremement ennuyez de la perte que nous auons faite, & ne nous laschons pas tant à la douleur, pour la douleur mesme, comme pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous, mais pour autrui. Nos douleurs ont leur vanité, comme nos autres actions. Et quoy donc ? ne me souuendray-ie point de mon amy ? La memoire que vous en aurez, ne sera gueres longue, si vous la bornez à vostre douleur. Vous estes bien triste & bien rechiné. Mais vous ne laisserez pas de rire au premier sujet que s'en presentera. Je ne vous remets point à cette longueur du temps, qui cicatrise toutes playes, & rend les plus desolés car

pables de consolation. Je vous dy, que vous ne serez pas si tost diuertý que vous ne perdiez ce que vous auez de triste en l'imagination. Vous gardez à ceste heure vostre douleur : Soyés-y si vigilant que vous voudrés, il faut qu'elle eschape, & sa violence mesmes fera ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la souuenance de ceux que nous auons perdus nous soit agreable. Il n'y a personne qui se represente volontiers vne chose qui le fasche. Toutesfois, s'il ne se peut faire que nous voyans priuez à iamais des personnes qui nous estoient cheres, nous nous en ramenteuons la perte sans quelque amertume. Faisons, s'il est possible, qu'en ceste amertume mesme il y ayt quelque douceur. Car, comme souloit dire. Attalus, la memoire des amis nous est agreable, comme l'austerité du vin vieil, ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais en fin le temps en oste ce qu'il y a de rude, & ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre & des confitures, quand nous nous ramenteuons nos amis qui se portent bien. Mais en la memoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son aduis, se resioüir sans s'affliger. Or qui est-ce qui ne sçait point que les choses acres & mordicantes excitent l'appetit ? Quant à moy ie ne suis pas de son opinion. La souuenance de mes amis decedez m'est toute douce ; le n'y trouue rien

d'aigre, ny rien d'amer. Quand ie les ay, ie pense les pouuoir perdre. Quand ie les perds, ie pense les auoir encore. Vous estes homme raisonnable, Lucilius, iugez de ce faict comme vous deuez. Ne soyez point ingrat d'un bien que la Fortune vous a fait. Elle vous a osté un amy, mais elle vous l'auoit donné. Ceste incertriude de ne sçauoir combien nous deuons iouir de nos amis, nous en doit faire iouir plus auidement. Representons-nous combien de fois nous les laissons pour aller en quelque long voyage; combien demeurant en mesme lieu, nous auons passé de iours sans les voir, & nous trouuerons que quand ils viuoient ils n'estoient pas si souuent en nostre compagnie comme a ceste heure qu'ils sont morts. Mais comme est-il possible de ne se moquer point de ceux qui pleurent desesperément leurs amis, apres les auoir possédez nonchalamment, & ne les aiment qu'apres les auoir perdus? La peur qu'ils ont qu'on reuoque en doute s'ils ont aimé, parce qu'ils n'en ont iamais fait preuue, les fait pleurer de ceste façon. Ils attendent bien tard à faire paroistre leur affection. Si nous auons d'autres amis, nous leur faisons tort de penser qu'il n'y ait pas en eux dequoy se consoler de celuy que nous auons perdu. Si nous n'en auons point, nous auons plus à nous plaindre de nous que de la Fortune. Elle nous a osté un amy, & nous n'en auons point fait.

du tout. Et puis qui n'a eu qu'un amy, n'en a piont eu. Si quelqu'un, à qui on auroit dérobé son mâteau, s'amusoit à le pleurer, au lieu de chercher de quoy se couvrir ses espaules, & se parer du froid; ne direz vous pas qu'il n'auroit point d'entendement? Vous auez mis en terre un homme que vous aymiez: le remede est d'en aimer un autre: vous auez moins de peine à faire un ami, qu'à le pleurer.

III. Je sçay que ce que ie vous vay dire, est en la bouche de tout le monde: mais pour cela ie ne laisseray pas de l'alleguer: Le Temps est le remede indubitable des ennuis que la Raison ne peut guerir. La plus vilaine fin qu'un homme de iugement sçauroit mettre à ses larmes, c'est la lassitude de pleurer. Laissez la douleur, plustost que la douleur vous laisse; & de bonne-heure cessez de faire vne chose que vous ne pouvez continuer long-temps, quelque volonté que vous en ayez. Nos peres qui bailloient un an aux femmes, pour pleurer, ne vouloient pas qu'elles pleurassent tout du long de l'année: mais leur deffendoient de pleurer plus d'un an. Quant aux hommes, les loix ne leur en donnent point de terme, pource qu'ils ne le peuuent si peu faire, que toujours il n'y aille de leur honneur; & encore auecque cette fragilité des femmes, laquelle est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui se vueillent ietter dans la fosse, de qui les larmes

ayent continué iusqu'au bout du premier mois? Il n'y a rien qui nous attriste si tost que la douleur. Quand elle est recente, il se trouue quelques gens qui la consolent; mais quand elle est vieille, le monde s'en mocque, & iustement. Car il y a de la simulation, ou de la folie.

VI. Je sçay bien, quoy que ie vous écrive, que iamais homme ne fut inconsolable, comme ie fus en la mort d'Anneus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutefois aujourd'huy ie condamne ma faute, & reconnois bien que ceste affliction si démesurée venoit de ce que iamais ie ne m'estois représenté qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginois, c'estoit qu'il estoit bien plus ieune que ie n'estois. Et comme, si les destins eussent conté les âges, ie ne doutois point que ie n'allasse au tombeau premier que luy. Le remede à cet inconuenient, c'est d'auoir tousiours ceste consideration deuant les yeux, Que nous sommes mortels, & que nous n'auons rien qui ne le soit. Je deuois dire alors, Serenus est plus ieune que moy? qu'importe, il doit mourir apres moy, mais il peut mourir deuant. A faute de m'estre préparé de ceste façon, la Fortune m'a surpris & m'a donné ceste secousse qui m'a pensé faire cheoir. A ceste heure ie n'ay iamais autre meditation en l'ame que

la necessité de quitter le monde, & l'incertitude à quelle heure, & par quelle porte il en faudra sortir. Tout ce qui peut arriver quelquefois peut arriver aujourdhuy. Pensons donc, Lucilius, que nous irons bien tost nous-mesmes là où nous auons regret qu'il soit allé, & peut-estre, si selon l'opinion des Sages, il y a quelque vie qui nous recoiue au partir de celle-cy: celuy que nous pensons estre mort n'a fait que nous preceder.

EPISTRE LXIV.

ARGUMENT.

1. *Les preceptes de la Philosophie bien entendus sont des remedes aux maladies de l'Ame.*
2. *Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien vivre.*

VOUS fustes hier avecque nous. Si vous n'y auiez esté ny plustost ny plus souuent vous auriez suiet de vous plaindre. C'est pourquoy i'ay dit avecque nous: car avecque moy, vous y estes perpetuellement. Il m'estoit suruenu quelques amis, pour lesquels il falloit faire vn peu plus de fumée que de coustume, non toutesfois tant comme

celle des grandes cuisines, qui met les sentinelles d'une ville en alarme ; mais assez pour faire connoistre que j'auois des hostes. Nous parlâmes de beaucoup de choses, comme font des amis qui mangent ensemble : mais d'un propos nous passions à l'autre, sans en continuer un iusqu'à la fin. Apres cela nous nous mîmes à lire dans Q. Sextius le Pere. Sans mentir, ie trouue que c'est un grand homme, & Sroyque, quoy qu'il y en ait qui ne le veulent pas auouer. Bon Dieu, que ie le trouue nerueux ! que ie le trouue releué ; les escrits des autres Philosophes ne sont pas de mesme. Toute leur recommandation vient du nom de leur maître ; au demeurant ouurez-les, vous n'y trouuerez pas vne goutte de sens. Ils proposent, ils disputent, ils cherchent des subtilitez ; mais au partir de là, vous en sortez avec si peu de resolution que vous en auez apporté. Mais de Sextius, vous n'en sçauriez si peu lire, que tout aussi-tost vous ne disiez, Il a de la vie ; il a de la vigueur : il est libre : il est au dessus de l'homme : c'est à ceste heure que ie me sens du courage & de la force. Quant à moy, ie vous confesseray librement, qu'en quelque posture que soit mon ame, ie n'ay pas si tost commencé de le lire, qu'il ne me prenne enuie de provoquer tout ce qu'il y a de mal-heur au monde, & de faire un appel à la Fortune mesme. Je pense estre en la place de cestuy-

cy, qui dans Virgile demande vn suiet de faire paroistre sa valeur.

*Spumâtêque dari pecora inter in tertiavotis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte
leonem.*

Il faut que j'aye ou de l'occupation à ma valeur, ou de l'exercice à ma patience. Car entre autres choses, Sextius a cela de particulier que vous montrant combien est grande la felicité qu'il vous propose, par mesme moyen il vous fait connoistre qu'il n'est point impossible d'y parvenir. Il la vous fait voir en vn lieu haut, mais accessible à qui se voudra mettre en chemin. La Vertu mesme fera que ses contentemens vous sembleront des miracles, & cependant vous ne desespererez point de les avoir. Il faut avouer qu'il n'y a point d'occupation à qui ie donne plus d'heures qu'à l'estude de la Philosophie. Mais i'en suis comme du monde, que ie regarde tous les iours avec autant d'esbahissement que si i'amaïs ie ne l'auois veu. Aussi toutes les inuentions & les inuenteurs me sont venerables; il s'en faut saisir comme d'une succession commune cela m'est acquis: cela est fait pour moy. Mais aussi deuons nous imiter le bon pere de famille, & faire que par nostre industrie cét heritage aille à la posterité, meilleur & plus riche que nous ne l'auons receu. On nous a bien laissé de la besongne: nous en laisserons bien à ceux qui vien-

dront apres nous. Et quiconque naistra d'icy à mille siecles, s'il y prend peine il aura tousiours moyen d'y adiouster quelque chose du sien. Mais quand les premiers auroient si exactement trauaillé, qu'il n'y auroit moyen de rien inuenter apres eux, il ne faut point craindre qu'en la nouueauté seule d'vser des inuentions & en la dextérité de les disposer, il n'y ait tousiours assez de maniere pour les esprits que produiront les siecles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laissé des medicamens pour guerir les yeux: tout ce que vous auez à faire, sans en chercher d'autres, c'est de sçauoir bien appliquer ceux-cy, selon que le mal, ou le Temps le requerra. L'vn est bon pour la desmangeaison des yeux, l'autre pour la crassitude des paupieres, l'autre pour le diuertissement d'une defluxion subite, l'autre esclaircir la veüe. C'est à vous de les broyer, de choisir le temps d'en vser, & de sçauoir la quantité qu'il en faut mettre de chacun. Les Anciens nous ont laissé des remedes pour la guerison de l'ame. C'est à nous maintenant de sçauoir quand & de quelle façon il les faut appliquer. Ceux qui nous ont precedé sont allez bien auant, mais non pas iusqu'au bout.

II. Quoy qu'il en soit nous leur deuons de l'admiration, & sommes tenus de les reuerer comme Dieux: Et quand nous aurons leurs pourtraits, & que nous celebrerions

leurs natiuitez, ie ne penle pas que ce ne nous fust vn grand aiguillon pour nous inciter à la vertu : Pour le moins en deuons-nous tousiours parler avec honneur, & rendre à ces precepteurs vniuersels du genre humain, qui nous ont fait l'ouuerture à des choses si profitables, le respect & la reuerence que nous rendons à nos precepteurs particuliers. Si nous voyons venir vn Consul, ou vn Preteur, nous luy ferons toutes les demonstrations qu'on fait aux personnes de leur merite. Nous mettrons iustement pied à terre : nous nous descourirons, & leur quitterons le chemin; Et quand M. Caton, Lælius, Scipion, Socrate, Platon, Zenon & Cleantes se presenteront à nous, nous les regarderons comme personnes vulgaires, & ne ferons pas semblant de nous en esmouuoir. Quant à moy, ie proteste qu'ils me sont venerables, & qu'on ne les nomme iamais en ma presence que ie ne me leue pour leur fair honneur.



EPISTRE LXV.

ARGUMENT.

1. Combien il y a de principes des choses, suivant l'opinion de Platon, d'Aristote, & des Stoyques.
2. Comment, & pourquoy Dieu a créé le monde.
3. Que la meditation des premiers principes nous porte à la cognoissance de Dieu, & au desir d'estre réunis à luy.
4. Nous devons plustost penser au bien de l'ame qu'à celuy du corps.

Hier au matin i'estois vn peu mal faite. Toutefois apres midy cela s'estant passé, ie me mis à lire; & par cét essay me trouuant assez en estat de trauailler, ie voulus passer plus outre. I'auois en main vn sujet assez difficile, & dequoy i'estois resolu de venir à bout. Je commençay d'en escrire quelque chose, & de m'y bander plus que ie ne fais ordinairement. Là dessus il me suruint quelques amis, qui m'osterent de dessus la besongne; & me tancerent comme vn malade, qui ne se garde pas, & qui ne fait point de cas de sa santé. Les discours

furent mis en la place de l'escriture; & sur ce que nous ne peussions pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en avant, vous fustes nommé pour arbitre. Tellement que c'est à cest' heure à vous de nous appoin-ter: Vous avez plus de besongne que vous ne pensez: il y a trois parties.

I. Nos Stoyques, comme vous sçavez, font deux principes de toutes choses, la Cause, & la Matiere. La Matiere demeure oisive, & ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuvre: mais au reste elle ne bougera, si personne ne la bouge. Or la Cause, c'est à dire la Raison, donne forme à la Matiere & la tourne comme bon luy semble: d'où vient toute ceste diuersité d'ouvrages que nous voyons. Il faut donc qu'en vne chose il y ait ce dequoy elle est faite: & ce qui la fait: l'un, la Cause, & l'autre, la Matiere. Toute science est vne imitation de la Nature, & pour ce rapportons ce que j'ay dit de l'ouvrage de l'univers à ce qui est de l'opération particuliere d'homme. En vne statue il a fallu qu'il y ait eu de la Matiere qui receut l'attifice, & vn Artisan qui don- nât vn visage à la Matiere, en la statue dont le bronze a esté la Matiere, la Cause, l'Ou-urier. Toutes autres choses en sont de mes- me. Elles sont composées de ce qui est fait & de ce qui fait: les Stoyques ne reconnoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes. La premiere, la Matic-

re, sans laquelle rien ne se fai. La seconde, l'Ouurier : & la troisieme la Forme, qui est donnée aux ouurages comme à vne Statuë, & l'appelle *id* . Il y adiouste encore vne quatriesme, qui est l'intention de l'ouurage. Je m'en vay vous dire ce que c'est. Le bronze est la premiere Cause de la statuë : car pour la faire, il estoit necessaire d'auoir ce dequoy elle deuoit estre faite. La seconde Cause, c'est l'Ouurier. Car ce bronze n'eust iamais esté statuë, sans la dexterité de quelque main, capable de le façonner. La troisieme cause, c'est la Forme : car on ne diroic point vne Statuë à lance, vne statuë à diademe, si l'une n'auoit vne lance, & l'autre vn diademe. La quatriesme Cause, c'est le dessein de l'Ouurier, sans lequel il n'auroit point trauaillé. Qu'appellez-vous le dessein? Ce qui a conuié l'Ouurier, & l'a mis en besogne, comme l'argët, s'il l'a faite pour la vendre la Gloire, s'il a cherché d'auoir de la reputation, ou la deuotion, si son bur a esté d'en faire vne offrande à quelque temple, & pource ce qui a esté occasion de la faire se peut appeller Cause. Ne pensez-vous point qu'entre les Causes de l'Ouurage, il faille compter vne chose, sans laquelle l'Ouurage n'auroit point esté fait? A ces quatre Causes; Platon en adiouste vne cinquieme, qu'il appelle Idée. C'est le patron sur qui l'Ouurier iette la veüe, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le patron

patron soit vn objet exterieur, que l'ouvrier
tienne deuant les yeux, ou vne conception
interieure, qu'il se figure en l'esprit. Ces
exemplaires de toutes choses, les nombres
de tous les ouvrages qui sont faits, & leurs
mesures, sont compris en l'intelligence de
Dieu. Il est tout plein de ces figures, que
Platon appelle Idées, immortelles, immua-
bles, infatigables; c'est pourquoy l'homme est
perissable: mais l'humanité sur laquelle est
prise la forme de l'homme est permanente:
Et quoy qui aduienne à l'homme, elle ne re-
çoit point d'alteration. Il y a donc cinq cau-
ses, selon Platon, de quoy, par quoy, comme
quoy, suiuant quoy, & pourquoy. Et enfin ce
qui procede de toutes ces causes par leur
assemblemens, comme en la statuë, puis que
nous auons pris cét exemple. Le de quoy,
c'est le bronze. Le par quoy, c'est l'ouvrier.
Le comme quoy, c'est la forme qui luy est
appropriée: le suiuant quoy, c'est le patron
sur quoy l'ouvrier a travaillé: le pourquoy,
c'est l'intention de l'ouvrier: ce qui en pro-
cede, c'est la statuë.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trou-
ue en l'edifice du monde, Dieu est l'ouvrier.
Ce de quoy il est fait, est la matiere, la for-
me, l'ageancement, & l'ordre que nous y
voyons: le patron, cette imagination sur
laquelle Dieu a conceu la merueille de son
ouvrage. L'intention, ce pourquoy il la fait.
Vous me demanderez quelle peut auoir

esté son intention ? Sa bonté, pour le moins Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le monde ? Il est bon , il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celui qui est bon ne porte enuie à rien qui soit bon. Voilà pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il luy a esté possible. Donnez donc à cette heure vostre iugement , & declarez laquelle de ces opinions vous trouuez la plus vray-semblable : Je ne dy pas la plus vraye, parce que le vray est autant par dessus nous que la verité mesme. Cette multitude de causes , mises par Platon & par Aristote, comprend ou trop , ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des causes toutes choses generalement , sans lesquelles l'ouvrage ne peut estre fait , ils en ont nommé trop peu : Car il faut qu'ils y mettent le temps, puis que sans temps rien ne peut estre fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le lieu , parce qu'on ne peut faire vne chose qu'il n'y ait vn lieu pour la faire. Et faut en fin qu'ils y mettent le mouuement, parce que sans mouuement il ne se fait rien , sans mouuement rien ne se corrompt. Il y a des mouuemens en tous arts ; & n'est possible qu'il se fasse mutation quelconque, qu'il ne se fasse du mouuement. Mais l'importance est de sçauoir qui est la cause premiere & generale. Il faut qu'elle soit simple, car la matiere l'est : voulons nous sçauoir que c'est ? c'est la raison operante , c'est Dieu : Et pource tout ce

que ie viens de nommer ne sont pas causes chacune à part soy : mais elles dependent toutes de la cause efficiente. Vous dites que la forme est vne cause : & ie vous respõs que l'ouvrier la met en son ouvrage, & que par consequent elle en est partie, & non pas cause. Il n'y a non plus de raison de dire que le patron soit cause: c'est vn instrument necessairé à la cause. Le patron est necessaire à l'ouvrier, comme vne lime, ou vn eizeau: Sans lime & sans eizeau l'art ne peut travailler, & toutesfois ce sont parties & non causes de l'art. Quant à l'intention de l'Ouvrier, que vous dites estre vne cause : encore que c'en fust vne, ce n'est pas vne cause efficiente, mais seruente, comme sont vne infinité d'autres. Mais ce n'est pas dequoy nous auons affaire : Nous cherchons la cause generale. Car de dire avec eux, que c'est tout le monde parfaict, & acheué comme il est, ie n'y voy point d'apparence : Et ne les trouue pas en cela si deliez comme ils ont accoustumé d'estre : car il y a difference entre l'ouvrage, & la cause de l'ouvrage. Ou prononcez vostre sentence, ou, ce qui est le plus court en choses si difficiles, demandez temps de vous y resoudre, & nous dirõs que nous reuenions vne autre fois.

III. Vous me demanderez quel plaisir ie prens à me tourmenter apres des choses qui ne peuvent remedier à mes affections

vicieuses, ny me faire perdre vne seule de ces cupiditez qui me reauaillem? La premiere meditation que ie fais, c'est du moyen de me mettre l'esprit en repos. Ie ne regarde le monde qu'apres que ie me suis regardé. Mais pensez vous que cette recherche mesme soit du tout infructueuse, & que le temps y soit entierement perdu? Il n'y a point de doute que l'esprit ne se lasse de la charge qu'il porte, & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il est partie. Ces considerations luy en donnent le moyen : mais l'importance est de n'en faire pas les pieces si petites, & d'y chercher autre chose que ces vaines subtilitez. La pesanteur du corps est le supplice de l'ame. Il la presse, & la tient en vne prison où elle est en vne misere perpetuelle, si par la consideration des ouvrages de Nature, la Philosophie ne luy donne quelque relasche, & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel : c'est là qu'il est en sa liberté : c'est là qu'il se plaist de se pourmener; & que quelquefois se débarrassant de sa garde, il repare en la contemplation des choses diuines ce qu'il a cueilly de vicieux & de sale au commerce de l'humanité. Comme vn artisan, qui a les yeux lassez de quelque besongne delicate, s'il est logé en vne maison sombre, & qui n'a que des veües empruntées : il sort en la rue, & se va pourmener par la ville en quelqu'un de ces lieux qui sont destinez à l'oyfueté du peuple,

où il prend de l'air & du iour à son aise : Ainsi l'esprit enfermé dans ce logis obscur & melancholique , autant de fois qu'il peut eschapper , se retire en quelque lieu descouuert & agreable , & se resioüist en la consideration des merueilles qui sont dans l'Vniuers.

IV. Le Sage , & celuy qui est apres à l'estre, tiennent bien avec leurs corps ; mais ce qu'ils ont de meilleur s'en esloigne , pour vacquer à la meditation des choses celestes , & faisant compte qu'il est au roolle d'une compagnie, il pense que ce qu'il vit , est la solde : Et sans vouloir ny bien ny mal à la vie , se reduit à souffrir les inconueniens des choses mortelles , iusques à ce qu'il arriue en cette condition plus heureuse , à laquelle il sçait bien qu'il est reserué. Me voulez-vous destourner de la consideration des crœures de Nature, & ne me laisser qu'une partie de ce que ie puis auoir entier ? Ne m'informeray-je point qui sont les principes des choses ? qui est celuy qui leur a donné leurs formes ; & d'une masse lourde & confuse , où elles estoient embrouillées au fonds d'une abisme, les a mises en la disposition agreable où ie les voy ? Ne m'informeray-je point qui est l'ouvrier du monde ? comme il s'est peu faire que cette grandeur enorme ait pris vn ordre & vn reglement ? qui peut auoir ramassé tant de choses esparées ? distingué tant de meslanges , &

donné de l'embellissement à tant de difformités ? d'où peut venir vne lumiere si grande ? si c'est feu, ou quelque chose plus claire que le feu ? Ne m'informeray-je point de toutes ces choses ? Ne sçauray-je d'où ie suis descendu ? Si ie ne reviendray plus au monde, quand i'en seray hors ? ou si ie renaistray beaucoup de fois ? où i'iray quand ie partiray du monde, & quelle place est preparée à mon ame, apres que la mort l'aura tirée de la captiuité du corps ? Me deffendez-vous le commerce du Ciel ? Voulez-vous que i'aye tousiours le nez en terre ? Je suis de trop bon lieu, pour estre vallet de mon corps. Je ne suis pas né pour si peu de chose que luy. C'est vne chaîne qui me garde d'estre libre, & non autre chose. Quand la Fortune m'attaque, ie la mets au deuant, pour receuoir les coups, & les empescher de venir iusques à moy. Tout ce que i'ay qui peut souffrir des iniures est dans ce meschant logis. S'il a des seruitudes, elles ne m'assujettissent point. Iamais la chair ne me donnera d'apprehensions. Je ne seray iamais Hypocrite pour elle, & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Nostre association n'est point si ferme, que ie ne la rompe quand bon me semblera ; & à cette heure même que nous sommes ensemble, si nous sommes compagnons, nous ne sommes pas égaux pour cela. C'est à l'esprit qu'appartient le commandement. Mesprisez

son corps, c'est le vray moyen d'asseurer sa liberté. Cette consideration, dont nous parlerons tantost, nous y seruira beaucoup; c'est que tout est composé de matiere, & de Dieu; Que Dieu tempere le monde, & que toutes choses le suivent comme leur guide & comme leur Gouverneur. Or Dieu, qui a donné la forme, est plus puissant que la matiere qui l'a receuë. Ce Dieu qui est au monde, l'ame l'est en l'homme. Le corps est en luy, ce que la matiere est en l'autre. Il est donc raisonnable que le pire serue au meilleur. Soyez resolu contre toutes les choses fortuites: ne craignez ny les iniures, ny les coups, ny la prison, ny la pauvreté. Qu'est-ce que la mort? Ou c'est vne fin, ou c'est le passage: ie ne me soucie point de n'estre plus: c'est la mesme chose que n'auoir point esté; ny de passer parce que ie ne sçauois aller en part ou ie ne sois plus au large que ie ne suis.

EPISTRE LXVI.

ARGUMENT.

1. *Le corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace; quand il est accompagné d'un bel esprit,*

332 LES EPISTRES

2. *Les Biens, quoy que de trois sortes, sont égaux.*
3. *L'amour de la verité, est le premier bien de l'homme.*
4. *Toutes les actions vertueuses sont égales en vertu, mais différentes au sujet qu'elles exerce.*
5. *La vertu fait mespriser les tourmens & les incommoditez.*
6. *La moderation dans la ioye est aussi louable que dans l'affliction. La vertu rend égaux tous les hommes vertueux.*
7. *La raison est le iuge du bien & du mal : qu'il y a des biens selon Nature, & d'autres qui semblent contre Nature.*
8. *Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit, par la santé du corps, & par la patience dans les douleurs.*

1. **I**'Ay veu ces iours passez Claranus, mon compaignon d'eschole, que ie n'auois veu il y auoit fort long-temps. Je n'ay que faire de vous dire qu'il est bien vieil. Vous le croyez bien ainsi : mais ie vous iure qu'il

al'esprit verd & vigoureux, & qui donne encore de l'exercice à son corps attenué. Il y a eu de l'iniustice en la Nature, d'auoir donné vn si mauuais logis à vn si bel hôte. Sinon que peut-estre elle nous ayt voulu faire voir en cét exemple, qu'il n'y a peu si foible ny si miserable, qui ne puisse longer vn esprit bien courageux & bien content. Il est venu à bout de tout ce qui le pouuoit empescher; & pour apprendre à mépriser toutes choses, il s'est méprisé le premier. C'est chose qui ne me semble pas bien ditte.

En vn beau corps, la Vertu nous plaît mieux.

Car elle n'a point besoin d'estre embellie d'ailleurs. Elle est son ornement elle-mesme; & le corps où elle loge, est consacré pour son habitation. Sans mentir quand j'ay bien regardé Claranus, ie le trouue beau, & son corps aussi droit que son esprit. Il peut sortir d'une cabane vn grand personnage, vn bel esprit & grand; d'un corps bien difforme, & bien petit. Aussi ie pense que tout exprez la Nature a produit des hommes ainsi contre-faits, pour montrer que la vertu peut naistre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'eust volontiers fait venir les esprits tout nuds au monde, si c'est chose qu'elle eust peu faire. Mais ce qu'elle fait à cette heure est bien dauantage: car elle en loge quelques-vns dans des corps si mal

disposez , qu'il semble qu'il leur soit impossible de se produire. Et cependant ils ont l'action si vive, & si gaillarde, que malgré tout ce qui les empêche, ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effets. Quant à moy, ie ne pense pas qu'elle ait donné cette mauuaise taille à Claranus, que pour estre vn exemple, que par la laideur du corps vn esprit ne s'enlaidit point, & qu'un corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit. Or combien que nous n'ayons esté gueres de iours ensemble, nous n'auons pas laissé de faire beaucoup de discours, que ie vous feray tenir, à mesure que i'auray la commodité de les rediger par escrit.

II. Nostre dispute fut le premier iour, comme les biens peuuent estre égaux, veu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoiquez appellent premiers biens, comme la loye, la Paix, le Repos du pays. D'autres seconds, qui sont tirez d'une matiere misérable, comme la Patience parmy les tourmens, & l'Abstinence en une facheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaitrons directement, les seconds en cas de necessité. Il y a encore des troisiemes, comme, une alleure modeste & reglée, un visage rassis & une contenance telle qu'un homme de iugement la doit auoir.

III. Comme peuvent ces biens estre pareils, veu que nous en desirons les vns, & auons en horreur les autres? Pour les distinguer il faut remonter iusques à ce qui est le premier bien, & considerer quel il est. C'est vne ame bandée à la contemplation de la verité; qui sçait ce qu'il faut desirer, ou fuir: qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature: qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comme tout s'y passe, qui tousiours fait ou medite quelque chose, qui proportionne sa vehemence à sa grandeur, immuable aux menasses, comme aux caresses, maistresse de la mauuaise Fortune comme de la bonne; releuée par dessus tout ce qui amue; qui par sa bonne grace monstre sa beauté, & par sa force, sa disposition & sa conuience; vuide d'apprehension, & de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle aduersité n'abaisse, & que nulle prosperité n'enorgueillit. Telle est la vertu de l'ame: tel est son visage, s'il estoit possible de le voir tout, & tout à la fois. Au demeurant, elle a beaucoup d'especes, qui se font paroistre suiuant la diuersité des sujets, sans qu'elle en demeure ny plus petite, ny plus grande.

IV. Ce qui est parfaictement bon ne peut descroistre: Aussi la vertu ne recule iamais, mais elle se conuertist tantost en vne

qualité, tantost en l'autre; donne la forme des objets où elle se veut trauailler. Quoy qu'elle touche, elle luy donne sa ressemblance, & sa teinture: elle est l'ornement des actions, des amitez, & quelquefois des maisons entieres, qui la reçoient, & qui prennent son reglement. En fin elle ne met la main à chose quelconque, à laquelle elle ne donne tant d'esclat & de grace, qu'on ne la peut regarder sans estre rauy. C'est pourquoy sa force ne peut estre plus forte, ny sa grandeur plus grande, n'estant pas possible d'accroistre ce qui est en la perfection. Il n'est rien plus droict que ce qui est droict, rien plus veritable que ce qui est veritable, ny rien plus temperé que ce qui est temperé. Toute vertu a sa mesure, & toute mesure ses bornes. La Constance ne scauroit aller au delà des siennes, non plus que la Foy, l'Assurance & la Verité au delà des leurs. Que peut-on adiouster à ce qui est parfait? Aussi ne peut-on non plus adiouster à la vertu, laquelle il faut dire auoir esté defectueuse, s'il y a eu moyen d'y adiouster. Il en est de mesmes de ce qui est Honneste, de ce qui est Bien-seant, de ce qui est Iuste & de ce qui est Legitime. Ils sont tous limitez de certains termes. C'est vne marque d'imperfection que de pouuoir croistre. Les loix de toutes choses bonnes sont semblables. Ce qui est louable, & ce qui est desli-

rable ne sont pas mieux ioints ensemble,
 que le bien public , & le bien particulier.
 Toutes les vertus , les actions vertueuses,
 & les hommes vertueux , n'ont l'un rien
 plus que l'autre. Les vertus des plantes &
 des animaux , pource qu'elles s'aduancent
 & s'arrestent , valent ou plus ou moins:
 mais les humaines , parce qu'il n'y a qu'une
 raison droicte , & simple, elles sont toutes
 sous vne mesme regle. Il n'y a rien plus
 diuin que ce qui est diuin , ny plus celeste
 que ce qui est celeste. Ce qui est mortel
 monte , descend , croist , décroist , vuidé,
 & se remplit. Et ceste incertitude , il ne
 peut y auoir que l'inegalité. Les choses
 diuines n'ont toutes qu'une nature. Or la
 Raison n'est autre chose qu'une partie
 de l'esprit diuin , plongée dans le corps
 humain. S'il est vray que la Raison soit diuine,
 & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de
 la Raison , il s'ensuit que tout ce qui est
 bon soit diuin. Or il n'y a point de
 difference entre les choses diuines ; il n'y
 en peut donc auoir entre les bonnes ; & par
 ce moyen la Loye & la Patience aux tourmens
 sont choses pareilles : Car en toutes deux
 il y a du courage : mais en l'un il est plus
 remis & plus lasche , en l'autre plus ardent
 & plus tendu. Et quoy ; ne trouuez-vous
 pas autant de valeur en celuy qui resolu-
 ment attaque vne ville, & la force , qu'en
 celuy qui la deffend avec vne extreme

obstination ? Scipion est braue , qui serre les Numantins de si près, que ne les pouuant vaincre , il les fait ruiner par leurs mains propres ; Et les Numantins braues , qui scauent qu'ils ne sont point enfermez , puis qu'ils ont la porte de la mort ouuerre ; & en ceste resolution rendent l'ame entre les bras de leur liberté. Toutes autres choses bonnes comme la Tranquilité, Simplicité Liberté, Constance, Equanimité, Perseuerance , sont égales entre elles : Car elles procedent toutes d'une vertu qui tient l'ame droite , & l'empesche de se fourvoyer. Et quoy donc, la Ioye & la Patience , inflexible aux douleurs ne different point ? Du tout point en ce qui est des vertus : mais beaucoup en ce qui touche le suiet, où l'une & l'autre s'exerce. Car en l'un l'esprit se dilate & se relasche naturellement ; & en l'autre , il sent de la douleur, qui est chose contre Nature. Ce ne sont point choses qui se touchent, puis qu'il y a tant d'espace qui les separe. Il n'y a pas moins de vertu d'un costé que d'autre, la diuersité des sujets n'apporte point de changement à la vertu. Que la Matiere soit molle ou dure , facile, ou difficile, plaisante ou fâcheuse, la Vertu n'en est ny pire ny meilleure. C'est donc force que les biens de l'un & de l'autre soient égaux, par ce que celui qui est ioyeux , se comporte si bien en sa ioye , & celui qui souffre fait une si loüable résistance à la douleur , qu'il est

impossible de se comporter mieux. Or deux choses, qui sont telles qu'il n'en peut estre de meilleures, ne peuvent estre que pareilles. Car si ce qui est hors la vertu, la peut faire ou plus grande, ou plus petite; vne mesme chose ne peut estre bonne & honneste tout ensemble. Et cela estant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honneste au monde. La raison est, qu'une chose ne peut estre honneste, quand on la fait par force & contre son gré. Toute chose honneste est volontaire: qui fait vne chose lentement, qui se plaint: qui recule, qui apprehende, il oste à l'action tout ce quelle a de grace, qui est de prendre grand plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre ne peut estre honneste: toute crainte est hors de trouble & de crainte. On ne peut refuser vne chose, la iuger mauuaise, & s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte, & de la discorde en l'ame. Car d'un costé l'apparence du bien nous pousse, & de l'autre la douce du mal nous retient. Et pour ce, quand il est question de faire quelque chose de louable; s'il y a des obstacles, il ne faut point dire qu'il y ait du mal; mais seulement qu'il y a de l'incommodité. Vne chose honneste ne connoist ny commandement ny contrainte; Elle est pure & separée de tout mal. Je voy bien que c'est, direz-vous, vous nous voulez persuader qu'autant vaut celuy qui est bien à son aise, que celuy

qui n'ouure point la bouche en la torture, & qui par sa patience fait rendre ceux qui ont charge de le tourmenter. Je pouuois vous répondre ce que dit Epicure, Qu'un homme sage, quand on l'auroit mis à rostir dans le Taureau de Phalaris s'écrieroit, Je me trouue bien: ie me mocque de tout ce qu'on me fait. Vous estonnez-vous que ie vous die, qu'on n'est pas mieux de faire bonne chere en vn festin, que d'estre parmy les gesnes quand on a le courage & la force de les endurer? Que ferez-vous quand vous oïrez Epicure vous dire, Que c'est plaisir d'estre tourmenté. Quant à moy ie trouue qu'en cest exemple il y a de la difference entre la Ioye & la Douleur. Si i'en auois choix, i'en desirerois l'un, & tascherois de me parer de l'autre, s'il m'estoit possible. L'un est naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les considerera de cette façon il y aura bien loin de l'un à l'autre.

V. Mais si vous en venez à la Vertu, vous trouuerez qu'aux matieres tristes, comme aux plaisantes, la procedure est tousiours semblable. La peine, la douleur, & tout ce qu'il y a d'incommoditez, ne seruent de rien, la vertu les gardera de paroistre. Les douleurs, les ennuis, les iniures se resserreront aussi-tost: & de quelque part qu'elle esclaire, tout ce qui brilloit en son absence s'obscurcira, comme les estoilles en la presence du Soleil. Les incommoditez, quelques

grandes qu'elles soient , quand elles se rencontrent avec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'une nuée en la mer: Et pour mon-
 strer qu'il est comme ie le vous dis , qu'un homme de bien voye une chose louable , il s'y en ira sans marchander. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regardera pas ce qu'il est nécessaire qu'il souffre , mais ce qu'il est honneste qu'il fasse. Une belle action ne luy sera non plus suspecte qu'un homme de bien. Il se fiera d'elle, comme il feroit de luy , & n'en attendra que de l'aïse, du repos , & de la prospérité. Il fera d'une chose louable , mais triste & penible , comme d'un homme de bien pauvre ou banny , & qui aura mauvais visage. Or à cest'-heure mette un homme de bien & plein de richesses d'une part , & de l'autre de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils soient inégaux en Fortune , ils sont égaux en preud-d'homme. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La vertu n'est pas moins louable au corps d'un homme malade , ou prisonnier , qu'en celui d'un homme libre, bien robuste , & bien composé. Si vous estes vertueux , ayez tous vos membres où soyez estropié, vous estes d'autant de mérite d'une façon que de l'autre: Autrement ce seroit iuger du maistre par l'habillement du valet. Car toutes choses qui sont sujettes aux accidens comme l'argent, le corps , &

les honneurs sont serviles, imbecilles, fuydes, caduques, & perissent les d'un moment à l'autre. Comme au contraire, les œuvres de la vertu sont hors de toute jurisdiction: rien ne les peut ny forcer ny vaincre. Que la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plaira: c'est tout vn. Elle ne leur peut donner vn masque si laid, qu'elles ne soient agreables. Le desir est aux choses ce qu'est aux hommes l'amitié: Je ne pense pas que vous aimassiez mieux vn homme de bien, riche que pauvre; ny fort & nerueux, que gresle & flouet. Aussi quand vne chose est honneste, vous ne la deuez pas moins desirer labourieuse & difficile, que pleine de repos & de plaisir. Autrement vous me ferez croire, que de deux aussi vertueux l'un quel l'autre, vous aimerez mieux le beau fils bien parfumé, que l'autre qui seroit si crasseux, & en si mauvais equipage, qu'il seroit horreur à regarder: Et puis apres vous en viendrez-là, que vous aymeriez mieux celuy qui seroit bien sain, & entier de tous ses membres, que celuy qui seroit borgne ou boiteux: Et enfin de degré en degré, vostre dégoust passeroit si auant, que de deux aussi iustes & aussi sages l'un que l'autre, vous prefereriez sans doute celuy qui auroit les cheueux plus longs, & plus frisez que son compagnon. Où il y a de l'inégalité de vertu, toute autre inégalité ne paroist point. Elle est le principal;

le reste n'est qu'accessoire. Car qui seroit si mauuais Censeur contre ses enfans, qu'il aimast mieux le sain que le malade, le grand & de belle taille, que le court & le petit? Les bestes ne sont point partiales en leur affection enuers leur portée. Elles se laissent tetter aux vns comme aux autres. Les oiseaux partagent également la bêche à leurs petits. Ulysse est aussi bien r'appellé par les rochers d'Itaque, qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Personne n'ayme son pais, pource qu'il est grand: mais pource que c'est son pais. A quelle fin tend ce discours? Pour vous faire entendre que la vertu fait de ses ouurages comme vn pere de ses enfans. Elle les regarde tous de mesmes yeux, leur est indulgente aux vns comme aux autres, fait encore quelque chose de plus pour ceux qu'elle voit les plus tranuillez; comme vous voyez que les peres mesmes distribuant leurs richesses entre leurs enfans, en feront quelque grâce particuliere à celuy de qui le mauuais estat meritera qu'on en ait compassion. Ainsi la vertu qui voit quelques vns de ses ouurages maltraitez de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres; mais comme bonne mere, elle les prend entre ses bras, & leur aide en quelque chose à supporter leur affliction. Pourquoy ne se peut-il faire qu'un bien soit plus grand que l'autre? Pource que rien ne peut estre plus propre que ce qui est propre.

ny plus plein que ce qui est plein. Vous ne pouvez pas dire de deux choses qui sont égales à vne troisieme, que l'une luy soit plus égale que l'autre. Aussi ne pouvez-vous dire qu'il n'y ait rien plus honneste que ce qui est honneste. Que si toutes vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois sortes de biens; & de-là ie conclus que la moderation est aussi louable à se fâcher qu'à se réjouir.

V 1. Ceste ioye n'a point dauantage sur vne constance qui ne s'ébranle point aux tortures, & qui sous les coups que les bourreaux luy donnent, sçait deuorer les gemissements. Ces premiers biens sont desirables, & les seconds merueilleux; Et neantmoins ils ne laissent pas d'estre égaux; pource que tout ce qu'il y a d'incommode demeure couuert sous vn plus grand bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choses exterieures, & non pas la Vertu. Les vrais biens sont de mesme port, & ont mesme estenduë les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plain. La monstre en est belle; Mais comme vous les venez à peser, vous trouuerez que ce n'est pas ce qu'il sembloit. Il est comme ie le vous dis, Lucilius, tout ce qui a passe-port de la Raison, est solide, ne perit iamais, fortifie l'esprit, & le releue en vne hauteur d'où iamais il ne descend. Les choses que le vulgaire louë, & qu'il appelle bonnes, enflent ceux qui se

paissent de vanitez. Celles qu'il estime mau-
 uaises, donnent aux ames ceste mesme fra-
 yeur, qu'aux bestes ombrageuses, les lieux
 qui leur font imaginer quelque peril. Mais
 comme il n'y a point de sujet de se réjouir
 aux vns, il n'y en a point de craindre aux
 autres. La Raison seule, pource qu'elle ne
 s'affluetist point aux sens, mais leur com-
 mande, est immuable, & ne se renuoque
 iamais, quand vne fois elle a fait vn iuge-
 ment. La Raison est égale à la Raison, com-
 me vne chose droite à l'autre; & par con-
 sequent la vertu, qui n'est autre chose qu'une
 droite Raison, est égale à la vertu. Tou-
 tes les vertus sont raisons. Sont-elles rai-
 sons: elles sont donc droites. Si elles sont
 droites, elles sont égales. Car estant sem-
 blables à la Raison, elles sont semblables
 entre elle. Or ie dy que les actions sont
 semblables entre elles entant que l'Hon-
 neur & la Iustice les accompagnent, autre-
 ment il y a de la difference, selon que la ma-
 riere est plus large, ou plus estroite, precieu-
 se, ou vile, & generale, ou particuliere.
 Quoy qu'il en soit, ce qu'elles ont de meil-
 leur est tousiours égal: comme les gents de
 bien sont tous égaux en ce qu'ils sont gents
 de bien: mais quelquefois l'âge les fait diffé-
 rer. L'un est vieil, & l'autre ieune: Quel-
 quefois la fortune du corps: l'un est beau,
 l'autre laid. Et quelquefois la Fortune, l'un
 est riche, l'autre pauvre, l'un plein de credit

& d'honneur a du renom par tout le monde, & l'autre bas & comtemptible, bien à peine est connu de ses voisins: mais en ce qu'ils sont gens de bien, ils sont égaux. Le sens n'est pas iuge de ce qui est bon ou mauvais. Il ne sçait, ny ce qui est utile, ou inutile. S'il ne voit, ou s'il ne touche l'objet, il n'en sçaitoit que dire. Il ne peut ny prevoir les choses futures, ny se ramener les passées; Et partant il n'en peut sçavoir les consequences: Or c'est de cela que s'enfile l'ordre & l'entresuite des choses, & ceste vniuersité de vie qui s'achemine à la perfection.

VII. C'est donc à la Raison de décider ce qui proprement se doit appeller Bien, ou Mal. Elle ne fait point de cas d'une chose mendrée d'ailleurs, & qui ne naist point en l'homme: ce qui n'est ny bon ny mauvais, luy semble de peu d'importance, tout ce qu'elle estime Bien est en l'Esprit. Au reste il y a des biens qu'elle met au premier rang, comme la victoire des enfans qui soient gens de bien; le salut du pais, & à ceux-là, elle s'achemine de propos délibéré. D'autres seconds, qui ne se moustrent qu'aux mauvaises fortunes, comme la patience aux incommoditez d'une grande maladie, ou en l'affliction d'un bannissement, & d'autres encore, qui sont autant selon que contre Nature, comme, de marcher discrete-

ment, auoir bonne grace en vne chere : car le seoir est aussi naturel que l'estre debout, ou le marcher. Entre ces deux precedents il y de la difference. Car les premiers sont selon Nature ; comme, se resiouir d'auoir des enfans qui soient gens de bien, & de voir les affaires publiques en bon estat. Les seconds contre Nature : comme estre dans les tourmens, & ne gemit point, auoir vne fièvre chaude, & se passer de boire. Et quoy donc ; est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre Nature ? non ; mais quelquefois le sujet où il est, contre Nature. Mais contre tous ces maux auoir vne ame inexpugnable, c'est chose qui est selon Nature ; Et pour le faire plus court, la matiere du Bien est quelquefois contre Nature ; mais le Bien iamais, pource qu'il n'y a point de Bien sans Raison : or la Raison se range à la Nature. Qu'est ce donc que Raison ; Imitation de Nature. Qu'est-ce que le souuerain Bien de l'homme ? S'accommoder à ce que Nature veut. Vous direz sans doubte, qu'une paix qui ne vid iamais d'espée hors du fourreau, est bien plus heureuse, qu'une qui a cousté beaucoup de sang ; Et vne santé qui ne fut iamais ébranlée, plus douce qu'une qui par l'observation d'une diette rigoureuse, & par la continuation de prendre des medecines, on a finalement recouuerte, apres auoir esté longtemps hors d'esperance de guerir ; Et que

par mesme moyen il ne faut point doubter qu'une pure ioye ne soit meilleure, qu'une resolution opiniastre à souffrir les fers & les feux. Vous vous abusez : les choses fortuites ont bien de la difference. Car on les estime plus ou moins, selon qu'elles apportent plus ou moins d'utilité : Tous biens ont un mesme but, qui est de consentir à nature. Ce consentement est aussi grand aux uns qu'aux autres. Quand en une assemblée nous suivons tous l'opinion de quelqu'un qui a parlé le premier, on ne peut pas dire ; Cestui-cy s'y accorde plus que cestui-là. Tous d'une voix se rangent à la mesme opinion. L'en dis de mesme des Vertus : Elles s'accordent toutes à Nature. L'en dis de mesme des biens ; Ils s'accordent tous à Nature. L'un est mort ieune, l'autre vieil. & l'autre au berceau. Tous ces trois n'estoient ny plus ny moins mortels l'un que l'autre, encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'un, quell'ait tranché l'autre en sa fleur, & fait sortir l'autre du monde, aussi-tost qu'il y fut entré : un autre est mort en mangeant, un autre en dormant, un autre en passant son temps avec une femme. Opposez leur à cest-heure ceux que l'espée a tuez, que la morsure d'un serpent a fait mourir, qui ont esté brisez sous quelque ruine ; ou qui par une longue contraction de nerf, avecque des douleurs extremes, ont perdu l'usage du corps un

membre apres l'autre : on peut dire qu'entre ces fortes de mort, il y en a de pires & de meilleures : mais c'est tousiours vne mort. Les chemins par où elle vient sont diuers : mais ils se viennent tous rendre en vn carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ny plus petite ? car en tous hommes generally, elle se limite en la fin de la vie. Je vous en dy de mesme des biens : l'un est parmy du sacre, l'autre parmy de l'abstinence : l'un a conduit l'indulgence de la fortune, l'autre a dompté sa violence. Quoy que la matiere où ils trauaillent soit differente, & que l'un marche à son aise en vne campagne raze, l'autre avec peine grimpe contre vn rocher ; ils sont aussi bons l'un que l'autre, & tous ont vne mesme fin. Ils sont bons, ils sont louables, & ne marchent qu'avec la raison & la vertu. La vertu ne veut rien auoir d'inégal, entre les choses qu'elle auoue à soy ; & ne prenez pas ce que ie vous dy pour vne doctrine des Stoïques seulement. Epicure mesme fait deux sortes de biens, desquels il compose cette souveraine & parfaite felicité. Qu'il n'y ait ny douleur au corps, ny trouble en l'esprit.

VIII. Quand ces biens-là sont pleins, il n'y a moyen d'y rien adiouster. Car comme mettez-vous quelque chose en vn vaisseau plein ? le corps n'a point de douleurs : Que se peut-il adiouster à cette insolence ? l'esprit n'a point de trouble : que se peut-il

adiouster à ceste tranquillité ? Comme le Ciel esclairé d'un beau Soleil, & de tous costez purgé de nuées, n'est point susceptible de plus grande lumière; Ainsi l'homme qui a soin du corps & de l'esprit, & qui bastit sa felicité du repos de l'un & de l'autre quand il a le corps sans douleur, & l'esprit sans trouble, se peut dire au cōble de ces desirs, & en un estat qui ne sçauroit estre meilleur. S'il y suruiuent quelques delices exterieures, elles ne sont point pour cela croistre son bien, parce qu'il estoit désiré parfait, mais-elles le confissent par maniere de dire & luy donnent de l'entretien. Quand un homme a la paix du corps & de l'esprit, il n'est pas possible que sa felicité puisse aller plus auant. Nous ne sommes pas les seuls qui parlons des biens de ceste façon. Epicure en fait vne diuision pareille à la nostre. Il dit qu'il est de certaines choses qu'il estime desirables, comme un repos de corps avec exemption de toutes incommoditez, & un relaschement d'esprit, qui prend plaisir en la consideration de son propre bien. Apres ces premiers, il en met d'autres qu'il cōfesse auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce rang il met la patience en quelque fascheuse maladie, & la constance aux extremitez d'une douleur. Il estoit sujet à la pierre, & à la colique, & en estoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'estre dauantage. Et neantmoins, il

dit que le iour mesme qu'il auoit quelque accez de l'une de ces maladies ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la iouissance du souverain bien. Il s'ensuit donc que ces choses que vous aymerez mieux n'esprouuer point, & que toutesfois quand l'occasion s'offre de s'en seruir, vous aduoüez estre cherissables, louables & dignes d'aller du pair avecque les plus grands biens, sont estimées biens par Epicure. Aussi ne peut-on nier que les biens qui ont fait la closture d'une vie bien-heureuse, qu'Epicure mesme en mourant a remerciez, ne puissent faire comparaison avecque les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que ie vous ay dit, Lucilius, n'est encore rien. Il faut que vous me donniez congé de passer plus auant. S'il estoit possible qu'il y eust des biens plus grands les uns que les autres, ie prendrois ceux qui vous sembleroient desagrecables, & laisserois les doux & les delicats. Les prosperitez sont plus aisées à conduire que les aduersités à passer. Je sçay bien que le mesme iugement qui nous rend moderez en la bonne fortune, nous garde en la mauuaise de perdre-le cœur, & qu'un soldat qui sans peur aura esté en garde hors de la tranchée enue nuict que l'ennemy n'aura point donné d'alarme, peut bien estre, aussi braue que celuy qui apres auoir eu les iarettes

coupez aura combattu sur les genoux, & ne se fera iamaïs voulu rendre. Mais quoy que ce soit, ceux qu'on voit reuenir sanglâts, ou d'un assaut ou d'une charge, ont des acclamations de louange, & des benedictions du peuple, plus particulieres & plus affectionnées, que ceux, qui bien qu'ils aient aussi bien fait, toutes fois ne rapportent point de marques d'y auoir esté. C'est pourquoy, sans mentir, ie ferois plus de cas de ces biens à qui la Fortune a donné de l'exercice; qui ont veu les tempestes, & y ont fait preuve de leur suffisance, que de ceux qu'une bonnasse continuelle a laissé languir en oisiveté. A quelle main entiere du plus vaillant homme du monde ne prefererois-je celle de Mutius, toute tronçonnée & rostie comme elle fut; Du mesme courage qu'il auoit mesprisé les ennemis, il voulut mespriser les flammes, & ne se laissa de regarder fondre sa main dans le feu, que Porcenna, par envie d'un si bel acte, luy fist offer en despit qu'il en eust; Et pour faire cesser la gloire, fit cesser le plaisir qu'il prenoit en sa punition. Qui me gardera que ie ne mette es biens entre les premiers, & que ie ne l'estime d'auant par dessus ces biens paisibles, & qui n'ont iamaïs senty secousse aucune de la Fortune? Que c'est chose plus nouuelle de vaincre avec une main perdue, qu'avec une main armée. Et quoy donc, me desireray ie es biens? pour-

quoy non ? comme aurois ie le courage de faire vne chose, si ie n'auois le courage de la desirer ; sinon que ie pensasse estre mieux à mon aise de bailler mes iambes à frotter à quelque Bardache desia vieil ou me faire chatouïller les doigts par ie ne sçay quelle femme, ou par quelque homme qui ne vaudroit gueres mieux ? Pourquoy o'estimeray- ie Mutius bien plus heureux qui tendit sa main au feu, comme s'il eust présentée à quelque Operateur pour la manier ? Il r'accoustra tout ce qu'il auoit gasté, sans armes ; & tout estropié qu'il estoit, il mit fin à la guerre, & avec vn morceau de main emporta la victoire de deux Roys.

EPISTRE LXVII.

ARGUMENT.

1. *Les hommes ont de grandes obligations à la Vieillesse.*
2. *Que tous biens sont desirables, & que ceux qui ne semblent pas tels, ne laissent pas de l'estre.*

POur commencer par les discours ordinaires, le Printemps approche desia de l'Esté : Mais au lieu de s'échauffer il se refroidit, & n'y a point encore d'assurance.

pource que bien souuent nous retombons en Hyuer quand nous en pensons estre eschappez. Voulez - vous sçauoir comme il est encore incertain? le ne puis encore ny sortir de la chambre, ny demeurer sans feu; Vous direz que c'est n'auoir ny chaud ny froid, ie l'aduouë, Lucilius, mon âge a de la froideur assez sans en chercher ailleurs. A grand peine puis-je degeler au mois de Iuillet. Aussi ie demeure la pluspart du temps sur les matelas. I'ay ceste obligation à ma vieillesse, qu'elle me fait garder le liét. Pourquoy ne luy en aurois-je de l'obligation? Elle m'empesche de faire ce que la Raison me deffend de vouloir: mon plus grand entretien est avec mes liures. Si quelquesfois ie reçois de vos lettres, ie me fay croire que ie suis avecque vous: ie me transporte tellement que ie pense plustost parler à vous que vous escrire; Et pource ie respondray sur la question que vous me faites, comme si vous estiez present, nous l'examinerons vous & moy.

I. Vous me demandez si tout ce qui est bon est desirable; & dites que si c'est vne bonne chose que de ne s'émouuoir ny de torture, ny de feu, ny de maladie, & les endurer patiemment, il s'ensuit que la torture, le feu, & la maladie sont choses desirables: à quoy toutesfois il n'y a point d'apparence; & ne voit-on point que iamais homme ayt fait d'offrandes aux Dieux, pour

les remercier d'auoir bien eu les estriui-
res, ny pour auoir esté bien trauaillé de la
goutte, ou bien allongé à la torture. Distin-
guez ces choses, Lucilius, & vous cognoi-
strez qu'en ce que vous trouuez si rude, il y
a quelque chose à desirer. Je voudrois bien
n'auoir point la torture : mais s'il faut que
ie l'aye, ie souhaitteroie la pouuoir souffrir
en homme d'honneur & de courage. L'ay-
merois mieux la paix que la guerre, &
neantmoins s'il faut que la guerre vienne, ie
desireray de ne me desesperer point aux
calamitez qu'elle apportera. Je ne suis pas
si hors du sens, que ie demande d'estre ma-
lade; touttefois s'il m'arriue de l'estre, ie de-
sireray de pouuoir. (mais avec resolution)
souffrir ce qu'il faudra que ie souffre, &
forcer mon intemperance d'obeir au regime
qui luy sera prescrire. Ainsi les incommo-
ditez ne sont point desirables, mais bien la
vertu, qui fait supporter les incommodi-
tez. Il y en a des nostres qui tiennent que
ceste patience aux aduersitez, c'est chose
qu'il ne faut ny trop fuir, ny trop desirer;
& qu'il n'y a point de raison de desirer
vne chose qui ne soit purement bonne, tran-
quille & hors de tout ce qui nous peut
brouiller l'esprit. De moy, ie ne suis pas de
leur aduis. Pourquoi? premierement, pource
qu'il n'est pas possible qu'une chose soit
bonne & ne soit point desirable. 2. Si la vertu
est desirable, il faut que tout bien le soit, puis

qu'il n'y a point de bien où il n'y ait de la vertu. Au partir de là, si vne patience magnanime aux aduersitez n'est point desirable, ie demande si la Magnanimité l'est point? Or est-il que c'est pour elle que nous méprisons les dangers, & les appelons au combat. Sa plus belle partie & la plus admirable c'est, que tant s'en faut qu'elle craigne les feux & les fers, que tout au contraire elle cherche l'occasion de s'éprouuer avec eux; & quelquefois mesme au lieu de parer les coups, s'ouvre l'estomach, & le dispose à les recevoir. S'il est vray que la Magnanimité soit desirable, il en faut adouber autant de la resolution à supporter ce qui nous fait mal, car c'est vne partie de la Magnanimité: Mais faites-en la distinction que ie vous ay ditte, & vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourmens n'est point chose desirable; mais c'est chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que ie desire, pource qu'en cela consiste la vertu. Mais quoy qu'il en soit, où s'est-il iamais trouué personne qui ait fait de semblables souhaits? Il est des vœux qui se font ouuerrement, quand la chose qu'on demande est spécifiée; il en est d'autres qui sont cachez parmy vne multitude de vœux particuliers, compris sous vn vœu general. Comme ie me desire vne vie honneste, c'est chose qui consiste en plusieurs actions.

Là deffous est le tonneau de Regulus, le poignard de Caton, le bannissement de Rutilius, & ce breuage empoisonné de Socrate, & de qui la prison le fist monter au Ciel. Tellement que quand i'ay désiré vne vie honneste, i'ay par mesme moyen désiré le tonneau, le poignard, le bannissement, & le poison, parce que ce sont choses sans lesquelles il est quelquefois impossible de vivre honnestement.

O rérque quasérque beati.

N'est-ce pas vne mesme chose de desirer cette mort à quelqu'un, & de confesser qu'il y a suiet de la desirer? Decius se dévouïra pour la Republique; & dormant des espérons à son cheual, alla chercher la mort dans les espées des ennemis. Son fils par vne émulation genereuse de la vertu paternelle, avec parolles solennellement conceües, & desia comme hereditaires en sa maison, en fit de mesme, ne se souciant d'autre chose que d'appaiser les Dieux par la victime qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensez-vous que furent fondées ces resolutions glorieuses de l'une & de l'autre, que sur l'opinion qu'ils auoient, que c'estoit chose desirable qu'une bonne mort? Il n'y a donc point de doute que la plus belle, & la meilleure chose du monde ne soit que de mourir en quelque entreprise vertueuse, & par un acte memorable consacrer son nom aux siecles à venir. Vous pensez, quand un

homme resiste courageusement à la douleur, qu'il ne se serue que d'une Vertu, pource que la Patience est celle qui paroist le plus en cette action : vous vous trompez elles y sont toutes. Quant à la magnanimité, c'est chose certaine qu'elle y est, parce que la Patience, la Souffrance & la Tolerance ne sont que ses branches. La Prudence y est, qui comme intendante sur tout ce qui se delibere, conseille de se comporter genereusement en ce qu'il est impossible d'éviter. La Constance y est, qui ferme contre toute violence, ne quitte jamais la place qu'elle a prise, & jamais ne demord ce qu'une fois elle a resolu. Toutes les autres Vertus y sont tout de mesme : c'est une société qui ne se deuisse point que la leur. Quand il se fait quelque chose de louable, il y en a bien une qui principalement en prend la conduite : mais c'est par l'advis de ses compagnes ; or depuis que toutes les vertus approuvent une chose, encore qu'il semble que ce ne soit l'ouvrage que d'une seule, indubitablement elle est desirable. Et quoy ? Penseriez-vous que rien ne fut desirable que ce qui vient par le ministère des voluptez & du repos, & qui nous fait mettre les festons sur nostre porte ? Il y a des voluptez melancoliques, & des vœux plus celebrales par adoration que par applaudissement. Ne pensez-vous pas que Rugulus ne desirast d'estre bien-

toft de retour au fupplice, qui luy eftoit refervé par les ennemis ; Prenez l'ame de quelque grand personnage, & pour quelque temps laissez les opinions populaires : representez-vous la vertu telle que vous devez penfer qu'elle eft belle, magnifique, & qui ne demande point que nous luy portions des œillets & des rofes ; mais que nous la ferveions avec le fang & la fueur. Regardez M. Caton approchant fes mains pures de ceste venerable poitrine. & courageufement agrandiffant la playe, que le coup n'auoit pas fait affez profonde. Que luy direz-vous ? Que vous plaignez fon inconuenient, ou que vous louiez fa resolution. Il me fouuient à ce propos de nostre Demetrius, qui dit qu'une vie hors de toute apprehenfion, & qui n'a iamais contefté contre la Fortune, eft une mer morte. Quand vn homme n'a rien qui l'excite, qui lui faffe noife, ny qui par menace ou attaque luy donne fujet d'efprouuer comme il a le courage en bonne affiette, mais croupit en l'oifueté d'un repos continuel, ce n'eft pas tranquillité *Malitia eft*. Attalus le Stoïque difoit ordinairement, qu'il ayroit mieur que la Fortune l'employaft au camp qu'à la chambre. Je fuis tourmenté : mais ie ne dis mot : car cela va bien. On me fait mourir : mais ie ne gemis point : cela va bien. Mais ie parlerois indignement d'une chofe fi honnefte & fi graue de luy donner

vn nom si delicat. Je suis dans le feu, mais ie ne me rends point. Pourquoy ne sera-ce chose desirable, non que le feu me bruste mais que le feu ne m'estonne point? La plus belle & la plus excellente chose du monde, c'est la Vertu: & iamaïs les choses ne peuvent estre que bonnes & desirables, quand elles se font par son commandement.

EPISTRE LXVIII.

ARGUMENT.

1. *Il blasme la vie trop solitaire.*
2. *Qu'elles doiuent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.*
3. *La Vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame, que tout autre âge.*

IE me range de vostre opinion, & suis d'aduis que vous vous cachiez en quelque retraitsmais que vous cachiez vostre retraite mesme. Si les Stoïques ne vous en donnent le precepte, ils vous en montrent l'exemple: mais vous y trouuerez l'un & l'autre. Je le vous feray voir quand il vous

plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suivent se mêlent de toutes Républiques, ny continuellement, ny sans fin: & puis quand nous auons mis le sage aux affaires d'une République digne de luy, qui est le monde, en quelque part qu'il fasse sa retraite, il est toujours en la République; & peut-estre il sort d'un petit coin, pour entrer en un Palais: & porté dans le Ciel, reconnoit combien il estoit bas, quand il montoit en ces chaires éminentes, que les grands du monde ont esleues pour l'ostention de leur vanité. Retenez bien ce que ie vous vay dire. Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont deuant luy. Ie reuiens à c'est-heure à ce que j'auois commencé de vous conseiller, que la retraite que vous voulez faire soit secrette. Ne publiez point que c'est pour Philosopher: trouuez luy quelque autre pretexte, dites que vous vous trouuez mal, & que vous vous affoiblissez, ou que vous estes lassé de traualler.

I. C'est vne lasche ambition que de chercher de la gloire à se reposer. Il est des bestes qui de peur qu'on ne les trouue, broüillent leurs voyes à l'entour de leurs gistes. Il vous en faut faire de même: autrement vous ne ferez pas d'estre suivi. La plupart des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils voyent la porte ouuerte, & elle est close, ils crochetter les serrures pour y entrer. Il n'y a

rien qui sollicite plus vn larron, que ce qui a esté sous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise n'arreste iamais les curieux. Le monde est ainsi fait, il n'y a si lourdaud à qui ce qui est tenu secret ne fasse ouurir les yeux. Vous ferez tres-bien, si vous vous retirez, de ne publier point vostre retraite. C'est vne maniere de la publier, que ne se cacher trop, & ne se laisser voir à personne: l'un s'est retiré à Tarante, l'autre s'est enfermé à Naples: vn autre depuis long-temps n'a mis le pied hors de sa maison. C'est appeller le monde, que de faire vne farce de sa solitude.

II. Quand vous ferez vostre retraite, pensez à parler avec vous, & non à faire parler de vous. Mais moy que diray-je? Ce que les hommes se disent les vns des autres si volontiers. Vous vous direz du mal de vous mesme. ConteZ-vous vos veritez, & vous accoustumez à les ouïr. Si vous sentez quelque chose en vous, ou plus qu'en nulle autre part vous reconnoissiez vostre infirmité, c'est dequoy vous ferez vostre principal entretien. Chacun sçait les indispositions de son corps, & pource l'un se fait vomir, pour se descharger l'estomach: l'autre mange souuent, pour le fortifier: l'autre se desseche par abstinence: l'autre se purge: l'autre, qui est goutteux, se garde du vin & du bien: Et quoy qu'il en arriue, nous ne nous soucions pas du demourant.

pourueu que nous remedions à ce qui nous
 presse le plus. Ainsi nous auons dans l'ame
 des parties interessées, qu'il est question de
 guerir. Que fais-je quand ie me repose, ie
 pèse mon vlcere. Si ie vous môstrois vn pied
 enflé, vne main liuide, ou les nerfs deschez
 de quelque iambe r'acourcie, vous ne trou-
 ueriez point mauuais que ie ne bougeasse
 d'vne place, & que ie donnasse ordre à ma
 guerison. I'ay vn mal plus grand que tout
 cela, mais ie ne le vous puis monstrier. L'ac-
 cez est interieur, ie ne veux point que vous
 me donniez de louanges, & que vous me
 preschiez que ie suis vn grand homme, que
 i'ay tout mesprisé, que pource que les folies
 de ceste vie m'ont dépleu, ie m'en suis
 voulu separer. Rien ne m'a dépleu que
 moy-mesme. Vous n'avez que faire de ve-
 nir à moy pour y profiter quelque chose.
 Vous vous trompez de penser que ie vous
 doie donner du secours. Ce n'est pas vn
 Medecin qui se tient ceans, c'est vn mala-
 de. I'ayme bien mieux, quand vous parti-
 rez d'avecque moy, que vous disiez, i'esti-
 mois cét homme là bien-heureux, ie le
 tenois pour homme bien suffisant; i'auois
 porté les oreilles ouuertes, mais il m'a trôpé:
 ie n'ay rien veu, ny rien ouy qui m'ait, con-
 tenté, ny qui m'ait fait enuie d'y retourner.
 Si vous vous en allez avecque cette opinion
 de nous; si vous en parlez de ceste façon.
 ie suis bien; i'ayme mieux que mon repos

soit excusé qu'enuié. Vous me direz à c'est-
 heure ? Et comment , Seneque , me recom-
 mandez vous le repos ? Vous tenez le lan-
 gage d'un Epicurien. Je vous recommande
 le repos ; il est vray : mais c'est un repos où
 j'entends que vous ayez des occupations
 plus belles & plus laborieuses , que celles
 que vous avez laissées. Estre tousiours à la
 porte de quelque grande , tenir vne liste des
 vieillards qui n'ont point d'enfans , auoir du
 credit en cour , ce sont choses suiettes à l'en-
 uie , de peu de durée , & à quoy , sans mentir ,
 un homme d'honneur se fait tort de s'arre-
 ster. Cestuy-cy a plus de reputation au Pa-
 lais que ie n'ay , cét autre est mieux suiuy :
 ie ne puis auoir tant de train que l'un , ny
 tant de faueur que l'autre. Il ne m'en chaut
 que tout le monde me vainque , pourueu que
 ie vainque la Fortune. Pleust à Dieu que
 vous eussiez prins il y a long-temps le che-
 min que vous prenez à cette-heure ! Mais
 c'est la coustume d'attendre à deuiser de la
 facilité de la vie , qu'on soit en la presence
 de la mort. Quoy que ç'en soit , conten-
 tons-nous d'auoir esté si longs , & ne diffé-
 rons plus à l'aduenir : puis que nous n'auons
 voulu croire la raison de beaucoup de cho-
 ses qu'elle nous disoit estre superflues , & ri-
 dicules , croyons - en l'experience que le
 Temps nous en a donnée.

III. Faisons comme ceux qui sont partis
 tard , & veulent regagner le temps. Pi-

quons : nous auons vn âge le plus propre du monde à cét estude. Il a jette son écume, & laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il'estoit impossible de dompter. Il ne faut plus gueres de choses pour les esteindre du tout. Ouy : mais quand feray-je mon profit d'une chose que ie commence d'apprendre , quand ie suis prest de mourir ? Si vous n'en tirez autre commodité , vous en mourrez plus homme de bien : Mais cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire vne bonne conscience , que celuy qui par la cognoissance des affaires du monde , & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choses , a perdu la fougue de ses passions, & s'est disposé du tout à la recherche de son salut. C'est le peu de temps que nous auons , pour l'employer à l'acquisition d'un si grand bien. Quiconque se fait sage en vieillesse, il en a l'obligation à ses années.



EPISTRE LXIX.

ARGUMENT.

1. *Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplative, & replongent l'Ame dans le vice.*
2. *Le Sage medite continüellement la mort.*

I. **I**E n'approuve pas que vous changiez souvent de lieu, & qui tantost vous foyez en l'un, tantost en l'autre sans faire autre chose que d'estre tousiours par le chemin Premièrement, pource que tous ces voyages tesmoignent vn esprit mal arresté. Vous ne pouuez bien establiir vostre repos, si vous regardez tousiours apres les nouueautez, & ne faites autre mestier que de courir. Ayez le corps ferme, si vous voulez que l'esprit le soit. Apres coste raison, il y en a vne autre. C'est que les remedes, s'ils ne sont continuez, ne peuvent profiter. Le repos & l'oubly de la vie passée ne veulent point d'interruption. Dónez loisir à vos yeux d'apprendre à se passer des choses qu'autrefois ilsont tant pris de plaisir à regarder. Accoustumez vos oreilles à de meilleures parolles que celles qu'elles ont ouyes par le passé. Vous ne scauriez sortir, que vous ne

rencontriez quelque chose qui rallumera vos cupiditez. Comme pour oublier vne maistresse à bon escient, il se faut garder de rien voir qui nous la ramentoiue, parce qu'il n'est point de playes qui se cicatrisent si tard, ny qui plustost se remettant à saigner que celles de l'amour. Ainsi pour ne retomber iamais au desir des choses qui vous ont passionné, ne rendez plus à vos yeux ny à vos oreilles les objets que vous leur avez ostez. L'affection est prompte à se rebeller. De quelque costé qu'elle se tourne, si elle se veut occuper, elle trouuera qui luy donnera de la besogne, & des gages: Il n'est rien de si mauuais, qui n'ait sa recompense. L'Auarice promet de l'argent: la Luxure, beaucoup de plaisirs, & de beaucoup de sortes: L'Ambition, des estats, du credit, de la grandeur, & tout ce qui en dépend: les vices ne se font point seruir sans payer: mais aupres de la Vertu chacun vit à ses despens & sur sa bourse. Quand nous donnerions tout vn siecle à dompter les vices, la licence qu'ils ont prise de longue main les a tellement enfléz, que ie ne sçay si nous en pourrions venir à bout. Je vous laisse à penser ce que nous pourrions faire en vn temps si court comme celuy de nostre vie, & encore le coupant en tant de morceaux comme nous faisons. Veillons continuellement en vne chose, & y tenons tousiours l'esprit bandé: tout ce que nous pourrions faire ce sera

de la mettre à quelque chose près de sa perfection.

I I. Si vous me croyez, n'ayez autre meditation, ny autre exercice que de vous preparer non seulement à recevoir la mort, mais à l'envoyer querir, si l'occasion se presente que vous en ayez besoin. Autant vaut-il aller vers elle, comme attendre qu'elle vienne vers nous. Tout revient à un : c'est une parole tres-mal dite, & vraiment digne de la bouche des ignorants, où elle est ordinairement. Qu'un homme est bienheureux de mourir de sa belle mort : Et puis vous pouvez penser encore une autre chose, que vous ne pouvez mourir que vostre iour ne soit venu. Quand vous mourrez, vous avez eu le réps que vous deviez avoir. Vous ne laissez rien du vostre : ce qui demeure est pour les autres.

EPISTRE LXX.

ARGUMENT.

1. *La vie passe sans qu'on s'en aperçoive.*
2. *Qu'on doit quelquefois desirer la mort, & ne la fuir iamis : il n'importe pas de mourir tost ou tard, mais de bien ou mal mourir.*

3. *Qu'il ne faut point conseruer la vie par vne action lasche.*
4. *Si on doit attendre ou preuenir la mort.*
5. *D'où vient l'apprehension de la mort.*
6. *Que les meditations de tous les accidens humains horsmis de la mort, peuuent estre superflus.*
7. *Que les gens de basse condition ont mesprisé la mort aussi bien que Caton, & que les autres grands personnages.*

I. **I**E suis allé visiter vos Pompées, qu'il y auoit long-temps que ie n'auois veus. Ils m'ont tellement representé mes ieunes ans, qu'il m'estoit aduis que i'en venois de partir, & que i'y deuois encores faire ce qu'autrefois i'y auois fait. Nous laissons la vie derriere nous, & comme à ceux qui sont en la mer.

Les villes & les champs loin' des yeux se reculent.

Ainsi en la rapide vitesse des années, nous perdons-premierement nostre Enfance, puis l'adolescence, puis ce qui est entre le ieune homme & le vieil aux confins des deux aages, puis ee qu'il y a de meilleures années.

en la vieillesse mesme ; Et finalement commence à paroistre ceste fin generale de tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

II. Pensons-nous que ce soit vn escueil; Sors & mal-auisez que nous sommes? C'est vn port que nous deuons quelquefois desirer, & iamais fuir. Celuy qui dès ses premiers ans y est arriué, n'a non plus de suiet de se plaindre, que celuy qui auroit bien-tost fait vn voyage, qu'il pensoit deuoit estre bien long. Car aux nauigations (comme vous sçauiez,) quelquefois faute de vent nous sommes si long-temps à branler sur l'eau, que la bonnasse nous importune : & quelquefois aussi nous en auons vn si bon que nous sommes tous esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut descendre du vaisseau. Pensez qu'il en est de mesme en la vie. Quelquefois ceux mesme qui n'ont point de haste, se trouuent en vn moment portez, où ils doiuent aller : & quelquefois ils sont menez si bellement, que le chagrin les desseiche, & que bien souuent en ceste longueur, il arriue des occasions pour lesquelles ils seroient bien-aises de ne viure point. Car le viure de soy n'est pas desirable, mais le bien viure. C'est pourquoy le Sage ne vit iamais qu'autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie, comment & ce qu'il doit faire. Il pense tousiours quelle sera sa vie, non combien

longue. S'il se voit pressé d'incommoditez & de trauerses qui luy empeschent le repos, il s'ouure la porte luy-mesme, & n'attend pas tousiours à le faire, qu'il se voye à l'extremité: mais aussi tost qu'il commence à se deffier de la Fortune, il prend garde à ses affaires, & considere si c'est point là qu'il faut ietter l'ancre. Celuy est tout-vn qu'il se donne luy-mesme la mort, ou qu'il la reçoie, qu'elle vienne tard, ou de bonne-heure. Il sçait bien qu'il ne sçauroit beaucoup perdre d'une chose qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'est pas de mourir tost, ou mourir tard, mais de mourir bien ou mourir mal. Qui meurt bien, se met hors du danger de viure mal. Et pource ie trouue que ce Rhodiot parla plus en femme qu'en homme qui ayant esté mis en vne cage par vn Tyran, qui le faisoit nourrir là dedans en beste sauage, comme quelqu'un de ses amis luy conseilloit de se laisser mourir de faim, luy respondit, que tant qu'un homme viuoit, il ne se deuoit iamais desesperer de rien.

III. Quand cela seroit vray, si est-ce qu'on me pourroit bien mettre la vie à si haut prix, que ie n'en voudrois point. Il est des choses bien precieuses, que quand ie serois assuré de les auoir en faisant vne si vilaine confession de ma lascheté, i'aimerois mieux ne les auoir pas. Pourquoy considereray-je plütoist, que sur celuy qui vit la

Fortune peut toutes choses, que ie ne considereray que sur celuy qui sçait mourir la Fortune ne peut rien? Si est-ce pourtant que quelquefois, encore que ie me voye la mort toute assurée, & que ie sois sur le point de receuoir le supplice qui m'est destiné, ie ne prestéray point la main à ma punition: C'est vne folie de mourir, de peur de la mort. Voicy venir celuy qui nous doit tuer, ayez patience: pourquoy le preuenuez-vous, & pourquoy vous faices vous procurer de la cruauté d'autrui? Est-ce que vous portez enuie à vostre bourreau, ou que vous luy voulez épargner la peine? Socrate pouuoit bien preuenir la ciguë par l'abstinence: & cependant il fut trente iours prisonnier, attendant la mort d'une heure à l'autre, non pas en cette intention, que tout estoit possible, & qu'en si long espace de temps, il y auoit place pour beaucoup d'esperances, mais pour se conformer aux loix, & ne retrancher rien à ses amis du peu de temps qu'ils auoient à le posseder.

IV. Qu'elle contrariété d'opinions est-ce de mépriser la mort, & auoir peur de la prison? Seribonia, femme d'honneur, fut tante de Drusus Libo, ieune homme d'aussi petit iugement, que de grande maison; Qui se promettoit plus, qu'en son siecle il n'estoit permis à personne d'esperer, & plus qu'en quelque siecle qu'il fust, vn si malhabile

habile homme que luy ne pouuoit iamais auoir. Comme il eust esté rapporté du Senat dans vne litiere , tout mal fait , & mal accompagné, (parce que tous ses plus proches le tenans, n'õ plus criminel, mais desia mort, l'auoient malheureusement abandonné : il commença de prendre aduis s'il deuoit attendre la mort ou se la donner. Surquoy Scribonia luy ayant demandé quel plaisir il auroit à faire la besongne d'un autre, il la creut il se fit mourir & fit bien ; Car ayãt à mourir au bout de 3. au quatre iours à l'appetit de son ennemy, c'estoit bien faire sa besongne que de viure pour attendre sa commodité: Ce n'est donc pas chose qui se puisse vniuersellement decider, si me voyant menacer de la mort par quelque violence exterieure , ie la dois attendre ou preuenir. Il y a beaucoup de raisons d'une part & d'autre. Si de deux morts qui s'offrent l'une est douce & l'autre cruelle, pourquoy ne ietterey-ie la main sur celle qui aura moins d'incommodité? Comme pour m'embarquer ie choisiray le nauire où ie me dois mettre, & pour me loger ; ie prendray plustost vne maison que l'autre ; i'en feray de mesme de la mort. Ayant à quitter le monde , ie prendray le chemin qui me semblera le plus beau pour en sortir. Et puis, comme la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure, ainsi la mort la plus longue est tousiours la pire. Il n'y a chose où l'esprit doive plustost suiure sa

fantaisie qu'en la mort. Qu'il sorte du costé que son humeur le pousse ; soit que le fer soit plus selon son goust, soit qu'une corde luy plaise davantage , ou qu'il ayme mieux quelque breuvage qui luy bouche les veines ; laissons-le faire. Qu'il rompe les liens de la seruitude de la façon que bon luy semblera. En la vie il faut tascher de contenter tout le monde , mais en la mort , nous n'avons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est plus agreable. Ne vous imaginez point que quelqu'un dira que vous avez eu faute de cœur ; un autre , qu'il y a eu de la temerité en vostre fait ; & un autre encore qu'il y avoit bien quelque maniere de mort plus genereuse , & plus braue que celle que vous avez choisie. Mais pensez plustost que vous estes sur une deliberation que quand vous l'aurez executée , vous n'aurez plus que faire de ce qu'on dira de vous ? Et ne vous souciez d'autre chose que de vous oster à la Fortune le plustost que vous pourrez : autrement vous trouverez tousiours quelqu'un qui n'approuvera pas vostre resolution. Il y en aura mesme entre ceux qui font profession d'estre Philosophes, qui vous diront , qu'il ne faut jamais faire de violence contre la vie , que c'est impieté d'estre meurtrier de soy-mesme , & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous a limité : Ceux qui tiennent ce langage,

rendent la liberté prisonniere, & ne s'en apperçoivent pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à nostre aduantage, que ce que n'ayant qu'une porte pour venir au monde, nous en auons une infinité pour en sortir. A quel propos me reserueray-je aux rigueurs d'une maladie, qui n'a point d'esperance à toutes les vergongnes que me voudra faire un insolent & cruel ennemy? Si parmy les tourments mesmes, j'ay moyen de m'ouurer le passage & me faire faire place, s'il se presente quelque chose deuant moy pour m'empescher. Le poinct seul où nous ne pouuons proposer le grief contre la vie, c'est qu'elle ne tient personne. La condition des hommes est bonne en une chose, que iamais personne n'est miserable que par sa faute. Prenez-vous plaisir de viure? vivez. Vous en fachez-vous? Vous estes libre de vous en retourner d'où vous estes venu; Vous vous estes si souuent fait ouurer la veine, pour vous allegier d'une douleur de teste, ou pour vous descharger de quelque abondance d'humeurs. Ne pensez pas qu'il vous faille faire quelque grande playe qui vous deschire tout ce que vous auez dans le corps. La pointe d'un caniuet vous fera l'ouuerture d'une liberté perpetuelle, & par une picqueure vous vous mettez hors d'apprehension à tout iamais.

V. A quoy tient-il donc que nous y allons si lentement ? C'est que iamais nous ne nous ramentèions que nous ne sommes icy que pour vn temps , & que quelque iour il nous sera force d'en desloger. Nous sommes comme ces vieux locataires , que la longueur du temps a tellement accoquinez en vne maison , que quelques incommoditez qu'ils y reçoient il leur est impossible d'en vouloir partir. Voulez vous estre maistre de vostre corps ? Demeurez-y comme tousiours prest à le quiter. Proposez-vous que c'est vne compagnie où vous ne deuez pas tousiours estre ; Et vous la laisserez avecque moins de regret, quand il vous en faudra separer. Mais comme nous resoudrons-nous a finir nostre vie , nous qui ne faisons tous les iours autre chose qu'estendre nos concupiscences.

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous soit si necessaire : car toutes les autres peuuent estre superflues. Parce que ie me seray preparé contre la pauvereté, peut-estre ie seray riche tant que ie viuray : ie me seray pourueu d'armes cõtre les douleurs , & vne santé continuelle m'ostera les occasions de m'en servir : ie me seray fortifié de resolution , encoze que la fortune me fist perdre ma femme, mes enfãs, ou mes amis ; & ils viuront tous plus que moy. La mort est le seul ennemy contre lequel ie ne puis faillir de me preparer , parce qu'indubita-

blement il me faudra venir aux mains avec elle.

VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grands personnages qui ayent de la force assez pour rompre les fers qui nous tiennent en ceste captiuité du corps. Caton fut braue certainement ; de prendre son ame avecque la main, & la mettre dehors, quand il vit qu'elle ne sortoit pas assez tost par l'ouuerture que l'espée auoit faite. Mais ce ne sont pas coups qui appartiennent à luy seul, en la lie mesme des hommes, il s'en est trouué qui d'une secouffe magnanime & vigoureuse, se sont arrachez aux outrages de la fortune, & n'ayant peu ny mourir à leur fantasie, ny faire election des instrumens pour se tuer, ont pris ce qui leur est venu le premier à la main, & rendu mortelles des choses qui n'estoient pas seulement nuisibles de leur naturel. Dernierement au jeu de Bestiare, vn Allemand qu'on preparoit pour le spectacle du matin, faignit de vouloir aller faire ses necessitez, parce que par autre moyen il ne se pouuoit defaire de ses gardes. Il y a ordinairement vne esponge aux priuez, pour le seruice de ceux qui en ont affaire; il la prit avec le morceau de bois où elle est attrachée, & se la foudra tout dans la gorge; si bien que par l'empeschement de la respiration il se fit sur l'heure mesme rendre l'esprit. Ce fut sans mentir faire vne vergongne à la mort. Le

ſçay bien que vous me direz, que le parfum
 n'en eſtoit gueres bon. Mais comme ſçaura
 mieux monſtrer vn homme la faute de ſon
 iugement, que de faire le degouſté, quand
 il eſt queſtion de mourir? Il faut auoüer
 que cét homme, qui auoit le courage grand,
 meritoit bien qu'on luy remiſt l'élection
 de la mort en ſa liberté. Comme penſez-
 vous qu'il ſe fuſt brauement ſeruy d'une
 épée, & comme courageuſement il ſe fuſt
 ietté dans la mer, ou précipité d'un rocher
 en bas, s'il en euſt eü le moyen? Quoy que
 deſpourueu de toutes choſes il trouua de-
 quoy le bien faire, & nous apprit que pour
 mourir il ne faut autre choſe que le vou-
 loir. Que chacun iuge de ceſte action ce
 que bon luy ſemblera: mais pour moy, ie
 tiendray touſiours ceſte maxime, Que la
 mort n'a point de vilenie ſi puante qui ne
 me ſente mieux que tout le muſc & tout
 l'ambre gris que la ſeruitude ſçauroit
 auoir. Puis que j'ay commencé par les
 exemples de gens de baſſe qualité, i'y conti-
 nueray, pour obliger ceux de qui la con-
 dition eſt meilleure à ſe demander quelque
 choſe d'auantage quand ils verront qu'une
 choſe qu'on eſtime ſi terrible eſt meſpri-
 ſée par les hommes du monde qui ſont les
 plus meſpriſez. C'eſt vne opinion dont
 nous ſommes abbreuuez de longue main,
 que ces Catons, Scipions, & autres leurs
 ſemblables que nous admirons ſont au de-

là de nostre imitation : Mais ie vous veux monstrier que parmy ces maraux destinez au combat des bestes, il ne se trouuera pas moins d'exemples de ceste vertu, que parmy ces Capitaines qui ont eu les premieres charges aux guerres ciuiles. Il n'y a pas long temps qu'un belistre qu'on enuoyoit dans vne charrette avecque des gardes, pour le spectacle du marin, feignant d'auoir sommeil & de chercher vn lieu pour se reposer la teste, trouua moyen de se la passer entre deux rais, & s'y tint ferme, iusques à ce que la rouë qui tournoit luy eust tords & rompu le col. Il eschapa du supplice par la charrette mesme qui l'y portoit. Quand vn homme a volonté de sortir, il n'est rien d'assez fort pour l'en empescher. La Nature ne nous garde point sous la clef. Ceux que la necessité de sortir du monde laisse en liberté de choisir la porte, peuuent prendre celle qui leur plaira. L'election ne peut estre qu'en la multitude : quand les occasions sont difficiles, il faut prendre la premiere venüe pour la meilleure. Quand ce seroit chose dequoy iamais on n'auroit ouy parler : l'esprit ne manquera pas à qui aura du courage assez : vous voyez que ces chetifs esclauës mesmes s'euertuent quand la douleur les a piquez, & que ceux qui les gardent ne scauroient estre si fins qu'ils ne trouuent moyen de les tromper. On ne peut dire que ce ne soit le train d'un galant

homme, d'auoir fait la resolution de mourir, & tout ensemble trouué le moyen de l'executer. Puis que ie vous ay promis de vous amener beaucoup de semblables exemples, ie vous en vay dire encore vn. La seconde iournée du combat naual, vn Barbare à qui on auoit baillé vne demy pique, pour se battre contre vn autre, se la mit au trauers de la gorge. Et de fait, n'eust-il pas esté bien lasche de se reseruer à des tourmens suiuis de la risée de tout vn peuple, puis qu'il auoit moyen de s'en garentir? & bien mal aduisé d'attendre la mort, puis qu'il auoit des armes en la main? Ce spectacle fut d'autant plus grand, que l'exemple de mourir fut trouué plus honnestes que celui de tuer. Et quoy donc? pourquoy ne feront les gens d'honneur, fortifiez par la meditation, & par le discours de la raison contre les choses casuelles, ce que font des hommes perdus & criminels? C'est par la raison que nous sçauons que par quelque chemin different que la mort vienne, elle ne vient iamais que par vn effort, & qu'il ne peut chaloir où commence vne chose qui doit venir infailliblement. La mesme raison nous exhorte, que s'il se peut faire nous mourions sans douleur. Sinon que nous fassions comme nous pourrons, & prenions la premiere chose que nous trouuerons pour nous dégager. La violence pour viure, est chose mal honnestes; mais quand il

est question de mourir, on ne scauroit faire chose plus braue, ny plus glorieuse que d'en vser.

EPISTRE LXXI.

ARGVMENT.

1. *Pour prendre un bon conseil il faut auoir un but, qui doit estre le souverain bien.*
2. *Il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste.*
3. *La Sagesse nous apprend à distinguer le bien d'auec le mal.*
4. *Que le Sage doit tenir pour indifférentes les bonnes, & les mauvaises fortunes.*
5. *Qu'on ne doit point resister à la mort.*
6. *La Philosophie nous monstre le chemin de l'Honneur & de la Vertu.*
7. *Qu'on trouue la Felicité aussi bien dans les aduersitez que dans les prosperitez.*

8. *Description d'un homme sage.*9. *Définition de la Vertu.*

Vous ne cessez de me faire des consultations, & ne prenez pas garde, qu'il y a bien du chemin entre vous & moy. Ce qui est le meilleur en vn Conseil, c'est qu'il soit donné quand il est temps. C'est pourquoy ie ne doute point, que bien souuent quand vous receuez mes aduis, vous ne fassiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous escriis, car on accommode le Conseil à la disposition des affaires. Or elles changent d'une heure à l'autre, & courent plustost qu'elles ne vont. Il en faut donc prendre conseil d'une chose plustost que le iour qu'on la veut faire: Encore ay-ie opinion qu'il seroit trop tard & qu'il seroit meilleur d'estre pris sur le point mesme, de l'exécution.

I. Or ie m'en vay vous apprendre le moyen de le trouuer. Quand vous voudrez sçauoir ce que vous deuez ou fuir, ou desirer, iettez aussi tost les yeux sur le souverain Bien, & vous souuenez quelle profession de vie vous vous proposez de faire: car à ceste regle se doiuent cōformer toutes vos actiōs. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous ne sommes assurez de la forme du tout. Quoy que vous ayez les couleurs broyées, vous ne sçauriez rien peindre, que premierement vous ne sçachiez ce que

vous voulez représenter. La principale faute que nous faisons, c'est que nous délibérons de la vie par les pièces, & jamais en gros. La première chose que doit faire un homme qui veut tirer une flèche; c'est de sçavoir ce qu'il veut frapper. Nos Conseils n'ont point de certitude, parce qu'ils n'ont point de but. Un marinier qui ne sçait où il veut prendre terre, ne sçaura quel vent il doit désirer. Parce que nos actions sont toutes fortuites c'est force que la fortune y ait beaucoup de pouvoir. Il en est qui sçauent des choses qu'ils ne pensent pas sçavoir comme quelquefois il nous aduient de demander ceux qui sont auprès de nous; ainsi le plus souvent faisons-nous de ce qui est le souverain bien. Il est tout auprès de nous & nous l'allons chercher bien loin. Je ne vous amuseray point de beaucoup de paroles, pour vous faire entendre que c'est; ny ne vous bröuilleray point l'esprit d'une diuersité d'objets. Je vous mettray tout droit le doigt dessus.

I I. Que me seruiroit de vous aller chercher tant de diuisions & de subdivisions, puis que tout d'un coup ie vous puis dire le souverain. Bien est-ce qui est honneste, & ce que vous admirez dauantage, il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste: tous les autres ne sont ny vrais ny legitimes. Si une fois vous imprimez ceste opinion & deuez amoureux de la vertu (car

de l'aymer simplement ce n'est pas assez) elle ne s'approchera de rien, si triste & si misérable ; quelque opinion que les autres en ayent ; qu'elle ne vous fasse trouver du repos & du plaisir. Les tourmens mêmes , si vous vous y troublez moins que celuy qui les vous fait souffrir, & les maladies, si vous ne murmurez point , & ne perdez point courage, vous seront des exercices qui vous donneront du contentement. Toutes ces choses qui sont ameres au goust des autres, vous seront douces , si vous les rehaussez au dessus d'elles. Vous tenez pour vne proposition indubitable , que ce qui n'est point bien ne peut estre honneste, & que lors toutes incommoditez se peuuent iustement dire bonnes , quand elles sont deuenues honnestes par la presence de la vertu. Je sçay bien qu'il est aduis à beaucoup que ce sont Chimeres , & choses qui passent la condition des hommes , que ce que nous promettons, dequoy ie ne m'esbahy point , parce qu'ils ne jettent les yeux que sur le corps. Mais qu'ils se retournent vers l'ame ; & ils parleront d'un homme comme d'un Dieu. Retirez vous donc , Lucilius, & me laissez toute cette race de Philosophie pedants, qui d'une chose si haute & si magnifique , nous ramènent aux syllabes , & repassent les esprits de certaines subtilitez qui ne font que les affoiblir. Taschez de ressembler à ceux qui les premiers ont inuenté la Philo-

sophie, & non à ceux qui l'enseignent de si mauuaise grace, qu'ils font penser que c'est vne chose qui donne bien de la peine auant qu'on la sçache, & peu de fruit quand on la sçait. Si vous auez enuie de faire quelque chose pour moy, rangez-vous à ces premiers maistres.

III. Socrates, de qui toute la Philosophie est d'apprendre à bien viure, dit: Que la plus grande Sagesse que puisse auoir vn homme, c'est de sçauoir faire distinction du bien & du mal. Voulez-vous estre heureux, dit-il, ne vous fâchez donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'un vous veut dire des iniures, qu'il vous en die: s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en fasse; quoy qui vous arriue, vous ne souffrirez rien, pourueu que la vertu soit avec vous. Voulez-vous estre heureux? Voulez-vous à bon escient deuenir homme de bien? Endurez qu'on vous mesprise. C'est vne patience dont personne n'est capable, s'il n'a cette opinion, que tous biens sont égaux, pource que rien ne peut estre bon qui ne soit honneste, & que ce qui est honneste, en quelque sujet qu'il soit, n'est iamais susceptible d'inégalité.

IV. Et quoy donc? il ne peut chaloir si Caton est Preteur, ou s'il ne l'est pas: s'il gagne la bataille de Farfalle, ou s'il la perd. Ce bien, de demeurer inuincible est vn parti vaincu, est aussi grand comme est le bien de

reuenir victorieux à Rome, pacifier les choses, & les remettre en leur premier estat. Pourquoy ne seroit-il aussi grand? la vertu qui dompte la mauuaise Fortune est celle mesme qui regle la bonne; Or la Vertu ne se peut faire ny plus grande ny plus petite: elle est tousiours d'une raille. Mais Pompée sera mis en route. Tous ces Grands, de l'assistance desquels il se seruoit, pour vn argument que sa cause estoit la cause de la Republique; Ce Senat mesme, portant les armes duquel il faisoit son avant-garde, seront tous defaits en ce combat; & la ruine d'un si grand Empire enuoyera ses esclats en tous les quartiers du monde, vne partie en Egypte, l'autre en Afrique, & l'autre en Espagne; Et la pauvre Republique, de peur de n'estre pas assez long-temps miserable, ne pourra pas tomber vne seule fois: le veux que tout cela soit: ie veux que Iuba se perde en son propre Royaume, & que ny la connoissance du pais, ny la valeur de ses suiets, opiniastrez à mourir pour le seruice de leur Roy ne l'en puissent garentir; le veux que la foy mesme de ceux d'Vtique cede à la continuation des mauuais succez & qu'en Afrique Scipion soit abandonné de la bonne Fortune que ceux de la maison y auoient tousiours eue auparauant; Il y a long-temps que Caton a donné ordre à sa seureté: Mais quoy qu'il en soit, il a esté vaincu? Que voulez-vous faire? c'est vn rebut qu'il faut cōter

parmi les autres. Il ne se deſeſpere non plus pour n'auoir pas eu la Victoire, que pour n'auoir pas eſté Preteur. Le iour qu'on luy refuſa la Preture, il ne fit que iouïr : la nuit qu'il deuoit mourir, il ne fit que lire. Il mie la vie & la Preture tout en vn rang. Il s'eſtoit par vne meditatiō cōtinuelle graué ceſte maxime en l'ame. Qu'il falloit ſouffrir tout ce qui pourroit arriuer. Pourquoi ſe fût il troublé de l'amératiō de la Republique, luy qui ſçauoit qu'il n'y arien au mode, non pas la terre; non pas le Ciel, non pas cette con-texture vniuerſelle, quoy que Dieu meſme la conduiſe, qui ne ſoit ſuiet à reuolurion. Les choſes ne ſont pas eternellement en l'ordre où elles ſont à ceſte heure. Quelque iour viendra, qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progrez, elles ont auſſi leur fin. Tout ce que nous voyōns ſe promener ſur nos teſtes, & ce que nous foulōns ſous nos pieds, ſe diminuē chaque iour de quelque choſe, & à la fin doit ceſſer entiere-mēt. Il n'y a riē qui n'ait ſa vieilleſſe. Nature enuoye tout en même lien, quoy que ce ſoit par interualles inégaux. Ce qui eſt ne ſera plus & ne perira pas pourtāt, mais ſe reſoudra. Ceſte reſolution nous ſemble vne mort, par ce que nous ne regardōs qu'aux choſes qui ſont pres de nous, & que l'eſprit offuſqué des nuages du corps, & engagé en ſa ſeruitude, ne peut pas donner iuſques à cel-

les qui sont plus estoignées. S'il le pouuoit
 faire, & se promettre que comme la mort
 a sa vicissitude apres la vie, la vie aura sa
 vicissitude apres la mort, & qu'alternatiue-
 ment les choses ne cesseront iamais d'e-
 stre faites, deffaites, & refaites par l'eternel-
 le bonté de Dieu, qui veut donner cette
 occupation à sa prouidence, il porteroit sa
 fin & celles des siens avec plus de patience
 qu'il ne fait. C'est pourquoy, quand Caron
 aura couru de l'esprit les Siecles passez &
 les futurs, il dira, que toute la race des
 hommes, nais & à naistre, est condamnée à
 la mort; Que toutes ces grandes villes, à
 qui la Fortune a donné quelque part de la
 seigneurie du monde, ou qui dans les au-
 tres Monarchies ont la principale reputa-
 tion, seront vn iour en si pitoyable estat,
 qu'on en demandera des nouuelles, & n'au-
 ront plus de nom que dans les Histoires.
 Les vnes prendront fin par la guerre, les au-
 tres par vne longue paix, qui se changera
 tout bellement en faincantise, & les autres
 par la superfluité des dépenses, qui est
 la ruine la plus certaine que les grands
 Estats puissent auoir. Toutes ces campa-
 gnes fertiles seront couuertes de quelque
 inondation subite de la mer, & seront mer,
 elles-mesmes, ou bien quelque spacieuse
 caverne, qui est peut-estre sous elles, se ve-
 nant à lacher, les engloutira. Quelle rai-
 son ay-je donc de me plaindre, & faire lo-

mal content, si de quelque espace de iours ie precede vn Destin où sera compris tout l'Vniuers.

V. Vn bel esprit ne doit ny contester contre Dieu, ny se vouloir excepter d'une Loy generale, mais se resoudre, où qu'il s'en va recevoir vne meilleure vie; & en quelque lieu plus clair & plus tranquille, jouyr de la compagnie des choses diuines, ou pour le moins, que sans sentiment de rien qui l'incommode, il retournera se rassembler à sa Nature, & à ce tout duquel autrefois il estoit venu. Caton ne inge donc point que l'honneste vie soit vn plus grand bien que l'honneste mort, parce que la vertu n'est point vne matiere qui s'allonge, ou qui s'elargisse. Socrates disoit, que la vertu & la verité sont vne mesme chose. Comme la verité ne croist point; aussi ne fait la vertu. Elle est en sa plenitude: il n'y a rien de vuide. Vous n'avez donc de quoy vous esbahir, quand ie vous dy que tous biens sont égaux, & qu'aussi grands sont ceux qu'avec election on peut recevoir, que ceux qu'un accident inopiné fait suruenir. Car si vne fois vous vous lâchez à cette opinion d'inégalité, apres que vous aurez mis la souffrance couraieuse & magnanime entre les moindres biens, vous la mettrez à la fin entre les maux. Socrate en prison vous semblera miserable, & miserable Caton, qui remet ses mains à la playe plus couraieuse-

ment la seconde fois que la premiere ; Et plus miserable que tous les autres Regulus, si cruellement traité, pour auoir estimé sa parole plus que sa vie, & ne s'estre pas voulu permettre de mentir, mesme à ses ennemis. Et toutefois c'est vn langage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais osé tenir. Car comme ils n'auoient pas qu'il soit heureux, aussi disent-ils qu'il n'est pas malheureux. Les Academiques tiennent, que certainement vn homme resolu parmi les douleurs est heureux: toutefois non parfaitement, ny pleinement: Mais c'est vne opinion qu'il leur est impossible de soustenir. Qui est heureux est au comble du bien, qui est au comble du bien n'a point d'autre bien au dessus de luy. La vertu ne souffre point de diminution: là où elle est, le vertueux aura le corps en pieces, qu'il ne laissera pas d'estre bien sain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu, j'entends vne Vertu pleine de vigueur & de courage, à qui les mains démangent de se battre, & qui prend le moindre ennemy qu'on luy fasse; pour vn appel. Ne voyez-vous pas les ieunes gens, de qui l'inclination est genereuse, quand le desir de paroistre les a conuiez à quelque entreprise, s'exposer librement aux perils, & ne trouuer point de mauuais chemin, quand il faut aller chercher de la reputation.

VI. La Philosophie vous inspirera la même assurance, & vous baillera le même

mespris de tout ce qui vous sçaura attriuer. Ce sera d'elle que vous receurez ceste impression veritable, Qu'il n'y a point d'autre bien au monde, que l'Honneur. Que ce n'est pas vne corde qui se puisse lascher & roidir comme l'on veut, mais vne regle qui ne sçauroit estre si peu courbée, que tout n'aille de trauers. C'est à la Vertu de iuger, & non d'estre iugée, & s'il n'y a moyen de la faire plus droite qu'elle est, il s'ensuit aussi qu'en tout ce qui sera dressé sur elle, il ne peut y auoir rien qui soit plus ou moins droit l'un que l'autre: Car estant force qu'ils se rapportent à leur regle, la raison veut aussi qu'ils se trouuent conformes entre eux.

VII. Et quoy donc? Estre en vn festin parmi les delices, ou à la torture parmi les douleurs, c'est vne même chose? Pourquoi non. Je vous feray bien plus esbahy, quand ie vous diray qu'il fait bon estre à la torture, & mauuais estre en vn festin. Mais c'est, quand à la torture on fait ce qui n'y doit faire, & qu'au festin on ne s'y comporte pas comme on doit. Ce n'est pas la matiere qui fait les choses bonnes ou mauuaises, c'est la Vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'ont qu'une mesure & qu'un prix. Je sçay bien que quelqu'un de ceux cy qui mesurent les autres à leur aulne, me sauteroient volontiers au visage, pource que ie dis qu'aussi heureux est celuy

qui a des aduersitez, & les supporte, que celui qui parmy les prosperitez, se conduit avecque discretion; Et aussi heureux celui qui triomphe, & celui qui vaincu de Fortune: mais immuable de courage, est porté deuant le chariot du Victorieux, parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuvent faire est impossible, & iugent de la force des autres par leur imbecillité. Pourquoy trouuez-vous estrange ce que ie dis? qu'estre lié, blessé, tué, brulé, soient choses bonnes? Elles sont quelquefois plaisantes. La modestie est vne gescne aux voluptueux, & le trauail vn supplice au faineant. Le delicat a pitié d'un homme actif, & l'ignorant de celui qui estudie. Il en est de mesme des autres choses. Quand faute d'inclination, de force, & de suffisance, nous ne nous en sentons pas capables, nous les estimons dures & difficiles, & ne nous souuenons pas combien nous en connoissons à qui ne boire point de vin, & estre esueillé au point du iour sont les plus cruels supplices qu'il leur est possible d'endurer. Ces choses-là de qui nous auons si mauuaise opinion, ne sont ny dures ny difficiles: mais nous sommes foibles. Il faut vn grand courage; pour faire iugement des choses qui sont grandes; autrement nous l'imputerons à vne faute qui vient de nous. Les rames nous semblent tortuës, ou rompuës, par le bout qui plonge dans l'eau. Et cependant

elles ne laissent pas d'estre bien droittes. Les choses se font diuerses, selon la façon dont on les regarde. Nostre esprit ne voit pas bien clair en la connoissance de la verité. Faites-moy voir vn ieune homme, qui n'ait point encore eu de part à la corruption du siecle, & qui ait l'esprit vif. Je m'assure qu'il m'auouera qu'un homme qui magnanimement supporte le faix des aduersitez luy semble plus heureux, que celuy que la fortune assouuit de toutes les prosperitez qu'il peut desirer.

VIII. Ce n'est point chose nouuelle que ce qui n'est point au vent. ne branle point. Mais quand on voit vn homme se hausser là où les autres s'abbaissent, se tenir debout là où les autres sont par terre, c'est en ceste merueille que ie trouue vn iuste suiet de s'esbahir. Je ne croy pas que ny aux tourmens, ny en tout ce qu'ordinairement on appelle aduersitez il y ait autre mal, sinon que l'esprit se plie, qu'il se courbe, que les genoux luy faillent qui sont toutes choses à quoy le Sage n'est point suiet. Quelque charge qu'il ait sur le dos, il ne marche iamais que droit: sa taille paroist tousiours. S'il tombe sur luy quelque chose de ce qui peut tomber sur vn homme, il n'en murmure point: il cōnoist sa force, & sçait bien qu'il a les espaules bonnes. Je ne le separe pas pourtant du nombre des hommes, ny ne me figure pas aussi peu de sentiment en luy

qu'en quelque souche. Je sçay bien qu'il est composé de deux pieces, l'une irraisonnable, sensible aux morsures, ou brusleures, & aux douleurs: l'autre raisonnable, ferme, intrepide, & inexpugnable en ses résolutions. C'est en celle là que consiste le souverain Bien de l'homme. Tant qu'il y a du deffaut l'amen'a que des anxietez; & des anxietez, & inquietudes, quand il est plein. Vn rocher n'est pas immobile comme elle est. C'est pourquoy quelque zele qu'ait vn homme à se faire vertueux, & quelque prés qu'il soit de la perfection, s'il n'est point encor au dernier point, il se voudra faire accroire qu'il a besoin de reprendre son haleine; & au lieu que tout d'une venue, il peut acheuer le peu qui luy reste, il relaschera quelque chose de sa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore passé tout le mauuais chemin, & que iusques à ce qu'il soit au haut: il est tousiours en danger de glisser. Mais celuy de qui la Sagesse est accomplie, n'est iamais bien à son aise, que quand il fait quelque preuue genereuse de sa Vertu. S'il se presente vne occasion de faire quelque acte loüable, il va droit où l'Honneur & la Raison luy font signe. S'il y a des difficultez & des risques, il passe par dessus, & ne se soucie pas qu'on die qu'il a esté malheureux, pourueu qu'on auoüe qu'il est homme de bien. Je viens à cet'heure à l'endroit où vous m'attendez; afin que vous ne pensiez pas que la Vertu que preschenta

les Stoïques soit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, tremblera, sentira douleur, & blefmira. En quoy consiste donc la misere, & ce qui veritablement s'appelle mal? A trembler, à sentir douleur, & blefmir? Rien moins: Ce qui la cause c'est quand l'esprit troublé par ces incommoditez, est reduit à se confesser esclave du corps, & à murmurer contre sa condition. C'est bien chose indubitable, que le Sage demeure maistre de la Fortune par sa vertu: mais il en est assez, qui font profession de l'estre, à qui bien souuent des menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehensions. Mais c'est nostre faute d'exiger des escoliers, ce qui n'appartient qu'aux maistres. Je loüe bien ce qui est bon, & me conseille de le faire: mais ie n'en puis encore prendre la resolution; & quand ie l'aurois, il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay deuant que de m'en pouuoir seruir, où l'occasion s'en presenteroit. Comme il est des couleurs que la laine prend, pour vne seule fois qu'on l'aura trempée, & d'autres qu'elle ne sçauroit prendre, qu'elle n'ait esté dégraisée, & remise en la chaudiere beaucoup de fois; Aussi est-il de certaines sciences, qui ne sont pas si tost enseignées, que ceux qui les ont apprises n'en sçachent assez, pour en faire eux mesmes des liures. Mais si ceste-cy ne descend iusques au fonds, & sojourne, pour auoir loisir d'agir

dans l'esprit ; ce qu'elle y opere n'est pas teinture, c'est ~~une~~ tache, & ne se voit point d'effect de ce qu'elle auoit promis. Il ne faut ny beaucoup de temps, ny beaucoup de parolles pour enseigner qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu ; ou pour le moins que sans vertu rien ne se peut appeller bien ; & que la meilleure partie de nous qui est la raisonnable, est le siege de la vertu

I X. Que sera-ce que cette vertu ? vn iugement ferme & veritable, qui nous produira la promptitude de l'esprit & depouillera les choses de ces vaines apparences, qui nous les font bien souuent sans occasion, ou fuyr, ou desirer. Quiconque aura ce iugement ne fera point de difficulté de declarer que toutes choses sont bonnes, & pareilles quand elles ont passé par les mains de la vertu. I'auouë que les biens du corps sont bons au corps ; mais ils ne le sont pas generalement. Et bien qu'on leur puisse donner quelque prix comme à choses sujettes au commerce, si est-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui veritablement est bien : Aussi ne seront-ils pas égaux les vns aux autres ; Les vns seront plus grands, & les autres plus petits. En ceux mesme qui font profession de Sagesse, il y a bien de la difference. Les vns sont desia si auant, qu'ils osent bien hausser les yeux pour regarder la Fortune, mais ce n'est pas sans

sans ciller, parce que l'esclat de sa pompe les éblouit. Les autres qui sont paruenus au dernier degré, ont de la confidence, & entrent en contestation avec elle. Les choses qui ne sont pas acheuées ne sont iamais fermes: tantost elles s'entrouurent, tantost elles panchent, tantost elles se courbent, & tantost elles tombent tout à plat. Le remede c'est de marcher tousiours & s'éuertuer. Car il ne scauroit y auoir si peu d'interruption à nostre diligence, que ce ne soit force de reculer. Quand vous auez quitté cette besogne, & que vous y voulez retourner pas à pas, il ne faut pas penser de la reprendre à l'endroit où vous l'auiez laissée. C'est à recommencer tout de nouveau. Pressons donc, & perseuerons: il y a plus à faire qu'il n'y a de fait: il est vray que c'est desia quelque profit, que d'auoir bonne volonté de profiter. Pour moy ie puis dire, sans mentir, qu'il n'y a chose en ce monde que ie ne desire avec plus de passion: Ie croy bien aussi que de vostre costé vous y auez du zele & que vous y marchez de bon pas. Dépêchons-nous, afin d'auoir du contentement à viure: car autrement, avec assez peu d'honneur, que pouuons-nous dire, sinon que nous sommes retenus en vne demeure où nous ne voyõs que des ordures & des saletez; Sur tout, faisons que ce que nous auons de temps, soit tout à nous: ce qui ne peut estre, que nous mesmes ne soyons pre-

mierement à nous. Quand sera-ce que j'auray du courage assez pour mespriser l'une & l'autre Fortune ? Quand sera-ce, qu'après avoir mis toutes mes passions sous le pied, je pourray dire cette parole glorieuse, l'ay vaincu. Demandez-vous qui ? Non les Perses, non les extremités des Medes, ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuses au delà des Daces : Mais l'Ambition, l'Auarece, & la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.

EPISTRE LXXII.

ARGUMENT.

1. *Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne heure & estre continuée.*
2. *La Fortune n'a point d'Empire sur le Sage.*
3. *Difference d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui est en voye de l'estre.*

JE sçay bien la responce de la question que vous me faites, s'il m'en pouuoit reuenir. Mais il y a si long-temps que ie

n'ay donné de l'exercice à ma memoire, que ie n'en fais pas bien ce que ie veux. Elle a les feuillets collez, comme ces liures qui n'ont esté maniez depuis long-temps: Notre esprit a besoin d'estre souvent déplié. pour remuier ce qui est dedans, & le reconnoistre, afin de s'en pouuoir seruir quand il en sera besoin. Laissons donc cela pour vne autre fois, car c'est chose qui merite bien qu'on y pèse. Au premier seiour que ie pourray faire en quelque lieu, ie ne faudray pas d'y mettre la peine. Il est des choses qui se peuuent escrire en coche, d'autres qui veulent le liët, le repos, & le cabinet. Cependant parmy ces occupations mesme, ie ne laisseray pas d'y faire quelque chose. Car si i'en voulois attendre la fin, ce ne seroit iamais fait. Nous les semons: pour vne il en vient vne douzaine: & puis nous donnons des remises nous mesmes. Aussi-tost que ie seray hors de ceste affaire, ie m'en vay y trauailler à bon escient: si ie me suis tiré vne fois d'un boubrier où ie suis, ie m'en vay deuenir un grand escolier.

I. Il ne faut pas Philosopher, quand vous n'aurez autre chose à faire: mais il faut quitter toute besogne pour philosopher. Quand nous commencerions d'estudier, aussi-tost que nous sommes hors du beguin, & que nous ne ferions autre chose iusques au dernier iour de la plus longue vie qu'un homme scauroit auoir, c'est vne estude où nous

ne ſçaurois employer trop de temps. Autant vaut ny trauailler point du tout, que d'y trauailler par interualles. Car nous ne la retrouvons pas à l'endroit où nous l'auons interrompue; Elle fait comme vne corde, qui ſe rompt pour auoir eſté trop tendue. Elle reuiert à ſon commencement. Il faut reſiſter aux occupations & les remettre aux armoires, pluſtoſt que les eſtaller. Quand vne eſtude eſt ſolitaire, il n'y a point de temps qui ne luy ſoit propre: Mais la plupart n'eſtudient pas aux choſes pour leſquelles, il faut eſtudier.

I I. Quelque empeſchement qui ſuruienne, il ne troublera point vn eſprit qui ſe ſera mis en bon eſtat: Ceux qui n'y ſont pas, ont encore des traverſes: le contentement du Sage eſt d'une contexture ſi bien entrelaſſée, & d'un aſſemblage ſi fort, que la Fortune n'a point aſſez de pouuoir pour le rompre: en quelque temps, & en quelque part qu'il ſoit il eſt touſiours à l'abry, parce qu'il ne dépend que de luy même, & ne met point ſes eſperances en la faueur. La felicité luy eſt domeſtique: Elle ſortiroit ſi elle entrois, mais elle n'eſt chez luy. Il ne ſe peut faire que quelquefois qu'il n'entende quelque choſe: mais ce n'eſt qu'une égratignure, qui luy prend vn peu de deſſus la peau: il peut bien auoir des incommoditez, mais ſon bien principal eſt touſiours en ſa place. Il n'eſt point d'homme ſi bien compoſé, ny ſe ſain

a qui quelquefois il ne sorte quelque pustule, ou quelque bube : mais cependant, l'interieur n'a point de mal. Il y a la mesme difference entre vn qui est parfaictement sage, & vn qui est, apres de l'estre, que d'un homme sain, & d'un autre qui releué d'une longue & dangereuse maladie pense estre guerri, pource qu'il luy est bien amandé. Cestui-cy s'il ne se gouverne bien sent des pesanteurs, & de fois à autre est contraint de prendre le liest. Le Sage ne retombe iamais, ny en la maladie d'où il est sorty, ny en vne autre. Car la bonne disposition du corps n'est que pour vn temps ; & celuy qui vous l'a renduë ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renuoyer querir vne autre fois ; vn esprit guerri n'a iamais plus besoin du medecin.

III. Voulez-vous sçauoir à quoy vous connoistrez qu'il est guerri ? S'il a son contentement en soy-mesme : s'il y a son assurance, & reconnoit que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux, & qu'ils se donnent & demandent les vns aux autres, ne sont nullement considerables en l'establisement d'une vraye felicité. Car il n'y a point de doute, que ce qui peut croistre n'est point parfait, ny ce qui peut décroistre n'est point perpetuel, qui veut auoir vne ioye durable, & que nul accident ne mette en desordre, qu'il la prenne chez soy. Toutes ces vanitez, qui semblent des merueilles au

peuple, ne font que passer d'une main à l'autre. Fortune ne nous baille rien à iouir en propriété. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait de quoy prendre plaisir, mais il y faut apporter le temperament de la Raison, & par son reglement, donner grace à des choses, qui n'en ont point quand on les prend avec indiscretion. Atralus vsoit ordinairement de ceste similitude. Auez-vous iamais veu ces chiens qui receuant à gueule ouuerte ce qu'on leur iette, n'ont pas loisir d'auoir auallé le premier morceau, pour ouvrir la gorge à recevoir l'autre; Nous en sommes de mesme. Si la Fortune, apres nous auoir fait long-temps attendre, nous iette quelque chose; nous l'enuoyons aussi-tost en bas, sans la goustier, pour nous en reuenir tendre la main comme auparauant. Le Sage n'en fait point de mesme, parce qu'il est plein; & s'il luy vient quelque chose, il la reçoit froidement, & la serre avec vne contenance qui ne montre aucune agitation. Sa ioye est parfaite, & continuelle, parce qu'elle est sienne. Ceux qui ne sont point encore au dernier point de Sagesse, quelque bonne que soit leur intention & quelque chemin qu'ils ayent desia fait, ils ne sont iamais long-temps en vn estat. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantost au Ciel, & tantost en la terre: L'inexperience les fait broncher à chaque pas, & tombent en cet abisme sans fonds, imaginé par les

Epicuriens. Il y en a encor vne troisieme sorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sagesse à pleine main : mais ils y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent, ny ne glissent : Ils ne sont pas encore en terre, mais ils sont desja dans le port. Puis donc qu'il y a si grande difference entre les premiers, & les derniers, & que ceux du milieu mesmes ne sont pas hors des vagues, mais se peuuent voir en pire estat, qu'ils ne furent iamais : n'embrassons rien qui nous embarrasse, fermons la porte aux affaires : si elles entrent vne fois, elles en mettront d'autres en leur place deuant que de sortir. Remedions-y de bonne heure, la fin n'en sera pas meilleure que le commencement.

ÉPISTRE LXXIII.

ARGUMENT.

1. *Les Sages honnorent dauantage les Rois & les Magistrats, que ne font les Courtisans. L'Ambition desquels n'a point de mesures.*
2. *Les Sages sont plus obligez aux Rois du bien de la Paix, que le reste des hommes.*

3. *L'homme de bien est semblable à Dieu.*
4. *Par quel moyen on peu deuenir homme de bien.*

1. **C**'Est vne opinion mal fondée à mon Caduis, de penser, que la Philosophie rende ceux qui la suivent refractaire, & contempneurs des Roys & des Princes, & generalement de tous ceux qui sont au gouvernement de l'Estat. Au contraire ie n'en trouue point qui les respecte dauantage, comme certainement ils en ont beaucoup d'occasion. Car à qui est-ce que les Magistrats font plus de bien, qu'à ceux qui par leur Sage administration ils donnent moyen de viure en repos; & sous la tranquillité publique, continuer la resolution qu'ils auoient prise de s'employer à la Vertu? Ne doit-on pas croire qu'ils honorent, comme leurs propres peres, ceux qui leur font cause d'un si grand bien; & pour le moins plus que ne font ces esprits broüillez, à qui leurs maistres ne sçauroient tant faire du bien, qu'ils ne croient leur en estre deub de reste, & qu'en leurs comptes la mise ne soit tousiours plus grande, que la recepte? Vne liberalité n'est pas si tost en leurs mains, qu'ils n'en attendent vne autre, comme si le manger leur faisoit venir la faim. Or il est impossible que celuy se souuienne de ce qu'il

a receu, qui se prepare encore à recevoir. Le plus grand mal qui soit en la cupidité, c'est l'ingratitude. Adioustez à cela, pour vne regle qui n'a point d'exception, Que ceux qui sont du monde & de la Cour, regardent tousiours ceux qui sont plus, & iamais ceux qui sont moins. Vn qui les precede les gaigne plus qu'un nombre infiny qu'ils precedent ne les resiouyt. C'est le vice ordinaire de toute Ambition, de ne regarder iamais derriere soy, & non seulement de l'Ambition, mais de toutes cupiditez, parce qu'elles commencent tousiours par la fin. Mais quand vn esprit pur & net, a laissé le Monde, la Cour, & les affaires, pour s'addonner à de plus dignes occupations; il ne faut point douter que de bon cœur il n'ayme ceux par qui ses meditations sont hors de trouble & de tumulte. Et qu'en cette affection il n'ait plus de gloire que nulle autre, parce qu'il est seul qui reconnoist des personnes qui ne le pensent point auoir obligé. Ceux qui par leur instruction l'ont rendu capable de la Vertu, & ceux qui sous leur sauue-garde luy donnent moyen d'en faire les exercices luy sont en vn mesme rang. Il les reuere également, ouy: mais il y en a d'autres qui l'ont en leur protection, qui vous dit le contraire?

II. Mais entre plusieurs qui par vne mesme faueur de temps & de vent sont arriuez au port, les plus obligez à Neptune sont

ceux qui ont chargé des choses les plus précieuses ; Vn marchand plus qu'un passager ; & entre les marchands , ceux qui ont de l'or , & de l'ambre , ou de la conifénille , plus que les autres , qui n'ont que ie ne sçay quelles fripperies dans le vaisseau , plus propres pour la bourre , que pour autre chose ; Ainsi , bien que ce benefice de Paix soit vniuersel , si est-ce qu'il semble toucher aucunement de plus près ceux qui s'en seruent à des choses de plus de profit. Ceux qui suivent les Grands ont bien souuent plus d'affaires , & les esprits plus transez en la paix qu'en la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se seruent du repos de la Paix que pour estre en des festins avecque des femmes , & pratiquer vne infinité de ces vices , d'où il est impossible de les tirer autrement , qu'en faisant recommencer la guerre , luy soient aussi obligez , comme ceux qui l'employent en la seule escole de viure bien ? Sinon qui peut-estre vous estimez le Sage si desraisonnable , que pource que la Paix est vne chose commune , il ne veuille pas qu'il luy en couste rien en particulier. Je sçay bien que le Soleil & la Lune n'esclairent pas pour moy seul : Et cependant ie ne laisse pas de leur auoir de l'obligation. I'en ay aussi de mesme aux saisons de l'année ; & Dieu qui les temperē. Et neantmoins ie ne suis pas si presomptueux , de croire que ce soit en ma faueur que leur reglement ait esté fait. L'Auarice

mal aduifée des hommes a fait ceste difference de posseder & d'estre propriétaire, parce qu'elle ne pense rien auoir que ce qui est à elle en particulier. Le Sage au contraire, n'estime rien si bien à soy que les choses où le reste des hommes participe avecque luy. Comme de fait ce qui les rend communes, c'est le droit que chacū a de s'en seruir. Vous ne sçauriez auoir si petite part d'une chose que cela ne la vous rende commune: mais ces biens qui sont grands, & qui veritablement se peuvent appeller biens, ne se partagent pas de ceste façon. Chacun n'en emporte pas sa piece: ils sont possédez tout entiers. En vn don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par teste, en vne distribution de viande, & en telles autres choses qui se prennent avecque la main, tout en va par morceaux. Mais ces biens indiuifibles, la Paix, & la Liberté tous entiers, appartiennent à vn particulier, aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere, qui est celuy, par qui il en a la iouissance, par qui il n'oit point d'alarmes, par qui il n'est point appellé ny aux guets, ny aux gardes, ny corrisé pour les impositions que les necessitez de la guerre font mettre sus, & reconnoist que ces commoditez luy viennent de ceux qui ont le gouuernement entre leurs mains. Vne des premieres & principales leçons de la Philosophie, c'est de connoistre bien ce qu'on doit, & bien payer. Or quelque-

fois pour estre quitte, il suffit de l'auoüer. Le Sage donc aduoüera qu'il a beaucoup d'obligation à ceux, qui par leur administration, & sage conduite luy font auoir ce profond repos, & dequoy pouuoir sans diuertissement, aux occupations publiques employer son temps à sa discretion.

O Melibée, &c.

III. Si Titire a vne si grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos, où tout ce qu'il a de commodité, c'est que ces bœufs ont de l'herbe, & qu'il peut sonner du chalumeau quand il luy plaist, quelle devons nous auoir à ceux qui nous en donnent vn, où nous ne sommes pas tant compagnons des Dieux, comme Dieux mesmes? Ie le vous dis, à bon escient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin pour aller au Ciel, que celuy que ie vous montre. Sextius disoit ordinairement, que Iuppiter n'estoit pas dauantage qu'un homme de bien. Iuppiter a bien plus dequoy bailler aux hommes: Mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur; non plus que de deux pilotes, qui sont aussi bons l'un que l'autre. Vous ne direz pas que celuy soit le plus suffisant, qui a le plus grand & le plus beau vaisseau. Qu'est-ce qu'a Iuppiter plus que l'homme de bien? Si vous me dites, que sa bonté dure plus long-temps; Ie vous respons que le Sage ne s'estime pas moins, pource que sa vertu ne fait pas

de chemin. Comme de deux sages, celui qui meurt en vne vieillesse decrepite n'est point plus heureux que celui de qui la vie se termine en peu de temps. Dieu tout de mesme, passe bien le Sage en nombre d'années, mais il ne le passe pas en felicité. La vertu ne se mesure pas à l'aune; la plus longue n'est pas la meilleure. Le vous aduouë que tout est à Iupiter, mais il en baille la jouissance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire, c'est, qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage est aussi content de voir les richesses possédées par les autres, & en fait aussi peu de cas que Iupiter. Encore il a cét aduantage, que ce que Iupiter ne les desire point, c'est parce qu'il n'en peut vser, & luy au contraire en peut vser, & cependant ne les desire point. Pour ce rangeons-nous à l'opinion de Sextius: suivons le chemin qu'il nous montre: oyons-le crier.

C'est par icy qu'on monte dans les Cieux.

IV. C'est par Frugalité: c'est par Temperance: c'est par Magnanimité. Les Dieux ne sont ny superbes, ny enuieux. Comme quelqu'un se presente pour monter, ils sont aussi-tost disposez à le recevoir, & luy tendre la main. Vous estonnez-vous d'ouïr dire qu'un homme de bien aille trouuer les Dieux? Dieu vient bien trouuer les hommes: & qui plus est, se loger dans les hommes. Vous ne voyez point vn homme auoir l'ame bonne,

que Dieu ne soit chez luy. Il y a dans les corps humains des semences de Diuinité, lesquelles cultiuées par vne bonne main, sortent semblables à leur origine; & par vne mauuaise, meurent incontinent, comme semées en terre sterile, & marescageuse; tellement que pour le bled qu'on pensoit auoir, la recolte ne sera que d'aubifoin & de pauot.

EPISTRE LXXIV.

ARGVMENT.

1. *L'honnesteté est le seul bien de l'homme.*
2. *La crainte des aduersitez & de la mort nous fait viure en alarme perpetuelle.*
3. *Le mespris des choses fortuites, & aussi de la mort, nous rend heureux.*
4. *La vertu n'a faute de rien.*
5. *Les biens de l'ame, & non ceux du corps, sont les vrais biens.*
6. *Comme il faut vser des biens extérieurs.*

7. *La felicité ne dure pas long-temps.*
8. *Comme il se faut fortifier contre les iniures de fortune.*
9. *Loüange de la vertu.*
10. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*

VOstre lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a réveillé d'un endormissement où j'estois & m'a donné suiet de faire travailler ma memoire, que certainement devient paresseuse, & commence desja de s'appesantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriez-vous croire que le principal instrument de la felicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste? Certainement celuy qui a cette opinion bien graüée dans le cœur, est heureux en soy-mesme: Qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la fortune, & dépend de la volonté d'autrui. Tantost il pleurera de ses enfans qui seront morts: tantost il s'affligera de ce qu'ils seront malades, & tantost il aura de l'ennuy de les voir mal-viuans & desbauchez. Vn autre aymera passionnément la femme de son voisin: vn autre sera jaloux de la sienne iusqu'à la fureur. Il s'en trouuera quelqu'un

qui sera desespéré de n'auoir pû entrer en vn estat ; & quelqu'autre si empesché du sien , qu'il aymeroit mieux n'en auoir point.

I I. Mais de toutes les causes de nostre misere , la plus generale est la crainte de la mort ; parce que de toutes parts elle nous menasse , & que de tous lieux elle sort pour nous assaillir. C'est pourquoy, si nous ne deslogeons ceste peur de nostre ame , il se faut resoudre de viure en alarme perpetuelle ; & comme ceux qui sont en terre d'ennemy , ne faire autre chose que regarder à l'entour de nous , & tourner la teste aussi-tost que nous entendrons quelque bruit. Nous nous représenterons tantost ceux qui ont esté enuoyez en exil , ou qui ont esté mis hors de leurs biens : tantost ceux qui ont faict en leur abondance , qui est la pauureté la plus fascheuse de toutes : tantost ceux qui ont fait naufrage , ou souffert quelque chose de semblable, quand par la haine du peuple , ou par l'enuie , qui est le plus dangereux traict que la Fortune tire contre les gens de bien , lors qu'ils s'en dautoient le moins, ils se sont trouuez frappez, comme grain en temps calme, ou comme d'un foudre inopiné ; de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'alentour. Car ainsi qu'en cet accident celuy qui se trouue auprès du blessé , n'est pas moins estonné que luy : tout de mesme aux inconueniens,

qui arriuent par vne violence extraordinaire, comme est que qu'un accablé de malheur, les autres sont tellement abbatus de crainte, que la calamité de celuy qui souffre, n'est pas plus grande que de ceux qui considerent qu'ils sont capables de souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'esmeue, quand quelque orage surprend vn autre au despourueu. Nous sommes comme ces oyseaux qui s'enfuyent pour ouïr siffler vne fronde: il ne suffit pas de craindre le coup; le bruit mesme nous épouuante.

III. Il n'est donc pas possible d'estre heureux, sans depouiller certe opinion. Car il n'y a rien d'heureux que ce qui est asscuré. On ne vit iamais bien entre les deffiances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites, il se taille plus de besongne qu'il n'en scauroit coudre. Il n'y a qu'une voye pour se mettre en seureté. C'est, de mépriser ce qui est exterieur, & ne chercher son contentement qu'en la vertu. Car quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre bien au monde c'est à luy de rendre le coin de son manteau, pour receuoir ce que la Fortune voudra ietter dedans. Imaginez vous que la Fortune fait des ieux, & que sur cete compagnie vniuerselle du gère humain, elle épand des biens, des faueurs, & des Estats; Que de ces présents, les vns sont mis en pieces entre

mains de ceux qui tirent les vns contre les
 autres : Les autres partagés de mauuaise
 foy, les autres coustent plus qu'ils ne valent
 à ceux qui les ont : les autres escheoient à
 ceux qui pensent ailleurs : Les autres se
 perdent de trop d'enuie de les auoir, ou
 nous coulent des mains, pour auoir esté
 pris trop auidement ; Et que de tous ceux
 qui remportent quelque chose, il n'y en a pas
 vn à qui le plaisir dure longuement. C'est
 pourquoy les plus aduisez, comme ils voyent
 apporter toutes ces bagatelles, ils sortent du
 theatre, & ne veulent pas attendre le ha-
 zard d'une chose qui ne vaut gueres, & qui
 leur pourroit couster beaucoup. On ne fait
 iamais à coups de poing avec ceux qui re-
 tirent : on ne frappe point sur vn qui s'en
 va. C'est au butin que se fait la noise : c'est
 là que nous boüillons, que nous nous tour-
 mentons. Nous pensons auoir trop peu de
 mains : tantost nous en regardons vn, tan-
 tost nous nous tournons vers l'autre. Nous
 ne trouuons pas qu'on jette assez viste. En
 cette multitude infinie d'attendans, il n'y en
 a pas vn qui ne pense estre de ce petit nom-
 bre sur qui le sort doit rencontrer. Nous
 n'auons pas la patience que les choses tom-
 bent ; nous voudrions bien voler pour les
 aller prendre en chemin. Si nous en auons
 attrappé quelqu'une, & que quelqu'un l'ait
 faillie, nous pensons auoir fait vn grand
 coup. Bref, ou nous n'auons rien, ou si nous

auons, c'est quelque chose de neant, qui nous a bien fait receuoir de l'incommodité. Ne nous trouuons donc point en telles assemblées; quiteons la place aux frippons: Laissons leur leuer le nez en haut, plus suspendus eux-mesmes, que ce' qu'ils regardent n'est suspendu deuant eux. Quiconque se propose d'estre heureux, il ne faut point qu'il estime qu'il y ait autre bien au monde que ce qui est honneste: autrement, c'est force qu'il ait mauuaise opinion de la Prouidence diuine, pource qu'il arriue beaucoup d'inconueniens aux gens de bien; & que tout ce qu'elle nous donne est peu de chose, & de peu de durée au prix de tant de siecles passez & à venir. De là vient que nous parlons ingratement des biens que Dieu nous fait. Nous nous plaignons tantost que nous n'auons pas à point nommé ce qui nous est necessaire: tantost que nous n'en auons pas assez, & tantost que nous n'auons rien, que nous ne soyons à toute heure en danger de perdre, & que nous ne perdions à la fin. Cela fait, que nous ne voulons ny viure ny mourir; nous hayssons l'un, & craignons l'autre. Toutes nos deliberations sont irresoluës: & quoy que nous ayons, nous auons tousiours moins que nous ne desirons. Ce qui n'attiueroit pas, si nous allions iusques à ce bien immense, au dessus duquel il ne se trouue rien, ou ce seroit force

que nostre volonré s'arrestast , ne pouuant passer plus auant.

I V. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la vertu n'a faute de rien ? pource qu'elle s'éjouïst de ce qu'elle a , sans desirer ce qu'elle n'a point. Tout luy est grand parce que tout luy suffit. Si vous ne jugez des choses de cette façon , il ne faut plus parler de Foy , ny de Pieté ; parce qu'il ne se peut faire que pour elles on n'endure quelque chose de ce qui s'appelle Mal , & qu'on ne depende beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler aussi de la Valeur , parce qu'il la faut faire connoistre par des effets, ny de Magnanimité , parce qu'elle ne se peut rehausser qu'en desdaignant comme fanges tout ce que le vulgaire desire comme thresors. C'est fait aussi du commerce de la courtoisie. Il nous fâchera de faire plaisir , & de le reconnoistre , comme de faire quelque besogne bien penible, & bien difficile, parce que nous estimerons quelque chose plus que le deuoir , & penserons plus à l'utilité qu'à l'honneur.

V. Mais laissons toutes ces raisons à part. Où ce que l'homme appelle bien ne l'est point , ou la condition de Dieu n'est point si heureuse que celle de l'homme ; parce qu'il est assez de choses , comme le plaisir des femmes , la bonne chere des festins , & une infinité de voluptez où nous

passons le temps, qui ne sont point à l'usage de Dieu. Il faut donc croire ce qui n'est pas bien aisé ; que Dieu n'a pas tout ce qui est bien , ou conclurre , que ces choses-là ne sont point biens , puis que Dieu ne les a point. Adjoûtez à cela, que la plupart de ces choses qu'on appelle biens, ne sont pas si parfaits en nous, cōme ils sont en beaucoup d'animaux. Ils mangent avec plus de volupté , parce qu'ils mangent plus auidement. Ils continuent plus le plaisir de la chair, que nous ne faisons, ils ont plus de force que nous n'en auons, & ne sont point si sujets aux maladies comme nous sommes , & par conséquent ils sont plus heureux en leur condition que nous en la nostre. Ils ne sçauent que c'est de malice , ny de fraude. Les voluptez leur sont aussi-tost possédées que souhaitées, sans que la honte ny la crainte les empeschent de les prendre quand il leur plaist. Aduisez donc , si vous appellerez bien, vne chose que les hommes ont , & que Dieu n'a point. C'est en l'ame qu'il faut loger le souuerain Bien. Il se charge & se gaste , si de la meilleure partie qui soit en nous , nous le transportons aux sens que les bêtes brutes ont meilleurs , & plus aigus que nous n'auons. Ce n'est pas en la chair qu'il faut mettre nostre principale félicité. Les vrais biens solides, & non perissables, sont ceux que la raison nous donne. Les autres ne sont biens que par opinion

& ne sont ainsi nommez qu'improprement.

VI. Il les faut donc appeller commoditez , & les tenir , non comme partie de nous , mais comme nos esclaves , & quey qu'ils soyent logez chez nous , nous souuenir tousiours qu'ils sont estrangers. Mettons les au nombre des choses basses & abiectes , pour lesquelles nous n'auons point sujet de nous enorgueillir. Quelle simplesse & quelle folie est-ce à vn homme , de se glorifier de la beauté d'un ouvrage qu'il n'a point fait ? Ce sont choses qu'il faut auoir aupres de nous , mais non pas les y colier , afin que quand la fortune les voudra prendre , pour les porter en quelque autre part , elles s'en aillent sans emporter la piece. Seruons-nous en ; ne nous en parons point , & nous en seruons le moins que nous pourrons , comme d'une chose que nous n'auons qu'en sequestre , & qui ne nous doit pas demeurer.

VII. Pour les posseder long-temps , il les faut posseder discrettement. Vne felicité qu'on ne soustient point , s'accable d'elle-mesme. Et puis quelle raison auons-nous de nous fier à ces biens qui d'un iour à l'autre ne font que changer de maistre ? S'ils nous abandonnent , ne demeurerons-nous pas sans appuy ? S'ils se tiennent avec nous , ne sommes-nous pas en vn trouble d'esprit perpetuel ? Vous en voyez peu de qui la fe-

licité cesse doucement , les autres tombent au milieu de leur grandeur: ce qui les auoit fait monter le fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure & de l'espargne. Le desordre precipite les richesses , & n'en pense iamais voir le bout : il n'est point d'abondance qui n'espuise , quand les choses ne sont conduites par la raison. Vous en auez l'experience en la ruine d'une infinité de villes , qui renuersées en la fleur de leurs prosperitez ont perdu par intemperance tout ce que iamais la Vertu leur auoit acquis.

VIII. Il se faut fortifier contre ces accidens : or il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Il faut donc que la fortification soit interieure. Si tout est bien de ce costé-là , la place peut bien estre battüe, mais non pas prise. Voulez-vous sçauoir quelle est ceste fortification ? Ne nous offensoons de rien qui nous arriue mais pensons que ce dequoy nous semblons estre incommodez , est vne piece necessaire à la conseruation de l'Vniuers , & du nombre des choses , sans lesquelles le cours & l'office du monde auroient quelque deffectuosité. Voulons tout ce que Dieu voudra; Et s'il nous est permis d'auoir quelque bonne opinion de nous , ayons-la pour estre inuincibles à la Fortune , tenir les aduersitez sous nos pieds, & par le moyen de la Raison, plus forte que nulle autre chose , vain-

410 LES EPISTRES

cre tout ce qu'on estime qu'il est impossible d'endurer. Aymons la Raison, nous ne sçaurions auoir de meilleure deffence que son amour, contre tout ce qui nous sçau-
roit assaillir. Si les bestes sauuages, de qui le courage n'est autre chose qu'une impetuosit  brutale, & inconsiderée, pour l'amour de leurs petits, se iettent   corps perdu dans les ferremens qu'on leur presente; si les ieunes, ames, quand il est question d'aller où la gloire les appelle, n'y trouuent ny feu ny glaue qui les arreste: s'il s'en trouue m mes quelques vns qui se perdent volontairement pour des choses qui n'ont rien de la Verru que l'ombre, & l'apparence; pourquoy n'espererons-nous que la Raison, d'autant qu'elle est plus magnanime, & plus resoluë que toute autre chose, d'autant plus courageusement se fera passage parmy les estonnemens & les dangers? Vous me direz que toutes ces opinions de n'estimer point qu'il y ait autre bien que ce qui est Honneste, ne me seruiroit de rien contre la Fortune, & que pour cela ie ne laisseray pas d'en receuoir des incommoditez, parce qu'auoiant (comme ie fais) que ce sont bien d'auoir des enfans sages, d'estre d'une ville où la Verru fleurisse, d'auoir un pere & une mere qui soient gens de bien, ie ne puis voir ny ma ville assieg e, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere prisonniers, que ie ne me trouble; & que comme

me bon fils, bon pere, & bon citoyen, ie ne participe à la misere de leur condition. Je vous diray premierement la responce ordinaire qu'on y fait, & puis ce que i'y voudrois adiouster du mien. Il est de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommoditez en leur place, comme quand la bonte disposition nous laisse, la mauuaise nous demeure. Quand nous cessons de voir, nous demeurons auengles; Quand nous auons vn larret couppe, nous deuenons boiteux. Le mesme danger n'est pas aux choses qui ont esté alleguées. Si ie perds vn fidelle amy ie ne deuens point infidelle: si ie perds de bons enfans, ma Pieté ne s'en altere point: Et puis ie ne perds point ny mes enfans, ny mes amis, mais seulement leurs corps; Or vn bien ne se perd point, s'il ne deuient mal, qui est chose contre nature, pource que ny la Vertu ny rien qui soit fait de sa main, n'est suiet à corruption. Au partir de là, si vos amis sont morts ou vos enfans, qui estoient tels que vous les auiez desirez, c'est vne perte que vous avez moyen de refournir: la Vertu qui les auoit fait gens de bien tiendra leur place.

IX. C'est vne piece qui repare toutes les brèches que la Fortune fait: elle n'y laisse rien vacquant. Quand vous l'auiez en l'esprit, vous n'y auiez rien de vuide: Elle vous oste le regret de toutes choses: Elle seule

vous tient lieu de tout ce que vous sçauriez
souhaitter C'est d'elle que tous biens pren-
nent origine, & par elle qu'ils font leur opera-
tion. Que vous souciez-vous qu'on vous
ait pris vne cruche d'eau, puis que la source
vous en est demeurée ? Comme vous ne di-
riez pas qu'un homme soit plus iuste, plus
temperant, plus prudent ny plus honneste,
pour auoir ses enfans encore en vie, que
pour les auoir perdus ; Aussi ne direz-vous
pas, qu'il soit plus homme de bien. Vn hom-
me, pour auoir des amis, ou n'en auoir
point, n'en est ny plus sage, ny plus fol : il
n'en est donc, ny plus heureux, ny plus mal-
heureux. Tant que la Vertu nous demeu-
re entiere, nous ne nous pouuons apperce-
uoir d'auoir rien perdu. Comment donc vn
homme qui a des amis & des enfans n'est-
il point plus heureux, que celuy qui n'en a
point ? Pourquoy le seroit-il ? Le souuerain
bien n'est susceptible ny d'accroissement,
ny de diminution, il demeure en vn estat.
De quelque façon que la Fortune viue avec-
que luy : qu'elle luy continuë ses iours, ou
les luy retranche, comme bon luy semblera ;
l'aage pourra bien estre diuers, mais la
Vertu ne sera tousiours qu'une. Faites deux
cercles, vn grand, & l'autre petit : l'un ne se-
ra ny plus ny moins cercle que l'autre. Lais-
sez en l'un, effacez l'autre : ils ont en tous
deux vne pareille fortune. Vne chose droite
ne s'estime ny par la grandeur, ny par

le nombre, ny par le temps. Pour estre plus courtte, ou plus longue, cela n'importe. Reduisez vne vie de cent ans à l'espace d'un iour; Elle n'en est pas moins louable. La Vertu quelquefois a beaucoup d'estendue. Elle a la police d'une ville, le gouvernement d'une Prouince, le maniement d'un Royaume. Elle donne des loix, entretient des amitez, dispence les offices reciproques entre les peres & les enfans. Quelquefois la pauureté, l'exil, & la solitude la reduisent au petit pied: mais quoy que des honneurs les plus apparens elle reuienne à la vie privée, quoy que du Sceptre elle descende à la Houlette, quoy que d'une domination grande & spatieuse elle s'entre au mesnage d'une maison, ou plustost d'une cabane; & qu'enfin chassée & de maison & de cabane, elle n'ait autre retraite que chez soy-mesme, parce qu'en ces mutations elle est immuable, que sa constance est aussi droitte, & aussi ferme que de coustume, sa prudence aussi iudicieuse & aussi exacte, sa iustice aussi forte contre la corruption; Elle se peut dire aussi grande, & par consequent aussi heureuse que iamais. Ceste felicité stable, grande & tranquille, qui ne se forme point que par la science des choses Diuines & humaines, n'est en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces responces, ie m'en vay vous dire celles que ie voudrois faire de moy-mesme. Le Sage ne s'afflige point de

la perte, ny de ses enfans, ny de ses amis. Il supporte leur mort de la mesme resolution qu'il attend la sienne. L'une le fait doulouir, aussi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne dement iamais vne action par l'autre. Tous ses ouvrages ont vne correspondance avec elle. Ce qui ne seroit pas, si l'ame, qui doit estre haute & releuée, se laissoit abbaïsser à la douleur. L'estonnement & l'anxiété sont tousiours deshonestes: vne action lente & molle n'est iamais belle: La Vertu ne sçait que c'est de peur. Elle est tousiours prestée, tousiours resoluë, & iamais ne marchande, quand il est question de s'employer. Et quoy donc ne luy verrez vous iamais aucun de ces signes que les hommes ont quand ils se troublent? La couleur changée, le visage esmeu, les membres tremblans, ou quelque autre telle agitation inconsiderée que fait la Nature outre le commandement de la Raison? Je vous aduouë qu'ouïy: mais quoy qu'il en soit, tousiours cette impression luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'est chose ny mauuaise, ny digne de troubler vn esprit bien fait. Quoy qu'il faille faire, elle n'y est ny ritue, ny timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de iugement, de faire les choses à regret, d'auoir le corps en vne part, & l'esprit en l'autre, & se faire tirer entre deux contraires mouuements. De là vient que là où ils cherchent

de la gloire, ils trouuent de la honte, & font mesmes sans affection ce qu'ils pensent faire avec honneur. Que s'ils se doutent de quelque mal, la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient, & desia par apprehensions ils souffrent ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont toujours quelque pesanteur de nerfs, quelque lassitude sans trauail, quelque bâillement, ou quelque frisson de membres qui les precede; l'esprit en est tout de mesme: il n'est point abbattu, qu'il n'ait des secousses auparauant. Il les preuient par imagination; & se laisse cheoir deuant qu'il en soit temps. Mais comme pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de sens, que de ne se reseruer pas à la venue du tourment. Mais aller querir des miseres, que pour le moins il doit differer, s'il n'a moyen de s'en garentir du tout? Voulez-vous que ie vous monstre qu'on ne se doit point tourmenter de l'auenir? Qu'on vous menasse d'un supplice d'ici à cinquante ans; vous n'avez dequoy vous mettre en peine, sinon que vous vueillez eniamber par dessus tout cét espace d'entre deux, & vous rendre present dez à ceste heure des ennuis qui ne vous sont promis qu'en vn siecle futur. Tout de mesme font ces esprits qui prennent plaisir d'estre malades, & faute d'autre suiet, recourent à de miseres desia vieille

pour y trouver de nouvelles matieres de s'affliger. Le futur est absent comme le passé : nous ne sentons ny l'un ny l'autre. Or où il n'y a point de sentiment, il n'y peut avoir de douleur.

EPISTRE LXXV.

ARGUMENT.

1. *Proferer le bien faire au bien dire.*
2. *Trois sortes de Sages.*
3. *Quel est le contentement de celuy qui a renoncé aux honneurs du Monde.*

VOUS vous plaignez que mes lettres n'ont point beaucoup d'artifice. Mais qui voyez-vous qui parle artificieusement, que quelqu'un qui veut donner du suict qu'on se moque de luy ? Quant à moy, ie vous escry tout de mesme que si ie denisois avecque vous. Je n'y fais ny plus de recherche, ny plus de déguisement : s'il estoit possible i'aymerois mieux vous monstrier mon opinion que la vous dire. Quand ie disputerois mesme, ie me garderois de battre du pied, ny de ietter les mains, ny de hausser ma voix. Je laisserois cela pour les

Orateurs, & me contenterois de vous faire voir mes conceptions ny trop bien en point ny trop deschirées. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce seroit de vous faire croire, que ie ne dy rien que ce que ie pense & de quoy ie ne prenne vn contentement singulier à m'entretenir. Vn homme ne baise pas ses enfans comme sa maistresse: mais encor il ne les baise pas si froidement, qu'en sa modestie on ne reconnoisse qu'il y a de l'affection. Le sçay bien qu'il n'est pas raisonnable, que des choses de si grande importance soient traitées avec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philosophie & la gentillesse de l'esprit ne sont pas incompatible: mais les paroles ne sont pas chose qui merite d'y employer trop de temps. Toute l'observation en ce fait, c'est de dire ce que nous pensons, & de penser ce que nous disons. Quand à voir vn homme & à l'ouyr, vous trouuerez que c'est luy mesme, il a fait ce qu'il doit faire: on ne luy peut rien imputer. Il n'est point question quel il est, ny combien il est grand personnage: l'importance est qu'il soit toujours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles, & ne nous arrestons pas à la beauté. Ce n'est pas que s'il s'en trouue quelqu'vn qui d'acquisition ou de nature ait vn flux de bouche si grand, que le bien dire ne luy couste rien, ie ne trouue bon qu'en vn beau suiet

418 LES EPISTRES

il employe de belles parolles, pouruen qu'il se propose plustost l'vtilité de ceux qui l'écoustant, que la vanité de sa reputation; les autres sciences appartiennent du tout à l'esprit: ceste cy consiste purement aux affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn medecin bien parlant: mais bien guerissant. Que s'il se rencontre que celuy qui sçait bien guerir sçache aussi bien parler & en beaux termes discourir de l'estat & des remedes de sa maladie, il le prendra, mais sans se resioir autrement d'auoir vn medecin qui discours bien: Car c'est ny plus ny moins, que si vn pilote bien suffisant, & bien habile de son mestier estoit loüé pour estre beau fils. A quelle fin me charouillez-vous les oreilles? Que voulez-vous dire avecque vos plaisanteries? Il est question d'autre chose que de chansons. Parlons du cautere que vous me voulez appliquer, de la iambe qu'il faut que l'on me coupe, de la diette que vous estes d'auis que ie fasse; C'est pour cela que ie vous ay enuoyé querir. Mon mal est fascheux: il est enraciné de longue main: donnez y ordre vous avez de la besongne autant qu'un Medecin en temps de peste; Et cependant, vous vous amusez à des parolles. Vous avez bien loisir de vous reposer, si vous en sçavez assez. Voulez-vous sçauoir quand vous aurez congé de parler tout à vostre

aise ? Ce sera quand ce que vous aurez appris vous sera tellement graué dans l'ame, qu'il ne s'en pourra iamais effacer ; & que vous serez capable d'en faire voir les experiences ; Car en la Philosophie ce n'est pas comme aux autres sciences ; Il est question d'autre chose que de sçauoir par cœur, il faut que la suffisance soit tesmoignée par des effets. La Beatitude n'est pas au sçauoir : elle est au faire. Et quoy donc ? faut-il estre, ou tout, ou rien ? N'y a-il point quelques degrez au dessous où l'on se puisse arrester ? Est-ce vn precipice que le chemin de la Sagesse ? Non pas à mon aduis. Car encore que celuy qui a quelque commencement, soit tenu au nombre des fols. Si est-ce qu'il est desia bien esloigné.

II. Entre ceux mesmes qui sçauent quelque chose, il y en a bien de plus auancez les vns que les autres. Quelques-vns en font de trois sortes : Les premiers, sont ceux qui ne sont pas encore arriuez à la Sagesse, mais sont logez aux fauxbourgs : ce qui est près n'est point dedans. Demandez-vous qui ils sont ? Ceux qui n'ont desia plus de passions, ny de vices, qui ont appris ce qu'il faut sçauoir, mais faute d'experience ne sont pas bien asseurez, & ne se seruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils sont en lieu de sauueté : ils ne peuvent plus ny cheoir ny reculer. Mais il ne leur est pas aduis qu'ils soient en si bon estat, &

comme ie pense vous auoir escrit en quel-
 qu'vne de mes lettres , ils ne sçauent pas ce
 qu'ils sçauent. Ils possèdent desia leur bien,
 mais ils ne s'en fient pas. Il y en a qui
 les tiennent bien gueris des maladies de
 l'esprit , mais non des affections , & qu'ils
 peuvent encore glisser , pource que nul ne
 se peut dire hors du vice , que celuy qui est
 du tout sage. I'ay desia dit bien souuent la
 difference des maladies & des affections
 de l'esprit : mais ie les vous veux encore
 ramenteuoir. Les maladies sont vices in-
 ueteres & endurcis, comme sont l'Auari-
 ce & l'Ambition trop grande , quand auec-
 que le temps elles ont pris tant de pouuoir
 sur vn homme qu'elles semblent insepara-
 bles d'auecque luy. Pour dire en vn mot, la
 maladie est vn iugement qui s'opiniastre
 aux intentions vicieuses ; & leur fait desi-
 rer sans mesure des choses qu'il ne faut desi-
 rer que moyennement. Ou bien , disons, si
 vous l'aymiez mieux, que c'est vne trop ar-
 dente conuoitise des choses qui ne sont que
 moyennement desirables , ou qui ne le sont
 du tout point : ou bien , estimer beaucoup
 des choses qui ne sont pas beaucoup esti-
 mables , ou qui ne sont du tout contem-
 pribles. Les affections sont agitations
 de l'ame, vicieuses, subites & violentes, qui
 negligées forment par leur continuation la
 maladie. Comme vne defluxion, qui n'est
 pas encore ordinaire , fait la toux au com-

commencement, & à la fin par assiduez faire
 incurable, vlcere le poumon; ainsi ceux de
 qui nous parlons sont hors des maladies, &
 presque parfaits; mais il leur demeure en-
 core quelque ressentiment des affections.
 Les autres qui viennent apres, sont ceux
 qui ont despoüillé les plus grands maux de
 l'esprit, & les affections, mais en sorte qu'ils
 sont encore mal assurez de ce qu'ils posse-
 dent; parce qu'ils peuvent retomber. Les
 troisiemes sont bien hors de beaucoup de
 vices, & de bien grands, mais il leur en est
 encore demeuré. L'un n'est plus gésné d'A-
 uarice: mais il se met encore en Colere: l'au-
 tre ne court plus apres les femmes; mais il
 est encor ambitieux: l'autre ne desire plus,
 mais il apprehende encore, & en l'appre-
 hension mesme il resiste courageusement à
 quelque chose, mais les autres le font recu-
 ler. Il mesprise la mort, mais il craint la
 douleur. Arrestons-nous vn peu sur ces der-
 niers: nous ne ferons pas mal, s'ils nous re-
 çoiuent en leur compagnie: pour estre des
 seconds; il faut auoir vne bonne inclination
 naturelle, & se bander l'esprit avec vn effort
 qui ne se discontinue point. Mais quoy
 qu'il en soit, ce troisieme rang a quelque
 merite. Pensez combien tous les iours vous
 voyez de meschancetez: confidez qu'il
 n'y a crime si detestable, qui n'ait son
 exemple, quel auancement prend le vice,
 d'un iour à l'autre, quelles meschancetez se

commettent en public comme, en priuè. Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal, si nous ne sommes point des plus meschans: vous me direz que vous ne voulez pas faire si peu de chemin, & que vous voulez gagner insqu'au premier; rang ie le voudrois bien comme vous: mais c'est chose qu'il y a plus de suiet de desirer, que d'apparence de se promettre. Nous auons esté preoccupez: nous voulons aller à la Vertu, & sommes engagez parmy les vices: le suis honteux de l'auouer.

III. La vertu nous occupe, quand nous n'auons autre chose à faire: mais si nous pouuons quelque iour nous deueloper de ces maux, où nous sommes attachez, quelle recompense estimez-vous qui nous attende? il n'y aura plus de Cupidité qui nous pousse, plus de crainte qui nous arreste, plus de frayeur qui nous agite, plus de volupté qui nous corrompe. Nous scaurons que la mort n'est point mauuaise, que les Dieux ne le sont point; & par consequent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait mal est aussi foible que celuy qui le reçoit. Si nous pouuons vne fois nous tirer de cette orduce, nous sommes assurez de la possession des choses du monde, les meilleures & les plus vtilles; de la tranquillité d'esprit, & d'une liberté dégagée de toutes ces fausses opinions qui ont

accoustumé de la broiiller : Me demandez-vous que c'est ? Ne craindre ny les hommes ny les Dieux : n'avoir point de volontez sales : borner ses desirs aux choses mediores ; & ne se ranger à la puissance d'autre que de soy-mesme. Quiconque est à soy, peut dire qu'il possède le plus precieux & le plus inestimable bien qui soit au monde.

EPISTRE LXXVI

ARGUMENT.

1. Vieillir en l'Escolle de la Sagesse.
2. Il blâme ceux qui vont à la Comedie.
3. Les biens de Fortune nous arrivent sans y penser ; mais la Sagesse ne vient point sans travail.
4. La Raison qui n'est autre chose que la Vertu, ou l'Honnesteté, est le propre bien de l'homme.

Vous me declarez que ie n'ay plus d'amy, si ie ne vous rends conte de ce que ie fais journellement. Voyez de quelle priauté ie veux proceder avec vous, ie vous

veux informer de mes affaires iusques à ceste particularité, qu'il y a cinq iours que ie vay à l'escole, & que depuis huit iours j'escoute disputer vn Philosophe. Vous me direz que i'en suis d'âge: mais pourquoy non. Quelle folie plus grande scautions - nous faire, que de ne vouloir point apprendre, pource que nous auons esté long-temps sans auoir appris; A quoy voulez-vous donc que ie m'occupe; Que ie monte à cheual, & que ie fasse le ieune homme? S'il n'y a rien qui fasse plus de honte à ma vieillesse que cela, ie ne suis point mal. C'est vne Escole où les hommes font bien d'aller, en quelque âge qu'ils soient.

I. Il y faut enuieillir, & y courir aussi viste que si nous auons encore nos iambes de ienness. Quelque vieil que ie sois, ie ne laisseray point d'aller au Theatre: ie me feray porter au Cirque, il ne s'y fera combat de Gladiateur que ie ne voye; Et ie penferay me faire tort d'aller ouyr vn Philosophe? Tant que nous ignorons il faut apprendre, ou pour dire encore mieux, tandis que nous viuons. Et n'y a Science où cela se doine plustost pratiquer qu'en ceste cy. Tant que vous vivez, il faut apprendre comme il faut viure; Et toutesfois en l'Escole mesme où ie vay pour apprendre, il y a moyen d'y apprendre quelque chose de moy. Si ie n'enseigne autre chose, pour le moins i'enseigne qu'un

homme pour estre vieil ne doit point laisser d'estudier. Au demeurant, je ne vay iamais en ceste Ecole, que la folie des hommes ne me fasse honte.

I I. Vous sçavez que pour aller chez Metronate, il faut passer par dessus le Theatre des Napolitains: il est si plein de monde, qu'il n'y a moyen de s'y retourner; Et si vous me demandez ce qu'ils y font ils escoutent des ioueurs de cornemuse, & disent leur aduis de celuy qui leur semble le meilleur. Il y a là aussi vn ioueur de flutes Grec, & vn Trompette qui ont vne presse infinie. Et en vn lieu où l'on monstre à se faire homme de bien, c'est vne solitude plustost qu'autre chose. Si quelques-vns y vont, il semble que ce soit faute d'occupation; on les appelle des niais & des gents qui ne sont bons à rien. Or ie prens bien en gré d'estre mocqué de ceste façon. Il faut laisser parler les ignomans, & mespriser leur mespris; quand il est question de se faire vertueux. Continuez, Lucilius, & vous dépêchez, afin que comme moy, vous ne soyez contrainct d'aller à l'Ecole, & quand vous serez vieil. Toutesfois vous auez encor, vne occasion de vous haster; qui vous y oblige dauantage; c'est que vous entreprenez vne chose, qu'à grand peine pourrez vous sçauoir parfaitement, quelque longue vieillesse que vous ayez; vous n'y pouuez profiter qu'autant que vous y travaillerez.

436 LES EPISTRES.

III. Nul ne se fait sage par accident. Les biens, les honneurs, les estats, sont choses que la Fortune donne quand il luy plaît, sans qu'on s'en couche plus tard, ny leue plus matin : mais pour estre vertueux, il faut travailler à bon escient. Il est vray qu'il n'y a pas occasion de plaindre la peine en vne chose, où tout ce qu'il y a de bien au monde ne vaut pas la recompence. Car il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste : les choses que nous aymons pour la vanité, ne sont point biens veritables : la possession n'en est iamais assurée. Mais puis que sur ce point ie ne vous ay pas contenté par ma precedente, & qu'il vous semble que i'ay plustost loué qu'éprouué ceste proposition : ie me remettray sur le mesme discours, & en peu de patolles comprendray ce que i'en ay dit.

IV. Toutes choses ont en elles quelque bien particulier, pour lequel elles sont estimées. On loue vne vigne, pour estre de bon rapport ; vn vin pour auoir le goust bon, vn cerf, pour estre viste ; vne beste de chemin, pour auoir l'eschine ferme. On fait cas d'un chien, s'il a bon nez pour quester, bonnes iambes pour suivre la beste, & bon cœur pour l'attaquer. Pour iuger qui est le bien d'une chose, il faut regarder à quoy elle est née, & pourquoy on en fait cas. Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme

La raison. Car par elle il s'esloigne des autres animaux, & s'approche des Dieux. Il s'ensuit donc que la Raison est le propre bien de l'homme : les autres qualitez luy sont communes avecque les bestes. Est-il fort, aussi sont les Lyons : est-il beau, aussi sont les paons : est-il viste, aussi sont les cheuaux. Je pourray bien dire qu'ils se passent, mais il me suffit d'auoir dit, qu'ils l'égalét. Je ne cherche point ce qu'il a de plus grãd, mais ce qu'il a qui se puisse dire sien. Il a vn corps, aussi ont les arbres : il a mouuement de luy mesme, aussi ont les vers : il a vne voix, les chiens l'ont bien plus claire : les aigles, vne bien plus aiguë, les taureaux vne bien plus forte, & les rossignols vne bien plus douce & bien plus souple à toute sorte de tons. Qu'est-ce que l'homme a qui luy soit propre ? La Raison, en la consommation de laquelle consiste aussi la consommation de sa felicité. Si donc comme vne chose est arriuée à la perfection de ce qui est proprement son bien, elle se peut dire louable, & paruenue au but que Nature s'est proposée en la faisant ; parce que la Raison est le bien de l'homme, il est louable quand il l'a conduite à sa perfection. Ceste Raison parfaite est ce que j'appelle quelquefois Vertu, & quelquefois ce qui est honneste. Il n'y a donc autre bien en l'homme, que le bien qui est pro-

pre à l'homme seul : Car à ceste heure, il n'est pas question de ce qui est bien, mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raison, & si c'est sa gloire de l'avoir, & sa honte de ne l'avoir point ; il s'ensuit que la Raison est son seul & propre Bien. Vous ne doutez pas que ce ne soit son Bien : mais vous n'estes pas bien assuré qu'il n'en ait point d'autre : si vous voyez vn homme vicieux, qui soit bien sain, bien riche, bien suivy, bien noble, & quelques autres qualitez qu'il ait, vous direz que c'est vn homme qui ne vaut rien. Au contraire, qu'il soit le premier de sa race, & n'ait pas le liard en sa bourse, ny pas vn valet apres luy, mais que despourueu de toutes choses il soit pourueu de preud'homme, ie pense que vous ne laisserez pas de l'avoir en bonne opinion. L'homme n'a donc autre bien qu'un seul l'ayant, quelque autre chose qu'il n'ait point, il est estimable. Ne l'ayant point, quoy qu'il ait, il ne merite point qu'on en fasse cas. Il faut iuger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'un vaisseau soit bon pour estre peint de riches couleurs, pour avoir l'esperon d'or ou d'argent, & la poupe marquée d'yvoire, ny pour avoir une charge qui se compare du prix aux richesses d'un Roy, mais pour estre fort, ferme, bien ioint, bon à la voile, &

bien-aisé à gouverner. Vous ne dittes point
 qu'une espée soit bonne, qui a des gardes
 dorées, & un fourreau couvert de pierreries
 mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y
 a iacque de maille assez fort pour l'arrester.
 On ne s'informe point comme une regle
 est belle, mais comme elle est droicte. Tou-
 tes choses ont du merite, selon qu'elles
 sont bien à l'usage, par lequel nous les
 auons. Il n'importe donc point à un
 homme, combien il laboure d'arpens
 de terre, combien il a de rente consti-
 tuées, comme sa basse cour est fournie
 de peuple, combien le liest où il couche
 est magnifique, & combien est fin le cri-
 stal où il boit, mais comme il est homme
 de bien. Or il est homme de bien, si
 sa raison droicte & non confuse se confor-
 me à la volonté de Nature. C'est ce qui
 s'appelle Vertu c'est ce qui est honneste, &
 le Bien unique de l'homme. Car puis que
 c'est la Raison seule qui rend l'homme par-
 fait, c'est elle seule aussi qui par sa perfe-
 ction le rend heureux: Or cela seul est le
 bien de l'homme, qui seul est cause de sa fe-
 licité. Ce que nous disons de la Vertu, nous
 le disons aussi de ses ouurages. Mais pource
 qu'il n'est point de Bien sans elle, c'est
 pourquoy nous faisons ceste maxime si ge-
 neralle, qu'il n'est point d'autre bien que la
 Vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'es-
 prit, il ne faut point douter que ce qui le

fortifie, qui le rehausse, & qui le dilate ne se puisse appeller bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse, & qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnez, ne font que le ranaller & l'affoiblir. Et si quelquefois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffissent, & l'amusent apres des vanitez. L'esprit n'a donc point d'autre Bien que ce qui le fait meilleur. La consideration de ce qui est honneste, ou deshonneste, est la regle de toutes les actions de nostre vie : c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou ne la faire pas. Quand vn homme de bien iugera qu'une chose se doit faire, quelque travail, quelque dommage, & quelque peril qu'il y voye, il ne s'en diuertira point. Comme au contraire, quelque vtilité, quelques delices, & quelques grandeurs qu'on luy propose, il ne s'accordera jamais à rien faire qui soit mal à propos. Il n'y aura point de menasses qui luy rompent vne bonne entreprise, ny point de promesses qui luy en persuadent vne meschante. Si donc en toutes ses actions il a toujours les yeux sur ce qui est honneste & deshonneste, pour suiure l'un, & fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait point de bien que la Vertu, ny point de mal que le vice. Si la Vertu n'est point alterable par la corruption, si tousiours elle demeure en vn estat, il

n'y a point d'autre Bien qu'elle, & ne se peut plus faire qu'elle soit autre chose que Bien. La Sagesse est exempte de tout changement. La Sagesse ne se perd iamais, & iamais de la Sagesse on ne reuient à la folie. Je vous ay dit, s'il vous en fouuient qu'il s'est trouué des hommes qui seulement par vn transport inconsideré ont foulé aux pieds tout ce qui se fait communément craindre & desirer. L'un a rosti sa main dans les flames. L'autre pour les douleurs de la torture n'a point cessé de rire. Vn autre a veu mourir ses enfans, & n'en a pas mouillé ses yeux; vn autre sans apprehension s'en est allé precipiter à la mort. Il se voit assez d'exemples d'Amour, de colere, & d'auarice, où les hommes, pour se contenter, ne trouvent rien qui les puisse arrester. Que si vne opiniastreté seulement, piquée de ie ne sçay quel esguillon, a ceste puissance; que sera ce de la Vertu, qui non forte par interualles, ny hardie par caprices, mais tousiours égale à soy mesme, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occasions, où son assistace nous fait besoin? Concluons donc que les choses quelquesfois mesprisées par les indiscrets, & tousiours par les Sages, sont indifferentes, & qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu; qui braue & desdaigneuse au dessus de la Fortune, se trouble aussi peu de sa haine, comme elle se resiouyt de sa faueur. Si vous vous laissez

vne fois persuader qu'il y ait quelque autre bien que ce qui est honneste, il ne faut plus parler de Verru. Ce sont choses incompatibles, d'estre verrueux, & de jeter les yeux sur quelque chose d'exterieur. Cela repugne à la Raison, d'où les Vertus procedent, & à la Verité, qui s'accompagne tousiours de la Raison. Or toute opinion est fausse, qui repugne à la verité. Vous ne pouuez nier qu'un homme de bien ne reuerie les Dieux, & ne les serue. Il faut donc que quoy qui luy arrive, il le supporte patiemment, & considerer que les loix, sous lesquelles tout l'Vniuers marche, l'ont ordonné de ceste façon. Par ce moyen il ne peut auoir autre bien que ce qui est honneste : car en cela consiste la resolution d'obeir aux Dieux, de ne s'esmonnoir point aux choses inopinées, de se contenter en sa condition, de vouloir ce que le Destin vent, & de faire ce qu'il commande, sans murmurer. S'il y a quelque autre bien que ce qui est honneste, nous ne serons iamais saouls ny de la vie, ny des prouisions qu'il faut pour la vie, & par consequent nous nous chargerons d'un faix insupportable, & de trauaux qui en vne besongne infinie ne pourront iamais trouuer de fin. Il n'y a donc point de Bien que ce qui est honneste, car il est mesuré. Je vous ay dit que si ce sont biens que l'argent, les Estats, & autres telles denrées nous qui en auons, sômes plus heureux

que les Dieux qui n'en ont point. A ceste heure ie vous dy de plus, que s'il est vray que les ames ne meurent point quand & le corps, il faut penser que leur condition, en ceste seconde vie, sera meilleure qu'en ceste-cy. Or si c'estoient biens que choses qui nous seruent par le ministere du corps, il faudroit croire qu'il seroit pire, & s'ensuiuroit qu'elles seroient plus contentes d'estre captiuées & reserrées, que libres & eslargies au delà de toutes bornes, qui seroit vne manifeste absurdité. I'auois dit aussi, que si c'estoient bien que ces choses qui nous sont communes avecque les bestes, les bestes auroient vne beatitude comme nous; ce qui ne peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pource qui est honneste; ce qu'il ne faudroit pas faire, s'il y auoit quelque autre bien que la Vertu. Bien que i'eusse desia fait ces discours plus au long en ma precedente; ie n'ay pas voulu laisser de repasser par dessus, & en dire quelque chose en ceste-cy; Mais le vray moyen de vous faire trouuer cette opinion veritable, c'est de vous sonder vous-mesme, & vous demander, si en cas que vostre pays, & tout ce que vous auez de parents & d'amis fussent destinez à quelque ruine, & n'en peussent eschapper autrement que par vostre mort; vous auriez du courage assez pour leur donner vostre vie, & non seulement avecque patience,

mais volontairement vous perdre pour les sauuer. Si vous pensez que vous le pouuez faire, vous auoüez qu'il n'y a point d'autre bien que la Vertu, puis que vous laissez toutes choses pour en iouyr. Voyez combien elle a de pouuoir. Vous mourrez pour la Republique si ce n'est presentement, ce sera quand il en sera besoin. Il ne faut guerres de temps à vne belle action, pour donner beaucoup de ioyes; Et combien qu'apres que la mort nous a priuez du sentiment des choses mondaines, il semble que nous n'auons plus de part en la gloire que nous auons meritee en nostre vie, si est-ce que nous ne pouuons sans quelque plaisir, nous représenter l'estat où nous auons mis les choses par nostre vertu. Quand vn homme d'honneur, & qui a du courage, se remet deuant les yeux, que s'il meurt, il ressuscitera à sa patrie, qu'une infinité de vies seront sauues par la perte de la sienne, & que par vn coup seul il rompra les fers de tout vn peuple; il ne faut point douter que de ceste imagination seule il ne tire du fruit assez, pour se résoudre au peril où l'occasion le sollicite de se ietter, quand mesme l'entreprise seroit telle, qu'il se faudroit assurer de mourir en l'exécution, & n'auoir point le plaisir d'en voir le succez. Il a dequoy se contéter, puis qu'il a fait ce que le deuoir & la pieté luy commandoient. Allegez luy tout ce que vous penserez qui l'en puisse diuertir: dites luy

qu'on

qu'on ne se souuendra pas de ce qu'il aura
 fait à deux iours de là ; Qu'il obligera des
 personnes qui ne luy en sçauront point de
 gré. Il vous fera responce que ce sont con-
 siderations qui ne le touchent point, qu'il ne
 regarde qu'à son action, & que pource
 qu'il sçait qu'elle est honeste, en quelque
 facheux lieu qu'elle l'appelle, & par quel-
 ques espions qu'elle le conduise, il est reso-
 lu de la suivre, iusques à ce qu'il ait fait ce
 qu'il a delibéré. C'est donc à dire qu'il n'y
 a point d'autre Bien que ce qui est honeste,
 puis que non seulement vn esprit desia par-
 fait en Sagesse, mais tout autre, qui aura
 quelque chose de genereux, est capable
 d'auoir ce ressentiment. Tous autres biens
 sont choses de peu de merite, & ne font que
 passer d'une main à l'autre se qui fait qu'en
 quelque quantité que la Fortune les donne,
 ils ne sont jamais possédez qu'avec inquie-
 tude, sont insupportables à leurs maistres,
 & les accablent à la fin. La felicité de ceux-
 oy, que vous voyez couuerts de clinquant,
 est comme celles de ceux qui trauestis en
 vne Comedie representent le personnage
 de quelque Roy. Tant que le ieu dure, ils ne
 paroissent que le Sceptre à la main, & en vn
 equipage que le peuple regarde avec admi-
 ration, & puis comme c'est fait ils repren-
 nent leurs chiffes, & redeuiennent faquins
 & bôhistes comme auparauant. Les riches-
 ses & les Estats peuvent bien hausser vn

homme, mais non pas le faire grand. Pourquoy donc auons-nous cette opinion? Pource que nous mesurons la base avecque la statuë. Qu'un nain monte sur la plus haute montagne des Alpes, il sera tousiours petit, & un Colosse tousiours grand, quand il seroit au fonds d'un puits. Ce qui nous abuse, c'est que nous ne pesons pas l'homme seul: nous mettons son bagage en la balance avecque luy. Voulez-vous bien iuger le prix d'un homme; Regardez-le tout nud: faites-luy quitter son reuenu, ses estats & toutes ces bagatelles que la Fortune luy a baillées pour le déguiser: faites luy mesme despoüiller le corps, & luy regardez l'esprit: voyez comme il est fait, comme il est grand, & si ceste grandeur est sienne, ou mendiee, si vous trouuez que les espèces nuës ne l'esbloüissent point, & qu'il soit aussi prest de rendre l'ame par la gorge que par la bouche, dittes qu'il est heureux. Si quand la rigueur de la Fortune, ou la tyrannie de quelque grand le menaceroit, ou de prison, ou de bannissement, ou de quelqu'une de ces autres vanitez que l'esprit n' imagine qu'avecque frayeur, il demeure ferme en son affliction & dit,

Vierge cela n'est rien: tu ne m'as annoncé,

Ny travaux ny combats, où ie n'eusse pensé,

Vous m'en menacez à c'est-heure, & moy ie m'en suis tousiours menacé. Je sçay bien que ie suis homme, & qu'en ceste qualité ie me doy preparer à tout ce qu'un homme peut souffrir. Un coup preu ne sçauroit faire gueres de mal, les mal-aduisez, & ceux qui se fient à la Fortune, trouvent toutes choses inopinées. La plus grande partie de leur mal est la nouveauté: ce qui se voit, en ce que de tout ce qu'ils trouvent si difficile, il n'y a rien qui ne leur deuienne aisé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la presence des maux: il s'y acoustume deuant qu'ils viennent, & par mediter, arriue à ceste patience que les autres n'acquierent que par souffrir. Nous oyons quelquefois dire à des ignorans, sçauois-ie bien que cela me d'eust aduenir? Le Sage estime tout possible, & quoy qui se fasse, il peut toujours dire qu'il le sçauoit bien.

EPISTRE LXXVII.

ARGUMENT.

1. *La vie de l'homme de bien est accomplie, en quelque temps qu'il meure.*

448 LES EPISTRES

2. *La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.*
3. *Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doive regretter en mourant.*

A Viourd'huy tout d'un coup nous auons veu paroître les barques d'Alexandrie, qu'on enuoye ordinairement deuant, pour auertir que la flotte vient. Ils les appellent *les Messageres*. La compagnie est tousiours bien-aile de leur venue : il ne demeure pas vn homme de Pouzzol en la maison : tout le monde se rend sùt le port ; & quelque troupe de vaisseaux qu'il y ait, celles d'Alexandrie, à la façon de leurs voiles sont tousiours recogñues parmy les autres. Car il n'y a qu'elles qui entrent avecque le boursset : les autres ne le mettent qu'en pleine mer, parcequ'il n'y a rien qui fasse aller vn vaisseau si roide que le haut de la voile : il est plus pressé par là, que par nulle autre part. C'est pourquoy quand il y a trop de vent on baissè l'ancreñne ; parçè qu'il ne donne pas si fort quand il donne par bas, aussi tost qu'elles ont inuesty les *Isles de Capris*, & double ce Cap où

Pallas du haut d'un roc voit escurmer les ondes.

On ne laisse qu'une voile à toutes les autres ; Le boursset demeure à celles d'Alexandrie

pour les faire reconnoistre. En ceste foule de peuple qui couroit à la riuë, ie fus bien-aise d'auoir de mauuaises iambes, parce que sans cela i'eusse monsté mon impatience comme les autres, & fusse couru, pour sçauoir en quel estat estoient mes affaires, & quelles nouuelles ces vaisseaux m'en apportioient. Il y a long-temps que ie ne puis plus ny perdre ny gagner. C'est vne opinion que ie deurois auoir; quand bien ie ne serois pas vieil. Mais à cette heure auecque bien plus de suiet, pource que ie ne sçauois auoir si peu, que ie n'en aye plus qu'il ne m'en faut pour gagner iusqu'au logis: Et principalement estant en vn chemin, que ie me passerois bien aisément d'acheuer.

I. Vn voyage est imparfait, iusqu'à ce que vous soyez où vous vous estes proposé d'aller: mais en quelque lieu que la vie s'arreste elle est parfaite, si elle est vertueuse. Finissez-la quand vous voudrez. Si vous la finissez bien, vous pouuez dire que vous n'en auez rien perdu. Quelquefois des occasions qui ne sont pas bien grandes, nous conuient à partir courageusement: car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grand chose. Tullius Marcellinus, que vous connoissiez bien ieune homme, fort discret, & qui fut vieil de bonne heure, se trouuant saisi d'une maladie, non incurable, mais longue & facheuse, pour vne infinité de choses qu'elle

luy commandoit ou deffendoit, prit opinion de se faire mourir, & appella plusieurs de ses amis pour les oïr là dessus. L'un qui estoit vn peu poltron, luy donnoit le conseil qu'il auroit pris pour soy: l'autre qui le voulut flatter luy proposoit ce qu'il pensoit luy deuoir estre plus agreable. Vn Stoïque de nos amis, homme d'honneur, & pour le loier en termes qui soient dignes de luy, plain de valeur & de courage, luy donna, ce me semble le meilleur aduis de tous. Voicy ce qu'il luy dit, Marcellinus mon amy, ne vous tourmentez pas, comme s'il estoit question de quelque chose de consequence. La vie est vn peu de chose: vos esclaués l'ont, & les môindres animaux qui soient sur la terre. L'importance est de mourir honnestement, iudicieusement, & courageusement: Representez-vous cōbien il y a que vous ne faites qu'vne mesme chose, manger, dormir, & passer le temps avecque des femmes; car c'est tout ce que nous faisons en ce mode. La volōté de mourir ne vient pas tousiours de preuoyance, de resolution, ou de misere: quelquefois vn simple degoust nous la donne. Marcellinus n'auoit point besoin d'estre presché: mais il luy falloit de l'aide, ses seruiteurs ne luy vouloient pas obeïr. Cét honneste homme premierement les assura, qu'ils n'auoient point de suiet de craindre, & que tout le danger des domestiques estoit quand il n'estoit pas bien certain que le

maistre eût eu la volôcé, de mourir, & qu'auremēt c'estoit aussi mal fait de l'empescher que de le tuer. Cela fait, il aduertit Marcellinus. Comme quand nous auons souppe nous baillons nos restes à ceux qui nous ont seruis à table, la raison & l'humanité veulent qu'au partir de la vie nous donnions quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres, aussi-tost Marcellinus, qui estoit facile, & ne donnoit rien de si bon cœur que le sien, distribuoit quelque peu d'argent à ses seruiteurs, & les consoloit de l'ennuy qu'ils auoient de sa resolution. Il ne luy faut espée, ny dague: seulement il demeura trois iours sans manger; Et avec ceste abstinence, de fois à autre s'estuant dans vne cuue qu'il auoit fait porter expres en sa chambre, vint tout bellement à defaillir, non à ce qu'il disoit, sans quelque sentiment de plaisir, cōme il auient quand il se fait vne douce dissolution, telles que peuent auoir esprouuē ceux qui se sont quelquefois esbauuīs: ie n'ay point esté marry quel l'occasion se soit offerte de vous faire ce conte, pour le plaisir que ie sçay que vous aurez d'entendre qu'un de vos amis soit mort si doucemēt. Car encore qu'il se soit fait mourir, ç'a esté si à son aise, qu'il semble qu'il se soit trompé luy-mesme, & qu'il se soit desrobé de vie là sans y penser: Et puis ce cōte mesme n'est pas si hors de propos, qu'il n'y ait moyē d'en faire quelque profit. Il se pro-

sente bien souvent des necessitez , où nous sommes conuiez de suivre cet exemple. Nous auons bien suiet de vouloir mourir , que nous ne le voulons pas faire; Et quand nous mourons mesme, ce n'est qu'à regret.

II. L'homme du monde qui sçait le moins sçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour: mais quand il en est sur le point, il refuse, il tremble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'un homme n'auroit ny sens, ny iugement, qui se tourmenteroit de ce qu'il n'estoit point au monde il y a mille ans; Aussi peu en a celuy qui se tourmente, pource qu'à mille ans d'icy, il n'y sera point. Vous ne sçerez point: vous n'avez point esté, c'est vne mesme chose. Ce sont deux temps où nous n'auons point de part. Le point où vous estes, est vostre ficelle: Faites ce que vous pourrez pour l'estendre, de combien le pensez-vous allonger? que pleurez-vous? que demandez-vous? tout ce que vous faites, n'est que temps perdu.

Les Destins pour prier ne se flechissent point.

Ils sont fermes & fixes. Vne eternelle necessité les conduit. Vous irez où toutes choses vont? se trouuez vous estrange? Vous estes né sous ceste condition; vos pere mere, grands peres, grands meres, & generallyment tous ceux qui sont venus au monde premier que vous y sont passez: tous ceux qui vien-

dront au monde apres vous, y passeront. Vne entre-suite inuariable attache & tire toutes choses. Combien pensez-vous qu'il mourra de peuple apres vous? Combien avecque vous? Si vous en voyez mourir beaucoup d'autres quand & vous, ie pense que vostre apprehension en seroit moindre. Vous avez donc occasion de vous asseurer: car vne infinité d'hommes & d'animaux, qui d'une façon, qui de l'autre, meurent en ceste mesme heure que vous mourrez. Et au demeurant estes-vous si mal-aduisé de ne penser iamais arriuer en vn lieu, pour lequel vous ne cessiez de cheminer? Il n'y a si long chemin qui n'ayt vn bout: vous vous abusez, si vous pensez que ie vous aille chercher de grands personnages, pour vous en proposer les exemples; ie vous veux alleguer des enfans. On conte d'un ieune garçon de Lacedemone, aagé seulement de douze ou treize ans, qu'ayant esté fait prisonnier à la guerre, il crioit en son langage Dorique; ie ne seruiray point, & par effect il monstra qu'il auoit dit vray. Car au premier commandement seruire & des-honneste qu'on luy fit, qui fut d'apporter vn pot de chambre, il se donna si grand coup de la teste contre vn mur qu'il se tua. Nous auons la liberté si prés de nous, & est-il possible qu'il soit des Esclaves? N'aymeriez-vous pas mieux voir mourir vostre fils ieune, avec la gloire d'un si bel acte, que viure

tout vn siecle en faincant & en poltron; De-
quoy donc auez-vous si grãd peur de mou-
rir, puis qu'un enfant mesmes a du coura-
ge assez pour s'y resoudre? Ne sçavez-vous
pas que si vous ne marchez, on vous traine-
ra; faites que ce qui viendrait d'un autre
vienne de vous; ayez du courage autant
qu'un enfant, & dittes que vous ne servi-
rez point.

III. Pauvre homme que vous estes : vous
seruez aux hommes, aux affaires, & à la
vie; car qu'est-ce que la vie, autre chose
qu'une seruitude, quand la resolution de
pouvoir mourir ne l'accompagne point?
Qu'attendez-vous plus au monde? si les
voluptez vous retiennent, vous les auez
toutes essayées: il n'en est point qui vous
soit nouvelle. Vous estes si saoul de la
plus friande que vous en auez mal au cœur.
Vous sçavez bien quel goust ont le vin &
la maluoisie. Quelle difference faites-
vous, qu'il vous en passe cent ou mille
brocs par la vessie; C'est vn sac. Vous
auez mangé des huîtres, & des mulets,
vous n'ignorez point ce que c'est, vostre
luxue ne vous a rien reserué de nouveau pour
les années aduenir; Et cependant ce sont
les choses de qui vous vous separez avec
tant de regret. Auez-vous quelque au-
tre chose qu'il vous fâche de perdre? Sont-
ce vos amis que vous auez peur de quitter?
Est-ce vostre patrie; Tant s'en faut que ce-

la soit , que ie ne crois pas que pour elle vous voulussiez soupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouuiez esteindre le Soleil , vous le feriez. Car aussi , qu'avez-vous iamais fait qui soit digne de lumiere ? Dites la verité : ce n'est ny la Cour ny le Palais , ny le monde mesme qui vous fait desirer de viure : Il vous fasche de laisser la rotisserie , où vous n'avez rien laissé ; Vous avez peur de la mort. Et cependant au milieu de vos plaisirs vous faites merueille de la despirer. Vous voulez viure ? vous avez raison : car vous n'y cognoissez rien. Mais par vostre foy , pensez-vous que la vie que vous faites soit autre chose qu'une mort ? Vn iour que l'Empereur passoit par la rue , comme vn certain prisonnier , à qui la barbe venoit iusques sur l'estomach , le prioit de le faire mourir , il luy répondit : Et quoy ? mon amy , pensez-vous estre en vie ; Il en faut dire de même à ceux-cy , qui seroient bien-heureux de mourir. Vous craignez la mort ? Et quoy ? estes-vous en vie ? Ouy , mais ie veux viure , parce que ie sers encore bien au monde. Ma vie est vtile à beaucoup de choses , c'est pourquoy ie la voudrois bien cōtinuer. Ne sçavez-vous pas que la mort est vne des choses qu'il faut que la vie fasse ? Allez-vous-en hardiment : ce que vous deuiez faire est fait : nos actions n'ont point de certain nombre que nous soyons tenus de fournir ; toute vie est assez

longue. Si vous voulez regarder à la durée du monde, celle mesme de Nestor seroit courte, & celle de Stalia, qui fit écrire sur sa tombe, qu'elle auoit vescu quatre vingts & dix neuf ans. Voyez la vanité d'une pauvre vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses années. Qui pensez-vous qui l'eust peu supporter, si elle fut allée iusques à cent? Il est de la vie comme d'une farce; il n'importe point de iouer long-temps, mais de bien iouer.. Il ne peut chaloir où vous finissiez: finissez où bon vous semblera, pourueu que vous y fassiez vne bonne fin.

EPISTRE LXXVIII.

ARGUMENT.

1. *Les visites des amis ressuscitent les malades.*
2. *Mespriser la mort par le mespris des incommoditez de la vie.*
3. *Grande force de l'opinion.*
4. *La resistance au mal est une victoire.*
Il faut preferer les voluptez de l'esprit à celles du corps.

5. *La vie des meschans est tousiours contre.*

IE suis témoin de vos defluxions, & de ces fieyres lentes que vous m'escriuez qui vous tourmentent. Ce sont choses qui ne vont iamais gueres l'une sans l'autre. Io vous en plains dauantage, parce que ie sçay que c'est. Tandis que i'estois ieune, ie n'en faisois point de cas au commencement, parce que l'âge en supportoit plus aisément les incommoditez, & se rebelloit contre les maladies. Mais en fin il me fallut rendre, & estre distillé moy-mesme, me voyant comme en chartre. I'ay eu beaucoup de fois l'espée à la main pour me tuer: mais i'auois vn si bon pere, que la peur de luy donner de l'ennuy me retenoit. Je pensois qu'il me feroit plus aisé de me passer de la vie, qu'à luy de se passer de moy. Cela me fit resoudre de viure. Il faut quelquefois autant de courage, pour se voir ioint conseruer la vie, comme pour se la uoloit ester. Les consolations que i'eus me seruient de medecines. Ce qui redresse l'ame porte quelquefois du profit au corps.

I. Je vous diray ce que ce fut. Mes estudes me guarirent: La Philosophie me remit: ie luy doy la vie, & rien moins. Mes amis y contribuerent aussi beaucoup par leurs visites, & par la peine qu'ils prenoient de me réioiir & ualloient avec que moy pour me

faire passer le temps. Il n'y a chose, Lucilius, qui tant restaure vn malade que ceste assistance, ny qui luy rompe tant les imaginations & la crainte de la mort. Il ne m'estoit pas aduis que ie m'en allasse du monde, les y laissant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur compagnie, ie pensois que ie viurois en leur memoire: ie ne pensois pas perdre l'ame, mais la leur remettre. Ces impressions me donnerent volonte de m'aider, & de me resoudre à la patience de toutes douleurs. Autrement, i'eusse esté bien miserable de perdre le courage de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Prenez donc mes remedes pour vous. Le medecin vous limitera combien vous deuez marcher, quel doit estre vostre exercice. Il vous deffendra d'estre sans rien faire, parce qu'ordinairement l'indisposition nous y conuie. Il vous ordonnera, que vous lisiez haut, pour exercer vostre respiration, de laquelle le passage est empesché; Que vous vous promeniez en bateau, pour donner vne molle agitation à vos parties interieures; Que vous mangiez de certaines viandes, & vous absteniez des autres. Il vous dira quād vous pourrez boire du vin, pour ne vous laisser tomber trop bas: & quand il le vous faudra quitter, de peur qu'il ne vous prouoque la toux.

II. Quant à moy, ie vous bailleray des remedes qui vous seruiront pour ceste maladie

& pour toutes celles que vous aurez jamais :
Mésprisez la mort. Quand nous nous sommes mis hors de ceste apprehension , tout le reste ne sont que fleurs. Nous auons trois choses qui nous faschent principalement en nos maladies : Nous craignons de mourir : nous auons de la douleur , & sommes priuez de plaisir pour quelque temps. De la mort nous en auons assez parlés ie ne vous en diray qu'un mot. C'est, que nous auons peur de la Nature , & non de la maladie : Les maladies ont allongé la vie à beaucoup qui ne sont point morts, pource qu'on pensoit qu'ils se mouroient. Vous mourez, non pource que vous estes malade , mais pource que vous vivez. Guerissez-vous tant qu'il vous plaira : Vous n'en mourrez pas moins. Vous pouuez bien eschapper à l'indisposition, mais non pas à la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grande douleurs : Cela peut estre : mais les interualles donnent moyen de les supporter ? L'extremité de la douleur en est la fin. Elle ne scauroit estre bien grande & bien longue. Nature, pleine d'amour & d'affection en nostre endroit ; a fait ceste regle que toute douleur est courte ou supportable : Les plus sensibles douleurs sont aux parties du corps les plus maigres. Quand le mal est aux nerfs , aux jointures , ou en quelqu'autre lieu , si pressé qu'il n'ait moyen de s'estendre : c'est là qu'il nous

traicte cruellement. Mais en recompense, ce sont parties qui s'estourdissent bien-tost, & par la douleur mesme se font insensibles à la douleur, soit que les esprits par l'empeschement de leur course, recoivent de l'alteration, & perdent ceste force qui nous donne le sentiment, soit que l'humeur corrompue ne trouvant plus où se rendre, elle mesme se destruisse, & oste la faculté de sentir à ce quelle a rempli de sa trop grande quantité. C'est de ceste façon que se passent les goutes, & les douleurs de vertebres & de nerfs, quand elles ont heberté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en se formant, est ce qui donne de la peine: comme on l'a senty quelque temps, sa vehemence se diminuë, & à la fin il se termine par un engourdissement. De là vient que les douleurs des dents, des yeux, & des oreilles, & mesmes celles de la teste sont plus aiguës que nulle autres, parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace: mais tant plus elles sont violentes, elles s'amorissent aussi plustost. C'est donc la consolation d'une douleur extreme, que si vous la sentez trop, vous cesserez bien-tost de la sentir. Ce qui chagrine le plus les ignorans en leurs indispositions, c'est qu'ils n'ont pas accoustumé de ne se servir que de l'esprit, & que si leurs corps leur est inutile, ils sont privez de toute action. C'est pour-

quoy ceux qui ont du iugement, s'accoustument de bonne heure à conuerser le plus souuent avecque l'esprit, comme avecque la partie qu'ils ont la meilleure, & ne se mesler au commerce du corps, que quand il leur est impossible de s'en passer. Ouy: mais c'est vn grand desplaisir de ne goustier plus les voluptez accoustumées, & faire des abstinences si austeres, qu'il vous faille mourir de faim, ou de soif le vous aduoüe que du commencement ce changement de vie a de la difficulté, mais nous n'auons pas esté long-temps malades, que nos cupiditez ne s'émoussent, & que nos sens qui les irritent, ne se trouuent eux mesmes affoiblis & abbatrus. De là vient que nous perdons l'appetit, & que des viandes que nous auons autrefois avidement recherchée, nous font à certe heure mal au cœur à regarder. Dauantage il n'y a point de douleur qui n'ait ou des intervalles, ou quelque relâche pour le moins, & qu'avecque des remedes nous n'ayons moyen de preuenir: Car elles ont toutes, & principalement celles qui nous sont ordinaires, quelques progres, comme courtois, qui nous aduertissent que nous allons auoir le gros sur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies: c'est de ne vous soucier point de la mort. C'est le pis qu'elles nous scauroient faire. Ne faites point vostre mal plus grand qu'il n'est à force de vous affliger; la douleur n'en sera

pas grande pourueu que vous n'y adioustez rien par opinion.

III. Representez vous plustost que ce n'est rien, ou peu de chose, qu'il faut auoir patience, que vous en ferez bien-tost hors. Estimez la petite, vous ferez qu'elle le sera, L'Opinion tient toutes choses suspenduës: l'Ambition, la Luxure & l'Avarice ne sont pas seules qui la regardent. Nos douleurs mesmes se forment à l'opinion. Nous ne sommes miserables, qu'autant que nous le pensons estre. La premiere chose qu'il faut oster, est vne coustume que nous auons de nous plaindre du mal que nous auons eu. A quoy est bon tout ce langage? Iamias homme ne fut si bas que i'ay esté. Que de peine, que de martyre i'ay souffert. On ne pensoit iamais que i'en releuasse. Combien de fois ay-ie esté pleuré de mes amis? Combien abandonné des Medecins; les Criminels qu'on met à la question n'endurent point ce que i'ay enduré. Je veux que tout ce que vous dittes soit vray, n'en estes vous pas dehors? Que vous sert de remanier vos douleurs, & d'estre miserable, non pour autre chose, que parce que vous l'avez esté? Ne sçauiez vous pas que nous prenons plaisir de mentir à nous-mesmes, & que nous faisons tousiours nos maux plus grands qu'ils ne sont? Il n'y a rien de si doux que le recit d'une misere passée. C'est chose naturelle que de nous

resioûir, quand nous sommes sortis de quelque bournier.

IV. Nous auons donc à retrancher deux choses; la crainte du mal à venir, & la ressonnenance du passé. Quand nous sommes en quelque peine, disons, peut-estre la memoire vn iour en sera douce: faisons lutter à bon escient nostre esprit contre la douleur; si nous reualons, elle vaincra, si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous sommes, nous attirons nostre ruyne, au lieu de l'empescher; quand nous sommes fuiuis, le moyen de nous garantir, c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent iamais d'estre abbatus. Ne voyons-nous pas combien de coups reçoient les Athlettes par le visage & par tout le corps? Et cependant la Gloire leur est si douce qu'en la consideration ils ne treuent rien de si rude qu'ils ne soient contents de supporter: Forçons, comme ils font, toutes difficultez, qui nous resistent, nostre recompence ne sera ny vne couronne, ny vne palme, ny vn trompette qui fasse faire silence au peuple, pour oûir la proclamation de nostre victoire, mais vne securité d'esprit immuable, & vne paix eternelle avec la Fortune, qui differe vne fois, iamais plus n'aura l'assurance de nous attaquer. le sens vne grande douleur comme ne la sentirez-vous, ayant le courage effeminé comme vous l'avez? Il est de

la douleur comme d'un ennemi. Quand nous auons peur, nous luy donnons du courage. Ouy, mais ce que ie porte est pesant : Et quoy ? Si vous n'eussiez peu porter que des choses legeres, pensez-vous que la Nature vous eust fait si fort comme vous estes ? Aduisez lequel vous aymez le mieux, d'une longue & lente maladie, ou d'une violente & courte. Vne longue & lente avec des intermissions, vous donnera loisir de vous refaire, & par consequent apres auoir bien trainé, il sera force qu'elle vous laisse guerir. Vne courte & precipitée verra bien tost vostre fin ou la siennez. Or soit que vous cessiez ou qu'elle cesse, que vous importe, puis que d'une façon ou de l'autre, vous serez hors de douleur ? Vous auez aussi moyen de vous soulager en vous diuertissant l'esprit, & l'occupant à quelqu'autre chose qu'à vostre mal. Si vous auez fait quelque bel acte, representez le vous : faites ramasser à vostre memoire tous ces exemples de patience que vous auez autrefois admirez, ressouuenez-vous de tous ceux que vous scauez qui parmi les tourments les plus insupportables sont demeurez maistres de la douleur, ou de celuy qui tandis que le barbier luy couppoit des varices, ne leua iamais les yeux de dessus vn liure : ou de l'autre, qui en la torture ne cessa iamais de rire, & en ceste contenance lassa toutes les sortes de gesnes que

la cruauté des Bourreaux prouoquée par sa patience, inutilement essaya pour le faire soupirer. Ce qu'un autre a fait en riant, pourquoy ne le fetez-vous par le discours de la raison? Parlez tant qu'il vous plaira de defluxions, de toux qui fassent cracher les poulmons, de fievres qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gouttes & de seiatiques: le vous dy que les tourmens de la question sont tout autre chose, & que cependant il s'est trouué homme qui les a soufferts, & ne s'est pas seulement plain, n'a pas demandé misericorde, n'a pas daigné répondre aux interrogations, mais au contraire: en a ry tout à son aise & de bon cœur. Et quoy donc; après vn exemple si magnanime, n'aurez-vous point l'assurance de vous moquer de la douleur? Ouy, mais vous dittes que la maladie ne vous laisse rien faire, & que toutes vos actions en sont incommodées. Il n'y a que le corps indisposé: la maladie ne touche point à vostre esprit. Va laquay, vn cordonnier, vn mareschal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais si vous auez accoustumé de vous seruir de l'esprit, pourquoy ne pourrez-vous conseiller, enseigner, ouïr, apprendre, demander, & vous resjouir comme vous faisiez auparavant? Au reste ne pensez-vous rien faire, si vous vous sçauiez bien commander en vostre mal? Si vous ne

pouuez mieux, vous montrerez qu'une maladie peut bien estre inexpugnable, mais non pas insupportable. Croyez-moy, que dans un liët mesme, on a moyen de donner tesmoignage de sa vertu. Les armées & batailles sont les suiets ordinaires où les belles ames font paroistre une assurance: mais quelquefois on ne la reconnoist pas moins sur l'oreiller. Vous n'estes point sans besogne. Luttez bien avecque la maladie. Si vous ne faites rië pour elle, si vous ne luy accordez rien, ny par obeïssance, ny par gratification, vous aurez fait une preuve signalée de vostre suffisance. O que si on venoit voir combattre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit une belle & bien ample matiere d'acquérir de la reputation! Soyez vous mesme vostre spectateur, & vous mesme vous donnez de la gloire quand vous la meritez. Il faut considerer davantage, qu'il y a des voluptez de deux sortes: Pour celles du corps la maladie les deffend, & neâtmoins ne les oste pas, mais au cōtraire, si vous voulez dire que vous en pensez, elle les excite. Quand on a soif, le boire semble meilleur, & la viande, quand on a faim. Quand on s'est abstenu quelque temps de l'un ou de l'autre, on y reviet avec plus d'auidité. Quant aux voluptez de l'esprit, qui sont plus grandes, & les plus certaines, les medecins ne les deffendent iamais. Ceux qui les aiment & qui sçavent bien comme

il les faut prendre n'estiment point les autres. Ils se moquent de toutes ces ordures qui chatouillent nos sentimens. O pauvre malade ! Pourquoi ? pource qu'il n'aura point de nege à mettre dans son vin , ny point de morceaux de glace à rompre dedans, pource qu'on ne servira point d'huitre de Lucrin sur sa table : pource que quand il voudra soupper, on n'oïra point vne tempeste de garçons de cuisine, qui apportent sur la table autant de rechauds que de plats. Car à ceste heure afin que la viande soit toute brullante, & que le gosier paüé de ses gourmands ne trouue quelque morceau qui ne soit pas assez chaud, le luxe a trouué ceste inuention, que la cuisine marche quand & le soupper. O pauvre malade, on ne luy baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point son assiette couuverte de morceaux de gibbier de toutes sortes ; Qu'importe, vous soupperez en malade ou plustost en homme sain vne fois en vostre vie, mais de la tisanne ; ou de l'eau bouïllie, & de ces autres choses que ces delicats, plus malades d'esprit que de corps ne peuvent seulement ouyr nommer, nous vous en laisserons prendre tant que vous voudrez. Pensons seulement à n'auoir plus la mort en horreur. Le moyen d'y paruenir c'est de connoistre la fin des gens de bien & des meschans. De ceste façon, & non autre-

ment nous ne nous lasserons point de vivre, ny n'aurons point de peine à mourir. Il est impossible de s'ennuyer d'une vie occupée en ceste infinie diuersité de si grandes & diuines contemplations. Il n'y a que l'oisiveté qui nous dégoute du monde: mettons-nous à la recherche des choses naturelles. La vérité que nous y apprendrons nous tiendra tousiours en appetit. Pour les choses fausses, nous n'en sçaurions prendre si peu, que nous en ayons assez. Au paitié de là, si le mort vient, & nous appelle, quand nous n'aurons pas vescu la moitié d'une ordinaire, nous en aurons en ce peu de réps autant de fruit, que si nous l'auions continuée iusques à l'extreme de ceste vie. Nous aurons connu la plus grande partie des merueilles de la Nature, & nous en irons resolu, que pour auoir eu plus d'age nous n'eussions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui mesurent leur vie au compas des voluptez vaines; & par consequent infinies ne sçauroient qu'ils ne la trouuent courte, quand ils viuroient vne douzaine de siecles. Voyez de vous resioiir en ces meditations; & cependât que vous vous entreten-drez de mes lettres, il se pourra presenter quelque occasion, qui nous donnera moyen de nous voir, & d'estre quelques iours ensemble. Ce ne sera peut-estre pas pour beaucoup de temps: mais il ne sçauroit estre si peu court, que nous ne le fassions long, à
force

force de le bien employer. Car comme dit Possidonius, vne journée est bien plus à vn homme docte, qu'à vn ignorant la plus longue vie qu'il sçauroit auoir. Cependant, souuenez-vous de ne craindre jamais les menaces de la Fortune, & de vous deffier tousiours de ses caresses. Ayez continuellement deuant les yeux l'autorité qu'elle prend sur les choses du monde : pensez que tout ce qui peut auenir, auendra, quoy qu'il vous arriue, il vous troublera moins, quand vous l'aurez attendu.

EPISTRE LXXIX.

ARGUMENT

1. *Du mont Æthna & de Carybde.*
2. *La Vertu est tousiours victorieuse, haute, esleuée. L'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.*
3. *La gloire de la Vertu ne peut estre cachée.*

I. **A** Ceste heure que vous auez fait le tour de la Sicile, j'attens que vous me mandiez ce que vous auez appris de toute ceste Isle; mais particulièrement comme

va de Carybde, & ce qu'il en faut croire: car pour Scilla, ie sçay fort bien que c'est vn rocher, aussi craint des mariniers d'aujour'huy, qu'il fur iamaïs de ceux du passé. Quant à Carybde, i'aurois bien enuie de sçauoir ce qu'il y a de veritable parmi les contes qui s'en font, & sur tout, si d'auanture vous y auez pris garde, comme la chose le merite bien, si c'est de tous vents, ou de quelqu'un seulement que la mer fait ces tournoyements si dangereux. Et s'il est vray que ce qui s'y perd soit porté sous les flots vne infinité de chemin, & enuiron la riuë de Touro-menie, reuient au dessus de l'eau, si ie voy que vous preniez la peine de m'en escrire bien au long, vous me donnerez la hardiesse de vous importuner que pour l'amour de moy vous montiez sur *Æthna*, parce que quelques-vns tiennent que ceste montagne décroît tout bellement. La raison qu'ils en baillent, c'est que les mariniers ne la descouurent plus de si loing comme ils auoient accoustumé. Toutesfois il se peut faire que ce n'est pas tant son abaissement, comme l'aneantissement du feu, qui ne soit plus ny si vehement, ny si large. Tellement que de iour la fumée ny paroist que fort peu. Quoy qu'il en soit, l'un & l'autre est croyable, & l'abaissement d'une montagne qui brusle depuis si long-téps, & l'aneantissement d'un feu qui ne procede pas de soy.

mesme : mais conceu dans quelque cauerne profonde iette les flammes par dedans cette montagne , qui ne le nourrit pas, mais seulement luy sert de soupirail. En Lycie il y a vne contrée fort conuë , que ceux du pais appellent *Ephastion*. où la terre en plusieurs endroits a des trous, par où il sort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'un peu de lueur , encore bien languide , & bien foible : tellement que les campagnes y sont fort belles , & les herbes aussi vertes comme ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merueilles, à quand vous m'aurez mandé combien ces neiges qui ne fondent point en Esté, (tant s'en faut que le voisinage du feu leur fasse peur) sont éloignées de l'emboucheure de la montagne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne me pensez pas la mettre sur mon compte. Car ie sçay bien que quand vous n'en seriez prié , ny de moy ny d'autre , vous seriez malade , si vous ne faisiez la description d'*Æthna* , comme les autres. C'est vn sujet où il faut que tous les Poëtes passent leur caprice. Virgile qui sembloit auoir dit ce qui s'en pouuoit dire, n'a pas fait taire Ouide ; Et apres l'un & l'autre *Cornelius Seuerus* , n'a pas laissé d'en dire son aduis. Ils y ont, sans mentir , heureusement trauaillé tout ce qu'ils font ; Et pour en dire ce qu'il m'en semble , les premiers ont bien monsté la source ; sans

toutesfois l'auoir espuisée , mais il y a bien difference d'une chose faite , ou seulement ébauchée. La matiere & les inuentions croissent d'un iour à l'autre ; & puis la condition des derniers est tousiours la meilleure , parce qu'ils trouuent les paroles toutes prestes , & n'ont peine que de les déguiser. On ne peut dire pourtant qu'ils les desrobent , parce qu'elles sont publiques. Les Iuriconsultes tiennent , qu'en vne chose publique il n'y a point d'usurpation. Ou ie ne connois point vostre humeur , ou Æthna vous fait venir l'eau à la bouche. Vous avez enuie d'en escrire quelque chose de grand , & qui ne vouldra pas moins que ce que les premiers y ont fait. Je dirois plus , mais i'offencerois vostre modestie , qui est si grande , que si vous pensiez mieux faire qu'eux , vous retrancheriez quelque chose du vostre , pour le respect & la reuerence que vous leur portez. La Philosophie a beaucoup de bonnes choses : mais cette-cy entre autres , que ceux qui la vont trouuer , tandis qu'ils sont en chemin , ne peuuent auoir auantage l'un sur l'autre : comme ils sont arriuez , tout est esgal ; il n'y a plus moyen de passer outre : il se faut arrester. Le Soleil n'adiouste rien à sa grandeur : la Lune demeure tousiours en vn estat : les mers ne croissent point : le monde va tousiours d'une sorte. Les choses qui ont la

grandeur qu'elles doiuent auoir, ne se haussent point dauantage.

II. Qu'il soit des hommes Sages plus que du sable s'il est possible, ils seront tous esgaux : chacun aura bien quelque grace particuliere : l'un sera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux : Mais en ce dequoy principalement il est question, qui est la felicité de l'homme, ils sont tous aussi grands l'un que l'autre. Je ne sçay pas si vostre montagne de Sicile peut choir, ny si le feu par la continuation luy mangera cette pointe qui la fait voir de si loing à ceux qui sont sur la mer. Mais ie sçay bien qu'il n'y a ny feu ny cheute qui puissent abaisser la vertu. Sa Majesté ne court point fortune comme les autres, rien ne l'anance ny recule : sa grandeur est fixe & ferme, eomme celle des choses celestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter : nous en sommes desia bien auant : toutefois point trop, si nous voulons dire la verité. Car ce n'est pas estre bon, qu'estant meilleur que les plus meschans hommes du monde. Un homme qui ne iuge du iour que par soupçon, & à qui le Soleil n'esclaire qu'entre des nuages, n'a pas grand suiet de dire bien de ses yeux. Il est eschappé d'estre aueugle : mais il ne voit pas encore bien. Quand nostre esprit tiré des tenebres, où il est enuelpé, verra le iour non au traictez

d'un chassis, ou d'une vitre, mais à la campagne, & en lieu tout découuert, & que remis en cét air, qui luy est naturel, il aura repris la place qu'il auoit, deuant que de venir au monde, il aura alors de quoy se réjouir à bon escient. Son origine l'appelle en haut : il n'a que faite d'estre deslié de ce corps pour y aller. Il y sera, pourueu qu'il dépouille ses vices ; & que pur & léger il se dérobe aux choses de la terre, & s'éleue à la contemplation de celles du Ciel. C'est à quoy nous deuons travailler, Lucilius : c'est à quoy nous auons besoin de bander toute nostre force.

III. Je veux que peu de gens le sçachent, & que personne n'en voye rien : il ne m'en chaut. La Gloire est l'ombre de la Verru : malgré que nous en ayons elle nous accompagnera. Mais comme l'ombre tantost marche deuant nous, & tantost derriere ; la Gloire en fait de mesme ; & plus elle demeure à nous venir treuuer, il est certain qu'elle en est plus grande & plus claire, parce que l'enuie ne la trauese plus. Combien de temps pensez-vous qu'en a tenu que Democrite fut hors du sens ? Combien à fait des merueilles Socrates deuant qu'on ait parlé de luy ? Et quant à Caron, on l'ignora tellement dans Rome, qu'il y receut vne infinité d'affronts, & iamais il n'y fut connu pour iuste, sinon qu'apres qu'il fut

perdu. L'injustice qu'on fit à Rutilius donna reputation à sa preud'homme : en la pressant ou la fit luire. Mais aussi, comme en remercia-t'il son mal-heur, & comme fit-il cas de son bannissement, (ie parle de ceux que la Fortune a fait venir au monde en les en chassant.) Combien ont eu les siècles passez de grands & suffisans personnages, qui n'ont esté reconnus qu'après qu'ils n'ont plus esté ? Combien auons-nous auourd'huy de noms illustres, que la Fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle mesme est allé querir sous terre, pour les mettre au iour & les publier. Vous voyez comme on fait cas d'Épicure, & comme non seulement les Doctes, mais iusques aux plus ignorans l'ont en admiration. Il estoit d'aupres d'Athenes, & cependant on ne l'y cognoissoit point; de là vient qu'ayant suruescu long-temps Metrodorus, en vne sienne lettre, où il parle fort honorablement de l'amitié qu'ils s'estoient portée, il adjouste vers la fin, que parmi tant de contentemens qu'ils auoient eus ensemble, vn des principaux auoit esté le peu de bruit qu'ils auoient en la Grece, qui non seulement ne les auoit point connus, mais qui presque ne les auoit pas ouï nommer. Ne faut-il donc pas auouer qu'on l'a trouué quand il n'étoit plus, & que la doctrine, pour le montrer aux siècles suiuaus, l'attire des tenebres où le sien l'auoit enseveli,

Metrodorus mesme, en l'une de ses lettres, confesse qu'Epicure & luy ne furent pas bien connus; mais qu'indubitablement il se promet, qu'ils auront de la gloire, eux & tous ceux qui se rangeroient à leur opinion. La vertu n'est jamais cachée; & si elle l'est, c'est plustost nostre dommage que le sien. Quand la malice la met au tombeau, ce n'est que pour vn temps: il vient à la fin vn iour qui l'en fait sortir. Vn homme qui ne pense point au delà de son siecle, n'est pas né pour beaucoup de gens: Il y a encore tant de peuples à venir après nous. C'est là dessus qu'il faut ietter les yeux, quand l'Enuie feroit taire tous ceux qui sont au monde avecque nous, il viendra d'autres qui sans faueur & sans haine rendront tesmoignage à la Verité. La Gloire qui vient de la Vertu ne perit point. Je sçay bien que ce qu'on dira de nous ne nous seruira de rien: mais si est-ce plaisir de penser que tous insensibles comme nous serons, la posterité fera cas de nous, & tiendra nos ouurages entre ses mains, au monde, & hors du monde. La Vertu reconnoist ceux qui la suivent, pourueu qu'ils le fassent de bonne foy; qu'ils ne se parent, ny fardent, mais que surpris à l'improuiste ils soient trouvez tout de mesme que quand ils sont aduertis qu'on les va voir. La simulation ne sert de rien: il n'y a gueres de gens qui ne cognoissent vn vi-

sage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque costé que vous voudrez : c'est tousiours vne mesme chose. Les déguisemens n'ont rien de solide : la mensonge n'est iamais bien espaisse. Vous n'en scautiez approcher si peu, que vous n'y voyez le iour à trauers.

EPISTRE LXXX.

ARGUMENT.

1. *Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice des Vertus.*
2. *Chacun est maistre de sa liberté sans estre contraint de l'accepter.*
3. *Le Pauvre est plus heureux que le Riche.*

IE suis à moy pour tout auuid'huy : Mais ie ne m'en scay pas tant de gré, que ie n'en reconnoisse auoir la principale obligation à vne partie qui s'est faite à la balaine, où sont tous courus ceux de qui ie pouuois estre importuné. Personne ne me vient troubler : ie medite à mon aise, & d'autant plus seurement, que ie n'ay point peur d'estre rompu. Je n'oy point craquer

la porte de ma chambre : ie ne voy point leuer le coing de la tapisserie. Cette solitude m'est bien propre , pour me donner plus de moyen de penser à moy. Comme de fait i'en ay besoin , n'ayant point de guide . & me trouuant bien souuent en des lieux , où ie ne voy point de pas que ceux que ie fais. Ce n'est pas que ie ne suiue ceux qui sont passez deuant moy : mais ce n'est pas si religieusement , que ie ne me donne congé d'aiouster , changer , & retrancher où ie pense qu'il ne soit besoin . Je m'accorde à leurs opinions : mais ie ne m'y attache pas. Toutesfois , ie crois que ie m'estois trop aduancé , de me promettre que ie puisse demeurer tout aujourdhuy sans bruit , & sans personne qui me troublast ; Car voicy que i'oy vne grande huée vers la place, où ils ioüent, qui ne me met pas hors de moy , mais attire ma meditation à eux, & me fait penser à l'imprudence des hommes , de prendre tant de peine pour les exercices du corps , & se soucier si peu de l'instruction de l'esprit. Je me represente combien il y a d'hommes à voir vn ieu qui n'est qu'une folie, & d'où mesme ils ne sont pas asseurez de reuenir sans quelque coup : Et cependant il n'y a point de deserts si solitaires que les lieux où l'on tient l'école de la vertu. Je considere dauantage, quelle foiblesse d'esprit il y a le plus souuent en ces grands corps de qui

nous regardons les bras & les espaules avec admiration.

I. Mais ce que ie medite le plus, c'est, que si par exercice, le corps se reduit à cette patience de souffrir des coups de poing & de pied : non d'un homme seul, mais de tous ceux qui le peuuent frapper; & saignant de tous costez, passer tout le iour à l'ardeur du Soleil, & sur des sablons qui bruslent quand on marche dessus; pourquoy prenans la mesme peine à nous fortifier l'esprit, ne le pourrions-nous rendre si vigoureux & si ferme, que sans desordre ny au visage, ny en l'ame, il receuroit tous les coups de la fortune, & s'il tomboit d'auanture, en feroit si peu de compte, qu'il sembleroit que ces cheutes ne fussent qu'autant de leçons, pour luy apprendre à se releuer. Il faut beaucoup de choses au corps, pour le faire bien porter. Quant à l'esprit, il croist de soy-mesme : il se fournit sa nourriture, & pour s'exercer n'a besoin d'estre avec autre qu'avecque soy. Il faut que le corps mange, qu'il boiue, qu'il se frotte d'huile; & au partir de là qu'il traualle continuellement. Mais sans train, & sans équipage extraordinaire, vous estes incontinent rendu capable de la Verru. Vous auez avecque vous tout ce qu'il vous faut, pour vous faire homme de bien. Que vous y faut-il? le vouloit estre.

II. Or que sçauriez-vous mieux vouloir pour vous, que de vous dépestrer de ceste seruitude odieuse à tout le monde & que les esclaus plus cherifs, & ceux mesme qui sont nez parmi ceste misere, taschent par tous les moyens de secoüer. Pour amasser le prix de leur affranchissement, ils se laissent mourir de faim: vous qui pensez estre nez libres, qu'est-ce que vous ne deuez point faire pour la Liberté? A quoy regardez-vous vostre buffet? Il ne vous faut point d'argent: ce n'est qu'une Chimere que ce nom de Liberté, qu'on met dans les contracts, ceux qui l'aschetent ne l'ont point; & ceux qui la vendent, encore moins. Demandez-la vous à vous-mesme; Il n'y a que vous qui le vous puisse donner. La premiere chose qu'il faut faire, est de perdre la crainte de la mort: c'est elle qui nous met le premier ioug. La pauvereté vient apres: il faut quitter les mauuaises impressions qu'on vous en a donnée.

III. Apres, voulez-vous connoistre le peu de suiet qu'il y a de la craindte, faites comparaison du visage d'un Riche & d'un Pauvre, vous trouuerez que le Pauvre rie plus souuent & plus fidellement. Il n'a point de sollicitudes au fonds de l'estomach, si quelque chose le trouble quelquefois, c'est un nuage qui n'est pas si tost conceu que dissipé. Les ioyes de ceux-cy que vous esti-

méz heureux, ne sont que déguisements: ce sont tristesses de qui l'apostume est creué. Vous les voyez rire bien souuent, qu'ils voudroient bien pleurer: ils osoient. Mais quelque ver qui les ronge par dedans, il faut qu'ils fassent bonne mine: ie ne leur trouue point de comparaison plus propre que de ceux-cy qui iouent sur les eschafauts. Cestuy-là que vous voyez qui porte ainsi le nez au vent, & dit,

En impero, &c.

C'est vn valet qui a vn quart d'écu par mois, & sa vie, celuy qui fait le fendant, & dit,

Demeure Menelas, ou tu perdras la vie.

C'est vn autre Belistre, qui gaigne sa vie à la iournée, & couche sur de la paille en quelque galetas. Dittes-en de mesme de tous ceux-cy que vous voyez se promener en housse, ou en carrosse. Leurs felicités sont masquées: ostez-leur ce qui les couure, vous trouuerez que ce n'est pas ce que vous pensez. Si vous achetez vn cheual, vous le faites deceller, si vous marchandez vn esclave, vous luy faites mettre bas iusqu'à la chemise: Et s'il est question de iuger du merite d'un homme, vous ne le considerez point hors du fourreau. Ceux qui vendent font ce qu'ils peuuent, pour cacher le défaut de leurs marchandises. De là vient que les choses trop parées sont ordinairement suspectes. Si l'esclave que vous

achetez auoit vn bras en escharpe , ou vne iambe bandée , ne voudriez - vous pas voir ce que ce seroit ? Voyez vous ce Roy de Scythie ou de Sarmatie , de qui vous admirez la teste si bien parée , si vous le voulez bien connoistre , dittes - luy qu'il oste son Diademe : c'est là deffous qu'est le mal. Mais qu'ay-ie affaire de parler des autres ? Si vous voulez vous examiner , mettez vostre argent à part , vostre maison , vos Estats. Regardez vous en l'interieur : mais vous ne prenez pas tant de peine : vous en croyez à ce que les autres vous en disent.

EPISTRE LXXXI.

ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.*
2. *Comme il faut compenser une iniure avec un plaisir.*
3. *Le Sage est seul capable de reconnoistre un bien fait.*

Vous vous plaignez d'auoir rencontré vn ingrat ; Si c'est le premier , vous estes , ou bien diligent , ou bien fortuné. Il

est vray qu'en cét endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux. Car c'est vn inconuenient que vous ne pouuez éuitier, qu'en renonçant de faire iamais plaisir à personne. Ainsi de peur que les biens faits ne se perdent chez vn autre, vous les laisserez perdre chez vous. Le danger de n'estre point remercié, ne vaut pas la vilenie de ne donner point. Pour vne fois que vous n'auuez point bien recueilly, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin vne bonne année, qui recompense les mauuaises. Le contentement de la reconnoissance en vn homme, vaut bien le hazard d'y trouuer de l'ingratitude. En matiere de biens-faits, il n'y a si non Archer qui ne faille quelquefois le blanc. Mais il n'importe combien mettre de coups dehors, pourueu qu'on en mette vn dedans. On se rembarque apres vn naufrage : pour vn qui fait cession, vn vsurier ne laisse pas de prester. Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il falloit quitter les choses, aussi-tost qu'elles ne succedent pas. Je trouue au contraire, que cette mauuaise rencontre vous doit faire opiniastrer à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur euenement pour reüssir à la fin, doiuent estre tentées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont i'ay fait des traitez particuliers, où ie pense en auoir assez discouru.

II. Ce sera bien le plus expedient , d'claircir vne question que ie ne trouue point auoir esté iamais bien décidée , si receuant quelque offence d'un qui autrefois nous auoit fait plaisir , ie suis quitte de l'obligation que luy auois ; Adioustez-y , si vous voulez , qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait du bien auparauant. Si vous prenez vn iuge rigoureux , il vous dira, Qu'il faut compenser, Et que si l'offence est de quelque chose plus grande que le plaisir , pour l'amour de la courtoisie , vous deuez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offence est la plus grande , il est vray : mais le plaisir a esté le premier. Cette consideration vaut bien quelque chose. Or à cette heure , de dire qu'il faut prendre garde comme il vous a fait plaisir volontairement , ou combien il a eu de regret de vous offencer , ce sont choses trop claires, pour vous en aduertir , parce que chacun sçait bien qu'auant aux bien faits comme aux offences , il faut prendre garde à l'affection : car il en est qui voudront bien ne faire point de plaisir, mais ils ont honte, ou bien ils sont las d'estre importunez , ou ils ont quelque dessein de receuoir plus qu'ils ne donnent. Les choses sont deuës , comme elles sont baillées. La volonté se considere plus que le present. Mais posons le cas qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention, ce qu'il a fait pour vous est plaisir, ce qu'il

a fait contre vous est iniure. Vn homme de bien , pour se tromper soy-mesme fa t vn compte faux : il met au bien-fait plus qu'il n'y a , & moins à l'iniure. Vn autre iuge plus gracieux , comme ie serois , dira que vous devez oublier l'iniure, & vous souuenir tousiours du bien-fait. Certainement la Iustice veut qu'on rende à chacune ce qui est sien. Le gré au bien-fait est la revanche à l'iniure , ou la mauuaise grace pour le moins. Mais cela s'entend quand vous auez receu le bien-fait de l'vn, & l'iniure de l'autre. Car puis que receuant iniure d'une personne qui ne vous auoit iamaïs fait plaisir, vous ferez bien de luy pardonner, si celuy qui vous offence , vous auoit autrefois fait plaisir , il est certain qu'il merite quelque chose plus que le pardon. Je ne mets point l'obliger & l'offencer tout en vn rang : i'estime vn bien fait plus qu'une iniure. Tout le monde ne sçait pas reconnoistre vn bien-fait. Vn estourdi se pourra bien reuancher , & sur tout à la nouveauté qu'on luy aura fait plaisir. Mais pource qu'il ne sçait pas le prix des choses, il ne peut pas aussi iuger la grandeur de son obligation. C'est pourquoy , quelque bonne volonté qu'il ait , ou il ne rendra pas autant qu'il doit , ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit , & peut-estre le iettera desdaigneusement , au lieu de le rapporter.

III. Le Sage qui sçait taxer les choses ce qu'elles valent, y procedera d'autre façon. Il considerera combien le plaisir est grand, qui est celuy qui le luy a fait, quād, ou, & cōment. Et pource nous disons qu'il n'y a personne que le Sage, capable de la reconnoissance d'un plaisir, ny aussi capable de le faire que luy. Ce luy est un contentement de donner, comme aux autres de prendre. Je sçay que quelqu'un mettra ceste opinion au nombre de celles que les Grecs appellent Paradoxes, & dira que puis que personne ne sçait reconnoistre un plaisir que le Sage par la mesme raison, personne ne pourra ny rendre une somme prestée, ny payer une chose achetée que luy. Ne pensez pas que cecy soit une doctrine particuliere aux Stoïques : Epicure en dit de mesme : au moins est-il bien certain, que Metrodore dit, qu'il n'y a que le Sage qui puisse renonnoistre un bien-fait : Et puis il fait luy-mesme de l'estonné, quand il nous oit dite, Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié. Or comme si la reconnoissance d'un bien-fait, n'estoit pas en acte d'amour & d'amitié, & commun encore à plus de gents que n'est la vraye amitié, ils s'esmerueillent tout de mesme, quand nous disons, Que la Foy ne se trouve qu'en l'homme sage ; comme si luy-mesme ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouvez vous que la foy puisse loger un Ingrat ?

Ils feront donc bien de ne publier point comme ils font, que nous nous vançons de choses qui sont au delà de toute creance, & d'apprendre que le vulgaire peut bien auoir les ombres & les simulacres de la vertu, mais que la vertu mesme ne se trouue en autre part que chez le Sage. Autre que le Sage ne sçait se reuancher d'un bien-fait. Les autres le sçauent aucunement: mais ils s'ont assez, quand ils se reuanchent comme ils peuuent, & qu'ils montrent qu'ils ont plustost faute de science que de volonté. C'est chose de quoy on ne sçaurroit faire leçon, que de vouloir: celane s'apprend point. Le Sage en soy-mesme fera comparaison de toutes choses: car le lieu, le temps, & les occasions font bien souuent differer ce qui semble estre semblable. Vous pourrez prester cinquante escus à vn homme si à propos, que vous l'obligerez plus que si vne autrefois vous luy donniez tout vostre bien. Secourir c'est autre chose que donner. Vne liberalité qui accommode vn homme, ne l'oblige pas, comme vne qui luy sauue la vie. Vn present sera quelquefois petit, que la consequence en sera grande. Or quelle difference pensez-vous qu'il y a, si vn homme a pris ce qu'il vous a presté dans son buffet; ou s'il l'est allé querir dans la bourse d'un amy? Mais sans retourner à des choses que nous auons assez expliquées, concluons, Qu'un homme de

bien , quand il sera question de faire comparaison d'un bien-fait & d'une iniure , iugera ce qu'il estimera plus equitable : mais s'il y a de la doute il panchera du costé du bien-fait. Or en telles choses la consideration de la personne est quelquesfois de grande importance. Vous m'avez fait plaisir en la personne de mon valet, & m'avez fait iniure en celle de mon pere. Vous avez sauué la vie à mon fils: mais vous m'avez fait perdre mon pere. Il balance de cette façon toutes les autres choses; & où l'intérêt sera petit, il le dissimulera; où il sera grand il le quittera, s'il le peut faire en bonne conscience; c'est à dire si l'iniure ne touche à autre qu'à luy. Somme toute, il ne sera point difficile en change: s'il y a perte, il la prendra sur luy. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal: & quoy que la passion luy persuade, il prendra ce party plustost que nul autre. C'est un abus d'estre plus ioyeux en receuant un bien-fait, qu'en le rendant. Comme le payer est plus agreable que l'emprunter, par la mesme raison nous deuons estre plus aises de rendre une courtoisie, que de la receuoir. Les ingrats entre beaucoup de fausses opinions, ont encore cette-cy, que quand ils payent un creancier, ils luy baillent tousiours quelque chose outre la somme principale; Et cependant ils seroient marris qu'un plaisir qu'ils ont receu portast profit à celuy qui le leur a fait.

Il y eschet aulli-bien de l'interet, comme en vne somme d'argent presté. Plus on est long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche soit grande. C'est ingratitude que rendre vn bien-fait sans vsure. Tellement que quand nous faisons nos comptes de recepte & de mise, nous y deuons auoir esgard. On ne scauroit trop monstrier de ressentiment, quand on a receu quelque plaisir. Il n'est pas de cecy comme de la iustice, que communement on estime appartenir plus aux autres qu'à celuy qui la fait. C'est vn bien tout nostre. La meilleure part du bien-fait retourne vers l'ay-mesme: nous ne profitons iamais à per-
 sonne, que nous ne nous profitions. Je ne veux pas dire que celuy que nous au-
 rons assisté nous assistera, que celuy que nous aurons deffendu nous deffendra, par-
 ce qu'un bon exemple retourne à celuy qui le donne comme les mauuais sont ordi-
 nairement à la confusion de leurs auteurs, & peu souuent on a compassion de la mise-
 re de ceux qui en faisant iniure ont monsté le chemin d'en faire: mais pource que toutes
 les Vertus ont leurs recompences en elles
 mesmes: car on ne les exerce pas pour y
 gagner; le salaire d'une bonne action,
 c'est l'auoir faite. Je reconnois vn bien-
 fait, non afin qu'un autre voyant que ie
 rends bien, soit plus liberal à me prester:
 mais pource que ie suis bien-aise de faire

vne chose tres-belle & tres-agreable. Je reconnois vn bien-fait, non pource qu'il m'im-
 porte de le reconnoistre, mais pource qu'il
 me plait, & qu'ainsi ne soit, s'il faut que
 pour m'acquitter ie fasse croire que ie suis
 vn ingrat, & que ie couure ma reuanche de
 l'apparence d'une iniure, ie ne feray point
 difficulté de passer au trauers de ma honte,
 pour aller où ie suis appelé par mon hon-
 neur. Nous ne scauions à mon aduis
 mieux faire paroistre le zele que nous auons
 à la Vertu, que d'estre contens de perdre
 la reputation de gens de bien, pour en
 conseruer la conscience. C'est pourquoy
 comme ie vous ay dit, que la reconnois-
 sance que nous faisons d'un plaisir, est plus
 à nostre auantage, que de celuy qui le re-
 çoit: car il ne luy arriue qu'une chose or-
 dinaire, de retirer ce qu'il a baillé. Et nous
 acquerons la gloire d'auoir fait vn acte, qui
 ne peut venir que d'un esprit qui est en la
 perfection de sa felicité. Car si le vice nous
 rend miserables, & la Vertu bien heureux,
 & que ce soit vertu de reconnoistre vn bien
 fait, il est certain que pour vne chose vul-
 gaire que nous luy rendons, nous en rem-
 portons vne inestable, qui est la con-
 science d'un homme d'honneur, qui ne se
 trouue qu'en vn esprit bien-heureux, &
 vrayement diuin, comme l'affection con-
 traire ne loge iamais que là où il y a vne
 extreme infortune. Tout homme qui est

ingrat, sera mal-heureux. Toutefois l'ay-
me mieux ne le faire point languir, il l'est
desia. Faisons d'oc ce que nous pourrôs pour
ne l'estre point, nô tât pour le bien d'autrui,
que pour le nostre. Ce qu'il y a de plus
leger en la malice, & de plus deslié, reiaillit
contre les autres. Le plus dangereux, & par
maniere de dire le plus espais nous demeure,
en danger de nous suffoquer, comme
Attalus le Stoiq̃ue disoit ordinairement.
La malice boit la plus grande partie de son
venin. Les serpens sont venimeux : mais
c'est pour ceux qu'ils touchent, & non pas
pour eux : le venin de la malice est au con-
traire, il ne desploye point bien sa force qui
contre ceux qui le portent. L'ingrat se ges-
ne & se consume de soy - mesme. S'il a re-
ceu du bien, pource qu'il faut qu'il le ren-
de, il le hait & le desestime, & tout au re-
bours fait les iniures beaucoup plus gran-
des qu'elles ne sont. Or quelle condition
sçauroit estre plus miserable que de ceux
qui perdent les biens-faits, & ne peuvent
garder que les iniures? La Sagesse fait au
contraire, elle se plaist d'embellir les plai-
sirs qu'elle a receus, se les recommande, &
prend plaisir à les auoir continuellement
deuant les yeux. Les vicieux n'ont contē-
tement qu'en ce seul instant qu'ils reçoient
le plaisir. Celuy du Sage est si long, qu'il
l'accompagne toute sa vie; car son contē-
tement n'est pas de receuoir, mais d'auoir

receu, qui est vne chose dont la continuation est sans interualle, & sans fin. S'il a receu quelque offence, il ne s'en esmeut point, & l'oublie; non par neligence, mais parce qu'il a volonté de l'oublier. Il ne préd point les choses au pis. Si quelque inconuenient luy arriue, il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes font mal, il en accuse la Fortune, il ne calomnie ny ses parolles, ny les mines. Si quelque chose semble auoir de l'aigreur, il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offence receuë, en faueur du bien fait qui l'auoit precedée. Des deux obiers il donne le premier & le meilleur à sa memoire. Il ne hayt point apres auoit ayiné: mais quand les iniures sont si grandes au dessus des plaisirs, que sans se perdre il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au mesme estat qu'elle estoit, quand il n'auoit receu ny bien ny mal. Car si les iniures & les plaisirs ne sont point plus grands l'un que l'autre, il luy demeure tousiours de l'amitié. Comme au iugement d'un Criminel, quand les opinions se trouuent parties, celles qui sont les plus misericordieuses ont l'auantage, ainsi quand il trouue qu'on luy a fait autant de bien que de mal, il sçait bien que son obligation est quitte, mais il ne cesse pas de l'auoir au cœur, & ressembler à ceux qui ont fait banqueroute, & cependant ne laissent point de payer. Or il est impossible

impossible, que nous ne soyons ingrats, tant que nous ferons cas de ces vanitez, qui font perdre le iugement à la plus part des hommes: Car quelquefois les choses sont tellement disposées, que nous ne pouuons reconnoistre vn plaisir, si nous ne quittons nostre pays, si nous n'exposons nostre vie, si nous ne perdons nos biens, voire mesmes si nous ne receuons quelque tache à nostre honneur, & ne faisons courre fortune à nostre reputation. La reuanche d'un plaisir n'est pas tousiours si aysée, comme il semble. Le mal est, qu'il n'y a rien au monde que nous estimions plus qu'un plaisir, quand nous le demandons, ny moins, quand nous l'auons receu. Voulez - vous que ie vous die ce qui nous fait oublier vn plaisir: l'enuie d'en receuoir vn autre. Nous ne pensons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous desirons qu'on nous baille. Les richesses, les estats, les grandeurs, & toutes telles choses qui ne sont precieuses que par le cas que nous en faisons, nous font esgarer du chemin de la vertu. Nous ne sçauons pas ce que les choses valent, parce qu'au lieu d'en prendre aduis de la Nature nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la coustume qui nous les fasse trouuer belles. Car nous ne les estimons pas pource qu'elles sont desirables, mais parce qu'on les estime nous les desirons; & apres que l'estreur des particulieres

a esté cause de l'aveuglement general, à cette heure l'aveuglement general est cause de l'erreur des particuliers. Mais comme, en cela nous suivons l'opinion commune, nous deurions aussi nous y ranger en ce qui est de n'estre point ingrats. C'est vne maxime tenuë pour indubitable par tous les peuples de la terre, & confessée par ceux mesmes qui sont les plus barbares. Que c'est chose honneste de rendre vn plaisir quand nous l'auons receu. Il n'y a ny bon ny mauuais qui la contredise. Il s'en trouue qui louent les voluptez, & d'autres qui les blasment, qui estiment la douleur le plus grand mal qu'un homme scauroit souffrir, d'autres qui ne tiennent pas seulement que ce soit mal; qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses; Et d'autres qui disent, que d'elles procede la ruine du genre humain, & qu'il n'est point d'homme plus riche que celuy à qui la Fortune ne trouue rien qui merite de luy estre donné. Les iugemens des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraires l'un à l'autre, se conforment en ceste - cy, qu'il faut reconnoistre ceux de qui nous auons receu du plaisir. Toute nostre discordance est d'accord en ceste opinion, & au partir de là, si quelqu'un nous a bien obligez, c'est celuy que nous faisons moins de cas d'offencer; & ne sommes iamais plus ingrats, que quand le plaisir qu'on nous a fait passe

les moyens que nous auons de nous en reuencher. Car parce que nous auons honte de ne rendre point ; ne pouuans estre quittes d'autre façon , nous le voudrions bien estre par la mort de ceux à qui nous sommes obligez. Mon amy , si ie vous ay donné quelque chose, gardez -le: ie ne vous le demande pas : ie ne vous presse pas de me le rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me procurez point de mal. Il n'y a point d'inimitié plus dangereuse , que d'un qui est honteux de n'auoir pas fait ce qu'il deuoit à l'endroit de celuy qui l'auoit obligé.

EPISTRE LXXXII.

ARGUMENT

1. *Il blasme l'Oisiveté.*
2. *L'apprehension des iniures de la Fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guerrie que par l'estude de la Philosophie.*
3. *Les choses de soy indifferentes, sont rendues bonnes, ou mauuaises par l'application de la Vertu, ou du Vice.*

4. *Pourquoy nous craignons la mort,
& le moyen de ne la point crain-
dre.*

I. **I**E commence à n'estre plus en peine de vous. Voulez - vous sçauoir qui m'en a respondu? vn pleige qui ne trompe iamais personne. Vostre esprit que ie reconnois amateur de la vertu. La meilleure partie qui soit en vous, est hors de danger. La Fortune vous peut faire quelque iniure: mais le principal est que vous ne vous en pouuez plus faire. Continûez seulement, & vous reglez tellement en la vie que vous auez entrepris de suivre, qu'il y ait du repos, mais non de mollesse. Pour moy i'aymeroïs mieux estre mal que mollement. Quand ie dy mal, ie l'entends comme le peuple parle, c'est à dire, auoir de la peine & sentir des incommoditez. Nous oyons ordinairement dire de quelqu'un à qui on porte enuie, il vit mollement. I'aymeroïs autant qu'on me dir, il ne vaut rien. L'esprit ne peut croupir en l'oïsiueré, qu'il n'en tire quelque faincantise, & ne perde peu à peu de sa vigueur. Il vaudroit mieux qu'il deuint du tout insensible. Et puis ces delicats apprehendent de mourir, comme si la vie qu'ils font estoit quelque autre chose qu'une mort. Il y a bien difference de se reposer, ou d'estre au cercueil. Vous direz peut-

estre : que de quelque façon qu'on se repose, il en est tousiours mieux que d'estre impliqué dans le tumulte des affaires, & bricolé de leur flux & reflux perpetuel. Ny l'un ny l'autre ne valent rien. Vn corps est aussi mort dans vn liét parmy de s roses, qu'à la voirie entre des carcasses. C'est proprement s'enterrer tout vif, que se retirer du monde, & n'estudier point.

II. Quand nous traueserions tout ce qui'il y a de mer à l'entour de la terre, où penserions-nous aller, & que nous ne fussions accompagnés des mesmes sollicitudes qui nous trauaillent en nostre maison ? En quelle cauerne si profonde nous scaurions-nous mettre où nous n'eussions les mesmes apprehensions de la mort que nous auons ? Quelle retraite si forte & si temperée scaurions-nous choisir, où nous ne fussions aux mesmes alarmes de la douleur ? Mettons nous où nous voudrons ; nous serons tousiours hommes & par consequent la foiblesse humaine sera tousiours avecque nous. Nous auons vne infinité de choses à l'entour de nous qui nous regardent, & ne font qu'attendre l'occasion d'entreprendre sur nous. Si les vnes faillent les autres executent. Nous en auons d'autres au dedans, qui en la solitude mesmes nous font bouillir : le sang, & nous empeschent le repos. Nous ne scaurions nous mettre mieux à couuert

qu'entre les bras de la Philosophie. C'est vn rempart inexpugnable, d'où toute la batterie que sçauoit faire la Fortune ne feroit pas tomber vne pierre. Vne ame qui se resout à quitter la campagne, & ne se soucie que de se garder en ce chasteau: peut deffier l'escalade, la frappe, la mine, la surprise & les assauts. La hauteur en est si grande, & les approches si difficiles, que tout ce qu'on y tire n'arriue pas au pied du mur. On s'abuse de penser que la Fortune ait les mains longues: elle les a courtes, & si courtes qu'elles ne frappent que ceux qui se treuuent aupres d'elle. Pour nous en garantir, il suffit de nous en reculer. Pour nous en reculer, il ne faut autre chose que connoistre nous & nostre nature; Sçauoir d'où l'esprit est venu, où il doit aller, qui est son bien ou son mal, ce qu'il doit chercher & fuir, quelle est cette raison qui luy enseignera la distinction des choses euitables ou desirables, qui domestiquera la rage de ses conuoiises, & donnera la tyrannie de ses apprehensions. Il y en a qui se sont vantés de pouuoir faire tout cela sans l'ayde de la Philosophie: mais enfin quand il leur est venu quelque effort sur les bras, il a fallu qu'ils ayent auoué leur presumption. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier: quand la mort s'est approchée d'eux; toutes les rodomontades se sont esuanoüyes. On leur pouuoit dire;

Et bien, il vous estoit bien aisé de faire les braues, tant que l'ennemy ne paroïssoit point. Voicy cette douleur, que vous disiez estre si peu de chose, voicy cette mort contre qui vous parliez si haut, les ordres sont prestes: l'espée est hors du fourreau.

C'est à ce coup Troyen, qu'il faut auoir bon cœur.

Le moyen de l'auoir bon c'est, de le fortifier par vne meditation assidue, sans s'amuser apres des paroles: l'assurance ne s'acquiert point par subtiliser. C'est pourquoy, Lucilius, ie m'estonne, & me ry tout ensemble de dialiseries des Grecs, quoy que ie ne m'en sois pas encore du tout dépestré. Voicy l'argument de Zenon le Stoïque. Nulle chose mauuaise n'est glorieuse: La mort est glorieuse, la mort n'est donc point mauuaise, Vous auez triomphé: ie n'ay plus de peur. Apres vos belles raisons, ie suis prest de bailler ma teste à couper. Mais ne voulez vous pas dire quelque chose de plus grane, sans vous rire avec vn qui s'en va mourir: le meure si ie scaurois vous dire qui a le moins du iugement: ou luy qui par ce plaisant argument pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort, ou celuy qui s'est mis en peine de le rechercher, comme si scauoir estre quelque chose de bien important.

300 LES ÉPISTRES

III. En voicy la responce , qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes. Nulle chose indifferente n'est glorieuse : la mort est glorieuse, la mort n'est donc point indifferente. Voulez-vous voir la surprise; la mort n'est point glorieuse ; mais c'est chose glorieuse que mourir valeureusement. Et quand il dit , Que nulle chose indifferente n'est glorieuse, ie l'accorde : mais c'est en y adioustant, qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloire que par les choses indifferentes. Or les choses indifferentes sont les choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises , comme la Maladie, la douleur , la Pauvreté , le Bannissement , & la Mort. Il n'y a rien en tout cela qui de soy-mesme ait de la gloire , neantmoins nous n'auons point d'autre sujet d'en acquerir que ceux là : Car on ne louë point la Pauvreté, mais celuy qui pour estre pauvre ne se raualle , & ne se flechit point. On ne louë point le Bannissement ; mais celuy qui ne s'afflige point pour estre banni. On ne louë point la Douleur ; mais celuy que la douleur n'a sçeu faire crier ny parler. On ne louë point la mort : mais celuy de qui l'esprit est plustost sorti que troublé. Toutes ces choses là , qui de soy ne sont ny honnestes ny glorieuses , sont honnestes & glorieuses, aussi-tost qu'il plaist à la Vertu d'y mettre la main : elles sont neutres , & n'ont

point de qualité que, celle que le Vice ou la Vertu leur donne. La mort, qui fut glorieuse & belle en Caton, fut honteuse & laide en Brutus. Je parle de ce Brutus, qui sur le point qu'on luy alloit couper la gorge, s'estant tiré à l'écart, comme pour aller à ses affaires combien qu'il n'eust autre enuie que de differer sa mort de quelque moment; comme on l'eut fait venir, & qu'on luy eut dit qu'il tendit le col: *Aussi bien, dit-il, me fust-il permis de vivre, comme ie la tendray.* Peu s'en fallut qu'il n'y adioustât, *Quand bien ce seroit sous Antoine.* O que cét - homme - là meritoit bien qu'on luy donnast la vie! Or comme i'auois commencé de vous dire; pour monstrier que la mort n'est de soy chose ny bonne ny mauuaise; voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton, & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous disons qu'une chambre est claire; & cependant on n'y voit point quand il est nuit: ceste diuersité vient de la vicissitude du iour & de la nuit. Ainsi toutes ces choses indifferences, comme les richesses, l'embon point, la beauté, les honneurs, & les Sceptres mesmes, & de l'autre costé, la mort, l'exil, l'indispositiō, les douleurs, & toutes ces autres choses que nous craignons, ou plus, ou moins, ne se peuuent dire ny bonnes ny mauuaises, que par l'application

du Vice, ou de la vertu. Vne barre de fer, qui n'est de soy ny froide ny chaude, dans vn fourneau s'eschauffe; & replongée dans l'eau, se refroidit. La mort est honneste, par l'entremise de ce qui est honneste, c'est à dire de la Vertu, & d'une ame qui daigne tout ce que la Fortune luy peut donner. Mais encore ces choses que vous appelez indifferentes, ne sont pas du tout semblables: car il n'est pas indifferant de mourir ou bien ou mal, comme il est indifferant que vos cheueux soient ou bien ou mal coupez. Quoy que la mort ne soit pas mauuaise, si est-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous auons tous vn amour de nous mesmes, & vne volonté de nous conseruer grauée en l'ame, qui nous fait fremir aussitost: l'amour & la conseruation de la vie est vne affection que la Nature nous a si profondement graué en l'ame, qu'il est impossible d'en imaginer la dissolutiō, & ne trembler point. Nous ne pouuons, sans nous fâcher, estre priuez de tant de commoditez que nous auons. Nous connoissons les lieux où nous sommes, & ne sçauons comme sont faits ceux où nous deuons aller. Ceste ignorance nous y figure des choses espouuantables: Et puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener, nous sont effroyables naturellement. Tellement qu'encore que la mort soit indifferente, elle

n'est pas pourtant au nombre des choses, qu'il est si facile de mespriser. Il faut vne longue accoustumance, pour assuer l'esprit & faire qu'il ne bondisse point, quand il en approchera. Il n'est rien plus aisé que de dire qu'il faut mespriser la mort, ny rien plus mal-aisé que de le faire. C'est vne hardiesse qui n'est pas bien commune à toutes gens : les impressions que nous en auons de longue main ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'enuy l'un de l'autre, à qui nous la dépeindra plus hideuse, & qui en fera plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer est vne prison, où la nuit est perpetuelle, & de qui le portier,

Sur des os mi-mangez, &c.

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne sont que contes faits à plaisir, & que les morts n'ont rien à craindre qui leur fasse mal, nous n'en sommes pas pour cela plus en repos. Nous auons autant de peur de n'estre point, que d'estre en Enfer. Tellement qu'ayant tant de choses à combattre, ne faut-il pas auoüer que c'est l'acte le plus genereux & le plus braue que l'esprit de l'homme puisse faire que de se resoudre à partir du monde, sans y auoir regret ; or il n'y a point de moyen de luy mettre ceste persuasion en la teste, qu'en luy faisant voir que la mort, est indifferente

& ſupceptible d'une qualité bonne ou mauuaife, ſelon qu'il ſera capable d'en uſer, ou bien, ou mal. Il eſt impoſſible de croire qu'une choſe ſoit mauuaife, & de ſ'en approcher de bon cœur. On n'y va iamaïs qu'un pas apres l'autre. Or quelque belle que ſoit une action, il faut, pour eſtre glorieuſe, qu'elle ſoit volontaire. La Vertu ne fait iamaïs une choſe, parce qu'elle eſt tenuë de la faire, & ſi ce n'eſt pas tout, il faut que l'eſprit tout entier y ſoit preſent, & qu'il ſ'y bande, ſans y contredire en quelque façon que ce ſoit. Mais quand nous nous reſoluons à ſouffrir un mal, ou pour en craindre un pire, ou pour iouyr de quelque bien, qui nous ſemble digne que pour y paruenir on paſſe par ceſte incommodité, cela ne ſe fait point, que noſtre ingement ne ſe diuiſe. Nous ſommes poussez d'une part, & retirez de l'autre: le Deſir nous propoſe le contentement & l'Honneur: la Peur nous monſtre les ſouppçons, & la difficulté: de maniere que nous ne ſçauons à quel party nous ranger. Où ceſte confuſion eſt, il ne faut plus parler de Gloire. La Vertu va tout d'un branſle, & tout d'un accord à l'eſſet de ſes reſolutions, & ce qu'elle fait ne luy donne iamaïs d'alarme.

*Ne cede point aux maux, mais te bande
à l'encontre.*

Nous ne nous y banderons jamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que ceste persuasion nous sorte de l'esprit, autrement nous n'y ilions point, comme il y faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoyques trouuent l'argument de Zenon veritable, & n'approuuent pas la responce qu'on y fait : c'est aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuses, qui font confesser vne chose qu'on ne croit pas : & serois d'auis que ces subtilitez demeuraissent en la poussiere de l'escole. La Verité veut des paroles plus simples, & pour la mort il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuser à l'esclaircissement de toutes leurs ambiguites, ce seroit plustost pour persuader que pour tromper. S'il est question de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de sa vie rachepter le repos de sa patrie, & le salut de ses enfans : quel langage luy tiendrez vous? Je veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule attirent tout le peril d'une guerre generale; où les trois cens Lacedemoniens, qui furent mis à garder le pas des Termophyles, sans esperance ny de vaincre, ny de fuir. Il faut que le lieu où ils sont, soit leur sepulchre. Que leur alleguez-vous pour les resoudre d'empescher de

leurs corps la cheute de leurs Republiques, & perdre plustost leurs vies que leurs places? Vous leur direz, Qu'une chose mau-
uaise n'est point glorieuse. Que la mort est
glorieuse, & que par consequent la mort
n'est point mauuaise. O la belle haran-
gue & bien persuasive! Qui est le poltron,
que de si belles raisons ne fissent ietter
la teste baissée dans les ennemis, & mou-
rir l'espée à la main? Mais que ie trouue
bien le langage de Leonidas d'une autre
grace! Disons, Compagnons, comme
gents qui soupperont en l'autre monde.
Ils ne mascherent point moins ce qu'ils
auoient en la bouche: Les morceaux ne
leur demurerent point au gosier, ny ne
leur tomberent point des mains. Ils dis-
nerent courageusement, & soupperent
de mesme. Et ce Capitaine Romain, qui
enuoyoit ses soldats saisir vn passage au
trauers de l'armée des ennemis, que leur
dist-il? Il est necessaire d'aller-là, Compa-
gnons; mais il n'est pas necessaire d'en re-
uenir. Vous voyez comme les commande-
mens de la vertu sont simples & imperieux.
Mais monstrez-moy vn homme à qui tou-
tes ces subtilitez ayent iamais fait faire vn
pas vers le peril? Elles rompent le cœur tout
au contraire, & le referrent aux occasions
importantes, où, plus qu'en autre part, il au-
roit besoin de s'elargir. Il n'est pas que-
stion d'oster la peur à trois cents soldats: Il

faut affeurer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Comme leur ferez-vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort? Comme leur osterez-vous des opinions qui depuis tant de siècles leur sont venuës de pere en fils? & qu'auecque le lait ils ont succées aux tetins de leurs nourrices? Quel remede leur baillerez-vous; de quelles raisons fortifierés-vous la foiblesse humaine? Comme leur inspirerez-vous vne ardeur, qui les emporte si furieusement aux perils, qu'il ne se trouue rien d'assez fort pour les arrester? De quelles inuentions, & de quelle bien-difance combattrez-vous tous les peuples de la terre qui d'un consentement vniuersel croient le contraire de ce que vous leur voulez persuader? Vous m'allez chercher des surprises, & d'une interrogation à l'autre, me pensez tout doucement faire entrer dans le fillet. Les monstres ne se tuent point auecque des cheneuottes. Ce grand serpent que les Romains trouuerent en Afrique, & qui leur fist plus peur que l'armée des ennemis, ne pût iamais estre blessé, ny de fleches ny de fondes; Et pource que cette grande masse, qui la peau n'estoit pas moins solide, que le corps en estoit vaste, rennoyoit tout ce qu'on luy iettoit, il fallut auoir des meules de moulin pour l'affommer; Et vous pensez avec vne parole faire peur à la mort: Vous attaquez vne

lion avec vne aleine. Ce que vous dites à point : Les espics de bled en ont aussi : mais toutes pointes ne percent pas, il en est de si deliées, qu'il est impossible de s'en feruir.

EPISTRE LXXXIII.

ARGUMENT.

1. *Il ne faut rien faire en secret, qu'on ne voulust faire à la veüe de tout le monde.*
2. *Penser aux actions passées.*
3. *Qu'on peut fier un secret aux yuronsnes.*
4. *Contre l'yuresse.*

I. **V**OUS voulez sçauoir ce que ie fais tous les iours, & desirez que ie vous rende conte comme ie les passe depuis le matin iusques au soir. Vous avez bonne opinion de moy, qui pensez que ie ne fay rien que ie ne vueille bien que vous sçachiez. Et certainement il seroit bon de viure, comme si nous auoins tousiours vn tefmoin aupres de nous ; Et pour nous obliger mesmes à ne rien penser qui ne fust bien

honneste, nous imaginer que nous auons vn verre dans l'estomach, & que les yeux peuvent penetrer iusques à ce que nous pensons de plus secret. Et de fait, n'en est-il pas qui y penetrent? Que nous sert de nous cacher des hommes, puis qu'il n'est rien qui ne soit descouvert à Dieu? Il se voit au fonds de nos ames, & quelquefois, se trouue present à nos cogitations: ie dy quelquefois, parce qu'il n'y est pas tousiours. Ie feray donc ce que vous me commandez: ie vous escriray fort volontiers toutes mes actions, & l'ordre dont i'y procede. Ie veux pour cet effect y prendre garde à l'aduenir; & ce qui est le principal, ie feray tous les soirs reueüe comme i'auray passé le iour.

II. Ce qui nous gaste, c'est que nous ne regardons iamais derriere nous: il ne nous chaut du passé: nous pensons à ce que nous deuons faire; & bien souuent encore le faisons-nous sans y penser. Mais quand nous auons fait quelque chose, elle est aussitost hors de nostre memoire que de nos mains. Et toutefois les deliberations de l'aduenir ne se peuvent resoudre, sans la consideration du passé. Ie n'ay point esté rompu, de tout aujourd'huy. I'ay tousiours esté, ou sur le liët, ou sur le liure. Ie me suis exercé le corps, mais fort peu: car i'ay cette obligation à ma vieillesse que i'en suis quitte à bon marché. Les robustes mesmes finissent quand ils sont las, & ie suis aussi-

tost que ie me suis remué, Demandez vous
 qui sont les compagnons de mes exerci-
 ces ; il ne m'en faut point d'autre qu'Ea-
 rinus ? Vous sçavez que son humeur est
 fort douce & fort amiable ; mais il se
 va changer , ie suis apres d'en trouuer
 quelqu'un qui ne soit pas si fort. Il
 dit que nous auons luy & moy vne mes-
 me Crise ; parce que les dents luy tom-
 bent : & à moy aussi. Il va desia bien vi-
 ste pour moy ; & deuant qu'il soit bien peu
 de iours , ie me doute que ie ne le pourray
 plus atteindre. Vous voyez ce que sert
 vne chose continuée. Quand de deux
 hommes l'un vient , & l'autre va, ils se
 trouuent en peu de temps bien esloignez. Il
 monte , & ie descends. Vous sçavez que
 l'un est bien plustost fait que l'autre. Tour-
 resfois ie me suis méconté: car en l'âge où ie
 suis, on tombe plustost qu'on ne descend. Si
 vous voulez sçauoir comme nous sommes
 demeurez aujourd'huy de nostre combat , il
 nous est arriué vne chose qui n'est pas bien
 ordinaire entre des coureurs: nous auons esté
 iustement au but l'un quand & l'autre, apres
 m'estre ainsi laissé: car ie puis mieux dire la-
 sé qu'exercé, ie me suis mis dans de l'eau
 froide, i'appelle ainsi de l'eau qui n'est qu'un
 peu chaude. Il a esté vn temps que ie faisois
 professiõ d'estre grand baigneur, & que tous
 les ans le premier iour de l'annier, comme
 pour la ceremonie du iour, ie lisois , escri-

nois, & disois quelque chose de particulier, ie ne faillis point aussi de jeter dans le canal de l'eau pucelle. Depuis, ie la trouuay trop froide, & me contentay de l'eau du Tybre, & en fin ie suis réduit à celle de la Cnue. Encore pour gailhard que ie sois, ie la fais tiedir au Soleil, si bien que pour peu que i'y adioustasse, ie penserois estre dans des estuues. Au partir de là, ie mange du pain sec, & de cette façon il ne me faut ny table pour dîner, ny eau pour laver les mains. Quand j'ay dîné ie dors fort peu. Vous sçauéz comme i'en vis : mon dormir n'est ny long ny bien ferme. Il me suffit que ie fay trêve de veiller. Je sçay bien quelquesfois que j'ay dormy, & quelquesfois ie m'en doute. Là dessus le bruit de Cirque me vient aux oreilles, & lors n'y a plus d'ordre de dormir : il faut que ie me réueille. Mais tant s'en faut que cela me diuertisse, qu'il ne me trouble pas seulement. Je suis fort patient à telles tempestes. Ces confusions de voix ne me sont non plus que le murmure des vagues : ou que le sifflement d'une forest, quand le vent donne au haut des arbres, ou que quelque autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. Je vous veux à cette heure dire à quoy ie me suis appliqué, j'ay continué de resuer sur vn ébaissement où ie me mis hier. Qu'ont voulu dire tant de grands esprits, qui en des

choses d'importance, ont employé des raisons si legeres & si perplexes, qu'encore qu'elles soient veritables, elles ont apparence de mensonges?

III. Zenon ce grand personnage, qui le premier a fondé cette Secte, braue & religieuse plus que nulle autre; pour nous dégouster de l'yurognerie, allegue qu'un homme de bien ne s'enyure point, & le prouue de cette façon. Personne commet son secret à un homme yure, or on commet son secret à un homme de bien, un homme de bien ne sera donc iamais yure. Voyez comme avec vne responce toute telle que son argument il y a moyen de se mocquer de luy, car d'une infinité qu'on luy pourroit faire, vne suffira. Personne ne dit son secret à un qui dort: on dit son secret à un homme de bien; un homme de bien ne doit donc point dormir. Possidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre: mais il n'en trouue qu'un moyen qui me semble bien foible. Il dit que ce mot d'yure, a deux significations. L'une, quand un homme a tant pris du vin, qu'il en a perdu le iugement: l'autre quand il est costumier de s'enyurer, & qu'il a cette imperfection: que Zenon ne l'entend pas de celuy qui est yure, mais de celuy qui l'est ordinairement, & que c'est à cet yure qu'on se gardera bien de dire des choses secretes.

tes, que le vin luy peut faire publier ce qui est faux. Car il est assez clair qu'il parle de celuy qui est yure, & non de celuy qui le sera. Vous m'auoüerez que d'un yure à un yuronne il y a bien de la difference. Tel est yure à c'est-heure, qui peut-estre ne l'aura iamais esté, & qui peut-estre ne le sera iamais. D'ailleurs, un yuronne n'est pas en une yuresse perpetuelle; Et quand il dit yure, ie le prends comme il se prend ordinairement, & sur tout venant de la bouche d'un homme qui fait profession d'une diligence exacte, & de ne rien dire qu'il n'ait rigoureusement examiné, joint que si Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure toujours coupable de s'estre voulu servir d'une parole equivoque, pour piper le monde; ce qui ne se doit pas faire, quand il est question de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait esté son intention, la consequence qu'il en tire est fausse, qu'il ne faille rien dire de secret à un homme qui est coustumier de s'enyrer. Representez vous à combien de soldats, qui sont gens qui ne se tiennent pas tousiours dans les bornes de la sobriété, & le General de l'armée, & le Maître de Camp, & le Capitaine, ont commis de choses, qui n'auoient pas besoin d'estre publiées. Quand il fut question d'entreprendre sur la vie de C. Cesar, ie parle de celuy qui s'empara de l'Estat, quand il

eust deffait Pompée, Tyllius Cimber en ouyt parler auffi bien que C. Cassius. Cassius ne bût iamais que de l'eau. Cimber au cōtraire, avec ce qu'il prenoit du vin démesurément, son babil estoit insupportable quand il auoit beu. Surquoy luy-mesme il fit ceste rencontre. Comme supporterois-ie d'un homme, qui ne puis pas supporter ce vin ? Que chacun à ceste heure se ressouuienne de ceux à qui il ne feroit pas si tost la clef de leur caue, comme celle de leur secret; Si est-ce que i'en diray vn que ie me viens de ramenteuoir, afin que la memoire s'en conserue : car il est bon d'estre fourni d'exemples illustres, pour toutes les actiōs de nostre vie, afin de ne les aller pas toujours mandier aux siecles passez. L. Piso depuis qu'une fois, pour bien boire, il fut fait Gouverneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y passoit ordinairement la plus grāde partie de la nuit, & presque tousiours dormoit iusques à midy. C'estoit son poinct du iour. Cependant il se comporta fort bien en son gouvernement. Auguste mesme l'enuoyant pour commander en la Thrace rebellée, luy donna des commissions secretes, desquelles il s'aquittra si dignement, qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campanie; & laissant les affaires de Rome pleines de soupçon, & en vn estat qui ne luy plaisoit point; pource, à mon aduis, que l'yuroguerie de Piso luy

auoit bien reüssi, laissa le gouuernement de la ville à Cossus, homme graue, & moderé, mais qui se laissoit tellement emporter au vin, qu'une fois, qu'au partir d'un festin il estoit allé au Senat, il le fallut remporter tout endormi, parce qu'il n'y eut iamais ordre de l'esveiller. Cependant Tibere luy escriuoit souuent de sa main des choses qu'il ne vouloit pas mesme commettre à ses secretaires. Comme de fait il ne se trouue point qu'aucun secret d'affaire, ny publique ny priuée, luy soit iamais eschapé. Laissons les donc crier tant qu'ils voudront, qu'un esprit à qui le vin commande n'est pas maître de soy. Que le vin fait les mesmes tumultes au cerueau, qu'il fait en sa nouveauté dans les tonneaux. Que son abondance fait sortir les secrets du cœur, comme les viandes de l'estomach; le veux que tout cela soit veritable: mais il est veritable aussi qu'ayant à deliberer des choses de consequence, si nous auons des amis, qui aiment à boire, nous ne laissons pas de leur en demander leurs aduis. Ainsi donc la raison alleguée pour la deffence de Zenon que on ne commet iamais un secret à gens qui sont coustumiers de s'enyurer, est aussi peu vraye que son argument. Ce seroit bien plustost fait de blâmer ouuertement l'yroguerie, & représenter les inconueniens qui l'accompagnent. Les appas n'en sont point si grands, qu'il faille estre parfaictement

sage pour s'en garentir. Vn qui n'aura que vne passable discretion, se gardera bien d'y tomber, & si quelquefois pour vn suiet qui se presente, il se laisse emporter à la bonne chere, ce sera sans passer iusques à l'yuresse.

IV. Or si la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'un homme yure, c'est vne question qu'il nous faudra vider. Cependant si vous voulez prouuer que l'yuresse est indigne d'un homme d'honneur, pourquoy vous amusez-vous à faire le Dialecticien? Que ne dittes-vous plustost, que c'est vne vilenie d'en prendre tant, qu'il en faille rendre, & ne sçauoir pas la mesure de son estomach? Que ceux qui sont yures font vne infinité de choses dont la memoire les fait rougir, apres qu'ils ont vuidé leur vin? Que l'yuresse n'est autre chose qu'une fureur volontaire? Et de fait qu'un homme yure soit quelques iours sans desenyurer, quelque opinion en aurez-vous sinon qu'il a perdu l'entendement? Vous direz que c'est vne fureur. Mettez en auant l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui entre les verres tua Clytus, le plus fidelle & le plus affectionné seruiteur qu'il eust; & puis se voulut tuer luy-mesme, quand le desenyurement luy eut fait connoistre le vilain acte qu'il auoit commis. Si nous auons quelque imperfection, l'yuresse la met en sa monstre, & nous

fait perdre la honte, qui est le principal obstacle de nos mauvaises intentions. Car il est certain que ce n'est point tant la volonté du bien, que la honte du mal, qui nous divertit de ce qui nous est deffendu. Il n'y a rien de sale au dedans, que le vin ne fasse venir dehors, il ne fait pas les vices, mais les produit. Quand vn homme est yure, s'il ayme les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il soit au lit pour se contenter : mais à quelque heure, & en quelque part que la concupiscence le sollicite, il luy donne congé de faire ce qu'il luy plaît. S'il a mesme quelque impudicité plus orde & plus brutale, il ne craint point de la publier. S'il est querelleux, sa langue & ses mains perdent la discretion. L'insolence devient plus superbe, la cruauté plus violente, & l'envie plus malicieuse. Enfin il n'y a point de vice qui veuille garder la chambre; tout sort à la campagne. Adioustez à cela, que nous ne sçauons où nous sommes : la langue nous begaye, la veüe nous trompe, les pieds nous chancelent, & nous semble que quelque tourbillon nous fasse tourner la maison sur la teste. Puis comme le vin se prend à bouillir, nous auons des coliques qui nous déchirent les entrailles ; & toutes ces incommoditez. entores ne sont que passables. Mais que pensez-vous que ce soit quand après que le vin est corrompu par le

dormir, en la place de l'yvresse il nous demeure vne crudité. Representez-vous les inconueniens qu'a produit l'yvrongnerie publique, combien de braues & belliqueuses Nations elle a liurées en la main de leurs ennemis: en combien de murailles, obstinément deffenduës par plusieurs armées elle a fait ouuerture: combien d'ames impatientes d'obeyssance elle a reduites à la seruitude; Et combien elle a domté d'hommes, que les armes bien à peine auoient osé menacer. Tant de chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, tant de difficultez de lieux, & de saisons; tant de fleuves descendants de regions inconnües, & tant de mers, laisserent reuenir ce mesme Alexandre de qui ie viens de parler, sain & sauf en sa maison: Et le seul excez de boire fut assez fort pour l'enuoyer au tombeau. Quelle gloire est-ce à vn homme de tenir beaucoup? Quand la palme de bien boire vous sera demeurée: quand tous vos compagnons reduits à dormir sous la table, ou à rendre leurs gorges en quelque coin, refuseroient de vous y faire raison, quand de toute la compagnie d'un festin il ne demeurera que vous qui seul ne soit par terre, quand vous aurez emporté ceste magnifique losange, que vous tiendrez plus de vin que pas vn des autres; ne faut-il pas que vous confessiez que vous ne tenez pas encores tant qu'un tonneau? D'où pensez-

vous que soit venuë la ruyne de M. Anthoine, grand personnage, au reste, vn bel Esprit, que de l'yurognerie & de l'amour de Cleopatre, quin'auoit pas moins de force que le vin? Car fut-ce autre chose que l'yurognerie, qui changea les mœurs aux dissolutions estrangeres: qui luy fit prendre les armes contre sa partie: qui fortifia les ennemis à son preiudice, & rendit sa cruauté si desmesurée, qu'au milieu de son repas où il estoit serui d'une magnificence Royale, il se faisoit apporter les testes & les mains des principaux de Rome, pour les reconnoistre, comme s'il eust voulu boire du sang, apres estre enyuré de vin? Son yurognerie seul estoit insupportable. Vous pouuez iuger comme le deuoit estre ce qu'il faisoit, quand le vin l'auoit surmonté. Vous ne voyez gueres de gens aymer a boire, qui ne soient aussi cruels: Les esprits les plus nets se brouillent de boire trop, & gastent leur bonne dispoition. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus long-temps à l'ombre, ont tellement debilitéz, qu'ils ne peuvent supporter de voir luire le Soleil: Car estans ordinairement hors de soy par moyen de l'yuresse, ils s'accoustument à des vices qu'ils ne peuvent quitter quand ils sont desenyurez. Dites nous donc les bonnes raisons, pourquoy le Sage ne se doit point enyurer: mais baillez-nous d'autres choses que des

paroles: Faites nous voir les inconuenients qui en arriuent, prouuez que ces choses que nous appellons voluptez, ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le reglement & la mesure qui leur appartient. Car si vous me voulez persuader que le Sage le pourra gorgier de vin tout à son aise, sans se troubler, ny rien faire des desordres que font ordinairement ceux qui sont yures; j'aymeroie autant vous ouyr dire, qu'il pourroit prendre de la poison sans mourir, du ius de pavor, sans dormir, & de Vellebore, sans riotter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds luy chancelloient, si la langue luy begayse, quel besoin est-il de soutenir qu'il soit yure en partie, & en partie ne le soit point?

ÉPISTRE LXXXIV.

ARGUMENT.

1. *Comme il faut profiter de la lecture.*
2. *Fuir la Cour, & les biens de Fortune.*

LE me fais ordinairement promener en l'une chaire; & par ceste agitation ie prens

plaisir d'exciter aucunement ma paresse; le trouue que ma santé en est meilleure, & que mes estudes n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection des lettres m'a reduit à me negliger, & me laisser appesantir, tellement que pour m'exercer i'ay besoin du ministère d'autrui. Quand à mes estudes, ie vous diray comme elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse point de lire: or i'estime que ie n'ay rien de plus necessaire que la lecture. Premièrement, pour ne me confier trop de ma suffisance. Secondement, pour apres auoir veu les inuentions des autres, en faire mon iugement, & inuenter aussi quelque chose de mon costé: cela donne de la nourriture à l'esprit, & non sans estude, le rafraischit de ceste lassitude que l'estude luy peut apporter. Nous nous gasterions, si nous voulions ou tousiours escrire, ou tousiours lire. L'un nous importunerait, & nous épuiserait de matiere: l'autre nous affoiblirait l'esprit, & se dissoudrait. La meilleure est de les eschanger par vicissitudes, temperer l'un par l'autre, en sorte que l'escriure fasse vn corps de ceste diuersité que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous deuons faire comme les monches à miel, qui volent de costé & d'autre, pour choisir les fleurs qui leur sont propres, & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté.

Liquentia mella, &c.

Toutefois on ne demeure pas bien d'accord, si elles tirent des fleurs vn certain suc, qui est miel aussi - tost qu'il en est séparé, ou si par leur composition & par la propriété de leur aleine, elles conuer-rissent ce qu'elles ont recueilli en ceste faueur. Car il y en a quelques - vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir; & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'en Inde il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se concrée d'une humeur douce & honteuse que les cannes mesmes produisent, & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu: mais non si apparente, & seulement comme des ces petites bestes que la Nature a deputées à faire ce mestier. Les autres ont opinion qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur disposition luy faire prendre ceste qualité, non sans quelque es-pece de leuain, qui leur ayde à confondre & incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous aurons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mieux conser-uer par ceste distinction; & cela fait, avec-que le soin que nous y apporterons, con-

fondre tellement toutes ces saueurs en vne seule, qu'encore qu'on s'apperçoie que la matiere soit d'une autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est vn artifice que la Nature fait en nos corps, sans que nous y contribuons rien du nostre. Tandis que nous auons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'est autre chose, qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang & nostre force, aussi-tost qu'elle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa premiere forme, il sera tousiours à ceux chez qui nous l'aurons puisé: mais digérons-le, & le baillons à nostre entendement, plustost qu'à nostre memoire: pour nous le représenter, quand nous en aurons besoin, approuuons-le à bon escient: rendons le nostre, & faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cachons l'ayde que nous auons eue, tellement qu'on ne l'apperçoie point, & ne faisons paroistre que ce qui sera du nostre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous aduoiions particulièrement nous en auons tiré quelque conformité, qui se manifeste en nos ouurages faisons que ce soit une ressemblance de fils & non de pourtrait. Un pourtrait est une

chose morte ; Et quoy donc , on ne ſçaura pas de qui j'imiteray le langage , ny de qui ie prendray les ſentences , & la façon d'argumenter ? le tiens meſme qu'il y a ſi bien moyen de déguifer les choſes , qu'on ne ſçaura pas ſi c'eſt d'un grand homme que ie le prends , ou de quelque autre de moindre merite. Car comme il prend quelque choſe des uns ou des autres , il ne leur imprime pas ſa marque , afin de les faire rapporter à ceſte ſource. Ne voyez-vous pas de combien de voix on compoſe vne muſique ? Et toutefois elles n'ont toutes enſemble qu'un ſon. L'une eſt haute , l'autre baſſe , l'autre moyenne : les femmes y entrent comme les hommes : on y meſſe meſme des ſuſtes : Et cependant de toutes ces voix qui paroiffent enſemble , il n'y en a pas vne qui ſe puiſſe remarquer à part. Quand ie parle de la Muſique , i'entends de celle qui fut connue des anciens Philoſophes. Il ne ſe fait aujourdhuy combat de Gladiateurs où il n'y ait plus de chantres à ſonner la charge ; qu'il n'y auroit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins , que les trompettes ont enuironné le bas du theatre , & qu'en haut la gallerie eſt pleine de ioueurs de ſuſtes , & de toutes ſortes d'inſtrumens , de toutes ces diſcordances il ſe fait un ſeul accord. Je veux qu'il en ſoit de

mesme de nostre esprit : qu'il amasse beaucoup de science, beaucoup de preceptes; & beaucoup d'exemples de tous les siecles passez : mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

II. Demandez-vous comme il se pourra faire ? Si nous demeurons continuellement bandez, & refoins à ne rien faire que par le conseil de la Raison. Elle vous dira, si vous la voulez croire; laissez ces vanitez, qui font courre le monde apres elles : laissez ces richesses, qui tiennent leurs possesseurs en apprehension perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité : laissez les voluptez du corps & de l'esprit, qui ne font qu'engendrer & l'un & l'autre : laissez l'Ambition, comme vne chose bouffie, vaine, venteuse, sans bornes, & aussi perplexe d'estre suivie que precedee, & par ce moyen gescnée de deux enuies qui la pressent, l'un derriere, & l'autre deuant : vous pourrez iuger comme vn homme est miserable, qui est enuieux & enuié. Vous voyez ces maisons des Grands, où la presse de ceux qui vont à leur leuer est si grande qu'il se fait quereller à la porte à vous n'y entrez point qu'avecque beaucoup d'affronts. Mais ce n'est rien au prix de ceux que vous receuez, quand vous estes dedans. Laissez moy tous ces escaliers, & ces penons si magnifiquement suspendus. Vous courez

fortuné de vous y rompre le col ; prenez plustost vostre chemin vers la Sageſſe : C'eſt là que vous aurez des biens qui véritablement ſeront grands , & dont la poſſeſſion ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choſes mondaines qu'on eſtime ſi releuées , n'ont du tout point de hauteur ; qu'en les regardant aupres de celles qui ſont les plus viles & les plus abiectes ; Et toute-fois on n'y monte que par des auenües bien roides , & bien difficiles. Le chemin des honneurs eſt plein d'eſpines : mais ſi vous voulez monter à ce ſommet d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre , & de la Fortune même au deſſous de vous , vous n'auez à paſſer qu'une campagne raſe , & le chemin le plus aiſé que vous ſçauriez deſirer.

EPISTRE LXXXV.

ARGUMENT.

1. *Le Sage eſt exempt de paſſion.*
2. *Les vices & les paſſions n'ont point de temperamment.*
3. *Il n'y a point de felicité imparfaite.*

4. *La qualité, & non la grandeur, rend la vie heureuse.*
5. *Le Sage ne craint point les dangers, mais les évite.*
6. *Qu'est-ce que Mal?*
7. *Les adversitez ne troublent point le Sage.*

AV discours que ie vous faisois dernièrement, qu'il suffisoit de la Vertu, pour rendre vne felicité parfaite, i'auois eu peur de vous donner trop de besogne; & m'estimerois content de vous faire voir quelque eschantillon de ce que les Stoïques en disent. Mais i'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile; A ceste heure-cy, comme vous desirez, ie voudrois ramasser toutes leurs raisons, & tout ce qu'on a depuis inuenté sur leur tradition. Il faut que ie vous fasse vn liure plustost qu'une lettre. Je vous proteste, comme i'ay desia fait plusieurs fois, que ie ne me plais point en ceste façon d'argumenter. Je rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes, avec vne alêne à la main. Qui est prudent est temperant: qui est temperant, est constant: qui est constant est imperturbable: qui est imperturbable, est sans tristesse: qui est sans tristesse, est heureux: Il s'ensuit donc que qui

est prudent est heureux, & que la Prudence est suffisante à l'acquisition de la Beatitude de la vie.

I. La responce que font à cela quelques Peripatetiques, c'est que quand on dit qu'un homme est imperturbable, qu'il est constant, qu'il est sans tristesse: il ne s'entend pas que celui qu'on appelle imperturbable, n'ait jamais de perturbations, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a sont moderées. Tout de mesme quand on dit qu'un homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquefois attrister: mais il n'y est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse estre exempt de tristesse, c'est mes qu'il ayt la nature d'un homme: & que certainement le Sage ne souffre pas que les ennuis le surmontent: mais qu'il ne scauroit empescher qu'ils ne le touchent. Ils amènent tout plein d'autres telles raisons, qui respondent à la doctrine de leur Secte, & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus, ie leur voudrois bien demander: quelle gloire ils donnent à l'homme sage, de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lâches; plus contents que les plus tristes, plus temperans que les plus dissolus, & plus hauts que ceux qui sont les plus ravallez. Quelle occasion auroit ilades de magnifier les honnes iama-

Des, si seulement il estoit plus viste que les boiteux & les estropiez?

Elle pourroit courir, quand la moisson est prestee,

Sur le haut des espics, sans leur rompre la cresse.

Et ses pieds sur les flots ne se mouilleroient pas,

Si léger & si viste elle coule ses pas.

Vne telle viltesse est recommandable d'elle mesme, & pour paroistre n'a que faire d'estre comparée avecque ceux qui ne peuuent marcher. Pouruen qu'un homme soit en fièvre, comme le pouuez-vous appeller sain? Ce n'est pas se bien porter que d'estre mediocrement malade. Ils disent que le Sage est appelé imperturbable, comme on appelle des fruits sans noyau, non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit: cela est faux. Car ie n'attribue point à l'homme de bien vne legere diminution de vices, mais vne entiere exemption. Il ne faut point qu'il n'en ait gueres, il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit, ils croistroient, & en croissant luy donneroient de la peine. Vne raye deuant les yeux, n'oste point la veüe qu'elle ne soit endurcie: mais en se formant, elle commence de la troubler. Si vous laissez les passions au Sage, la raison se trouuera la plus foible, & leur cedera comme à la violence d'un torrent, attendu. mesme

que vous ne luy en baillez pas vne seule
 en teste : mais generallyment voulez
 qu'elle ayt à combattre tout ce qu'il y en
 a. Le plus fort homme qui soit au monde,
 ne l'est pas tant qu'un nombre d'autres qui
 ne seront que mediocres, ne le mettent bas.
 Il est auare, mais sans excez: il a de
 l'ambition, mais il n'en brulle pas: il se
 met en colere, mais il en sort tout aussi-
 tost: il a quelque legereté, mais il n'est
 pas des plus variables: il ayme les femmes,
 mais il ne les prend pas à force. Ce seroit
 bien le meilleur pour luy d'auoir un vice
 tout entier, & n'en auoir qu'un que de
 n'en auoir qu'un peu de chacun, & les
 auoir tous. Et puis l'importance n'est pas
 en la grandeur de la passion: car elle ne
 scauroit estre si petite, qu'elle ne soit inca-
 pable de receuoir ny commandement ny
 conseil. Comme toutes bestes generallyment
 sont insusceptibles de Raison, autant celles
 qui vivent domestiques avec nous, comme
 celles qui demeurent sauages dans les
 bois, parce que ny les vnes ny les autres ne
 sont point capables d'oïr des remonstran-
 ces; ainsi vous ne scauriez auoir si foible
 & si legere passion, qui veuille ny se ran-
 ger aux choses raisonnables, ny seulement
 auoir la patience de les escouter. Les tigres
 & les lions ne despoüillent iamais la cruau-
 té, qui leur est naturelle: il est bien quel-
 quefois qu'ils la resserrent; mais comme

vous n'y pensez plus, c'est alors qu'ils sortent de ceste humeur qui sembloit adoucie, & deuiennent plus enragez qu'ils n'estoient auparauant. Iamais les vices ne s'appriuoient de bonne foy, quelque mine qu'ils fassent, ils se tournent tousiours vers leurs inclinations. Et puis si la Raison a quelque force, elle les fera cesser deuant qu'elles commencerent. Que s'ils commencent en despit d'elle; en despit d'elle tout de mesme ils perseuereront. Car il est bien plus aisé de les empescher de naistre, que de leur resister quand ils sont nais. Toute ceste mediocrité pretendue n'est qu'une Chimere, & qu'une piperie. Je trouuois aussi bon qu'on me dit qu'il faut estre mediocrement furieux, & mediocrement malade.

II. C'est à la vertu seule que le temperament appartient: les vices ne scauent que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de reigle. On aura bien plustost fait de les arracher entierement. Pensez-vous qu'en ces ordures inueterées que nous appelions maladies de l'ame, comme sont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le transport de Colere, il ait quelque moderation? il y en a donc moins aux passions: car de celley-cy on passe aux autres; Et puis, si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse, à la Crainte, aux Desirs, & autres semblables desordres, il ne faut plus parler de les

recevoir. L'occasion est, que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des objets qui les provoquent, ils deviennent, ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus lasche, quand l'occasion de craindre sera plus apparente, ou plus prochaine: la Cupidité plus violente, quand l'esperance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouvons empêcher la naissance des passions, nous ne pouvons non plus empêcher leur accroissement. Il se faut résoudre de ne leur permettre point de commencer, ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes, & croîtront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs, quand il n'y auroit autre chose, elles ne sauroient estre si petites, qu'avec le temps elles ne fassent bien du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sont pernicieuses de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelquefois incurables, & ne faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez, pour les accabler. Mais je vous prie quelle apparence y auroit-il, que quand il me plairoit, je peusse finir vne chose, de qui le commencement ne seroit pas en mon pouoir? Comme aurois-je la force de faire cesser ce que ie n'aurois sçeu faire qui ne fust, veu qu'il est plus aisé de ne recevoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir après qu'on l'a receu.

Quelques - vns y font ceste distinction; Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au regard de l'habitude de son ame, mais non touchant l'euenement. Car quand à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point, il ne s'attriste point, & n'a point d'apprehension: mais il est suiet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle, qu'il n'est pas colere: mais qu'il se courrouce quelquefois: qu'il n'est pas timide, mais que quelquefois il a peur: c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la peur ou la Colere entrent vne fois chez vous, au lieu de passions fortuites au commencement, elles en deuiennent à la fin imperfections ordinaires. Et puis, si nous nous arrestons aux causes exterieures, & que nous ayons peur de quelque chose, quand pour le salut de nostre pais, l'honneur des loix, ou la conseruation de la Liberté, nous serons conuiez de nous exposer à ce peril, nostre corps y viendra, parce que nous l'y porterons: mais l'esprit fera ce qu'il pourra pour ne s'y trouuer point, qui est vne contrariété de volonté, où le Sage ne tombe iamais. D'auantage, il faut prendre garde de ne confondre pas deux pieues qui se doiuent faire séparément. L'une, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est honneste:

l'autre, qu'en la Vertu seule consiste la Felicité. Si nous demeurons d'accord, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est honneste, la consequence est necessaire, Que pour viure heureusement il suffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureusement la Vertu suffise; il ne s'en-suit pas que ce qui est honneste soit le seul bien. Xenocrates & Speusippus tiennent que par la Vertu seule vn homme se peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas pourtant, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui est honneste. Epicure mesme dit, qu'il est heureux quand il a la Vertu: mais il ne tient pas que pour estre heureux il ne faille autre chose que la Vertu; pource que nous ne sommes heureux que par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais n'est pas la Vertu mesme. Je ne trouue pas ceste destruction bien iudicieuse, veu qu'il aduouë luy mesme, que iamais la Vertu n'est sans volupté. Si dont elles sont si coniointes, qu'on ne les peut imaginer l'une sans l'autre; il suffit d'auoir la Vertu, parce que tousiours la volupté l'accompagne, & tousiours est avecque elle, mesme quand elle est seule.

III. Or c'est vne absurdité, de dire que par la Vertu seul vn homme se puisse beatifier, mais non parfaictement. Car ie ne puis comprendre comme cela se peut faire,

parce qu'il est impossible qu'une vie soit heurteuse, que son bien ne soit parfait, & en tel estat, que rien ne s'y puisse adiourter: ce qui ne peut estre, qu'elle ne soit heurteuse parfaictement. S'il est vray qu'il ne soit rien ny plus grand ny meilleur que la vie des Dieux, & que la vie heurteuse soit diuine, il s'ensuit que la vie heurteuse est vn point au delà duquel elle n'a plus moyen de s'auancer. Dauantage, si la vie heurteuse n'a faulte de chose quelconque, toute vie heurteuse est parfaite: tellement que l'heurteuse & la tres heurteuse ne sont qu'un. Doutez-vous qu'en la vie heurteuse ne soit le souuerain Bien? Si elle est le souuerain Bien, la Beatitude ne peut estre que souueraine. Car comme ce qui est souuerain ne reçoit plus d'accroissement, la vie heurteuse, qui tousiours a le souuerain Bien avec elle, n'en peut aussi receuoir. Que si vous faites vn homme plus heurteux que l'autre, il faut necessairement que vous fassiez vn nombre infiny de souuerains Biens differents l'un de l'autre. Et cependant, ie ne trouue point qu'il soit de souuerain Bien que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il est quelqu'un moins heurteux que l'autre, il s'ensuit que ce moins heurteux desire la condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est point de condition que celuy qui est heurteux prefere à la sienne. Prenez de ces deux

lequel vous voudrez : l'un est aussi peu croyable que l'autre : ou qu'il reste quelque chose que le Sage ayme mieux estre que ce qu'il est, ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus vn homme a de iugement, tant plus il desire de s'approcher de la perfection du bien, & se bande pour y paruenir. Or comme est-il possible que celuy soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, & qui faut quand il ne desire point?

I V. Je vous diray d'où vient cette erreur. Ils ne sçauent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est sa qualité, non sa grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, comme courte, diffuse, que resserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, comme ramassée en vn. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure, & par les parties, vous la priuez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plénitude? La fin de manger & de boire est la satiété. Si l'un a mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils sont tous deux rassasiés? Cestuy-cy a plus beu, cestuy-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif. La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celuy qui a vescu le moins,

s'est fait aussi heureux que celuy qui a
 veſcu beaucoup. Celuy que vous appelez
 le moins heureux, ne l'est du tout point.
 On ne retranche point la beatitude. Qui est
 resolu ne craint point : Qui ne craint point,
 n'a point de tristesse : Qui n'a point de tri-
 stesse est heureux. C'est l'argument que
 font nos Stoïques : la responce qu'ils s'ef-
 forcent d'y faire, c'est, Que cette propo-
 sition, que qui est resolu ne craint point, est
 fausse, & pour le moins disputable. Et ce-
 pendant nous la mettons pour confessée.
 Qu'il n'est point d'homme si resolu qui n'ait
 peur d'un mal, quand il le voit prest à luy
 tomber sur la teste : ou bien il seroit plu-
 tost insensé que non pas resolu : Que la
 crainte se peut bien moderer, mais qu'il est
 impossible de n'en auoir du tout point.
 Ceux qui tiennent ce langage, reuisionent
 tousiours à leur premiere chanson, d'appel-
 ler vertus les vices qui ne sont pas en leur
 extrémité. Pourueu qu'un homme ne crai-
 gne ny trop, ny trop souuent, ils luy per-
 mettent de craindre ; Et pourueu que sa
 meschanceté ne soit point engagée, ils le
 tiennent pour homme de bien. Je suis bien
 d'accord avec eux, qu'un homme est in-
 sensé qui ne craint point les maux où il se
 voit prest de tomber : mais la question est
 de ſçauoir si ce sont maux. Car s'il est
 assuré que ce n'en soit point, & qu'il n'est
 rien mauuais que ce qui est des-honneste,

il doit regarder les dangers, sans baisser les yeux, & trouuer contemprible ce qui semble aux autres espouuantable? Ou si c'est le traitt d'un homme qui n'a point de sens, de craindre pour le danger, il est certain qu'un homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de iugement.

V. Nostre doctrine n'oblige pas un homme de courage à se precipiter aux dangers: tout ce que nous voulons de luy, c'est qu'il les euite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduersitez ne luy donneront point d'apprehension? Non: car il sçait fort bien que toutes ces choses ne sont point maux, bien qu'elles le semblent estre, mais seulement espouuantaux de la vie humaine. Parlez-luy de captiuité, de coups, de chaines, de pauvreté, de douleurs de membres rompus, ou par maladie ou par oppression, & de toute autre chose que vous luy sçaurez mettre en auant, ce ne sont que frayeurs limphatiques. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Estimez-vous que ce soit mal qu'une chose où quelque iour il faut que nous alions de nous-mesmes, quand personne ne nous y pousseroit? Voulez-vous que ie die ce qui est Mal; Ceder à ces choses qu'on appelle Mal, & asservir aux choses fortuites

nostre liberté, qui meriteroit bien que nous perdissions tout pour la conseruer. Or indubitablement elle est perdue si nous ne mesprisons ce qui nous peut assuiettir ; ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils sçauoient que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence, ny vn amour des dangers, ny vn desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à la conseruation : mais elle est tres patiente aux choses, qui bien qu'on leur donne le nom de mal, n'en ont toutefois que l'apparence. Et quoy donc ; si on met l'espee à la gorge d'un homme de bien : on luy donne des coups, tantost en vn endroit, & tantost à l'autre : s'il a ses boyaux hors du ventre & qu'il les luy faille ramasser en vn coin de son manteau : si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par interualles : si d'une heure à l'autre on luy fait ressaigner ses playes ; direz-vous qu'il ne craint point, & qu'il ne sent point de douleur ; le vous aduoüe qu'il a de la douleur, parce qu'il n'est point de vertu qui priue l'homme de sentiment : mais il n'a point de peur, & son courage invincible se moque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçauoir comme alors son ame est disposée ? comme d'un qui console son ami malade. Ce qui est

mal nuit : ce qui nous nuit, nous empire. La Douleur ny la Pauvreté ne nous empirent point. La Douleur & la Pauvreté ne sont donc point maux. On oppose à cela, que ceste proposition est fausse, que ce qui nous nuit nous empire : car les vents & les vagues nuisent au Pilote, & toutefois ne l'empirent point. Les Stoïques respondent, que le Pilote est empireté par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ny continuer sa route ; & que bien qu'il ne soit pas empireté quant à son art, il est toutefois empireté quant à son ouvrage. Les Peripatetiques repliquent, qu'à ce conte la Pauvreté, la Douleur, & tout tel autre accident empireront le Sage, & que bien qu'il ne luy ostent pas sa vertu, si est-ce qu'ils l'empescheront de la mettre en œuvre.

VII. Si la condition d'un Pilote & d'un Sage n'estoient dissemblables, ils auroient raison. Mais le but du Sage aux comportements de sa vie, est bien de faire les choses, comme il les faut faire, mais non de faire entièrement réussir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire, se charge absolument de vous rendre où vous voulez aller, les arts sont officiers. C'est à eux de faire ce qui dépend de leur charge. La Sagesse est maistresse & gouvernante, les Arts servent à la vie. La Sagesse la commande. Pour moy, ie voudrois faire une autre responce, Que
le

le Pilote n'est empyré, ny en son art, ny en son ouvrage. Car il ne nous promet pas ny bon vent, ny bon succez de nostre voyage, mais seulement il nous assure qu'il nous servira fidèlement, & qu'il sçait fort bien son mestier: Or la science de son mestier ne se monstre jamais bien qu'en la resistance & lors qu'il survient des choses qui la traversent. Quand vn Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira: mais tu ne l'y mettra jamais que droite; on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempeste n'incommode point son industrie, mais elle en rompt le succez. Et quoy donc? Ce qui l'empesche de gagner le port, qui rend tous ses efforts inutiles, qui le ramene d'où il est party: qui le retarde, & luy met tout son equipage en pieces, ne luy est-il pas dommageable? Si c'est entant qu'il fait voyage: mais non entant qu'il est Pilote: parce que tant s'en faut qu'il empesche sa science, qu'au contraire, il luy donne occasion de la monstre: car en beau temps (comme on dit communement) tout le monde est Pilote. Ce sont incommoditez que la navigation, & non de celuy qui la conduit entant qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux qualitez: l'une de passager, qui luy est commune avec tous les autres de son vaisseau: & l'autre de Pilote, qui luy est particuliere: Et puis l'Art du Pilote est le bien de

542 LES EPISTRES

ceux qu'il porte, comme l'art du Medecin est le bien de ceux qu'il guerit. La Sageſſe eſt le bien & du Sage, & de ceux qui vivent avecque luy : de façon qu'il ſe peut faire qu'un Pilote ſoit incommodé de la tempeſte, parce qu'elle l'empêche de pouvoir rendre à ſes paſſagers le ſervice qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauvreté, ny toutes ces autres choſes qui ſont les tempeſtes de la vie incommodent le Sage, pource que toutes ſes actions ne ſont pas empêchées, mais ſeulement celles de qui les autres pourroient recevoir quelque fruit. Car pour ſon regard, encore que touſiours il ſoit en beſongne, toutesſois il n'y eſt iamaïs tant, que quand il a la fortune en teſte, parce que c'eſt proprement alors qu'il travaille en choſe de ſon meſtier. D'auantage, il n'eſt iamaïs ſi neceſſiteux, qu'il n'ait touſiours quelque moyen de profiter. Pour eſtre pauvre, il n'eſt pas moins capable de monſtrer, cōme les affaires d'un Eſtat ſe doiuent manier ; Et s'il ne nous donne autre inſtruction, pour le moins il enſeigne comme il faut ſupporter la Pauvreté. La beſogne luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny maniere quelconque, qui ne luy puiſſe paſſer par les mains. Quand il n'a point d'autre ſujet, ce qui luy oſte, luy en ſert. Il ſ'accommode à tous ſes ſucces : il conduit les bons, & ſurmonte les mauuais. Ses

prosperitez donnent de l'exercice à la vertu, comme les aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elles. Pour la matiere elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauvreté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui menent ordinairement les ignorants en des precipices, & les font esgarer du droit chemin. Pensez - vous que les maux l'incommodent ! Il les met en besogne. Phidias ne sçauoit pas moins faire des images de bronze que d'yuoire. Et si vous luy eussiez baillé du marbre, ou quelque autre chose de moindre prix, il vous en eust fait vne telle, que pour la matiere il n'eust pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche, ou pauvre, dans son pays ou banni, Capitaine ou soldat, sain, ou malade, fera toujours paroistre sa vertu : En quelque Fortune qu'il s'occupe, il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si droits à dompter les bestes, que vous ne leur en sçauriez donner de si farouches, ny de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maistres, & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amènent iusqu'à la familiarité ; Vous voyez des lions receuoir la main de leurs Gouverneurs iusqu'au fonds de la gorge, & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a bast leur more, pour qui

Un Elephant ne se mettre à genoux , & ne marche sur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a cette mesme industrie d'appriuoiser les incommoditez La Douleur, la Pauvreté, l'Ignominie, la Prison, l'Exil, & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussi tost qu'elles sont arriuées entre ses mains.

EPISTRE LXXXVI.

ARGUMENT.

1. *Qu'il faut plus cherir nostre Honneur propre que l'Obeysance que nous devons aux Loix.*
2. *Contre les Somptuositez des estunes & les dissolutions.*
3. *De la vie rustique & de la façon de planter les Oliniers.*

1. **I**E vous escry ceste lettre de la maison qui fut à Scipion l'Africain: Ce n'est pas sans auoir adoré son nombre, & un Autel, sous lequel ie me doute que ce grand personnage soit enterré. Pour son ame ie croy certainement, que comme celeste elle s'en soit retournée au Ciel; non pour auoir

mené de grandes armées ; car Cambise qui fut vn Furieux , & de qui la fureur ne manqua point de lucces , auoit fait le mesme : mais pour la moderation , & pieté memorable que plus glorieusement il tesmoigna quand il quitta sa patrie, quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en ceste opinion , *Qu'il falloit que Scipion, ou la Liberté sortissent de Rome, & qu'il estoit impossible de retenir l'un sans perdre l'autre ;* le ne veux point, dit-il, qu'en ma consideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous soit obserué de tous. Visez sans moy , ma Patrie , du bien que vous aurez par moy. I'ay esté la cause de vostre liberté : ie suis content d'en estre le tesmoignage. Je m'en vay , puis que ma Fortune est suspecte à la vostre, & que mon accroissement vous fait craindre la diminution. Comme seroit-il possible que i'entrasse en la consideration d'un courage si genereux , & n'en fusse point estonné ? Il n'attendit point qu'on l'en-uoyast en Exil : il y alla volontairement pour descharger sa ville d'un faix qu'elle pensoit auoir sur les bras. Les choses en estoient venues en ces termes , *Qu'il falloit que la Liberté fut offensée de Scipion, ou Scipion offensé de la Liberté.* Ny l'un ny l'autre n'estoit raisonnable : De façon que voulant laisser regner les loix, il se vint re-

rirer à Litterne , afin d'employer au conte de ses services son bannissement aussi bien que celui d'Annibal. Cette maison est vn bastiment de pierre carrée, avec deux tours aux deux bouts qui en defendent l'entrée : assis au milieu d'un bois. Il y a vne cisternne , où se rendent les égouts de la maison & des iardins , si grande qu'elle foudroieroit toute vne armée. Il y a des estuues , mais fort petites & fort peu percées ; comme on le faisoit au temps passé. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

I I. C'est pourquoy ie prens vn plaisir extreme , à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'aujourd'huy. Ce grand homme qui fut l'effroy de Carthage , & à qui Rome est obligé , de n'auoir esté prise qu'une fois. Après qu'il estoit bien las des occupations de son mesnage , & d'auoir . comme c'estoit la mode en son temps , tenu le manche de la charruë , se venir lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauvre toit ; ce paué de si peu de prix l'a soustenu ; & cependant , qui est à cette heure le miserable , qui voulust auoir des Estuues de cette façon , & qui ne pensast mal accommodé si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croustes de marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond , & en leur separation

artificieusement enduites en façon de peintures ? Si la vouste n'en est lambrifée de verre , si les piscines où l'on se baigne , apres auoir sué , n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre. Thasci-
ne , qui ne se voyoit anciennement que dedans quelque Temple, & si l'eau n'y tom-
boit par des gorgoüilles d'argent , enco-
re ie ne parle que de celles du menu peu-
ple. Mais que sera-ce si ie me mets à dé-
peindre celle des affranchis ? Combien
y verrons-nous des statües ? combien
de Colomnes qui ne portent rien , mais
seulement sont pour la parade & pour
l'ostentation de la despence ? Combien
d'eaux que par dessous on fait tomber d'un
bassin à l'autre , afin que le bruit en soit
plus grand ? Nous en sommes venus à cette
delicatesse , que nous voudrions bien ne
marcher que sur des pierreries. En ces estu-
ues de Scipion les fenestres sont de petits
trous , qui monstrent que pour n'affoiblir la
muraille on n'en a voulu percer que ce
qu'il en falloit pour auoir du iour. Mais
à cette heure si de toutes parts il n'y a de
grandes ouuertures par où le Soleil entre,
depuis le matin iusques au soir : si on ne se
haste en se leuant : si de la cuue on ne voit
bien auant en la mer, & en la campagne; on
dit, Ce sont des Cachots. & non pas des Estu-
ues. Ainsi les choses que du temps qu'elles
furent faites tout le monde venoit voir par

448 LES EPISTRES

merueille , se trouuent à la fin mises au nombre des vieilles pieces , & reietées par le luxe , qui d'un siecle à l'autre cherche quelque nouvelle inuention de se surmonter. Les Estuues en ce temps - là n'auoient garde d'estre frequentes, comme elles sont, & ne les faisoit-on pas si magnifiques. Car aussi qu'elle apparence y auoit-il de parer vne chose d'un liard , inuentée pour le seruice , & non pour la volupté? L'eau n'y estoit pas versée comme elle est , & n'y fourdoit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puis que c'estoit pour receuoir les ordures , c'estoit tout-vn qu'elle fut claire ou espaisse. Mais à vostre aduis , combien auoit-on de plaisir d'entrer en estuues toutes obscures , & plaistrées comme elles estoient , quand on pensoit , que Caton , Fabius , Maximus , ou quelque vn des Cornéliens auoit prins la peine de les faire accommoder , & quelquefois mesmes d'y mettre la main ? Car alors les Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne dédaignoient point d'entrer en ces lieux , destinez à la commodité du peuple pour faire qu'on y fut nettement seruy , & qu'il n'y eust de la chaleur que bien à propos ; non comme auourd'huy , qu'on les chauffe d'une façon qu'un esclaue qui auroit fait quelque infigne meschanceté sembleroit assez puni d'y estre ietté tout vif. Pour moy ie disois qu'on les veut

plustost brusler que chauffer. Je m'assure que la plus part de ceux d'aujourd'huy tiennent, que Scipion n'estoit qu'un lourdaut, de n'auoir pas fait de belles grandes vitres à ses estuues, afin de voir clair à se rostir, & n'en partir point, iusqu'à la fin de sa digestion ? O le pauvre homme ! il ne sçauoit pas que c'est de viure ! Il ne prenoit pas seulement garde que l'eau où il se lauoit fut reposée : Il s'y mettoit bien souvent qu'elle estoit toute trouble, de maniere que s'il pleuuoit un peu fort, il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais aussi n'auoit-il que faire d'estre si curieux, puis qu'il ne se lauoit que pour se decrasser, & non comme on fait à cette heure pour se deparfumer. Combien pensez-vous qu'il y a aujourd'huy de mignons, qui vous diront, qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion, & que vraiment il se pouuoit dire banni, puis qu'il estoit réduit à se laver si chetiuement. Encore, afin que vous le sçachiez, il ne se lauoit pas tous les iours. Car (côme disent ceux qui ont escrit) la coustume du vieil temps estoit de se laver tous les iours les bras & les iambes, pour la poudre que d'une heure à l'autre on pouuoit amasser en travaillant. Mais pour reste, ils se contentoient de se laver vne fois la semaine. Quelqu'un dira, qu'ils estoient donc bien sales. Que pensez-vous qu'ils sentoient ? Les armes

la sueur , l'homme. Les hommes ne furent iamais si ords, que depuis que les estuues ont esté si nettes. Quand Horace veut descrire vn homme infame , & signalé par la superfluité de ces delices, que dit-il?

Rufille sent le musc.

Si le Rufillus de son temps viuoit du nostre; & qu'il ne fust point mieux parfumé qu'il estoit , on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gregorius , qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien au iourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouuelle deux ou trois fois le iour , de peur que l'air ne le fasse éuanouïr. Mais que direz vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement ? Si vous trouuez que ces discours soient trop melancholiques, pensez que c'est la maison où ie suis qui les produit. *Ægialus* à qui elle est au iourd'huy , & qui est vn grand homme en matiere de mesnage, m'a appris, qu'il n'y a si vieil arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose necessaire , à sçauoir pour nous autres vieillards , qui plantons ordinairement des oliuiers , à qui nous ne verrons iamais porter de fruits. Pour moy, ie vous puis dire sans mentir, que i'ay veu transplanter tout vn jardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouuoient pas d'vn goust bien agreable. Vous trouuez encore à vous couvrir sous vn arbre.

*Qui reserve tardif son ombrage aux ne-
veux.*

Comme dit Virgile , qui ne prend quelque-
fois pas tant garde à la verité qu'à la bien-
seance , & semble qu'il vueille qu'on lise
plustost pour plaisir que pour apprendre à la-
bourer. I'en laisseray assez d'autres exem-
ples , pour vous en dire vn qu'aujourd'huy
j'ay esté forcé de condamner.

*Quand la tiède saison met les planetes
en sene.*

*On sème le saint foin , & le mil , & la
sene.*

Voulez-vous voir si ce qu'il dit est verita-
ble , & si tout cela se doit semer en même
saison ? Nous sommes à la fin du mois de
Juin ; Et cependant aujourd'huy j'ay veu
cueillir des feues , & semer du mil.

II I. Je reuiens aux oliuiers , dequoy j'ay
veu faire en deux façons. Quand ils veu-
lent transplanter ces arbres desia grands :
apres qu'ils les ont ébranchés à vn pied
pres du tronc , ils les déplacent , & leur es-
barbent les racines , en sorte qu'il n'y de-
meure gueres que la principale souche
laquelle ils induisent de fumier , & la met-
tent dans la fosse. Cela fait , ils iettent de
la terre dessus , & marchent par tout à l'en-
tour , pour garder (à ce qu'ils disent) que
le vent ny le froid ne leur fasse mal. Et de
fait il y a bien de l'apparence que l'arbre ne
s'en ébranle pas si tost , & que par ce moyen

les racines , qui sont encores tendres , & qui ne tiennent que par emprunt , ont loisir de reprendre , & de se loger à leur gré. Mais auant que de couvrir la souche, ils en raclent quelque peu ; parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté decouverts. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus de trois ou quatre pieds de terre : Car de cette façon ils ietteront incontinent dès le pied , & ne seront ny bestris ny baslez , comme ils sont ordinairement deuant que d'estre renouellez. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des scions d'oliuier , des plus forts & des plus longs , mais qui ont l'escorce encores tendre, comme est celle des ieunes arbres, & en font, comme nous auons dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost : mais quand ils sont repris vne fois, ils iettent du plus beau bois qu'il est possible. Je leuray veu aussi transplanter vne vigne vieille. Quand on la déplante, il faut, s'il est possible , cueillir aussi tout ce qu'elle a de cheueux en sa racine ; puis la coucher tout bellement , & bien de son sang , afin que le corps mesme iette des racines. L'en ay veu de plantées de cette façon , non seulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars , qui commencent d'osier de se lier. Or *Egialus* me dit, que tous ces arbres, de qui la racine est grande , se veulent arrosier d'eau de cistarne

Si cela est : nous sommes bien : car nous auons les pluyes à commandement. Je ne vous en veux pas apprendre dauantage, de peur que ie ne fusse aussi empesché de respondre à vos demandes, comme est *Ægialus* aux miennes.

EPISTRE LXXXVII.

ARGUMENT.

1. *Nous nous passons sans incommodité des choses superflües.*
2. *Les biens de la fortune ne nous enrichissent point.*
3. *Contre les grandes & excessiues despences.*
4. *La vertu seule nous rend heureux.*
5. *Vne mauuaise chose n'en produit iamais une bonne.*
6. *Si les richesses se peuuent appeller biens.*

I'Ay fait naufrage deuant que d'estre embarqué. Je vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des ~~incertitudes~~ *incertitudes* de nos *Stoïques* : oncque que

veuillez, vous, ou non, j'espere quelque iour vous faire voir qu'en ce qu'ils disent, il n'y a rien de faux, ny mesme de si estranges, comme il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

I. Cependant ie vous diray que ce voyage m'a fait connoistre combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien, & de combien de superfluitez nous pouuons nous passer par iugement, puis que nous ne nous en trouuons point incommodez quand il nous en faut passer par necessité. Il y a deux iours que Maximus & moy sommes icy, sans autre seruiteur que ce que nous en auons, pour faire monter avec nous dans le coche, & sans autre equipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous sçaurions desirer. Le matelas est contre terre, & moy ie suis dessus le matelas. De deux mantes, j'en fais seruis vne dessous, & l'autre dessus. Quand à nostre repas, il n'est pas possible d'y rien retrancher: il ne faut point beaucoup de temps pour l'apprester. Mais quoy qu'il y ait, ie ne mange iamais que ie n'ay des figues seches, & des tablettes, si j'ay du pain, les figues me seruent de viande; si ie n'en ay point, j'en fais comme du pain. Elles me font tous les iours recommencer l'annee, laquelle ie tâche de me rendre heureuse par meditations vertueuses, &c.

par vne ame qui desdaigne tout ce qui n'est point sien. Je me procure la paix par ne rien craindre , & les richesses par ne rien desirer. Le coche où ie suis venu est assez grossier , & sent plustost la village que autrement. Les mules qui le traînent font assez iuger qu'elles mangent en marchant. Le mulierier est nuds pieds , & si ce n'est point qu'il ait trop de chaud. A grande peine me puis-je résoudre d'auoier que ce coche soit à moy. La vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre quelques-uns bien equippez , il n'est pas possible que ie m'empesche de rougir. C'est vn témoignage que ie branle encore au manche. Je ne suis pas si ferme en effect, comme en discours. Quiconque est honteux de se voir dans vn mauuais coche , il seroit glorieux s'il se voyoit dans vn bon. Je ne suis encore gueres bien , puisque ie n'ose ouuertement renoncer aux vanitez, & que ie suis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray sur le chemin. Si i'estois ce que ie dois estre , ie parlerois de cette façon à tout le genre humain : Pauvres gens, vous estes fols ! Vous vous abusez : vous admirez des choses qui ne seruent de rien : vous estimez vn homme pour des choses qui ne sont point à luy. Quand il est question du reuenu ; vous faites merueilles de compter exactement ; si quelqu'un vous prie de luy prester de l'argent , ou de

luy faire vn plaisir (car nous en sommes venus là , que la courtoisie se couche en despence aussi bien que le reste) voicy comme vous supputez. Il a beaucoup , mais il doit beaucoup. Aussi , il a vne belle maison , mais il faut l'interest de l'argent qu'il en a baillé : il a son train & son equipage aussi lesté qu'il est possible , mais il ne paye pas : s'il auoit payé ses debtes, il ne luy demeureroit rien.

II. Vous deuez apporter cette mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prestér , & regarder ce que chacun a, qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche , pource qu'il est seruy en vaisselle d'or , & qu'il la fait porter par tout où il va : pource qu'il a du bien en fonds, & en rente de tous costez : pource que tout aupres de la ville , il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux plus esloignez deserts de la Poiuille pour estre enuié. Quand vous aurez tout dit, il est pauvre. Pourquoi ? pource qu'il doit. Combien ? tout si peut. - estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & toutes d'un poil ? que seruent ces coches si magnifiques ?

Intrati ostro, &c.

Et pour tout cela , ny le maistre, ny les mules n'en valent pas vn liard d'auantage.

III. M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins utile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'un fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne montoit jamais qu'un meschant quiledin, avec un bissac à l'arçon de la selle, où estoient ses chemises, & ses besongnes de nuit. O que ie voudrois bien luy auoir veu rencontrer quelqu'un de nos piaffeurs d'aujourd'huy, qui ne sçauent marcher s'ils n'ont une compagnie de chevaux legers deuant eux, pour leur enuouoir de la poussiere ! il n'y a point de doute qu'il ne semblast plus braue & mieux accompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avec tout son pompeux appareil, il est si ruiné qu'il ne sçait ce qu'il doit faire, & à quel mestier il se doit reduire. Quel ornement & quelle gloire du siecle eüssiez-vous que c'estoit, qu'un General d'armée, un qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Censure, & (qui est plus que tout le reste) Caton, se passer avec un cheval, & encore le partager entre son bagage & luy ? Vous sçautoit-on bailler courtant, traquenart ny haquenée à qui vous ne préférassiez ce cheval, bouchonné de la main propre de Caton ? Je vois bien que ie suis en une matiere qui n'auroit iamais de fin, si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Je la vay donc laisser, pour vous dire encore quelques-uns des arguments que

nous mettons en auant , à prouuer que pour estre parfaictement heureux, il ne faut autre chose que la vertu. Ce qui est bon , fait les hommes bons: comme ce qui est bon en la Musique, fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon ; Elles ne peuuent donc estre bonnes. La response des Peripatetiques est , premierement que nostre proposition est fausse, pource qu'il ne s'ensuit pas , que ce qui est bon fasse les hommes bons. En la Musique il y a quelque chose qui est bonne : comme vne flutte , vne corde , vn archet, ou quelqu'autre instrument , & toutefois de tout cela rien ne fait le Musicien. A cela nous rephiquons , qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous disons estre bon au Musicien ; Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'Art de la Musique , il n'y a point de doute qu'elle ne fasse le Musicien ; ie m'en vay le vous éclaircir encore plus. Ce qui est bon en l'Art de la Musique , a deux significations: en l'une s'entend ce qui ayde l'Art de Musicien ; & en l'autre ce qui sert à l'action. Les flutes , les orgues, les cordes , & tels autres instruments appartiennent à l'action , & non à l'Art. Car pour ne les auoir point , vn Musicien ne laisse pas d'auoir la science. Mais peut-estre il ne la peut monstrier s'il ne les a. Cette duplicité n'est pas en l'homme : car

ce qui est le bien de sa vie , est aussi le sien. Ce qui est le plus vilain & le plus abiet homme du monde peut auoir , ne se peut estimer bien. Or vn maquereau , vn bourreau , & tout autre homme de mesme estoffe peut auoir des richesses , les richesses ne sont donc point biens. Ils respondent derechef , Que nostre proposition est fausse ; parce qu'en l'Art de la Grammaire , de Medecine , & de Pilotage , nous voyons arriuer du bien à ceux qui sont les plus contemptibles , il est vray mais ce ne sont pas sciences qui fassent profession d'auoir le courage grand , de se rehausser , & de desdaigner ce qui est fortuit. C'est la vertu qui reue les hommes : c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime , & qui leur oste le desir & la peur de ce que communement on appelle bien & mal. Chelidon , qui fut vn des grands mignons de Cleopatre , fut extremement riche. Et de nostre temps , Natalis de qui l'imputeré fut si detestable , qu'il faisoit purger les femmes en sa bouche , fut heritier de beaucoup de personnes , & beaucoup aussi furent les siens , quand il mourut. Que dirons-nous donc ? ou que son argent le fit infame , ou qu'il fit infame son argent. Il est des hommes , à qui les biens tombent entre les mains comme vn denier au fonds d'un retraits. La vertu tient vn autre rang ; Elle volle de ses ailes , & pour se faire estimer , ne pro-

duit que ce qui est proprement sien. De quelque façon que les richesses se rencontrent en la possession, elle ne leur fait pas cet honneur, de croire que ce soient biens. Mais pour estre ou Medecin, ou Pilote, on n'est point obligé de les mépriser. Ce ne sont point professions qui deffendent d'en faire cas. Vn homme pour ne rien valloir, ne laissera pas d'estre Medecin, d'estre Grammairien, d'estre Pilote, non plus que d'estre Cuissinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au nombre des autres, celuy qui a vne qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous auons nous fait estre. Quand on fait le prix d'un panier de quelque chose, on ne conte point le panier: il ne se parle que de la marchandise: au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on etikette vn sac d'argent, on n'y met point le prix du sac: il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux-cy qui sont si riches: ils ne sont que les accessoires & les dependances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand, c'est la grandeur de son ame, & par consequent il demeure vray, que ce qui se peut trouuer en la possession d'un homme contemprible, ne se doit point appeller bien; Aussi ie ne scaurois auouer que ce soit bien que l'indolence, vne cigalle, & vne puce l'ont. Je ne diray pas non plus que ce soit bien qu'estre en

repos, & n'auoir rien qui nous fâche ; Car qu'y a-il au monde de si en repos qu'un ver ? Voulez-vous sçauoir ce qui fait un homme sage ? Cela mesme qui le fait Dieu. Vous pouuez inger par là s'il faut que ce soit une cause diuine, celeste & magnifique. Tout ce qui est veritablement bien, n'est pas une chose qui se doie communiquer indifferemment à toutes personnes, tout le monde n'est pas capable de le posseder. Voyez.

Quid quaque ferat, &c.

Cette distribution de toutes choses par contrées, s'est faite, afin que par le besoin que reciproquement nous aurions les uns des autres, le commerce nous fust necessaire. Le souuerain bien, comme les autres, choses, à sa place, qui luy est particulierement destinée : ce n'est ny parmy l'yuoire, ny parmy le fer. Voulez-vous sçauoir où c'est ? En l'esprit, que s'il n'est pur & saint, n'est point capable de loger un Dieu.

V. Une chose mauuaise n'en produit point une bonne ; l'auarice produit les richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils nient cette proposition, qu'un bien ne peut venir d'un mal ; car du larcin & du sacrilege il vient de l'argent ; Et cependant le larcin & le sacrilege sont maux, en tant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gagne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxiété, & de travaux, de

corps & d'esprit , que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage ne s'apperçoivent pas, qu'en disant que le sacrilege, le larcin & l'adultere sont mauvais , pource qu'ils sont cause de beaucoup de mal ; ils disent aussi , qu'ils sont aucunement bons, pource qu'ils sont cause de quelque bien , qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes , & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez - vous qui ne celent point leurs volteries ? Combien qui publient leurs adulteres ? Car pour les petits sacrileges , il s'en fait bien quelque recherche : mais les grands acquierent des triomphes à ceux qui les font. Dauantage , s'il demeure vray que le sacrilege soit aucunement bon , il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action louable & vertueuse , qui est vne absurdité si esloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu, pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc impossible que de ce qui est mauvais il en puisse rien sortir qui soit bon. Car, si comme ils disent, le sacrilege n'est mauvais qu'enrant qu'il apporte beaucoup de mal, en promettant à celuy qui le fait qu'il n'en fera point en peine, & l'assurant de toutes risques, il ne luy manquera rien qui ne soit entierement bon ; Et neantmoins les méchans n'ont point de supplice plus

goureux que la meschanceté mesme. Vous vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soient punis que quand vous les voyez dans vne prison, ou bien sur l'échaffaut. Ils le sont aussi-tost qu'ils ont fait la faute, & le plus souuent mesme en la faisant. Disons donc que le bien ne vient non plus du mal, qu'une figue vient d'un oliuier: l'herbe respond à la graine. Ce qui est bon ne peut degenerer. Comme ce qui est honneste ne vient point de ce qui est vilain; aussi ne fait ce qui est de bon de ce qui est mauuais. Car le bon & l'honneste sont vne mesme chose. Il y a quelques Stoïques qui y font cette response. Prenons le cas que l'argent soit bon de quelque part qu'il vienne; il ne s'ensuit, pas que l'argent soit du sacrilege encore bien qu'il soit pris du sacrilege. Vous le comprendrez beaucoup mieux parce que ie vous vay dire. Il y a vn thresor & vn vipere dedans vn mesme pot; Si vous en ostez le thresor, encore qu'il y ait vn vipere avec le thresor, ce n'est pas à dire que le pot me donne le thresor, à cause qu'il y a vn vipere; mais ayant vn thresor & vn vipere, il me donne le thresor: ainsi le gain du sacrilege ne vient pas du crime qui s'y commet, mais du profit qui y est. Comme en ce pot le vipere est le mal, & non pas le thresor qui avec le vipere, ainsi ce qui est de mauuais au sacrilege, c'est le crime, & non pas le profit. On replique à cela, que ce

ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dans le pot, ie puis bien prendre le tresor, & laisser le vipere: mais ie ne puis separer le profit du sacrilege, & si ie veux auoir l'un, il faut que ie fasse l'autre, parce que le profit est dans le sacrilege, & non pas aupres. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'avec beaucoup de mal, n'est point bonne: or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cet argument; Que la proposition que nous faisons a deux significations; l'une, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal: Ce qui se peut aussi bien dire de la vertu; Car il arriuera quelquefois qu'un qui sera mis sur la mer, pour aller estudier en quelque part, ou fera naufrage, ou bien sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'une chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal, ne se peut appeller bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez, ny les richesses soient causes de mal, ou si par les richesses il nous arriue du mal, il ne suffit pas de dire, qu'elles ne soient point bonnes; il faut dire ouuertement qu'elles sont mauuaises. Or ceux qui les des-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes: mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles, & les mettent

mettent mesmes au nombre des choses qui accommodent nostre vie : Ce qui ne seroit pas s'il estoit vray que pour les auoir il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-vns font encore ceste repliche, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous auons du mal, il vient, ou de nostre imprudence, ou de la malice d'autrui. Vn couteau ne tuë personne : il n'est que l'instrument du tuëur. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy, ie trouue que Possidonius approche plus du but que nul autre, quand il dit, Que les richesses sont causes du mal, non pas qu'elles nous en fassent, mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car il y a vne cause efficiente qui tout aussitost nous fait dommage, & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente : Elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'Arrogance, attirent l'Enuie, & nous aueuglent de telle façon, qu'encore que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelquefois de preiudice; neantmoins nous sommes bien aises de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appelons Bien, il n'y a que redire, il est pur: il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit: Et s'il l'élargit & le releue, c'est sans le remplir de

vent. Les biens nous donnent de l'assurance, les richesses de l'audace : Les biens nous donnent de la generosité, les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une generosité contre-faire : vous direz qu'à ce compte non seulement les richesses ne sont point bonnes, mais elles sont mauuaises. Elles le seroient sans mentir, si de soy-mesmes elles nous faisoient mal, & quelles eussent la cause efficiente que j'ay dit. Mais elles ont la precedente, qui ne prouoque pas seulement les esprits, mais les appelle par une apparence de Bien, si coloré, qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la cause precedente de l'Enuie. Car il en est beaucoup qui sont enuiez pour leur Sagesse, ou pour leur iustice : mais la Vertu n'a pas ceste cause de soy-mesme, & à bien considerer ceste splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du suiet de se raiuir de son merite & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il seroit d'auis d'argumenter de ceste façon. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confidence, ny securité, ne sont point biens : or la santé, les richesses, & autres telles choses ne font rien de tout cela, ce ne peuent donc estre biens. Il fait ce mesme argument encore plus tendu. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confidence, ny securité : mais

au contraire y font naistre l'insolencé l'orgueil, & la presumption, sont mauuaises: les choses fortuites le sont, elles sont donc mauuaises. Je sçay bien que quelqu'un dira, que de cette mesme raison il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroient pas seulement appeller commoditez. Mais la condition des commoditez & des biens est differente. Il suffit qu'une chose pour estre commode, fasse plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'auoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas bien, mais ce qui profite, & ne nuit point; Et pource les commoditez peuuent indifferemment conseruer toutes sortes de gens, quelque peu de iugement qu'ils ayent, & les bestes mesmes, tellement que combien que nommant le tout selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellons vne chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité meslée parmy. Ce qui est bien ne peut estre possédé que du Sage; & pource il ne faut point qu'il y ait rien qui luy puisse démentir ce nom. Ayons bon courage: nous n'auons plus à détacher qu'un nœud: il est vray qu'il est vn peu mal aisé. Des choses mauuaises, il ne s'en fait pas des bonnes: de plusieurs pauuretez il s'en fait des richesses. Les richesses ne sont donc point bonnes. Cét argument n'est pas auoué des Stoïques: il est de la

forge des Peripatetiques , qui le proposent
 & y font eux-mesmes la responce. Possi-
 donius dit, Qu'il n'y a escole de Dialecti-
 que , où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voi-
 ey comme Antipater le refute. La Pauvre-
 té ne se dit point par position , mais par
 priuation , que les Grecs appellent *σέπαισις*
 c'est à dire , non pour auoir , mais pour
 n'auoir pas. De façon que de toutes les
 bouteilles vuides qui sont au monde il n'y
 a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire
 des richesses , il faut beaucoup de choses ,
 non pas beaucoup de pauvretez. Vous
 prêchez la pauvreté d'un autre biais qu'il ne
 faut. La Pauvreté ne consiste pas au peu
 de chose que nous auons , mais au grand
 nombre de celles que nous n'auons point.
 Vn homme n'est point pauvre , au regard
 de ce qu'il a ; mais au regard de ce qui luy
 défaut. Je m'exprimerois mieux , si i'auois
 vn mot qui signifiât *δωμείαν*. C'est le
 nom qu'Antipater donne à la Pauvreté. De
 moy , ie ne pense point qu'on la puisse
 definir plus proprement que possession de
 peu de chose. Cette dispute de la substan-
 ce des richesses , & de la pauvreté, sera pour
 quelque iour que nous aurons plus de loisir :
 Et par mesme moyen nous considererons si
 ce seroit point mieux fait d'adoucir ce que
 la Pauvreté semble auoir d'amertume , &
 couper les ailes à l'outréuidance des ri-
 chesses , que de disputer des paroles com-

me si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appelez à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses : Mettons-nous en auant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis ? Sera-ce avecque ces plaisantes subtilités seulement que nous persuaderons au peuple Romain, Qu'il approuue la Pauvreté ? qu'il la recherche comme le premier fondement & la cause principale de son Empire, Qu'il se desfie de ses richesses, & se ressouuienne qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincu, Que c'est par cette sorte que les brigues, les concussions, & les tumultes sont entrez en la ville du monde la plus Religieuse & la plus continente ? Que si vn peuple ne les a peu oster à tous les peuples de la terre, il sera bien plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul ! C'est avecque ces raisons qu'il faut combattre les passions, & sans leur prescrire des bornes, tascher de les exterminer entierement. Ayons des parolles plus fortes, si nous n'en pouuons auoir de plus courageuses.

EPISTRE LXXXVIII.

ARGUMENT.

1. *La Philosophie merite le titre de Science liberale, parcequ'elle fait l'homme libre.*
2. *La Philosophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune.*
3. *Quatre sortes de sciences liberales.*
4. *La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.*
5. *Toutes choses sont disputables.*

Vous voulez que ie vous die ce qui me semble des Sciences liberales. Il n'y en a pas vne seule de qui ie fasse cas. Je ne scaurois appeller bien vne chose de qui le but est de gagner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit s'il passe par dessus, & le gastent s'il y croupit. Aussi ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous scauez bien qu'on les a nommées Liberales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce tiltre doit appartenir. C'est l'estude de la Sagesse, qui merite l'honneur: comme seule releuée genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que iouers à petits enfans. Pouuez-vous bien vous persuader qu'une chose fust bonne, qui est enseignée par les hommes du monde les plus infames, & les plus meschans? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre: mais si nous les auions apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques-vns ont fait ceste question, Si les Arts liberaux pouuoient faire vn homme de bien? Et tant s'en faut que cela soit, ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de monstrier. Tout le soin du Grammairien est en l'ageancement des parolles. Il s'eslargit bien quelquefois iusqu'à l'Histoire, mais quand il va iusques aux vers, c'est le bout de sa carriere: il ne passe iamais plus auant. Ie vous laisse à penser en quoy l'assemblément des syllabes, le chois des parolles, la meinoire des fables, & la mesure des vers, peuuent ayder vn homme qui se veut acheminer à la Vertu? ny quelle assurance contre la mort, quelle moderation aux conuoitises, & quelle temperance aux voluptez il en peut tirer? Venons aux Professeurs de Geometrie, & de Musique, vous trouuerez aussi peu ces leçons chez eux, que

chez les Grammairiens; Et cependant, ce sont choses que qui ignore, ne gagne rien de sçavoir tout le demeurant. Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non: s'ils ne l'enseignent, il est impossible de l'apprendre d'eux: s'ils l'enseignent ils sont Philosophes. Voulez-vous sçavoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire? Regardez comme leurs professions sont différentes. Or il est certain qu'elles seroient semblables, s'ils enseignoient vne mesme leçon. Je sçay bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homere estoit Philosophe: mais c'est si lourdement, qu'ils se refutent eux-mesmes par la raison qu'ils amènent pour le verifier. Car ils le font tantost Sroyque, n'approuvant rien que ce qui est Honneste desdaignant les voluptez, & ne pouuant par les promesses de l'immortalité mesme, estre distrait de l'amour de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien, louant l'estat d'une ville paisible, où les habitans n'ont rien qui les occupe que les dances, les chansons, & festins. Tantost ils le font Peripatetique, induisant trois sortes de Biens; Et tantost Academique, tenant ses opinions suspenduës, & se gardent de rien affamer. Par ceste incompatibilité d'estre de tant de Sectes ensemble, ils montrent bien qu'il n'estoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait esté Philosophe; & puis que cela se remarque en ses vers, il faut

bien dire qu'il s'estoit fait sage deuant qu'il en fust. Apprenons donc ceste science qui l'a fait sage. Il nous chaut aussi peu de sçauoir qui estoit le premier d'Homere ou d'Hesiodé, comme si Heeube estoit plus ieune qu'Helene, & ce qui fut cause que sa beauté lay dura si peu : Quand ie sçauerois exactement l'âge de Patrocle, & d'Achille, de combien pensez-vous qu'il m'en fust mieux ? Ne serions-nous pas plus sages de voir mettre quelque fin à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Ulysse ? Je n'ay pas de loisir assez pour ouyr disputer s'il courut tant de risque entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous sont inconnûes, parce qu'en si peu d'espace il estoit mal-aisé qu'il fust si long-temps sans trouuer quelque port.

II. Les tempestes de l'esprit nous donnent tous les iours de la besongne : nostre meschanceté nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point faute de beaux yeux qui sollicitent les nostres ! & en cela seulement nous auons des ennemis assez. C'est de là que se presentent ces monstres effroyables qui ne demandent que l'effusion du sang humain : c'est de là que viennent ces insidieux appas qui nous attirent par l'oreille : c'est de là que viennent tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enseignez-moy d'aymer ma patrie, ma

femme, mon pere, & faites qu'il n'y ait point de péril assez grand pour m'empescher de leur rendre tesmoignage ; Et qu'en des actions si louables, ie sois resolu qu'apres ma barque rompuë, ie m'affourche encore sur les esclats. Que vous sert de vous enquerir si Penelope a passé son temps avec ceux qui la recherchoient ? Si par discretion elle s'est parée de scandale, & si deuant que reconnoistre Vlysse elle se doutoit bien que c'estoit luy ? Faites que ie sçache que veut dire Pudicité: quelle vertu c'est, & si c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Je viens à ceste heure aux Musiciens. Vous m'apprenez à concerter des voix gresles avec des grosses ; & à faire vn accord de tous discordans : Faites plustost que ie sçache accorder mon ame, & donner à mes volonte'z vne perpetuelle conformité. Vous me monstrez qui sont les tons lamentables : monstrez-moy plustost comme aux aduersitez ie ne lamenteray point. Le Geometre m'enseigne à mesurer des campagnes : j'aymerois beaucoup mieux qu'il m'enseignast à quelles bornes le contentement de l'homme se doit arrester. L'Arithmeticien m'apprend à conter & faire seruir mes doigts à l'Auarice: Je serois bien plus aise qu'il me fit voir que tous ces comptes-là ne seruent de rien. Qu'un homme n'est point heureux pource que son reuenu lasse ceux qui en font la recepte. Qu'au

contraire , presque tout ce qu'il possède sont choses superflues, & que s'il luy falloit auoir la peine de conter son bien luy-mesme , il n'y a point de pauvre homme qui ne fust plus heureux & plus content que luy. Que me sert que ie fasse exactement partir vn champ , & que mon frere & moy s'il faut que nous separions vn arpent de terre, soyons sur le point de nous couper la gorge ? Que me sert d'estre vn suffisant homme à prendre les pieds d'un arpent , & sçauoir que c'est que quart, que doigt , & que poulce : si le voisinage d'un Grand qui empiere quelque chose sur moy, me rend melancholique ? Vous m'enseignez comme ie ne perdray pas vn pied de terre , & ie veux apprendre comme ie pourray tout perdre sans me fascher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oster est en vostre maison dès le temps de vostre grand pere; Et quoy? Deuant qu'il fust à vostre grand pere, à qui estoit-il ? Monstreriez-vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit ? Vous y estes venu comme Fermier , & non comme Seigneur. Demandez-vous de qui vous estes fermier? De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Iuriscultes tiennent que les choses publiques ne sont point suiettes à Vsucapions Ce que vous tenez est public: il est à tout le genre humain en general. O la belle science

Vous sçavez mesurer vn cercle, & reduire en carré quelque forme qu'on vous baille. Vous sçavez combien il y a d'vne estoille à l'autre. Il n'y a rien qui eschappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez-moy l'esprit de l'homme, dittes-moy comme il est grand ou petit. Vous connoissez-bien vne ligne droite: mais à quoy est bon cela? Si vous ne sçavez comme en vos actions il se faut conduire droitement? Je viens à ceste-heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis.

Frigida Saturni, &c.

Dequoy me seruira ceste Science, que de me faire chagriner, quand Saturne & Mars seront opposez, & quand Mercure fera son couchant à la veüe de Saturne; L'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient ils sont propices, & ne peuvent changer de naturel; Que la course inévitable des Destins, les meine d'un ordre qui n'est iamais interrompu; Que leurs reuolutions sont réglées, & produisent, ou marquent les euenemens de tout ce qui se fait icy bas. Mais soit qu'elles soient les causes de ceste diuersité d'effets que nous voyons au monde; soit que seulement elles en soient les messageres, que nous seruira d'auoir preueu des choses que nous ne pourrons euitter? Sçachons les, ou ne les sçachons pas; il faut qu'elles auiennent;

Si vero solem, &c.

Pensez que me voila bien assure de toutes surprises, & si ie vy iusqu'à demain au matin, ne seray-ie pas trompé? Il est certain qu'ouy. Car nous sommes trompez, quand il nous arriue quelque chose que nous ne scauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne scay pas ce qui sera: mais ie scay bié tout ce qui peut estre. La fortune ne peut rien produire contre mon esperance. L'attens tout: Si elle m'en quitte quelque chose à la bonne-heure. Quand il se passe vne heure sans que i'aye quelque assaut, ie suis trompé, toutefois encore ne le suis-ie pas: Car comme ie scay que tout me peut arriuer, ie scay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussi tost. Quoy qu'il en soit, i'espere tousiours du bien: mais s'il arriue du mal, ie suis prest à le receuoir. Il faut que vous me supportiez si i'ay des opinions particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette ny les Peintres, ny les Sculpteurs, ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au rang des Sciences liberales. Je n'y reçoÿ non plus les Luxeurs, ny toute science qui veut de l'huile ou de la poudre; Ou bien i'y voudrois aussi receuoir les Parfumeurs, les Cuisiniers, & toute cette race de gens, de qui les esprits ne travaillent que pour le seruice de nos voluptez. Que trouuez-vous de liberal en ces vomisseurs de matin, qui ont le corps aussi gras &

potelé, comme l'esprit tabique & letargy-
 que? Pensez comme nos beaux exercices
 d'aujourd'huy se rapportent à ceux que nos
 Ancestres faisoient faire à leurs enfans, de
 lancer le jaelot, ietter la barre, monter à
 cheual, tirer des armes: & quoy qu'ils fis-
 sent de tenir tousiours le corps droict. Car
 ils ne vouloient point qu'ils apprissent rien
 qu'il fallust faire de couché; Mais ny les
 vns ny les autres ne sont point choses qui
 nous rendent capables de la vertu. Car que
 me sert que ie me sçache bien ayder d'un
 cheual, & qu'à point nommé ie le pare, si
 ie me laisse emporter à mes passions? Que
 me sert qu'à la lutte & à coups de main,
 ie demeure maistre de tous mes Antago-
 nistes, si ie me laisse vaincre à la colere?
 Et quoy donc? les Sciences liberalles ne
 nous sont bonnes à rien? Si sont bien à
 quelque chose, mais non pas à l'acqui-
 sition de la vertu. Car les Arts mechaniques
 mesmes, avec qui la vertu n'a point de
 commerce, ne laissent pas d'auoir beaucoup
 de commoditez pour l'usage de la vie;
 Pourquoi donc faisons nous apprendre les
 sciences liberalles à nos enfans? Ce n'est
 pas qu'elles les puissent faire vertueux:
 mais afin qu'elles leur preparent les ames,
 & les rendent susceptibles de la vertu. Com-
 me ces premieres leçons qu'on leur fait de
 cognoistre leurs lettres, & de les assembler,
 ne leur enleignent pas les Sciences libera-

les, mais les disposent à les apprendre quelque iour; Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la vertu, mais nous en rendent capables d'en recevoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de sciences; les vulgaires, & sordides, les plaisantes, les pueriles, & les liberales: les vulgaires sont celles que les Artisans font avec la main, & de qui l'occupation est de pourvoir aux necessitez de nostre vie. Celles-cy n'ont apparence quelconque d'honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous réjouir, ou les yeux, ou les oreilles. Nous pouvons bien mettre en ce rang les Ingenieurs, qui par des ressorts font mouvoir des choses si artificiellement, qu'il semble qu'elles marchent d'elles mesmes, comme leuer tout bellement vn eschauffaut, reculer des choses qui sont proches, ou approcher d'autres qui sont reculées; descendre petit à petit celles qui sont hautes; & tout plein de telles nouveautez, qui estonnent les ignorans, parce qu'ils ne comprennent pas comme elles se font. Les pueriles sont appellées des Grecs *παχυκλίαις*, & de nous Liberales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui sont vraiment liberales, ou pour mieux dire, libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'instruction de

l'esprit à la vertu. Je ſçay bien que quel-
 qu'un pourra dire que comme il y a vne
 partie de la Philosophie naturelle, l'autre
 Morale, & l'autre Rationnelle; tout de
 meſme toutes ces Sciences liberales peu-
 uent trouver place en la Philosophie; Que
 ſ'il ſe preſente quelque queſtion naturelle,
 on la decide par la Geometrie; Et que par
 conſequent ce n'eſt point choſe hors d'ap-
 arence de dire, puis qu'elle luy ayde, qu'elle
 eſt vn de ſes membres. Beaucoup de
 choſes ne ſont pas parties de nous, qui ne
 laiſſent pas de nous ayder, & qui, ſi cela
 eſtoit, ne nous ayderoient pas. La viande
 ayde bien au corps; & toutefois n'eſt pas
 vne de ſes parties. Le miniſtere de la Geo-
 metrie nous fait bien quelque ſeruiſe, &
 ſe peut dire que la Philosophie a beſoin de
 la Geometrie, comme la Geometrie a be-
 ſoin d'un Charpentier. Mais comme le
 Charpentier n'eſt pas portion de la Geo-
 metrie, auſſi n'eſt la Geometrie portion de
 la Philosophie. Et puis chacune a ſes li-
 mites à part: Car le Philoſophe recher-
 che les ſecrets des choſes naturelles, & les
 connoiſt, & le Geometre en examine &
 ſuppute les nombres & les meſures. La
 Philosophie ſçait comme les corps cele-
 ſtes ſont compoſez, ce qu'ils peuuent, &
 quelle eſt leur nature. Le Mathematicien
 obſerue comme ils ſ'eſloignent de nous &
 ſe r'approchent, comme ils ſe leuent & ſe

couchent, & d'où vient que quelquefois ils semblent s'arrester, combien qu'en vérité les choses celestes ne s'arrestent jamais. La Philosophie sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geomettre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps & l'image, & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter, Le Philosophe vous prouuera que le Soleil est grand: Le Mathematicien qui procede par vne certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement: mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne science ne se peut dire à soy, qui n'a son fondement que sur la permission d'autrui. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouvrage. La Mathematique est superficielle. Le fonds où elle bâtit n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne sçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle-mesme elle pouuoit comprendre la Nature de tout ce grand Vniuers, & paruenir iusques à la vérité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & de pouuoir passer d'une recherche à l'autre. Mais il n'y a que la science du bien & du mal qui nous puisse mener à la perfection: & cette science ne se trouue point ailleurs qu'en

la Philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauvais. Prenez moy. toutes les vertus l'une apres l'autre. La Magnanimité, qui mesprise ce qui est formidable, desdaigne ces espouuans qui rendent nostre liberté captiue, les appelle en duel, & les abbat par terre; prend-elle quelque chose des Sciences liberales pour se fortifier. La Foy est bien le plus religieux qui puisse loger dedans l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace que la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse; brusle, coupe, tué, tu ne me sçauras faire parler. La douleur a beau fouiller, elle ne trouuera iamais mes secrets. Et cependant est-ce des sciences liberales qu'elle emprunte cette genereuse obstination? La Temperance regne sur les voluptez. Elle en haït les vnes qu'elle chasse du tout: Elle dispense les autres, & les regle sous vne mediocrité conuenable; Et iamais ne s'en approche que pour quelque autre consideration. Elle sçait que la plus iuste mesure des choses desirées c'est d'en prendre iusqu'à la raison, & non iusqu'à la satieté: l'Humanité deffend la presumption & l'Auarice: ses paroles sont douces, ses actions courtoises, & ses volontez obsequieuses: elle ne voit sentir mal à personne, qu'elle ne le sente elle-mesme; & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribuë aux necessitez d'autrui. Sont-ce

les sciences liberales qui leur impriment, toutes ces belles qualitez? Est-ce d'elles que viennent la simplicité, la discretion, la frugalité, l'espargne, & la clemence, qui est auare du sang d'autrui, comme du sien propre, & sçait que l'homme ne doit point user de l'homme prodigement? Mais comme est-il possible qu'un homme ne puisse estre vertueux sans les sciences liberales, comme nous-mêmes le confessons, & que neantmoins les sciences liberales ne seruent de rien à la vertu? Il en est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux. Et cependant, qui ne sçait point que la viande & la vertu n'ont rien de commun? Le bois ne fait point de service au nauire, & toutefois il n'est point de nauire qui ne soit fait de bois. Encore que sans vne chose ie n'en puisse faire vne autre, il ne s'ensuit pas qu'elle m'ayde à la faire & au partir de là, ce n'est pas vne proposition indubitable, que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend: Et veu que la sagesse ne consiste point aux lettres, qui m'empeschera de croire qu'un homme peut estre sage sans estre, sçauant? La sagesse baille des choses, & non des parolles: Et peut-estre que nostre memoire est plus certaine, quand elle ne s'aussure que de soy. La sagesse est ample & spacieuse: il ne luy

faut point bailler vne place occupée : sa leçon est des choses diuines & des humaines, des passées & des futures, des eternelles & des perissables, & du temps, duquel quand il n'y auroit autre chose, vous sçavez combien de questions il fait ordinairement. Premièrement, si de soy le temps est quelque chose : si quelque chose a precedé le temps, si le temps a commencé quant & le monde, & si parce que devant le monde il y auoit quelque chose, le temps aussi l'a precedée. Outre toutes ces questions. celles qu'on fait de l'ame sont innombrables, D'où elle est : quelle elle est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'un lieu à l'autre, & change de logis ; si elle reuiert plusieurs fois au monde sous diuerses formes : ou si elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour apres qu'elle en est sortie, se promener en liberté : si c'est vn corps ou non : ce qu'elle fera, quand par nostre ministere elle ne fera plus rien : comme elle vsera de sa liberté, quand elle sera hors de cet âge ; S'il ne luy souuiendra plus de la vie du monde, si seulement elle commencera de se connoistre, quand eschappée du corps elle aura fait sa retraite dedans le Ciel ? Prenez telle partie qu'il vous plaira des choses humaines & diuines, vous ne serez iamais las d'apprendre, & iamais ne cesserez de demander : tellement qu'à fin que tant de

belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches, il faut necessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La vertu ne se contente pas de si peu de place : son train est plus grand : il luy faut beaucoup de logemens : il faut que tout vuide, & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des sciences qui luy donnent du plaisir, nous en retiendrons quelques - vns : mais non plus que ce qu'il luy en fera besoin, pour la servir. Car si nous nous mocquons de ceux qui remplissent leur maison d'une grande quantité de meubles precieux, plustost pour la monstre que pour l'usage, que dirons-nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas inutile de Sciences qui ne leur seruent de rien ? C'est espee d'intemperance, de ne vouloir sçauoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que font ordinairement tous ces Professeurs de sciences liberales, que des fascheux, des causeurs, des importunes, de superbes, & des glorieux, qui n'apprennent point ce qu'il seroit necessaire qu'ils sçeuissent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçauoir point. Didi-mus le Grammairien a fait quatre mille Traitez : c'estoit assez pour lasser vn homme de lire. Je vous laisse iuger que deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En l'un il dispute de quel pays estoit Homere, & en l'autre qui estoit veritablement la mere

d'Enée : en l'autre si Anacréon estoit plus paillard qu'yurogne, ou plus yurogne que paillard : si Saphon estoit vne coureuse, & tout plein de telles autres choses si friuolles, que si ie les auoit apprises, ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier. Et puis, dites que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquesfois plus longs qu'il ne seroit besoin. Je vous y montrerois beaucoup de choses, où la coup de laserpe seroit necessaire. Il faut bien auoir perdu des heures, & bien importuné des oreilles, deuant que d'ouïr cette louange. O le sçauant homme ! contentons-nous de ce tiltre, qui n'a pas tant d'éclat : O l'homme de bien. Me conseilleriez-vous de fueilleter autant d'Annales, qu'il y a de peuples sur la terre ? de rechercher qui est le premier qui a fait des vers ? de conter par mes doigts à faulté de Fastes, combien Orphée a esté d'années deuant Homere ? Repasser mon iugement sur les Censures d'Aristarque, & vser toute ma vie apres des syllabes ? m'embarrasseray-ie tellement en la poudre de Geometrie que ie ne m'en tire iamais ? pratiqueray - ie si mal ce pretexte salutaire, qui commande d'espargner le temps ? L'approuue toute autre chose, & ne me soucie point de sçauoir ce que ie suis. Le Grammairien Appius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlattan par toute la Grece, & se faisoit appeller Ho-

mere, disoit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odissee, il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de son Ouvrage; & pour le prouuer il alleguoit, que tout exprez il commençoit son premier vers par deux lettres où le nombre de ses liures estoit contenu. Il est malaysé qu'un homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de telles. Pensez à cette heure combien il s'en va de temps en maladie, combien aux affaires publiques, combien aux priuées, combien à se leuer, coucher, boire, manger & dormir. Mesurez vostre âge: vous n'en auez pas pour donner rang à tant d'occupations, ie ne parle que des sciences liberales. Et combien pensez-vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflues, & qui ne se pratiquent point? Ils s'impliquent aussi bien que les autres aux distinctions des syllabes, & aux proprieté des conionctions, & des propositions. Ils ont eu enuie sur les Grammairiens & sur les Geometres, & ont pris routes les superfluité de leurs sciences, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne viuent pas de mesme. Reconnoissez en ce que ie vous vay dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmatiuement

& negatiuement, avec autant de probabilité d'une part que d'autre ; & que cette proposition mesme, Que tout est disputable , se peut contredire. Nausiphanes dit. Que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Parmenides, que generalement tout ce qui se voit n'est point. Zenon Eleate nie tout sans exception. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirrhoneiens, Megariques, Ererriques & Academiques, qui ont introduit vne nouvelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces Curieux & les Professeurs des sciences liberales tout en vn rang. Ceux-là nous baillent vne science qui ne nous seruira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouuoir iamais rien sçauoir. Pour moy, i'aymeroie mieux sçauoir des choses qui me fussent inutiles, que de ne 'sçauoir rien du tout. Les vns ne nous esclairent point, les autres nous creuent les yeux. Si ie crois Pirthagoras, il n'y a rien qui ne soit douteux : Si Nausiphanes, toute la certitude que i'en remporte, c'est que tout est incertain. Si Parmenides, Il n'y a rien du monde qu'une chose : Si Zenon, Il n'est du tout rien. Que sera-ce de nous donc ? Que deuiendra tout ce qui est à l'entour de nous qui nous nourrist, & qui nous soustient ? Tout ce qui est au monde ne sera qu'une ombre & vne piperie. Je ne trouue pas beaucoup de goust

ny à ceux qui disent que nous ne sçauons
rien, ny aux autres qui mesme ne nous
veulent pas accorder nostre ignorance;
Et s'il me falloit dire auxquels ie veux
le plus de mal, ie confesse que ie serois
bien empesché.

EPISTRE LXXXIX.

ARGUMENT.

1. *En quoy different la Sagesse & la Philosophie. Definition de la Philosophie. Sa diuision.*
2. *De la Morale.*
3. *De la Naturelle.*
4. *Il Blasme les Auares, les Paillards & les Gourmands.*

Vous me priez de vous diuiser la Philosophie, & que ie fasse des cartiers de ce grand corps, C'est à la verité le moyen de la comprendre bien tost; & presque il ne s'y peut rien faire qu'en la desmembrant de ceste façon. Une chose qui nous est obscure, en la prenant toute ensemble se trouue claire, quand on l'examine par les parties. Bleust à Dieu que la Philosophie se pût représenter à nous, comme la face de ce grand

Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce spectacle seroit à l'autre ; Et ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise , elle ne nous fist laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes , par faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre , il nous la faut considerer de la mesme façon que nous considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous , qui auons des nuages & des brouillars à trauerser , & de qui la veuë s'arreste au premier logis ; nous auons besoin qu'on nous monstre les choses vne à vne , parce que nous ne sommes pas encores capables de les regarder en gros. Je feray donc ce que vous me demandez , & mettray la Philosophie en parties , & non en morceaux : car il y a du profit à la diuiser : mais qui la hacheroit , il la rendroit inutile. Ce qui est trop grand est aussi difficile à comprendre comme ce qui est trop petit. On distingue vn peuple en lignées , & vne armée en compagnies. Depuis qu'une chose a quelque grandeur notable , on la cognoist mieux , quand on la considere par ses parties , pourueu , comme j'ay dit , qu'on ne les fasse point si petites , que le nombre en soit infiny. Autant vaudroit les laisser en leur entier , que d'en faire tant de parts , que ce fust iamais

fait de les esplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc, si vous le trouvez bon, ie vous diray la difference d'entre la Sagesse & la Philosophie. La Sagesse est la Felicité parfaite de l'esprit de l'homme: la Philosophie est l'amour & l'affection de l'acquérir: c'est elle qui monstre le chemin d'aller à l'autre, & ne luy faut point d'autre tesmoignage. Le nom qu'elle porte est vne marque qui la fait assez connoître. Il y en a qui l'ont desmie, vne science des choses humaines & diuines: Quelques-uns y adioûter, & de leurs causes: mais ie ne trouue pas que ceste addition y serue beaucoup, parce que les causes sont parties des choses. Il y en a d'autres qui l'ont appelée, vne estude de vertu, d'autres vne estude de la correction de l'ame, & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iustement est raisonnable. Pour la difference d'entre la Philosophie & la Sagesse elle n'a presque iamais esté contredite de personne. Aussi ne se peut-il faire que le desir & ce qui est desiré soient vne mesme chose: la mesme difference qui est entre l'Auarice & l'argent, est entre la Philosophie & la Sagesse. La Sagesse est l'effect & la recompense de la Philosophie: & la Philosophie marche vers la Sagesse, la Sagesse attend de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sagesse est ce que les Grecs appellent *Sophie*. Nous

nous sommes autrefois seruis de ce mot, comme nous faisons de celuy de Philosophie. Encor à ceste-heure, nos vieilles Comedies le vous resmoigneront: *L'inscription du monument de Possennius, Passant demeure & ly la Sophie de Possennius.* Il s'est pourtant trouué quelques Stoïques, qui bien que la Philosophie soit vne estude de Vertu, & que l'une recherche & l'autre soit recherchée, ont tenu cependant qu'il est impossible de les separer, & qu'il ne peut iamaïs estre de Verru sans Philosophie, ny de Philosophie sans Verru. Si la Philosophie est vne estude de Vertu, c'est par le moyen de la Vertu mesme: qui est vertueux ne peut n'estudier point à la Vertu, & qui estude à la Vertu, ne peut n'estre point Vertueux. Car il n'en est pas, comme de ceux qui de loin visent à frapper quelque chose, où le tueur est en vn endroit, & le blanc en l'autre; Ny comme des chemins qui nous meinent aux villes, & en sont dehors. On arriue à la Vertu par la Vertu mesme, & par ainsi, la Philosophie & la Vertu sont attachées l'un à l'autre. Il y a eu plusieurs grands personnages, qui ont diuisé la Philosophie en trois parties, Morale, Naturelle, & Rationnelle. La premiere & pour l'uiet le reglemét de l'ame, la seconde recherche la Nature des choses: la troisieme examine la propriété des paroles, leur agencement & les arguments, afin

qu'on ne nous surprenne par la supposition du mensonge en la place de la Verité. Il s'en est trouué qui ne l'ont pas diuisée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuisée en dauantage. Quelques vns des Peripatetiques y ont mis la Ciuile pour vne quatriesme, pource qu'il semble qu'elle ayt son exercice & son occupation à part. Quelques autres y ont encore adiousté l'Oeconomique, qui est la science de bien gouverner vne maison: toutefois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne se puisse comprendre sous la Morale. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philosophie; la Naturelle, & la Morale: ils n'ont point voulu receuoir la Rationnelle. Mais enfin comme ils ont veu qu'il leur falloit quelque piece pour distinguer les ambiguités, & conuaincre les faussetés masquées d'apparences veritables, ils ont esté contraincts d'introduire vn lieu qu'ils appellent de Iugement, & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationnelle, sous vn autre nom: Mais ils ne l'estiment qu'vn accessoire de la partie naturelle. Les Cyneraiques se sont contentez de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils font comme les Epicuriens; Et ce qu'ils chassent d'vne façon, ils le rappellent de l'autre. Car ils font cinq parties de la Morale. L'vne des choses desirables, & reiettables: L'autre des Passions: La troisieme des

actions: La quatriesme des causes; & la cinquieme des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle: les Arguments à la Rationnelle, & les actions à la Morale: Ariston de l'Isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationnelle: mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la Philosophie, qu'elles luy estoient contraires; & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de ceste partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est vn exercice de Regent plustost que de Philosophe; comme si le Philosophe estoit autre qu'un Regent vniuersel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau. Je la subdivise en trois autres parties, dont l'une est la consideration qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choses. L'utilité de ceste partie est grande. Car de quoy auons-nous plus de besoin que de sçauoir iustement ce que chaque chose se doit aprier? La seconde est de l'affection; & la troisieme des actions. Car il faut premierement sçauoir ce que la chose vaut. Secondement temperer l'affection, & la regler; & tiercement faire qu'entre l'affection & l'action il y ayt telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyez

conforme à vous mesmes. Duquel que vous manquiez de ces trois, il est impossible que vous ne tombiez en confusion. Car que vous sert qu'en vous mesme vous ayez examiné la valeur des choses, si vostre affection vous fait aller plus avant que vous ne devez? Et que vous sert, de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'œuvre, vous laissez perdre les occasions, & ne sçavez quand, en quel endroit & de quelle façon il y faut proceder? Car l'estimation du merite des choses, l'observation des opportunités & la discretion de se commander sont trois considerations différentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection se conçoit adente ou froide selon le cas que vous faisons de la chose qui nous est proposée.

II-I. La Philosophie Naturelle se diuise en choses corporelles & incorporelles; qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuision des corporelles, c'est que les vnes engendrent, & les autres sont engendrés. Or les Elements sont engendrez. Les uns tiennent que le Principe est simple: les autres le diuisent en la Matiere, en la Cause mouuante, & aux Elements. Il ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationnelle. Toute oraison est contenue, ou coupée par interrogations & responces: l'une s'appelle Dialectique, & l'autre Rhe-

torique. L'occupation de ceste-cy sont les parolles, leur sens & leur disposition: La Dialectique derechef est diuisée en conceptions, & en parolles qui les expriment. Les subdiuisions qui se peuvent faire de l'un & de l'autre sont infinies. C'est pourquoy ie ne passeray point plus outre.

Et summa sequar fastigia rerum.

Aussi bien si ie vouldois reduire les parties en autres parties, il s'en feroit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vous veuille dégouter de ceste lecture: mais quoy que vous lisiez, faites que l'amendement de vostre vie soit tousiours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs: excitez ce que vous auez de languide: restraingnez ce que vous sentez qui se lasche: domptez ce qui se rebelle, faites vne guerre irreconciliable aux cupiditez, & non aux vostres seulement: mais à celles des hommes en general; Et quand quelques vns vous demanderont, si vous n'aurez iamais qu'une chanson? respondes-leur tant que vous failliriez, ie suis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remèdes cessent deuant la maladie: Mais vous auez beau faire, tant plus vous bouches les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'est bon signe, quand vn malade qui est stupide, commence de sentir son mal: en despit que vous en ayez ie vous conseilleray vostre profit. Vous orrez à la fin quelque autre chose que des

flatteries ; & puis que vous ne voulez pas recevoir vostre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne cesserez-vous iamais d'acquiescer ; Les champs de tout vn peuple sont à vous seul : & vous n'en auez pas encore assez ? Iusques où vous pensez vous estendre ? Vous labourez des Prouinces entieres. Les riuieres les plus celebres , & qui fussent pour estre les bornes de deux Nations , depuis leur source iusqu'à leur fin , ne passent que dans vos terres ; Et cependant si les mers ne sont bridées de vos passions ; Si vostre fermier ne regne au delà de l'Adriatique , de l'Ionique de l'Ægée , Si les Isles qui furent les maisons de tant de grands Capitaines, ne vous sont de chetives cabanes, vous ne pensez pas estre bien accommodé. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira. Faites que ce qu'on appelloit vn Empire soit vne de vos pieces de terre: ne laissez rien de ce que vous auez moyen d'amasser. Quand vous aurez tout fait, vous en laisserez tousiours plus que vous n'en prendrez. Ie viens à ceste heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estendue à vostre luxe , que ceux-là font à leur auarice. Dites-moy , ie vous prie : auez-vous resolu qu'il ne se trouue lac en toute la terre où vous n'ayez vne maison dessus ? Qu'il n'y ait riuere grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais ? Partout où il se trouuera

quelque sorte d'eau chaude, vostre Luxe s'y voudra tout aussi tost imaginer vne retraite; En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que les fondemens n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits avecque la main, vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment? Je veux que vous ne puissiez aller en part où vous ne voyez tousiours luire l'ardoise de quelque pavillon qui soit à vous: Les vns aux coupeaux des montaignes, qui descourent à perte de veüe sur la mer & sur la terre: Les autres en campagne raze aussi releuez que les montaignes mesmes. Quand le nombre de vos bastimens donnera de la peine à les conter, quand la hauteur en ira iusques au Ciel, si n'avez-vous au partir de là qu'un corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant de chambres, puis que vous ne pouvez coucher qu'en vne; Celles où vous n'estes point ne sont pas vostre. Je viens finalement à vous, de qui la Gourmandise insatiable ne laisse creux en la mer, ny coin en la terre qui ne soit foüillé; Qui remplissez les eaux des lignes & de filets: qui bordez les bois de pieges & de toiles; & ne laissez en paix animaux du monde, que ceux de qui la satieté vous a degousté. Que vous seruent tant de viandes apprestées par tant de mains? tant de sortes de venaisons prises avec tant de peril? tant de poissons

recherchez de l'autre bout du monde ; si vostre bouche lasse de friandises & vostre estomach affoibli de cruditez, vous en laissez bien à peine gouter quelque morceau. Pauvres gens que vous estes. Vous ne connoissez pas que vous avez plus de faim que de ventre. Dites cela aux autres, Lucilius, afin de l'ouyr vous mesmes en le disant. Ecrivez-le, afin de le lire apres l'auoir escrit. Ne faites rien que vous ne rapportiez à vostre instruction, & au reglement du desordre de vos passions. Etudiez, non pour sçavoir plus de choses que les autres, mais pour en sçavoir de meilleures.

EPISTRE XC.

ARGUMENT.

1. *La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.*
2. *Du siecle d'or.*
3. *Le Vice & le mauvais gouvernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires.*
4. *Les hommes n'ont point appris de la Philosophie, les voluptez, ny les delices des villes.*

5. De la frugalité du premier Siecle.

6. La Philosophie enseigne à con-
noître Dieu, & que les choses
• fortuites arriuent par son com-
mandement.

7. Que l'innocence honoroit le Siecle
d'or, mais que la Sagesse y def-
failloit.

I. **Q**ui peut nier, Lucilius, que le viure-
ne soit vn present des Dieux, & le
bien viure vn present de la Philosophie? S'en-
suiuroit-il donc qu'autant que le bien-vi-
ure est chose plus precieuse que viure, nous
soyons plus obligez à la Philosophie que
nous ne sommes aux Dieux? Il ne faut
point douter que cela ne fut, si la Philoso-
phie mesme n'estoit vne gratification, qui
vient de leur main. Nous ne naissons pas
Philosophes : mais nous naissons capables
de Philosopher. Et certainement si c'eust
esté chose si commune, la Sagesse eust per-
du le plus grand auantage qu'elle ait, qui est
de n'estre point au nombre des choses for-
tuites. Tout ce qui la met en reputatiō, c'est
que ceux qui l'ont la tiennent d'eux-mes-
mes, & ne la mandient point de leurs voisins.
Autrement, si c'estoit chose qui passast d'une
main à l'autre, que trouueriez-vous en elle
qui fust digne d'admiration? Tout ce qui

l'occupe , c'est le soin de conuier la verité des choses diuines & humaines. La Iustice, la Pieté, la Religion, & generalment toutes les Vertus accrochées l'une à l'autre ne l'abandonnent iamais. C'est d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux, & la dilection enuers les hommes : d'elle que nous sçauons que les Dieux sont maistres, & que les hommes estoient nez en égalité de condition, si l'Auarice croissant d'un siecle à l'autre, ne les en eust peu à peu distraits, & rendu pauvres ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessâmes de rien auoir quand nous voulusmes tout auoir en propriété.

II. Les premiers hommes, & ceux de quelques races apres eux, non encore fouillez des corruptions qui se sont introduites depuis, se conformoient entierement à Nature, la prenoient pour guide, se rangeoient sous ses loix, & s'ils connoissoient quelqu'un qui fust plus homme de bien que les autres, ils se laissoient conduire à luy : car cette soumission du pire au meilleur est chose naturelle. Les bestes mesmes, s'il y en a quelqu'une ; qui de grandeur de corps ou de force, ait de l'avantage sur les autres, se laissent commander par elle. Vous ne verrez iamais un taureau lasche & failly de cœur, marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand, & de plus grosses piéces que les autres, ce sera

luy qui aura cette prerogative. Entre les Elephans le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoy s'ils remarquoient quelqu'un qui eust l'esprit bien fait, ils le faisoient presider sur eux, & de cette façon rendoient leur condition tres-heureuse, ne souffrans d'estre surpassez en puissance, que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouvoir tout ce qu'on veut, c'est, de ne penser pouvoir autre chose que ce qu'on doit. Possidonius donc estime qu'en ce siecle qu'ils appelloient d'or, ils n'auoient point d'autres Roys que les Sages, sous l'autorité desquels les violences estoient retenues en bride, & les foibles garantis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloyent le bien, & déconseilloient le mal. Par leur prudence, ils pouruoyent aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge: par leur valeur ils les preseruoient, si quelque inconuenient les menaçoit: & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit un office que commander, & non pas vne qualité: leur force ne s'éprouuoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux-mêmes ils n'auoient point la volonté disposée à mal faire, on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien, & on leur obeysoit de mesmes. La plus

grande menace qu'un Roy fitt à ses sujets, quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient, c'estoit qu'il se demettoit de sa charge.

II. Mais enfin l'introduction des vices, & le changement des Royautez en tyrannies, rendirent les Loix necessaires; & les Sages mesmes en furent les premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept, de qui la prudence fut de son temps en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle, il auroit esté le huitième. Zeleucus, & Charondas, qui n'auoient iamais veu ny Barreaux, ny Escoles, & ne sçauoient que ce que le saint & silencieux reduit de Pithagore leur auoit appris, pollierent de leurs belles ordonnances, non seulement la Sicile alors fleurissante, mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Avec tout cela ie m'accorde bien avec Possidonius: mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mecaniques, que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

III. Il dit que du commencement, comme les hommes estoient espars, qui d'un costé, qui de l'autre, sans autre couuert que du creux d'un rocher ou d'un arbre, ou pour le mieux, de quelque chetive cabane; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy non plus que

tous ces bastimens à tant d'estages, les vns sur les autres, & si spacieux, que les villes leur sont trop estroictes, soyent de son invention: comme ces réservoirs où les poissons sont enclos par troupes, & chacun selon leurs especes, ont leur quartier à part, afin que la Friandise, quelque mauuais temps qu'il fasse sur la mer, ne soit jamais despourueüe, & sans danger puisse pêcher quand il luy plaira. Penseriez-vous bien que la Philosophie eust inventé les clefs, & les serrures? Ne seroit-ce pas, comme qui l'accuseroit d'auoir mis l'Auarice au monde? Penseriez-vous que pour demeurer en vne apprehension perpetuelle sous des bastimens suspendus, elle eust desdaigné tant d'agreables retraittes, que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit? Croyez-moy, ces premiers siècles où la vie estoit si heureuse n'auoient point d'Architectes: & tous les artifices d'escarrer les poutres, & de conduire la sie dans vne ligne, sans varier ny d'un costé ny d'autre, sont venus en ce monde quant & le luxe.

Car le bois au vieux temps de cain estoit fendu.

Ces salles à festins qu'on fait aujourd'huy si grandes, que toute vne ville y mangeroit, estoient alors inconnües. On ne voyoit point vn nombre infini de charrettes chargées de pins & de sapins, pour faire des

Les embrasures dorées, se suivent queüe à queüe dans les ruës, & les faire trembler sous leur pesantour. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costez de leurs loges. Les couuertures en estoient de ramée, qu'ils entrelassoient l'un l'autre, & faisoient descendre en talut si proprement, qu'il ne pouuoit faire de pluye si longue, ny si violente, qui n'eust moyen de s'égoutter.

IV. Là dedans ils se tenoient assez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbre, & sous les planchers dorez qu'habite la seruitude. Je ne suis pas aussi de son aduis, en ce qu'il croit que les Sages soyent inuenteur de tous ces outils, dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser.

Tunc laqueis.

Qui sont toutes inuentions de l'industrie & sagacité des hommes, & non pas de leur Sagesse. Je luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrasement de quelque forest, ont jugé que fouillant plus auint il s'en trouueroit dauantage; & ont descouuert les mines de cette façon. Il s'abuse: ce sont choses qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux mesmes qui les mettent en

besongne. Je ne trouue pas non plus cette question si subtile comme il la fait : Qui a esté le premier en l'usage des tenailles , ou du marteau. L'un & l'autre, comme généralement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbez , & les yeux tournez vers la terre, sont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remuant, mais non pas qui fust ny grand ny releué. Le Sage s'est tousiours contenté de peu de chose, & encore au siècle où nous sommes, il n'est iamais plus à son aise que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dites-moy, ie vous prie , qui trouuez-vous auoir esté le plus sage , ou de Padalus, qui fut inuenteur de la sie, ou de ce Diogene qui se mettoit en double pour coucher dans vn tonneau ; & qui pour auoir veu boire vn ieune garçon au creux de sa main , rompit aussi tost vn gobeler qu'il auoit en sa besace, comme courroucé contre soy-mesme d'auoir porté iusques alors vne chose dont il auoit eu le moyen de se passer ? Et au-iourd'huy mesme , qui pensez-vous estre le plus sage , de celuy qui a trouué cette façon de conduire par des tuyaux qu'on ne voit point, des senteurs en vne hauteur immense : faire soudre & tarir, des fontaines en vn instant , & lambrisser les sales d'une contexture si artificielle , qu'autant de fois qu'on change de seruices , autant de fois elles changent de planchers ; Ou celuy qui

fait cette leçon aux autres, & la prend pour soy-mesme, Que nous ne sommes obligez en certē vie à chose qui soit ny dure ny difficile? Que nous ne demeurons pas sans maison pour n'auoir point de tailleurs de marbre, ny sans habits, pour estre priuez du commerce des regions d'où viennent les soyes? que sur la terre, nous auons tout ce qui nous est necessaire, & que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable, nous auons aussi peu affaire d'un Cuisinier que d'un Soldat? Ceux-là certainement estoient, ou Sages, pour le moins semblables aux Sages, qui avec si peu de frais & de sollicitude sçauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretient. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose. C'est aux delices que nous sommes empeschez. Suiuons Nature, il ne nous faut point d'artisans: elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle nous a contrains à quelque chose, elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. Nous ne pouuons sans estre vestus supporter le froid, mais quoy? n'auons-nous pas des peaux de bestes sauvages & domestiques, assez chaudes pour nous en garantir? ne voyons-nous pas des peuples qui se couurent d'écorces d'arbres, & d'autres qui se font des robes de plumes d'oyseaux? Et encor auourd'huy la plus part des Tarrates n'est-elle pas vestue de fourrures de renards, & de martres, aussi

delicates à l'atrouchement, comme impetrables à la froideur ? Ouy, mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Hyuer : Les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodes si nous n'auions des ombres bien espais pour les repousser. Il est vray : mais n'auons-nous pas vne infinité de lieux secrets, que l'iniute du temps, ou quelque autre accident semble auoir expressement cauez, pour estre le remede de cette incommodité ? Ne pouuons-nous pas, comme nos peres, faire des clayes d'osier, plattées de terre, & nous mettre vn peu de chaume & de fueillages sur la teste, en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal ? N'y a-t'il pas des peuples en la coste d'Affrique, qui se retirent dans des fosses, & ne trouuent autre couuerture assez espaisse pour se garantir de l'excessiue ardeur du Soleil que la terre mesme toute rostie & desséchée ? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal, qu'ayant rendu la vie si aysée à tous les autres animaux, elle ayt voulu que pour auoir la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de mestiers : elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn seul. Nous auons sans exercice tout ce qu'il nous faut pour viure. Nous trouuons tout prest, quand nous venons au monde ; & rien ne nous est difficile que pour le dégoust que nous auons de la facilité. Les maisons, les

habits, les remedes, les viandes, & toutes ces choses où nous apportons auourd'huy tant de façon, se rencontrent au temps de nos peres, sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse: & sans beaucoup d'industrie ce qu'ils desiroient estoit incontinent accommodé. Aussi n'estimoient-ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettrons le prix & l'admiration, par les difficultez que nous y faisons naistre. La Nature nous fournit elle-mesme tout ce qu'elle nous demande. Nous ne sommes trauaillez que par nostre luxe: qui se zeultre contre le deuoir, s'irrite soy-mesme; & d'un siecle à l'autre, trouue tousiours quelque folie nouvelle, pour faire emporter aux debordemens de son siecle le prix sur les vices des siecles passez. Nous auons commencé nostre débauche par le desir des choses superflues, des superflues nous sommes venus aux pernicieuses: Et finalement nous auons rendu le corps maistre de l'ame, & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traiter comme esclau, nous le faisons auourd'huy seruir comme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les rues & dans les boutiques tout ce bruit qui nous esueille deuant qu'il soit iour: C'est pour luy que trauaillent les Passementiers, les Orfevres, & les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escholes de bal & des Musiques

effeminées. La nécessité n'est plus nostre mesure : nous sommes méquins & misérables , si nous ne voulons plus rien , quand nous auons ce qui nous suffit. Vous ne sçauriez croire, Lucilius , combien les belles parolles ont de puissance , & comme les plus iudicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius , qui à mon aduis, est vn de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation , quand ptemierement il veut descrire comme le fil se retord , comme il se tire de la canette , & comme la roile par le moyen des contrepoids suspendus tient l'estame droict : il dit que les Sages ont inuenté le mestier de tisserant , & ne se souuient pas que l'inuention moderne que nous en auons est bien plus subtile. Je vous prie s'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy , qui ne deffendent le corps ny du froid ny de la honte, qu'auroit-il dit ? Des Tisserants il passe aux Laboureurs , & avec la mesme eloquence descrit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouuant plus esmiée s'enracine plus facilement. Puis il dit comme on fait les semences , & comme on sarcle les mauuaises herbes , de peur qu'elles ne suffoquent les bleds & attribue aux Sages cette inuention , aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers , il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature,

ils ont trouué le moyen de faire du pain:& qu'ayans pris garde comme les dents par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche, & que ce qui s'en écarte y est ramené par la langue, puis destrempé de salive, pour descendre plus aisément dans l'estomach, où il se digere, & s'incorpore avec nous; cette considération leur fit à la semblance des dents mettre deux pierres ensemble, vne dessous, qui est immobile, & l'autre dessus, qui tourne & retourne continuellement, iusques à ce que le grain de vieille farine, laquelle ils meslent avec de l'eau: puis à force de la manier, en font de la pâte, & luy donnent force de pain: qu'ils cuysirent au commencement dans les cendres chaudes, puis sur des tuilles ardantes: & petit à petit dans des fours & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est gueres fallu qu'il n'ait fait les sales sauetiers. Et certainement ie ne luy nie pas que cene soit, à la Raison que nous deuons tous ces artifices, mais non pas à cette raison vertueuse, qui doit seruir de regle à nostre vie. Vn homme, & non point vn Sage, a fait toutes ces inuentions: vn homme a fait ces barques, qui nous portent sur les mers, & sur les riuieres: vn homme leur a donné des voiles, pour y receuoir le vent, & pour leur conduite les a garnies d'un gouuernail au derriere, dont il prit le patron sur les poissons.

qui de leur quelle tournent leur course du costé que bon leur semble. Je sçay bien que Possidonius en fait le Sage aussi bien autheur comme du reste , & qu'il dit , Qu'après auoir fait ces inuentions , ne les iugeant pas dignes de son occupation , il les remit à des personnes mecaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne sçaurois penser qu'autres les ayent inuentées que ceux mesmes qui en font encore nauourd'huy profession : Et qu'il ne soit vray , n'aurons-nous pas veu sortir beaucoup de choses nouvelles en l'âge où nous sommes , comme les vitres aux fenestres, les cunes branlantes , & les tuyaux enchassez dans les parois , pour eschauffer les salles autant par haut comme par bas. Je ne parle ny des marbres , qui luisent & dans les Temples, & chez des particuliers , ny de ces arcades sous qui nous faisons des porches assez spacieuses pour mettre le peuple de toute vne ville à couuert, ny de ces notes par lesquelles on a trouué moyen de recueillir vne harangue au mesme temps qu'on l'a prononcée , & d'attaindre la vïstesse de la langue par la diligence de la main. Tous cela sont inuention des plus contemptibles esclaués que nous ayons. La Sagesse vole bien d'une autre aïlle. Les mains ne sont point ses escholieres , c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle sçait.

V. Voulez vous ſçauoir quelles ſont ſes occupations, & quelles choſes elle produit au iour? Elle ne ſ'amuſe point à nous faire beaux danceurs, ny bon ioüeurs, ou de flutes, ou de trompette. Ses leçons ne ſont point de tirer bien des armes, de flanquer bien vne muraille, ny diuiſer promptement vne armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend eſt profitable. Elle diſpoſe les ames à la paix, & generally conuie tout le monde à ſ'entretenir en amitié. C'eſt point ellé qui forge les outils de nos Artisans. On luy fait tort de croire qu'elle ſ'employe à des choſes de ſi peu de prix. La vie eſt ſon ſuiet & ſon exercice, & par ce moyen tous les meſtiers qui ſeruent à la vie luy ſont aſſuiettis. Au demeurant ſon but eſt de nous mettre en vne condition bien-heureuſe. Elle nous y mene, & nous en monſtre le chemin. Elle nous éclaircit de ce qui eſt mal en eſſet, & qui ne l'eſt que par opinion. Elle oſte la vanité des ames, & les remplit d'une grandeur ſolide; applatit leurs bouffiſſeures, qui n'ont que du vent, & de la mine; leur fait iuger quelle-différence il y a d'eſtre véritablement de belle taille, ou d'auoir du liege ſous les pieds: leur donne la cognoiſſance de la nature de toutes choſes, & de la ſienne. Leur apprend qui ſont les Dieux quels ils ſont, que ſont les enfers, les Laſes & les Genies; Quel eſt l'eſtat des ames immor-

614 LES EPISTRES

telles, qui tiennent le second rang en la Deité, où elles sejourneront, à quoy elles s'occupent : ce qu'elles peuvent, quelles sont leurs affections. Avecque ces entrées, elle nous fait l'ouverture, non de quelque mistere commun, mais du monde, Temple general de tous les Dieux ; descouure ses vrayz simulacres & ses visages au naturel aux yeux de l'ame, parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle s'en reuiet aux principes : considere ceste raison eternelle qui infuse à l'vniuers, donne vie & figure à toutes choses, & recherche la nature de l'ame, d'où elle est venue, où est son siege : pour combien de temps & en combien de membres elle est esparse. Puis de choses qui ont substance, passant à celles qui n'en ont point, elle vient par arguments à la recherche de la verité, & aux resolutions des doutes, de viure, ou de mourir : pource qu'en l'un & en l'autre, y ayant du faux meslé parmy le vray, on est bien souuent en peine comme on s'y doit comporter. Il conclud donc que les mestiers ne sont point inuentions de la Philosophie, & qu'elle ne s'en est point retirée. Comme dit Possidonius ; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention ce qu'elle estimoit digne de son vsage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuenta

la rouë de potier , où se fait la vaisselle de terre: Et parce que dans Homere , qui estoit long-temps deuant Anacharsis , il est parlé d'une rouë de portier, il ayme mieux démentir le vers, que son conte. Quant à moy, ie ne tiens point que cela soit , & s'il est , i'auouë bien qu'un Sage en a fait l'inuention, mais ie dy qui ne l'a pas inuentée comme Sage, parce que les Sages peuvent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes , & non en qualité de Sages. Prenez le cas qu'un Sage soit grand Coureur : il passera les autres entant qu'il a bonnes iambes , mais non entant qu'il est Sage. Je voudrois bien faire voir à Possidonius un verrier, qui de son haleine seule donne à un verre des formes qu'il seroit mal-aisé de luy donner avec la main: Et cependant , ceste inuention s'est trouuée depuis qu'il ne se trouue plus de Sages. Il dit aussi que Democritus inuenta la maniere de bastir en arche , & de lier deux pierres un peu courbées par une qui porte sur l'une & sur l'autre. Pour moy ie ne croy point que cela soit , parce que deuant que Democritus fust , il estoit des puits & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à dire que Democritus inuenta la polisseure de l'iuoyre & de conuertir des cailloux de riuere en esmerandes , qui est une certaine façon de les cuire , par laquelle encore auourd'huy nous donnons à nos briques telle couleur

que nous voulons. Je ne dy pas qu'un Sage ne puisse auoir fait routes ces inuentions : mais il ne les a pas faites entant qu'il estoit Sage: Car il fait beaucoup de choses qu'un mal-habile homme feroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y seroit plus expérimenté. Voulez-vous sçauoir de quoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere ? Premièrement ne s'estants pas contenté de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voyent goutte aux choses diuines, ils nous en ont fait auoir la cognoissance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont estenduës à routes choses, & enseigné non seulement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obeyr, & receuoir tout ce qui attriue, comme autant de choses qui se font par leur commandement. Ils nous ont deffendu de nous ranger aux fausses opinions: nous ont taxé toutes choses selon leur vraye valeur, condamné les voluptez que le repentir accompagne: donné reputation à celles de qui l'usage ne déplaist jamais, & verifié par raisons inexpugnables qu'il n'est point de felicité plus grande que de n'en desirer point: ny de puissance plus glorieuse que celle que nous auons sur nous mesmes. Je ne parle pas de ceste Philosophie qui s' imagine les Dieux hors du monde, comme des bourgeois hors de leur ville, & qui fait la vertu seruant de la volupté.

mais de celle qui ne confesse point d'autre bien que ce qui est honneste: qui se moque des presens des hommes & de la Fortune, & qui precieuse en toutes choses l'est principalement en ce qu'il n'est rien qui soit assez precieux pour la gagner. Je ne scaurois penser, ny que ceste Philosophie fust en cét âge grossier, que les mestiers estoient encore incogneus, & qu'on n'apprenoit l'vtilité des choses, que par leur vsage, ny qu'en ce siecle bien-heureux où l'Auarice & le luxe n'auoient point encore introduit les brigandages, ny donné à chaque chose vn maistre particulier, les hommes fussent Sages, bien qu'ils vécussent comme doiuent viure ceux qui le sont. Il n'est pas possible de souhaitter au genre humain vne condition meilleure que celle qu'il auoit alors; Et quand Dieu nous promettoit de former le monde à nostre fantaisie, & donner à ceux qui l'habiteroient des mœurs les plus saintes & les plus religieuses que nous scaurions imaginer, il faudroit necessairement amener, celles de cét âge où

Le ioug au ieune bœuf n'auoit pressé les cornes.

Il n'estoit point de coure, il n'estoit point de bornes,

*Et la terre pucelle, en commun espandoit
Au peuple nonchalant plus qu'il ne demandoit.*

VI. Comme feroit-il possible de viure plus heureusement ? Toutes choses leur estoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en sa protection & le moyen de rien garder en crainte, estoit de ne rien posseder en propriété. Pourquoy n'auouërions-nous que c'estoit vn siecle tres riche, & vrayement vn siecle d'or, puis qu'il ne s'y pouuoit trouuer vn qui fust pauvre ? l'Auarice n'a pû souffrir ce bel establissement, & se pensant approprier de quelque chose, a donné suiet aux autres de prendre leur part, & luy faire la sienne ; de maniere que de tout reduire à peu de chose, & se trouuant les mains vuides, pour les auoir voulu remplir, elle a donné commencement à la Pauvreté, qui n'estoit point commune auparauant. Nous faisons à ceste heure tout ce que nous pouuons pour repater nostre perte : nous adioustions vn champ à l'autre : chassons vos voisins, les vns par argent, les autres par fraude & par oppression, en sorte que d'un bout à l'autre de nos possessions il y a du chemin pour beaucoup de journées, & que c'est plustost vne Prouince qu'un heritage : Mais quoy que nous fassions, il nous est impossible de reprendre ce qui nous est eschappé ; nous aurons beaucoup au lieu que nous auons tout. La terre mesme estoit plus fertile sans estre labourée : comme si elle eust voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature auoit

produit quelque commodité, celui qui la trouuoit n'estoit point content, qu'il n'en eust communiqué aux autres. On n'en voyoit iamais vn qui eust trop, & l'autre peu: tout se partageoit amiablement. Le plus fort n'auoit point encore pris au collet le plus foible, ny l'auariceux mis en tresor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incommodé. Du bien du prochain on en faisoit ses interests propres: les armes n'auoient où s'employer: le sang humain ne se respendoit point: ils ne sçauoient haïr que les bestes sauuages. Quand ils auoient peu reconstrer quelque lieu bien equuert du Soleil, ou quelque fueillage bien espais, où le mauuais temps ne leur pût faire mal, c'estoit là qu'ils passioient la nuit à leur aise sans soupirer: leur matelas estoit la terre mesme. Et cependant ils y dormoient si mollement, qu'ils auoient de la peine à se resuoiller, au lieu que dans nos lits de soye nous sommes comme dans des espiaes. Ils n'auoient point de lambris ciselez sur les faistes de leur liât: ils voyoient marcher les Astres, monter & descendre le Ciel: & ceste diuersité de remuemens sa faisoit sans point de bruit. La veüe d'une si belle maison leur estoit libre la nuit comme le iour. Tantost ils regardoient vne Estaille qui s'en alloit sortir de l'Horison, & tantost vne autre qui ne faisoit qu'y arriuer. Combien pensez-vous qu'ils fussent plus aises en la

contemplation de ceste infinité de merueilles, que nous ne sommes auourd'huy dans nos Palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'un ais, de qui la structure se lasche, ou de quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maisons n'estoient pas spacieuses comme des villes, mais en recompense, ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux qui nous emprisonnent dans des courses artificielles, s'ésgayoient librement dans le canal que l'affiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir : & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabane, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez cōme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ny leur maison, ny pour leur maison, comme nous qui n'auons point de suiet qui nous donne plus d'alarmes que la magnificence de nos Bastimens. Toutesfois, quelque excellence qu'il y eust en leur vie, & quelque probité qui parust en leurs actions, ils n'estoient pas sages pourtant.

VII. Ce n'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Je ne veux pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées, comme estans

alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux; Et croy bien aussi, que le monde deuant qu'il fust lassé de tant d'accouchemens, pouuoit produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposition plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir les esprits consommez comme ils sont auourd'huy. La Vertu n'est point vn present de Nature. Il y a de la science à deuenir homme de bien. Il est vray, qu'ils n'auoient ny or, ny argent, qu'ils ne fouilloient point la terre iusqu'à ses abismes, pour y trouuer des pierreries: Et que tant s'en faut, que sans peur & sans colere, mais pour le seul plaisir ils fissent mourir vn homme, que meismes ils pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'abits en broderie: ils ne filoient point l'or; & ne le tiroient pas seulement de la miniere. Mais de tout cela que peut-on conclurre à leur louange sinon qu'ils estoient innocents, pour ne sçauoir pas faire mal? Or il y a bien difference de ne vouloir pas pecher, ou de ne sçauoir comme le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire ny iustes ny prudents, ny temperants ny magnanimes, encore que leur vie grossiere eust bien quelque chose qui ressembloit à ces qualitez. La vertu ne se loge que dans vn esprit bien appris, & façonné par vn exercice continuel. Nous naissons pour elle, mais sans elle

& la meilleure nature du monde est bien susceptible de Vertu, mais non pas vertueuse, que premierement elle n'en ait receu l'instruction.

EPISTRES XCI. ARGUMENT

1. *Il parle de la tristesse de son amy Liberalis, causée par le bruslement de la ville de Lyon.*
2. *Les Ouvrages des hommes ont leur destin, & sont suiets à mourir.*

1. **L**iberalis, vostre bon ami, & le mien, est fort affligé des nouvelles qu'il a eues du bruslement de la ville de Lyon. C'est vn accident assez estrange, pour esmouuoir toute personne. Je vous laisse à penser ce que peut estre d'un homme affectionné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continue préparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre: mais il ne s'estoit point mortifié contre cét inconuenient: comme de fait il n'y auoit point d'apparence qu'une chose qui n'auoit point d'exemple, nous fist auoir de l'apprehension. Car assez souvent on a veu des villes

gastées par le feu, mais iamaïs sans qu'il en soit demeuré quelques marques: Est quand vn ennemis victorieux propose d'en brusler quelqu'une, à grand peine le peut-il faire si exactement, qu'il ne demeure de la besongne pour le fer. Les tremblemens mesme de la terre, quelques violentes secousses qu'ils donnent ne font gueres de ruynes où ils ne laissent quelque muraille de bastiment en son entier. Et bref, vn premier embrasement laisse tousiours quelque chose pour le second. Mais c'est grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes se sont esuanouis en vne nuit, & que ceste pauvre ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre ce qui luy est arriué parmi les delices de la paix. Qui croira que les armes estans mises bas par toute la terre & ne se parlant de trouble ny remuement en lieu du monde; Lyon qu'on souloit monstrier en la France, y soit aujourd'huy cherché? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait prescé le souffrir. Il ne tombe point de choses grandes que ce ne soit avec quelque loisir. Mais en celle-cy le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'espace que du soir iusqu'au matin. Que voulez-vous que ie vous die dauantage? Elle a moins esté à se perdre, que ie ne suis à vous conter qu'elle est perdue. Toutes ces considerations iettent Liberalis hors de la selle, bien que d'ailleurs il ayt

la retenue assez bonne. Mais certainement ie ne m'en esbahy point. Il est mal aisé qu'on ne s'esmeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes, & des inconueniens, ceux qui nous apportent de l'admiration, nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous deuons tout preuoir, & faire imaginer à nostre esprit, non ce qui arrive d'ordinaire; mais generalement tout ce qui scaurroit iamaïs arriuer. Car à quelle prosperité est ce que la Fortune ne s'attaque: N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande, avec plus de resolution de les effacer? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles? Quelles seuretez, inexpugnables? Nous l'attendons par vne aueneue elle vient par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruine, elle se sert de nos propres mains & tantost assez forte d'elle mesme, elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'Auteur. Toutes saisons luy sont bonnes: & de nostre Volupté mesme elle fait bien souuent naistre nostre Douleur. Pensons-nous estre en paix? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras: Et bien souuent ce que nous auons recherché pour nostre defense, est la principale cause de nostre frayeur. L'ami se fait ennemi; le compagnon, aduersaire: Aux plus beaux iours de Iuin & de Iuillet, il s'eleue des tempestes à qui

Decembre & Ianuier n'en ont point de pareilles. Nous receuons des coups sans que personne nous frappe ; & à faute de toute autre chose qui nous ruine , sommes toujours en peur par l'excez de nostre felicité. Il n'est point de si sobres qui ne deuiennent malades : point de gras qui ne tombent en chartre : point d'innocent qu'on ne fasse criminel , & point de si solitaires , que s'il se fait vne sedition , ne s'y puissent trouuer embarrassez. Quand le mal - heur veut venir à nous il trouue tousiours quelque nouvelle procedure. Qu'on ayt fait quelque ouvrage d'vne infinité d'années , accompagné mesmes de la faueur du Ciel : il ne faut qu'vne journée seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniens trop lentement , de dire qu'il ne faut qu'vn iour pour la destrüction du plus fleurissant Empire qui soit au monde : il suffit vne heure & vn moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbecillité , si les reparations se faisoient aussi - tost que les demollissemens. Mais celles-là vont le pas , & ceux-cy la poste. Il n'est rien public ny particulier qui soit durable. Les villes ont vne fin limitée , aussi bien que les hommes. Au milieu de la securité naissent les occasions d'auoir peur , & sans menace nous nous trouuons pris par où nous pensions estre les plus assurez. Les Royaumes à qui ny les guerres estrangeres , ny les seditions dome-

stiques n'auroient rien sçeu faire, se renuër-
 feront d'eux mesmes, quand personne ne
 les touchera. Combien de grandes Villes
 me nommerez-vous, à qui leur prospérité
 n'ait fait contre fortune? Quand nous pen-
 serons donc à nous fortifier contre les cho-
 ses casuelles, il n'en est point de si nouvelles
 ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille
 représenter; Exil, Supplice, Guerre, Mala-
 die, Naufrage. Il se faut tout ramenteuoir.
 Le mal-heur nous peut priver de nostre pa-
 trie, ou nostre patrie de nous. Il nous peut
 releguer en quelque desert, & aux lieux
 mesmes où la foule est plus espaisse, nous
 faire trouuer la solitude. Mettons-nous de-
 uant les yeux la condition des hommes; &
 nous figurons, non des miseres communes,
 mais des plus inusitées qui puissent naistre,
 afin que quoy qui arriue, nous ne soyons
 jamais pris au despourueu. Considerons
 toute la Fortune en gros. Combien de vil-
 les en Asie & en Achaye, combien en Sy-
 rie & en Macedoine, ont esté, les vnes aba-
 ruës; & les autres deuorées par les trem-
 blemens de terre? Combien de fois ont
 esté affligées les Isles de Paphos & de Chi-
 pre par cet inconuenient? Ce sont nouuel-
 les qui nous sont bien souuent contées; &
 nous qui les oyons, quelle partie pensons-
 nous estre de l'Vniuers? Roidissons-nous
 donc contre les choses fortuites, & quoy
 qu'il arriue, estimons-en tousiours le bruit

plus grand que la verité. Vne ville riche, & qui estoit l'ornement de toute la Province, a esté brulée, encore n'estoit-elle pas si grande, qu'elle ne fust assise sur vne seule montagne, & qui n'estoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soyent auioind'huy, seront quelque iour si razées, qu'on aura de la peine d'en reconnoistre les traces. Ne voyons-nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondemens sont tellement consummez, & les marques si nettement effacées, qu'elles nous seroient inconnues si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps monstre sa force. Les montagnes fondent: & des Regions entieres ne se trouvent plus. Il y a des terres conuertes sous les flots, qui autrefois en ont esté bien éloignées. Le feu a deuoré des coustaux, de qui le bois l'auoit fait luire. Nos peres ont veu des coupeaux de rocher, de qui la hauteur estoit la r'adresse des mariniers, & la vedette de toute vne contrée, qui sont auioind'huy parmy le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes-nous donc pas iniustes, si nous voulons que nos villes soyent exemptes de ce que les ouvrages mesmes de la Nature n'eussent point? Elles ne sont debout que pour tom-

ber, & soit que la terre venant à s'éclater par la sortie de quelques vents encols en ses cautez, les engloutisse; soit que le débordement d'une rivièrè les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage: soit que le temps, à qui rien n'est invincible, les mine par le menu, soit que le mauvais air les fasse quitter au peuple par faute d'estre habitées, & que le relan & la chaufferie s'y mette, il n'y en a pas une qui n'ayt commencé pour finir. Je n'aurois jamais fait, si ie voulois conter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Vne chose sçay - ie bien, que les mortels ne sçauoient rien faire d'immortel; & que nous ne touchons, ny voyons rien qui ne perisse quelque iour. Ce sont les raisons que j'allegue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrange-ment passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consommée, pour renaître plus belle & plus florissante que jamais: la Fortune a des procédures bizarres. Elle commence quelquefois nostre agrandissement par une iniure. Nous auons veu tomber assez de choses, qui se sont releuées plus hautes & plus grandes qu'auparavant: Timagines ennemy de la prosperité de Rome, disoit qu'il se falchoit de la voir brusler, parce qu'il sçauoit bien qu'elle se renouelleroit plus belle qu'elle ne se brû-

loit. On en peut esperer autant de Lyon. Ceux de qui les mai sons ont esté perduës, en pourront faire d'autres plus spacieuses, & plus assurées c n're les inconuenients. Dieu veuille que ce soit sous meilleures auspices, & pour durer plus longtemps. Car il n'y a que cent ans que cette Colonie auoit esté menée, qui n'est que l'âge d'un homme, & non encore trop decrepit. Mais la commodité du lieu luy auoit donné cette reputation en si peu de temps. Apprenons donc à cognoistre nostre condition, & formons nostre ame à la supporter. Resoluons-nous, qu'il n'est point de hardiesse dont la Fortune ne soit capable. Elle a mesme autorité sur les Empires que sur les Empereurs, & peut sur les villes ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en colere : ce sont les loix du monde où nous sommes. Vous y trouuez-vous bien ? Suiuez-les : Vous y fachez-vous ? vous auez vne infinité de portes ouvertes : Sortons par celles qu'il nous plaira, si e'estoit quelque mauuaile volonté qu'on vous portast particulièrement, & qu'il n'y eust que vous traité de cette façon ; vous auriez dequoy vous plaindre. Mais puisque c'est vne necessité qui sans election oblige tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre ; & que les Grands n'y sont pas moins sujets que les petits. Reconciliez-vous avec le Destin & ne vous offencez point qu'il vous

fasse comme aux autres , puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse , ou pauvreté des monumens qu'il nous faut mesurer. La cendre des vns est comme celle des autres. Nous sommes inégaux , quand nous venons au monde , mais nous sommes égaux quand nous en partons ; Ce que ie dy des hommes , ie le dy des villes. Rome a esté aussi bien prise comme ardee. Le Legislateur vniuersel n'a fait la distinction de la grandeur des races & de la celebrité des noms que pour cette vie. Quand nous sommes arrivez où vont les choses mortelles , adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'une Loy pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir , toutes qualitez sont pareilles : le fort & le foible sont aussi mal-assurez du lendemain l'un comme l'autre. Il print vn iour fantaisie au pauvre Alexandre de Macedoine d'estudier en Geometrie ; comme s'il eust voulu sçauoir combien c'estoit peu de chose que toute la terre , de laquelle il p'auoit occupé que la moindre portion. Le l'appelle pauvre , parce qu'il affectoit vne science qui luy eust fait connoître le peu d'apparence qu'il y auoit au surnom qu'il s'estoit laissé donner : Car quelle grandeur y peut-il auoir en si peu d'espace ? Ce qu'on luy vouloit monstrier estoit assez subtil , & digne d'une attention plus diligente que celle de cet Estourdy , qui durant les leçons enuoyoit son esprit à la picorée

au delà de l'Océan. Il dit à son maître qu'il luy enseignast des choses qui fussent aysées : à quoy sa responce fut, Qu'il ne les pouroit pas rendre moins difficiles pour luy que pour vn autre. Penſez que la Nature vous paye de la meſme raiſon. Ce dequoy vous murmurez, en toutes perſonnes eſt vne meſme choſe. Il n'y a point de moyen qu'il vous ſoit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'eſt par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous ſentiez de la douleur : que vous ayez faim & ſoiſ, & que vous vieillieſſiez. Que ſi vous eſtes long-temps au monde, ce ne peut eſtre, que vous ne ſoyez malade : que vous ne voyez perir beaucoup de choſes qui vous ſeront cheres, & que vous-meſme ne perifieſſiez à la fin. Ne croyez pas neantmoins ceux qui vous viennent ſouffler aux oreilles: Il n'y a rien de mauvais en tout cela, ny rien d'eſtrange, tant s'en faut qu'il y ayt quelque choſe d'inſupportable. Toute voſtre apprehenſion ne vient que d'un conſentement, que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en quoy pourroit mieux montrer vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en ſe trouuillant pour des paroles? Je trouue que Demetrius le Stoïque auoit bonne grace, quand il diſoit, Qu'il s'offençoit auſſi peu des propos.

qui sortoient de la bouche des ignorans, que des vents qui leur échappoient du derriere. Que m'importe, disoit-il, qu'ils éclatent par haut ou par bas : Quelle raison ay-je de me tourmenter, si ie suis diffamé par des infames ? Comme l'opinion du commun n'est point chose qu'on doive craindre, aussi n'est-ce que vous ne craignez que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoi, si les bruits ne nous preiudicient en la conscience, en serons-nous incommodés en la mort. La mort a des envieux, comme beaucoup d'autres choses, pas vn de tous ceux qui l'accusent n'a passé par ses mains. Il y a de la temerité, de condamner vne chose, & ne sçauoir que c'est. Mais au moins ne pouuons-nous ignorer, qu'une infinité d'hommes trauallez de tourmens, de necessitez de plaintes, de supplices & de langueurs, n'en soyent eschappez par son moyen. Tant qu'elle est en nostre puissance, nous pouuons dire que nous ne sommes en la puissance de personne.

